

Alexandre Dumas

Madame de Chamblay



BeQ

Alexandre Dumas
Madame de Chamblay

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 1350 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

Les Louves de Machecoul

Les mille et un fantômes

La femme au collier de velours

Les mariages du père Olifus

Le prince des voleurs

Robin Hood, le proscrit

Les compagnons de Jéhu

Le comte de Monte-Cristo

La San Felice

La reine Margot

Les trois mousquetaires

Le vicomte de Bragelonne

Le chevalier de Maison-Rouge

Histoire d'un casse noisette et autres contes

La bouillie de la comtesse Berthe et autres contes

Madame de Chamblay

Édition de référence :
Paris, Michel Lévy Frères, 1865.

Numérisation :
Bibliothèque numérique romande.

Relecture :
Jean-Yves Dupuis.

Quelques mots au lecteur

C'est une singulière histoire que celle que je vais vous raconter – ou plutôt que celle que l'on va vous raconter, cher lecteur.

Elle est écrite par un homme qui n'a jamais rien écrit que cette histoire. C'est une page détachée de sa vie, ou, pour mieux dire, c'est sa vie tout entière.

La vie de l'homme se mesure, non point par le nombre d'années pendant lesquelles il a existé, mais par les minutes pendant lesquelles son cœur a battu.

Tel vieillard, mort à quatre-vingts ans, n'a vécu parfois en réalité qu'un an, qu'un mois, qu'un jour.

Vivre, c'est être heureux ou souffrir.

Faites passer devant le moribond couché sur son lit d'agonie tous les jours qu'il a traversés, il

ne reconnaîtra que ceux qui viendront à lui le rire sur les lèvres ou les larmes dans les yeux. Les autres passeront ternes, voilés, insaisissables ; il ne pourra pas même dire si ces jours font partie de sa vie ou de celle d'un autre ; ces jours, il les aura usés, mais il ne les aura pas vécus.

L'homme qui a vécu le plus longtemps est l'homme qui a le plus éprouvé.

J'avais un ami.

Vous savez toute l'extension que l'on donne à ce mot *ami*.

Ami, dans notre langage de convention, ne signifie même pas toujours un compagnon, un camarade. *Ami* signifie souvent une simple connaissance.

Pour nous, si vous le voulez bien, ce mot *ami* ne signifiera ni compagnon ni camarade : il signifiera une simple connaissance sympathique.

Cet ami se nommait et se nomme encore Max de Villiers.

J'avais rencontré Max au milieu d'une partie

de chasse, dans le parc de Compiègne, à l'époque où le duc d'Orléans commandait le camp.

C'était en 1836 ; je faisais *Caligula* à Saint-Corneille.

Max était un camarade de collège du duc d'Orléans, plus jeune que moi d'une dizaine d'années.

C'était un homme du monde, de vingt-cinq à vingt-six ans, de bonne éducation, de façons excellentes, gentleman jusqu'au bout des ongles. – J'emprunte aux Anglais cette locution qui nous manque, pour exprimer ma pensée.

Sans être riche, Max avait quelque fortune ; sans être beau, il était charmant ; sans être savant, il connaissait beaucoup de choses ; enfin, sans être peintre, il était artiste, dessinant avec une rapidité et un bonheur incroyables les traits d'une figure ou la silhouette d'un paysage.

Il adorait les voyages : il connaissait l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la Grèce, Constantinople.

Nous nous étions beaucoup plu ; pendant les

cinq ou six chasses que nous fîmes avec le duc d'Orléans, nous nous plaçâmes à côté l'un de l'autre.

Il en fut ainsi aux dîners : libres de nous asseoir à notre convenance, nous échangeions un coup d'œil, nous nous rapprochions, et, pendant tout le repas, nos deux chaises se touchaient et nous bavardions à qui mieux mieux.

Il était de cette rare espèce d'hommes qui ont de l'esprit sans s'en douter.

Son voisinage m'allait donc à merveille : – à la chasse, parce qu'il était prudent ; – à table, parce qu'il était spirituel.

Je crois que, de son côté, il m'aimait fort.

Nous avions, du reste, l'un avec l'autre, une singulière analogie : nous ne jouions pas, nous ne fumions pas, nous ne buvions que de l'eau.

Il me disait toujours :

– Si jamais vous faites un voyage, prévenez-moi, nous le ferons ensemble.

En 1838, j'allai en Italie, et nous nous perdîmes de vue, Max et moi. – En 1842, j'appris à Florence la mort du duc d'Orléans. Je revins en poste, et j'arrivai à temps pour assister au service de Notre-Dame et au convoi de Dreux.

La première personne que j'aperçus dans l'église fut Max.

Il me fit signe qu'il avait une place près de lui, sur les gradins.

Je montai ; nous nous embrassâmes en pleurant, et nous nous assîmes l'un près de l'autre, la main dans la main, sans rien dire.

Il était évident que nous pensions tous deux à la même chose, c'est-à-dire au temps où nous étions, comme dans cette église tendue de noir, assis côte à côte à la table du pauvre prince.

Nous n'échangeâmes que deux mots pendant la cérémonie.

– Vous allez à Dreux, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Nous irons ensemble.

– Merci.

Nous allâmes à Dreux, et nous ne quittâmes le cercueil que les derniers.

Cette amitié, que nous portions d'une façon presque égale à un troisième homme – je ne dirai pas à un prince : pour nous qui n'avions rien à faire avec l'ambition, le duc d'Orléans n'était pas un prince – ; cette amitié que nous portions à un troisième homme resserra la nôtre ; on eût dit que nous reversions l'un sur l'autre la part dont n'avait plus que faire l'illustre mort.

Nous revînmes ensemble à Paris, et, en me quittant, Max me dit pour la seconde ou troisième fois :

– Si jamais vous faites un voyage, écrivez-moi.

– Mais où vous trouver ? lui demandai-je.

– Là, on saura toujours où je suis, me répondit-il.

Et il me donna l'adresse de sa mère.

En 1846, c'est-à-dire dix ans après l'époque où j'avais vu Max pour la première fois, je me décidai à faire mon voyage d'Espagne et d'Afrique.

J'écrivis à Max :

« Voulez-vous venir avec moi ? Je pars,

» A. D. »

Et j'envoyai ma lettre à l'adresse indiquée.

Le surlendemain, je reçus cette réponse :

« Impossible, mon ami : ma mère se meurt.

» Priez pour elle !

» MAX. »

Je partis. Le voyage dura six mois.

À mon retour, on me remit toutes les lettres qui étaient venues pour moi en mon absence.

Je jetai au feu, sans les lire, celles dont

l'écriture m'était inconnue.

Parmi les écritures connues, il y avait une lettre de Max. Je l'ouvris vivement.

Elle ne contenait que ces mots :

« Ma mère est morte ! Plaignez-moi !

» MAX. »

Le château qu'habitait la mère de Max était situé en Picardie, près de la Fère.

Je partis le même jour, pour aller, sinon consoler, du moins embrasser Max.

Je pris une voiture à la Fère et me fis conduire aux Frières. C'est là qu'était situé le château de madame de Villiers.

Le château me fut montré de loin par mon conducteur ; il s'élevait sur le talus d'une colline plantée de très beaux arbres avec de grandes clairières de gazon.

Toutes les fenêtres en étaient fermées.

Je me doutai que Max était absent ; – je continuai cependant ma route ; – c'était le moins que je m'en assurasse .

Je me fis arrêter à la porte ; un vieux serviteur vint m'ouvrir.

Je dis *serviteur*, et non domestique. – Les vieux serviteurs s'en vont, en France, avec les vieilles maisons. – Dans vingt ans, il y aura encore des domestiques en France ; il n'y aura plus de serviteurs.

Celui-là appartenait à la race qui dit « notre bonne dame » et « notre jeune maître ».

Je lui demandai des nouvelles de Max.

Il secoua la tête.

– Trois mois après la mort de notre bonne dame, me dit-il, notre jeune maître est parti pour voyager.

– Où est-il ?

– Je n'en sais rien.

– Quand reviendra-t-il ?

– Je l'ignore.

Je pris mon canif dans ma poche, je creusai une croix dans la muraille, et j'écrivis au-dessous :

AINSI SOIT-IL !

– Quand votre maître reviendra, dis-je au vieux serviteur, vous lui direz qu'un de ses amis est venu pour le voir, et vous lui montrerez cela.

– Monsieur ne dit pas son nom ?

– Inutile, il me reconnaîtra.

Je partis.

Je ne revis point Max : plusieurs fois je m'informai de lui à des amis communs, nul ne savait ce qu'il était devenu.

Le mieux renseigné me dit :

– Je crois qu'il est en Amérique.

Il y a quinze jours, je reçus un énorme paquet de la Martinique ; je l'ouvris.

C'était un manuscrit.

Mon premier mouvement fut un mouvement d'effroi. Je croyais n'être condamné qu'aux manuscrits d'Europe, et voilà que les manuscrits traversaient l'Atlantique et me venaient des Antilles !

J'allais le jeter avec rage loin de moi, lorsque l'épigraphe me frappa.

C'était une croix, avec ces mots au-dessous :

AINSI SOIT-IL !

En même temps, je reconnus l'écriture.

– Oh ! m'écriai-je, c'est de Max !

Et je lus ce que vous allez lire.

ALEX. DUMAS.

Madame de Chamblay

I

De la Martinique, Port-Royal,

7 novembre 1856.

Du moment qu'il m'est permis de donner signe d'existence, il est juste que ce soit à vous, mon ami, que je me révèle et que je raconte les événements qui m'ont conduit ici.

La mort de la personne la plus intéressée à mon silence permet que je vous raconte des choses qui, tant que cette personne vivait, devaient être enveloppées du mystère le plus profond.

Les dernières nouvelles que vous reçûtes directement de moi, ce fut la lettre où je vous disais : « Ma mère est morte ! Plaignez-moi ! »

Comme ce que je vous écris ne sera probablement jamais lu que de vous, laissez-moi vous parler tout à mon aise de ma pauvre

individualité.

Est-ce confiance en vous ? est-ce orgueil de moi ? Je n'en sais rien ; mais il me semble que je vais faire pour vous, au point de vue de l'anatomie du cœur, ce qu'un homme dévoué à la science ferait pour un médecin, en lui disant : « J'ai été atteint d'une maladie douloureuse et profonde, j'en ai guéri ; ouvrez-moi tout vivant, afin que vous voyiez les traces de cette maladie. *Vide manus, vide pedes, vide latus !* »

Mais, pour que vous me compreniez, cher ami, il faut que vous me connaissiez bien.

Ma seule science est, je crois, de me connaître moi-même, et, en cela, j'ai suivi le précepte du sage, γνῶθι τεκντεν. Je vais vous mettre de moitié dans ma science.

Quand je vous rencontrai pour la première fois à Compiègne, j'avais vingt-cinq ans – je suis de 1811 ; quand je vous vis pour la dernière fois à Dreux, j'en avais trente et un ; lorsque je perdis ma mère, j'en avais trente-cinq.

Laissez-moi vous dire d'abord ce qu'était ma

mère pour moi. – Tout.

Mon père, colonel d'un régiment de lanciers, faisait, à la suite de l'empereur, la campagne de Russie ; ma mère, qui, tous les matins, venait m'embrasser dans mon berceau, mouilla un matin son baiser de larmes.

Mon père avait été tué à Smolensk ; elle était veuve, j'étais orphelin. J'étais fils unique ; elle se consacra tout entière à moi.

C'était une femme tout à fait supérieure que ma mère, par le cœur surtout ; elle résolut donc de ne confier à personne ma première éducation, la plus importante de toutes, celle qui porte les fleurs.

Selon les fleurs sont les fruits.

Ma mère pouvait, sans l'aide de personne, m'apprendre à lire, à écrire ; elle pouvait me donner les premiers éléments d'histoire, de géographie, de musique et de dessin.

Elle était, dans ce dernier art, nièce et élève d'un homme à qui l'on a rendu justice après sa mort, mais qui faillit mourir de faim de son

vivant, – de Prudhon.

Le premier souvenir que j'aie de ma mère est celui d'une femme vêtue de noir et d'une grande beauté.

Elle avait trente ans quand mon père mourut ; elle était mariée depuis six ans : une sœur aînée était morte.

Je ne me rappelle pas l'avoir jamais vue ou entendue rire ; – seulement, elle souriait en m'embrassant ou en me grondant. C'était à moi de faire la différence de ces deux sourires.

Ma mère était pieuse, non pas aux hommes, mais aux monuments et aux dogmes.

Elle m'inspira le respect des choses symboliques surtout.

Je ne crois pas avoir jamais parlé haut dans une église. Je ne crois pas avoir passé près d'une croix sans la saluer.

Cette religion des images me valut souvent de singulières plaisanteries de la part de mes camarades de plaisir.

Je n'y répondais pas.

Quant aux prêtres, ma mère me laissa toujours penser d'eux ce que je pensais des autres hommes, c'est-à-dire les juger d'après leurs actes. Loin d'être pour elle un être privilégié, le prêtre était un homme qui, ayant contracté de plus grandes obligations que les autres hommes, les devait scrupuleusement tenir.

Elle mettait le prêtre qui ne remplit pas ses devoirs au même rang que le négociant qui ne remplit pas ses engagements.

Seulement, à son avis, pour le négociant, il n'y avait que faillite ; pour le prêtre, il y avait banqueroute.

Vous connaissez le château des Frières, mon ami ; vous y êtes venu, et l'épigraphe même de ce manuscrit vous prouve que j'y ai reconnu votre signature.

C'est un château du XVII^e siècle, s'élevant au milieu d'arbres qui datent de la même époque.

Ma première enfance, jusqu'à l'âge de douze ans, s'y écoula. Jamais ma mère ne me dit une fois : « Max, il faut travailler ! » Elle attendait

toujours que je le lui demandasse.

– Que veux-tu faire ? me disait-elle alors.

Et, presque toujours, je choisissais moi-même la leçon que je voulais prendre.

Ma mère m'avait habitué à ce que mes heures de travail fussent, au contraire, mes heures de récréation. Elle ne me faisait pas apprendre l'histoire, la géographie, la musique ; elle me les apprenait.

Jamais de leçon apprise par cœur ; elle me racontait un fait historique, ou me faisait la description d'un pays.

Ce qu'elle m'avait dit se gravait dans mon esprit, et ce qu'elle m'avait dit la veille, je le lui redisais le lendemain.

Elle me jouait un air sur le piano, et il était rare que je ne lui jouasse pas, le lendemain, le même air.

Vous comprenez, n'est-ce pas, mon ami, que nous passions ainsi du simple au composé ?

Les difficultés venaient à leur tour, et elles étaient si bien échelonnées selon ma force, que je

ne les reconnaissais pas pour des difficultés, et que je les surmontais sans les avoir vues.

Quant au dessin, je l'appris seul. – Dès mon enfance, ma mère me mit un crayon entre les mains, en me disant :

– Copie !

– Quoi ? lui demandai-je ; que veux-tu que je copie ?

– Tout ce que tu voudras : cet arbre, ce chien, cette poule.

– Mais je ne sais pas.

– Essaye !

J'essayai. – Les premiers essais furent absurdes ; puis, peu à peu, la forme se dégagea du bloc, l'embryon parut, le contour vint, puis les ombres, puis la perspective. – Vous vous êtes étonné souvent, je me le rappelle, de ma facilité à faire un croquis.

– Quel a été votre maître de dessin ? me demandiez-vous.

Je répondais :

– Personne.

Ingrat que j'étais ! J'avais eu deux maîtresses patientes et tendres : ma mère et la nature.

Jamais je n'eus les terreurs ordinaires aux enfants. La nuit ou le jour m'étaient parfaitement indifférents. Un cimetière m'inspirait du respect, jamais de la crainte.

En somme, je n'ai jamais bien su ce que c'était que la peur.

L'habitude que ma mère m'avait laissé contracter d'errer dans le parc, aussi bien pendant l'obscurité que pendant le jour, m'avait familiarisé avec tous les bruits de la nuit. Je connaissais le monde des ténèbres comme celui de la lumière, le vol de l'engoulevent comme celui de l'hirondelle, le pas du renard comme celui du chien, le chant du rouge-gorge et du rossignol comme celui du linot et du chardonneret.

Vous m'avez dit souvent :

– Pourquoi n'écrivez-vous pas ? pourquoi ne faites-vous pas de vers ?

Et je vous répondais naïvement ou orgueilleusement, comme vous voudrez :

– Parce qu'en vers, je n'écrirais jamais comme Victor Hugo ; parce qu'en prose, je n'écrirais jamais comme Châteaubriand.

Mais ce n'était point la poésie qui me manquait, cher ami : c'était la forme. J'avais le cœur et non la main ; je sentais, mais j'hésitais à rendre ma sensation.

Vous voyez que j'ai fini par m'y mettre, puisque je vous envoie deux cent trente pages de mon écriture.

Seulement, comme le Métromane, je m'y suis mis tard. Lorsque j'eus atteint l'âge de onze ans, ma mère comprit qu'il était temps que je passasse aux mains des hommes.

L'éducation, à son avis, n'était complète qu'à Paris ; or, comme elle ne voulait pas me quitter, elle se décida à venir habiter Paris.

Elle me mit au collège Henri IV et se logea rue de la Vieille-Estrapade, afin que je pusse venir passer auprès d'elle mes jours de congé.

Or, il m'arriva une chose unique peut-être dans les fastes du collège : c'est que, pendant sept ans que j'y restai, je n'eus pas un jour de retenue.

Je savais que ma mère m'attendait.

Les vacances venues, nous nous sauvions, ma mère et moi, aux Frières.

Oh ! c'étaient les véritables joies, celles-là, quand je revoyais tous mes amis de jeunesse – meubles, chiens, arbres, ruisseaux.

Dès mon enfance, ma mère m'avait mis un fusil entre les mains ; mais, en même temps, elle m'avait mis moi-même entre les mains du garde – homme adroit et prudent, qui fit de moi, comme vous l'avez pu voir, un assez bon chasseur.

Vous savez que c'est au collège Henri IV que je fis la connaissance de notre pauvre duc d'Orléans, chez lequel nous nous rencontrâmes.

1830 arriva : son père devint roi, lui prince royal ; j'étais de ses plus intimes. Il me fit venir et me demanda ce qu'il pouvait faire pour moi.

Je lui avouai franchement que jamais mon esprit ne s'était arrêté sur une ambition

quelconque. J'avais été l'enfant heureux par excellence ; pourquoi ne continuerais-je pas à marcher dans cette voie de bonheur où j'étais entré ?

Je lui dis, au reste, que je le remerciais de ses bontés pour moi et que je consulterais ma mère.

Je rentrai et je racontai à ma mère ce qui venait de se passer.

– Eh bien, me demanda-t-elle, que décides-tu ?

– Rien, ma mère ; quel est votre avis ?

– Je vais peut-être te tenir un singulier langage, me dit-elle ; mais je parlerai selon ma conscience et selon mon cœur.

Il y avait dans l'accent de ma mère une certaine solennité, à laquelle elle ne m'avait pas habitué.

Je relevai la tête et la regardait.

Elle sourit.

– J'ai, jusqu'à présent, été pour toi une femme, mon ami c'est-à-dire ta mère ; laisse-moi pour un instant, être un homme, c'est-à-dire ton père.

Je pris ses deux mains, que je baisai.

– Parlez, lui dis-je.

Elle resta debout. J'étais assis, j'avais la tête appuyée sur ma main, les yeux fixés sur la terre.

J'écoutais sa voix, qui semblait celle de Dieu venant d'en haut.

– Max, me dit-elle, je sais qu'il existe une espèce d'axiome social qui dit qu'il faut que l'homme embrasse et suive une carrière quelconque. Je suis une bien faible créature, une bien pauvre intelligence pour réagir, fût-ce contre un préjugé ; mais je crois avant tout qu'il faut que l'homme soit honnête homme, évite le mal, fasse le bien. Notre fortune est parfaitement indépendante ; j'ai quarante mille livres de rente ; – à partir d'aujourd'hui, tu en as vingt-quatre. Je m'en réserve seize.

– Ma mère !

– C'est assez pour moi... Avec vingt-quatre mille livres de rente, un jeune homme doit toujours être en position de prêter mille ou quinze cent francs à un ami qui en aurait besoin. Si j'ai

besoin de mille ou quinze cents francs, je m'adresserai à toi, mon ami.

Je secouai la tête, mais n'osai la relever.

J'avais des larmes plein les yeux.

– Quant à l'état que tu dois embrasser, c'est une affaire de vocation et non de calcul. – Si tu avais le génie, je te dirais : « Sois, peintre ou poète » – ou plutôt tu le serais sans que je te le disse ; si tu avais le cœur froid et l'esprit subtil, je te dirais : « Sois homme politique » ; si nous avions la guerre, je te dirais : « Sois soldat. » Tu es un bon cœur et un esprit juste ; je te dis tout simplement : « Reste toi et à toi. » Il y a peu de carrières où il ne faille pas prêter serment ; je te connais, le serment que tu auras prêté, tu le tiendras ; s'il arrive un changement de gouvernement, tu donneras ta démission, et *ta carrière* sera brisée... Avec quarante mille livres de rente... – Je fis un mouvement. – Tu les auras un jour ; en attendant, avec vingt-quatre mille livres de rente, un homme qui sait bien dépenser son argent n'est pas un homme inutile ; tu voyageras ; les voyages sont le complément de

toute éducation intelligente, je sais bien que cela me fera de la peine de te quitter ; mais je serai la première à te dire : « Quitte-moi. » Solliciter ou accepter une place du gouvernement quand on a une fortune indépendante, c'est voler cette place à quelque pauvre diable qui en a besoin. L'homme qui aura la place qu'on t'a offerte fera peut-être, avec cette place, le bonheur d'une femme et de deux ou trois enfants. S'il y a une révolution, et que tu croies que ta raison, ton éloquence ou ta loyauté puissent être utiles à ton pays, choisis bien ton parti, pour ne jamais le renier ou le trahir, et offre à ton pays ta loyauté, ton éloquence ou ta raison. Si une invasion menace la France, offre à la France ton bras, et si, avec ton bras, elle demande ta vie, donne-les lui tous deux sans penser à moi. Je ne suis, moi, que ta seconde mère ; la femme enfante, non pour elle, mais pour la patrie. L'homme qui a de mauvais instincts, l'esprit pervers, le cœur corrompu, cet homme a besoin d'être dirigé par un devoir quelconque. L'homme simple, loyal et droit ne reçoit point son devoir tout fait ; il le fait lui-même. Au reste, réfléchis, tu as le temps ;

pèse mes paroles : ce sont des conseils et non pas des ordres.

Je baisai les mains de ma mère avec une respectueuse et reconnaissante tendresse, et, dès le lendemain, j'allai remercier le duc d'Orléans de ses bontés ; mais, en le remerciant, je lui dis que, ne me sentant de vocation décidée pour aucune carrière, je désirais demeurer libre et indépendant.

Il resta d'abord étonné de rencontrer un refus, lui qui était fatigué de repousser des demandes ; mais, après avoir réfléchi un instant :

– Avec le caractère que je vous connais, dit-il, peut-être avez-vous raison ; je ne vous demande donc plus qu'une chose, c'est de me garder votre amitié.

Puis il ajouta, avec le charmant sourire que vous savez :

– Tant que j'en serai digne, bien entendu !

II

J'atteignis mes vingt ans en suivant les différents cours qui complètent une éducation, et, en 1832, je commençai mes voyages.

Chacun d'eux me servit à me donner l'habitude de la langue du pays dans lequel je voyageais ; j'arrivai ainsi à parler avec une grande facilité les langues apprises au collège, l'anglais et l'allemand ; quant à l'italien, je l'avais appris avec ma mère.

Ce fut elle qui, la première, attaqua la question des voyages ; je n'eusse jamais osé lui en parler, moi ; mais, comme elle me l'avait dit un jour, il semblait que, de temps en temps, elle devînt homme et père, pour s'affranchir des faiblesses maternelles.

Après chaque absence, je revenais passer six mois avec elle, tantôt à Paris, tantôt aux Frières.

Ce fut pendant un de ces retours que nous nous connûmes.

J'avais essayé, autant que possible, de mettre en pratique le conseil de ma mère : avec mes vingt-quatre mille francs par an, j'étais riche. Il est vrai qu'au lieu que ce fût ma mère qui vînt à moi, *comme à un ami*, c'était elle qui non seulement me faisait cadeau de toutes mes coûteuses fantaisies de jeune homme, chevaux et voitures, mais qui encore m'ouvrait sa bourse quand il y avait à faire quelque bonne action où l'exiguïté de mon revenu était impuissante.

Je lui rendais compte de tout.

– Fais-tu des heureux ? me demandait ma mère.

– Le plus que je puis, répondais-je.

– Es-tu heureux toi-même ?

– Oui, ma mère.

– T'ennuies-tu ?

– Jamais.

– Alors, tout va bien, disait-elle à son tour.

Et elle m’embrassait.

Sur une seule chose, elle était d’une certaine sévérité.

Elle m’avait fait donner ma parole de ne pas jouer, et, sans que cela me coûtât le moins du monde, je lui avais tenu parole.

– Mieux vaut signer une lettre de change que de toucher une carte, me disait ma mère : en signant une lettre de change, on sait à quoi l’on s’engage, et un honnête homme ne s’engage qu’à ce qu’il peut tenir. En touchant une carte, on entre dans l’inconnu, et l’on ne sait point où l’on va.

Le duc d’Orléans, qui connaissait ma manière de vivre, m’appelait en riant le petit Manteau-Bleu.

Mais, lorsqu’on lui parlait de moi, et qu’on lui demandait : « Que fait donc votre ami Max, monseigneur ? » il reprenait son sérieux et répondait :

– Il est utile.

Il connaissait ma mère et l’appréciait ; lorsque

il se maria, il voulut l'attacher à la princesse royale ; ma mère refusa.

Elle avait rompu avec le monde depuis la mort de mon père ; c'était une cicatrice fermée qu'elle ne voulait pas rouvrir.

En 1842, le prince se tua ; ce fut une de mes grandes douleurs, – je puis même dire : ce fut une de nos grandes douleurs, n'est-ce pas ? – Je vous vis arriver de Florence ; nous pleurâmes ensemble.

C'est à Dreux, qu'après vous avoir de nouveau manifesté le désir de voyager avec vous, je vous donnai l'adresse de ma mère, en vous disant qu'aux Frières on saurait toujours où j'étais.

C'est là, en effet, que votre lettre me trouva. Oh ! mon ami, ma mère se mourait.

Le matin même, à cinq heures, j'avais appris qu'elle avait été atteinte d'une congestion cérébrale. – J'étais venu par le chemin de fer jusqu'à Compiègne, et, de Compiègne à Frières, à franc étrier.

Ma pauvre mère était couchée sans parole et

sans mouvement, mais ses yeux étaient ouverts.

Elle semblait attendre quelqu'un.

Je n'avais rien demandé à personne. Je m'étais précipité dans sa chambre et jeté sur son lit en criant :

– Me voilà, ma mère ! me voilà !

Puis les pleurs, qui tout le long de la route m'étouffaient, avaient débordé en sanglots.

Alors ses yeux avaient fait un faible mouvement vers le ciel et avaient pris une étrange expression de gratitude.

– Oh ! m'écriai-je, elle me reconnaît, elle me reconnaît ! Ma mère, ma pauvre mère !

Par un suprême effort, elle parvint à agiter ses lèvres d'un faible frémissement.

Oh ! ce frémissement, j'en suis sûr, voulait dire : « Mon fils ! ».

À partir de ce moment, je m'installai à son chevet et ne la quittai plus.

C'est là que je reçus votre lettre et que j'y répondis.

Le médecin avait quitté ma mère un instant avant que j'arrivasse ; il l'avait saignée, lui avait mis des sinapismes aux pieds et aux jambes.

Je connaissais assez de médecine pour savoir qu'il n'y avait pas autre chose à faire ; néanmoins, j'envoyai chercher le docteur.

Lorsque je me levai et que je m'approchai de la porte pour appeler, il me sembla que quelque chose d'invisible me faisait retourner vers le lit de ma mère.

Son regard, quoique la tête restât immobile, me suivait avec anxiété.

Je devinai sa crainte, et, revenant me jeter à genoux devant son lit :

– Oh ! sois tranquille, sois tranquille, ma mère, lui dis-je, je ne te quitterai pas, pas une minute, pas une seconde !

Son œil redevint calme.

Le médecin arriva et me retrouva à genoux.

Aux premiers mots que nous échangeâmes :

– Mais, me dit-il, vous avez étudié la

médecine ?

– Un peu, répondis-je avec un soupir.

– Alors, vous devez savoir que j’ai fait tout ce qu’il y avait à faire. Il y a plus, vous devez savoir ce qu’il y a à espérer ou à craindre.

Hélas ! oui, je le savais, voilà pourquoi je l’interrogeais ; voilà pourquoi je cherchais ailleurs une espérance que je n’avais pas.

Pour recevoir le médecin, pour causer avec lui, je m’étais éloigné de ma mère.

En me retournant de son côté, je retrouvai son œil triste fixé sur moi.

Il semblait me dire : « Tout cela t’éloigne de moi ; à quoi bon ? »

Je revins à son chevet.

L’œil reprit sa sérénité.

Je passai mon bras sous sa tête.

L’œil devint presque joyeux.

Il était évident que, dans ce corps à l’agonie, l’œil et le cœur vivaient seuls, et, par des fibres mystérieuses, communiquaient entre eux.

Le médecin s'approcha de ma mère et lui tâta le pouls. Je n'avait point osé le faire, je ne craignais rien tant qu'une certitude.

Il fût obligé de le chercher, non pas au poignet, mais à la moitié du bras.

Le pouls remontait vers le cœur.

Je vis ce signe funeste et mes larmes redoublèrent. Mes larmes tombèrent sur le visage de ma mère : je ne cherchais pas à les lui cacher ; il me semblait qu'elles devaient lui faire du bien.

Et, en effet, deux larmes parurent à ses paupières. Je les recueillis avec mes lèvres.

Le médecin restait debout devant moi ; je le regardais à travers mes pleurs ; il avait évidemment quelque chose à me dire.

Seulement, il hésitait.

– Parlez, lui dis-je.

– Votre mère était une femme pieuse ?... demanda-t-il. Si elle pouvait parler, elle dirait ce qu'elle désire. – Vous la connaissez mieux que moi ; c'est à vous de donner les ordres qu'elle ne peut donner.

– Un prêtre, n'est-ce pas ? lui dis-je.

Il fit signe de la tête que oui.

Une sueur d'angoisse me prit à la racine des cheveux.

– Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je, il n'y a donc plus d'espoir ? – Est-ce que l'on ne pourrait pas essayer de l'électricité ?

– Il nous manque un appareil.

– Oh ! j'en irai chercher un à Saint-Quentin ou à Soissons.

Je m'arrêtai court ; l'œil de ma pauvre mère avait pris une expression désespérée.

– Non, non, non, lui dis-je, pas une minute, pas une seconde je ne te quitterai.

Et je me rejetai sur mon fauteuil ; ma tête contre sa tête, sur le même oreiller.

– Un prêtre, dis-je, envoyez chercher un prêtre.

Le médecin prit son chapeau ; mais, comme il allait sortir :

– Mon Dieu ! lui dis-je, je vois bien qu'elle me

reconnaît ; mais est-ce qu'elle ne me parlera plus ?

– Il arrive quelquefois, répondit-il, qu'au moment suprême, et de même qu'au condamné sur l'échafaud on accorde ce qu'il demande, il arrive parfois, sans doute à la suprême prière de l'âme qui va quitter le corps ; que la mort semble s'adoucir et permettre un dernier adieu ; mais... – il secoua la tête – mais c'est rare, ajouta-t-il.

Je le regardai avec étonnement.

– Je croyais que les médecins n'admettaient pas l'âme ? lui dis-je.

– C'est vrai, répondit-il, il y en a qui la nient ; mais il y en a d'autres qui l'espèrent.

– Monsieur, lui dis-je, vous parliez tout à l'heure d'électricité.

Il sembla deviner ce que j'allais dire.

– Eh bien ? demanda-t-il.

– Ne pourrait-on remplacer l'électricité par le magnétisme ?

– Je crois qu'on le pourrait, dit-il en souriant.

– Eh bien, lui dis-je, essayez.

Il me mit la main sur le bras.

– Ce n'est point en province qu'un médecin peut faire de pareils essais, monsieur, dit-il ; à Paris, peut-être, oui, si j'y vais jamais. – Mais, ajouta-t-il, il n'est pas besoin d'être médecin pour magnétiser ; vous devez, vous, par votre organisation, avoir une grande puissance magnétique. – Essayez ; si une chose au monde peut, pour un instant, rendre, non pas la vie, mais la parole à votre mère, c'est le magnétisme.

Et il s'éloigna comme effrayé de ce qu'il venait de dire.

Je restai seul avec ma mère.

J'étais non moins effrayé que le docteur.

Je pouvais, disait cet homme, à l'aide du magnétisme, tirer peut-être une dernière parole, peut être un suprême adieu du cœur de ma mère.

Pour cette parole, pour cet adieu, le Seigneur, vers lequel j'étendais les bras, savait que j'eusse donné dix ans de ma vie.

Mais n'était-ce point un sacrilège ?

N'y avait-il pas quelque chose de l'évocation de la magie dans l'emploi de ce moyen, déjà réprouvé par la religion et pas encore reconnu par la science.

Enfin, cette influence incontestable de l'homme sur la femme pouvait-elle s'exercer de la part d'un fils sur sa mère ?

Non, il me semblait que non.

Je m'abîmai dans une profonde prière.

– Ô mon Dieu ! murmurai-je, vous savez que j'aime ma mère d'un amour aussi profond que vous aimiez votre fils. Ô mon Dieu ! par cet amour, lien commun de la créature avec le Créateur, en cette circonstance comme toujours, comme dans le reste de ma vie, ne me laissez point faire une chose qui ne soit pas selon votre sainte volonté, mon Dieu, mon Dieu, je vous en supplie !

Et je tombai à genoux avec un de ces élans d'indicible amour qui firent les rêves de saint Augustin et les extases de sainte Thérèse.

Écoutez, mon ami, ce fut sans doute une

hallucination ; mais, lorsque je restai les bras ainsi tendus, les yeux ainsi levés au ciel, parlant à Dieu avec cette foi entière que, dans les grandes douleurs, trouve celui qui croit, là où celui qui ne croit pas ne trouve que le désespoir ; mon ami, aussi vrai que nous sommes deux cœurs loyaux, deux âmes honnêtes, deux esprits intelligents, je sentis deux lèvres se coller sur ma joue, et une bouche murmurer à mon oreille :

– Adieu, Max, mon cher enfant !

Je jetai un cri et me dressai sur mes pieds.

Ma mère n'avait pas bougé de sa place, elle était toujours immobile et muette.

Mais j'eusse juré que son œil me souriait.

Ô agonie mystère suprême ! le jour où l'homme saura ton secret, il sera dieu.

Je serrai ma pauvre mère entre mes bras, en lui disant :

– Oui, tu m'as embrassé ; oui, tu m'as parlé ; oui, tu m'as dit adieu ; je t'ai sentie, je t'ai entendue ; merci ! merci !

Et je levais les yeux au ciel, et il semblait que

je visse Dieu assis dans sa gloire, splendide, rayonnant, immortel, foyer immense où s'alimentaient non seulement les âmes des hommes, mais encore celles des mondes.

Était-ce du délire ? était-ce de la folie ? était-ce que l'homme, si infime qu'il soit, peut dans sa vie, une fois comme Moïse, se trouver en face du buisson ardent ? Je n'en sais rien ; mais, à coup sûr, j'ai vu, puisque j'ai cru voir.

Je fus tiré de cette espèce de vision par le bruit de la sonnette qui annonçait l'arrivée du prêtre apportant les derniers secours de la religion.

Je me relevai, je regardai ma mère. Son œil avait une expression d'angélique sérénité.

Avait-elle entendu comme moi le tintement de cette clochette qui lui annonçait l'approche de son Dieu ?

Percevait-elle encore les sensations, elle qui ne pouvait plus les rendre ?

Je le crois !

Le prêtre entra.

Le porte-croix et les enfants de chœur,

entrèrent avec lui.

Derrière le prêtre et les enfants de chœur, dans les antichambres, sur l'escalier, dans la cour, étaient agenouillés les gens du château d'abord, puis les gens du village, qui avaient suivi le prêtre, dans la pieuse intention de mêler leurs prières aux siennes.

Ma mère n'avait pas eu le temps de se confesser ; mais l'Église – l'Église intelligente du moins – a pour ces circonstances suprêmes, des miséricordes infinies.

Le prêtre se prépara à lui donner le viatique.

Je lui fis signe d'attendre un instant.

Dans mon voyage à Rome, j'avais vu le pape Grégoire XVI, j'avais été reçu par lui, et – riez de moi, mon ami, si vous le voulez – je portais à mon cou, à une chaîne d'or, une petite croix de nacre travaillée par les religieux de la terre sainte, et qui, bénite par le saint-père, m'avait été donnée par lui.

Je tirai cette croix de mon cou et je la posai sur la poitrine de ma mère.

N'était-elle pas le symbole de cet homme-Dieu qui avait ressuscité la fille de Jaïre et le frère de Madeleine ?

– Ô Jésus ! murmurai-je, divin Sauveur ! vous savez que je crois du fond de l'âme à la mission sainte que vous avez accomplie sur la terre. Ô Jésus ! vous savez que jamais je n'ai passé devant le glorieux instrument de votre supplice sans me découvrir et vous glorifier non seulement comme le Sauveur des âmes, mais aussi comme le libérateur des corps. – Jésus, vous savez que j'ai gravé au centre de mon cœur, plus profondément et d'une façon plus indélébile qu'ils ne l'ont jamais été sur l'airain, ces trois mots qui doivent faire de l'humanité tout entière un seul peuple : – liberté, – égalité, – fraternité. – Jésus, mon Dieu, faites pour moi un miracle : rendez-moi ma mère !

Je ne puis croire que ma prière ne fut point assez fervente pour monter à Dieu, car toutes les fibres de mon cœur vibraient en la prononçant ; mais je dois croire que les jours des miracles étaient passés, ou que j'étais indigne qu'un

miracle se fît pour moi.

– La malade est-elle prête à recevoir le viatique ? demanda le prêtre de cette voix sans intonation qui indique, non pas le détachement des choses terrestres, mais l’accomplissement d’une œuvre d’habitude.

– Oui, monsieur, lui dis-je.

J’avais essayé de répondre : « Oui, mon père » ; je n’avais pas pu.

Je me redressai sur mes genoux, je soulevai ma mère ; le prêtre, en prononçant les paroles saintes, lui mit l’hostie sur la langue ; la bouche de la mourante, qui s’était entrouverte, se referma ; je lui reposai la tête sur l’oreiller, et ne m’occupai plus de rien.

Je priais.

Vous me comprendriez mal, mon ami, si vous croyiez que je priais les prières écrites ou imprimées ; non, j’improvisais je ne sais quelle langue divine, que l’on ne parle qu’à certaines heures et que l’on oublie après ; langue des puissances célestes, qui se compose de mots que

l'on invente pour les dire, et que l'on ne retrouve plus après les avoir dits !

Je priai ainsi, combien de temps, je ne saurais le calculer. Quand je revins à moi, j'étais seul.

Le prêtre était parti ; – homme, il avait vu un homme, son frère, abîmé dans la douleur, et il ne lui avait pas dit : « Pleure ! À défaut de mes yeux desséchés, arides, sans larmes, mon cœur pleure avec toi. »

– Il me semblait que, moi qui n'étais pas un prêtre, si ce prêtre m'avait fait appeler et m'avait rendu témoin d'une douleur pareille à celle que j'éprouvais, je n'eusse pas essayé de le consoler ; oh ! non, certes ! – Anathème sur le cœur de bronze qui croirait la consolation possible en un pareil moment ! – Mais je l'eusse pris dans mes bras, je lui eusse parlé de Dieu, de l'autre vie, de ce saint abîme de bonheur et d'éternité où nous nous réunirons tous ! J'eusse tenté quelque chose enfin.

Lui, avait rempli purement et simplement son devoir d'homme d'église.

Puis, ce devoir rempli, il s'était retiré, disant à la mort : « J'ai fait mon œuvre ; à ton tour, fais la tienne. »

Je sais bien que c'est trop demander que de demander à des hommes qui sont en dehors des conditions humaines le partage de leur cœur.

Il n'y a qu'un père qui fasse le partage de ses entrailles à ses enfants.

Il n'y a qu'un Dieu qui répande son sang pour les hommes.

Quand j'en vins à sortir de ce chaos de pensées au milieu duquel j'étais enseveli, et que je regardai ma mère, ses yeux étaient fermés.

Je poussai un cri terrible.

Était-elle morte sans qu'elle m'eût vu de son dernier regard ?

Avait-elle expiré sans que j'eusse senti passer son dernier souffle ?

Ce n'était pas possible.

Elle rouvrit les yeux lentement, avec difficulté.

Le regard avait terni.

Mon Dieu ! mon Dieu ! la mort venait.

Ah ! du moins, je ne détournerais plus mes yeux des siens.

Oh ! si la vie pouvait s'infuser dans le cœur par le regard, ma mère eût vécu, eût-elle dû, en vivant, user ma propre vie.

Les paupières retombèrent lentement, lourdement.

Je les rouvris, et les tins ouvertes du bout de mes doigts.

Puis, tout à coup, je pensai qu'il y avait peut-être un mouvement d'impiété dans ce que je faisais.

Il y a sans doute un moment où les mourants doivent regarder autre chose que ce qui est sur la terre.

Je cherchai le poul, il ne battait plus ; je cherchai l'artère, je ne la trouvai pas.

Je mis la main sur le cœur.

Non seulement le cœur battait, lui, mais il battait d'une façon désordonnée.

– Ah ! dis-je en sanglotant, oui, je te comprends, pauvre cœur qui m’as tant aimé, tu luttas pour ne pas me quitter. – Oh ! où est la mort, que, moi aussi, je lutte avec elle pour te garder vivant !

Ce cœur bondissant, c’était pour moi une douleur que je ne saurais vous dire, mon ami, et cependant je ne pouvais en éloigner ma main. – Il semblait vouloir se réfugier dans tous les coins de la poitrine, je le suivais partout. – J’eus l’idée, un instant, que c’était sa façon de me parler, que chacun de ses battements me disait : « Je t’aime ! »

Cela dura deux heures.

Puis, tout à coup, l’œil se rouvrit et lança un éclair.

La bouche frissonna et laissa échapper un souffle.

Le cœur s’éteignit.

Ma mère était morte !

Du moins, il n’y avait là personne que moi : dernier regard des yeux, dernier souffle des

lèvres, dernier battement du cœur, j'avais tout pris pour moi.

Je ne m'en allai point pour cela.

Je m'assis au chevet du lit, immobile, les mains sur mes genoux, les yeux au ciel.

Dans la journée, le médecin vint.

Il entrouvrit la porte : je lui fis un signe de tête ; il comprit.

Il s'approcha de moi, et fit ce que n'avait pas eu l'idée de faire le prêtre.

Il m'embrassa.

Le soir, le prêtre vint à son tour. Il fit allumer des cierges et s'assit au pied du lit, tenant son bréviaire à la main.

Le matin, deux femmes entrèrent.

C'étaient les ensevelisseuses. – Je dus m'en aller.

Je repris ma croix sur la poitrine de ma mère ; je déposai un dernier baiser sur ses lèvres ; puis, d'un pas ferme, les yeux secs, je rentrai dans ma chambre.

Mais, une fois là, je poussai le verrou de ma porte, et me roulai sur le tapis avec des cris et des sanglots, tout en baisant cette petite croix qui avait assisté au dernier battement de son cœur.

III

Ah ! cher ami, j'avais besoin de vous dire tout cela : j'ai beaucoup pleuré en vous écrivant, et cela m'a fait du bien.

Aussi vous tiendrai-je quitte des douloureux détails qui suivirent ceux que je vous ai donnés.

Le premier ordre qui sortit de ma bouche fut qu'on ne changeât rien à la chambre de ma mère.

J'y passai les jours qui suivirent sa mort. Le soir venu, j'allais au cimetière ; j'y restais une partie de la nuit, je revenais au château, j'entrais dans la chambre de ma mère, sans lumière, toujours !

Pendant les premières nuits, je dormis sur le fauteuil qui était resté au chevet du lit.

J'espérais que son ombre m'apparaîtrait.

Hélas ! il n'en fut rien...

Une chose me pesait surtout, plus qu'une

douleur, une chose me pesait comme un remords.

Je songeais au temps que j'aurais pu passer près de ma mère et que j'avais passé loin d'elle ; à ces voyages inutiles, vides, creux ; à ce temps pendant lequel j'avais volontairement renoncé au bonheur de la voir, bonheur que j'eusse payé maintenant du prix que l'on aurait voulu.

Une chose me réjouissait cependant : c'était de sentir que mes larmes étaient intarissables et que la source qui les alimentait au fond de mon cœur était toujours prête à les faire jaillir au dehors.

Chaque fois que j'allais visiter sa tombe, je pleurais ; chaque fois que je rentrais dans sa chambre, je pleurais ; chaque fois que je rencontrais le prêtre ou le médecin, – le médecin surtout, – je pleurais.

Il me semblait que ma vie s'écoulerait désormais sans que je me reprisse à aucun des amusements de la vie. L'été se passa sans que j'eusse l'idée de monter à cheval, l'automne vint sans qu'il me prît fantaisie de chasser. Je n'avais pas même songé à rompre avec les connaissances féminines qui, à défaut de l'amour, en

représentent la monnaie.

J'eusse cru commettre un sacrilège, le cœur plein de ma douleur comme il l'était, d'écrire à l'une de ces femmes, même pour lui dire : « Je ne vous écrirai plus. »

Il me semblait surtout que, mort de la mort de ma mère, mon cœur ne pourrait plus jamais aimer.

Cela dura quatre mois ainsi.

J'avais revu quelquefois le jeune médecin qui, hélas ! sans résultat avait soigné ma mère.

Il avait peu à peu pris sur moi une certaine influence : à force de me répéter que je devais faire un voyage, il me décida à quitter les Frières.

Mais, résolu à faire le voyage, je fus encore longtemps à me résoudre à partir.

Trois fois je partis, et trois fois je revins.

Il y avait encore des racines saignantes qui tenaient à cette chambre et à cette tombe.

Enfin, je m'éloignai ; – mais j'évitai de passer par Paris ; j'en étais à cette période où la douleur,

n'ayant plus sous les yeux les objets qui l'entretenaient, ne veut pas de rivaux de ses souvenirs. J'en étais au besoin de la solitude.

J'avais résolu d'aller passer un mois ou deux en face de l'Océan, dans quelque petit port de la Belgique ou de La Hollande, là où je ne connaîtrais âme qui vive.

Je jetai les yeux sur une carte que je trouvais pendue dans une auberge de Péronne, et je choisis Blankenberghe, à trois lieues de Bruges.

Dieu merci, je serais là seul, bien seul.

J'étais parti à cheval pour ne me trouver, ni dans une diligence, ni dans un wagon, en contact avec aucun homme. Peu m'importait d'être un jour ou quinze jours en route ; – que m'en reviendrait-il quand je serais arrivé ?

Je m'arrêtais, non pas quand j'étais fatigué, – il me semblait que j'étais infatigable, – mais quand mon cheval était fatigué. Je ne m'informai pas même du nom des trois ou quatre villes où je couchai, et je ne m'aperçus que je franchissais la frontière que parce que l'on me demanda mon

passport.

J'avais couché dans un petit bourg à quelques lieues de Bruxelles, – comptant traverser cette ville sans m'y arrêter, et aller faire halte à quelque village au-delà, – lorsque, sur le boulevard du Jardin-Botanique, je m'entendis appeler par mon nom de baptême.

Je ne puis vous rendre la sensation douloureuse que j'éprouvai.

Je piquais mon cheval – pour fuir – lorsqu'on me barra le chemin.

C'était Alfred de Senonches, un de mes bons amis ; seulement, vous le savez, mes bons amis eux-mêmes, dans la disposition d'esprit où je me trouvais, m'étaient insupportables.

Cependant, j'avais été tellement lié avec celui-là, que le coup en fut adouci, quand je le reconnus.

Il était premier secrétaire d'ambassade à Bruxelles, et je n'avais pas été étranger à la rapidité de sa carrière.

Il me fit questions sur questions ; je lui

montrai le crêpe de mon chapeau.

Il me serra la main.

– Je comprends, me dit-il ; pauvre ami, plus tard !...

– Oui, plus tard, lui dis-je, j’aurai grand plaisir à te revoir.

– Tu ne veux pas t’arrêter chez moi ?

– Je ne m’arrête pas à Bruxelles.

– Où vas-tu ?

– Où je serai seul.

– Va ! dit-il, tu es encore trop malade pour qu’on te soigne ; seulement, souviens-toi de ceci : c’est qu’une grande douleur est un grand repos, et que tu sortiras de ta tristesse plus fort que tu n’y es entré.

Je le regardai avec étonnement.

– Aurais-tu été malheureux ? lui demandai-je.

– Une femme que j’aimais m’a trompé.

Je le regardai et je haussai les épaules.

Il me semblait impossible qu’aucun amour pût

faire souffrir ce que j'avais souffert.

– Et maintenant ? lui dis-je.

– Maintenant, je joue, je fume, je bois, et suis très heureux ; je crois qu'on va me faire préfet. – Alors, tu comprends bien, il ne manquera rien à mon bonheur.

Cette fois, je le regardai avec tristesse.

Se pouvait-il donc qu'il y eût un homme plus malheureux que moi ?

Il lut dans ma pensée comme si j'avais parlé tout haut.

– Mon cher Max, dit-il, outre vingt autres sortes de douleurs dont je ne te parle pas, – il y a la douleur triste, – c'est la tienne, – puis il y a la douleur amère, – c'est la mienne. Je veux bien changer ; mais, si tu m'en crois, ne change pas. Adieu ! tu viendras me voir dans ma préfecture, n'est-ce pas ? Tu seras chez moi comme chez toi, et je te laisserai pleurer tout à ton aise... pourvu que tu me laisses rire. As-tu du feu pour allumer mon cigare ? Parbleu ! j'oubliais que tu ne fumes pas.

Et, accostant un homme du peuple qui fumait dans une pipe d'écume de mer, il alluma son cigare et remonta vers Schaerbeek en poussant sa fumée et en me faisant des signes de tête.

Je le suivis des yeux jusqu'à ce que je l'eusse perdu de vue.

Puis je continuai mon chemin, remerciant Dieu de m'avoir envoyé cette douleur sainte au lieu d'une douleur profane.

Deux jours après, j'étais à Blankenberghe.

Trois mois, je restai en face de l'Océan, c'est-à-dire de l'infini.

Tous les jours, j'allais, en suivant les bords de la plage, m'arrêter dans un endroit près duquel avait, quelques jours avant mon arrivée, échoué un bâtiment.

Cinq hommes qui le montaient avaient péri d'abord ; c'était la machine humaine qui avait été la première détruite.

La coque du navire avait été jetée à la côte avec une telle force, qu'elle s'était, pour ainsi dire, incrustée dans le sable.

Le premier jour où je visitai le navire naufragé, il avait encore un mât debout, son beaupré et la plupart de ses agrès. Comme nous étions en plein hiver, la mer ne cessait point d'être mauvaise.

Chaque jour, je trouvais le bâtiment désemparé de quelques-uns des agrès que je lui avais vus la veille.

Aujourd'hui, c'était une vergue ; demain, c'était un mât ; après-demain, le gouvernail.

Comme fait une troupe de loups sur un cadavre, chaque vague, mordant sur la carcasse du bâtiment, en enlevait un morceau.

Bientôt il fut complètement rasé.

Après les œuvres hautes, vint le tour des œuvres basses.

Le bordage fut brisé, puis le pont éclata, puis l'arrière fut emporté, puis l'avant disparut.

Longtemps encore un fragment du beaupré resta pris par ses cordages.

Enfin, pendant une nuit de tempête, les cordages se rompirent et le mât fut emporté.

Le dernier vestige du naufrage avait disparu sous l'effet de la vague, sous l'aile du vent...

Hélas ! mon ami, je fus forcé de m'avouer à moi-même qu'il en était ainsi de ma douleur : comme ce navire échoué, dont chaque jour emportait une épave, chaque jour en emportait un débris. – Enfin, vint le moment où rien n'en fut plus visible au dehors, et, de même qu'à la place où avait été le bâtiment naufragé, il ne restait plus rien, là où s'était engloutie ma douleur, il ne restait plus qu'un abîme.

Cet abîme, qui le comblerait ?

Suffirait-il de l'amitié, ou faudrait-il l'amour ?

Je revins en France.

Ma première visite fut au château des Frières.

En voyant la façade aux fenêtres fermées, en voyant la chambre où était morte ma mère, en voyant la tombe où elle dormait, je retrouvai les larmes que je croyais taries.

Pendant les premiers jours, je repassai à travers les amères délices de mon ancienne douleur.

On me montra sur la muraille la trace, laissée par vous, de la visite que vous m'aviez faite.

Je vous reconnus, quoique votre nom n'y fût pas.

J'avais trop présumé de ma douleur en revenant aux Frières : elle n'était plus assez forte pour que j'y restasse. Je sentis que ces endroits sacrés allaient devenir pour moi ce qu'est l'église pour le prêtre. J'allais m'habituer aux lieux saints.

Je sentis le besoin de quitter cette demeure dont, quatre mois auparavant, j'avais eu tant de peine à m'arracher.

Seulement, au lieu de la quitter cette fois les yeux pleins de larmes et la gorge pleine de sanglots, je la quittai la gorge serrée et les yeux secs.

Je retournai de moi-même à ce Paris que j'avais cru un jour ne jamais revoir.

Paris vivait toujours de sa vie multiple, agitée, fiévreuse, inquiète, insouciant, égoïste, – brisant, dans ce mouvement quotidien ; entre les dents de

cette roue gigantesque à laquelle s'engrène le monde, les intérêts, les existences, les positions sociales, les trônes, les dynasties. – Il en était à réaliser votre procès Morcerf avec le procès Teste, et les empoisonnements Villefort avec les assassinats Praslin.

Je ne sais si mon absence, si ma douleur, si mon isolement, si mon contact avec les flots, les vents et les tempêtes, avaient mis en moi une intuition de l'avenir ; mais il me sembla que, dans tout ce chaos moral, je devinais quelque chose de sombre et d'insondable, quelque Maelstrom politique, où toute une époque allait s'engloutir.

Je voyais, comme une vision de Patmos, flotter dans les vagues de l'air ce vaisseau qui porte la pensée et le progrès et que l'on appelle la France ; je le voyais, ayant bonne mer sous sa quille, bonne brise dans ses voiles, essayer de naviguer sans cesse contre le vent. Je voyais au gouvernail ce puritain morose, cet historien rigide, cette âme sèche, dont un pauvre vieux roi, auquel échappaient la valeur des hommes et l'intelligence des choses, avait fait son pilote, et

je me rappelais ce qu'un jour le duc d'Orléans, cet esprit si juste et si appréciateur, m'avait dit de lui : « C'est un homme qui nous met des sinapismes, quand il nous faudrait des cataplasmes ».

Et, en effet, M. Guizot mettait des sinapismes à la France, dont le système nerveux était déjà exaspéré.

J'étais tout étonné de voir les choses comme avec une double vue.

Si le duc d'Orléans eût vécu, j'eusse été à lui et je lui eusse dit : « Est-ce moi qui me trompe, et ne voyez-vous pas ce que je vois ? »

Mais il dormait dans son tombeau de famille à Dreux ; lui, du moins, il était sûr de ne pas être exilé de cette France qu'il aimait tant.

Quant à moi, que m'importait ! je n'aimais plus rien.

Je pensai à deux hommes, à vous d'abord, puis à Alfred de Senonches.

Vous étiez occupé de la fondation d'un théâtre ; cela vous jetait dans un ordre d'idées

bien éloigné du mien.

Au point de vue de l'art, votre œuvre était bonne et belle, je vous laissai tout à votre œuvre.

Je m'informai d'Alfred de Senonches ; il était préfet à Évreux.

Je ne voulais pas arriver chez lui comme un hôte : je passais et le venais voir en passant. Le reste dépendrait de l'accueil qu'il me ferait.

Si je n'étais pas content de lui, j'irais ailleurs.

J'arrivai un matin à la préfecture.

Je demandai *M. le préfet*.

On me répondit que M. le préfet était énormément occupé et ne recevait personne.

Je répliquai que je ne venais pas pour le déranger, que j'étais un de ses amis, que je passais par Évreux, où je ne comptais rester que deux heures et que je priais qu'on lui remît ma carte seulement.

L'huissier se décida.

Une seconde après la porte s'ouvrit.

C'était Alfred de Senonches en personne,

bousculant l'huissier, l'appelant idiot, parce qu'il ne m'avait pas reconnu.

– Vous auriez cependant dû reconnaître à la tournure de monsieur, à la coupe de son habit, à la forme de sa carte, que monsieur n'était pas de mes administrés, et que je devais, par conséquent, avoir du plaisir à le recevoir. – Ne faites plus, à l'avenir, de ces erreurs-là, entendez-vous ?

Et, me jetant le bras autour du cou, il m'entraîna dans son cabinet.

– Ah ! dit-il, te voilà ! Je t'attendais un jour ou l'autre ; mais je n'espérais pas que j'aurais la chance de t'avoir aujourd'hui. Tu as du bonheur, mon cher Max : tu arrives un jour de conseil général ; je traite demain toutes les sommités du département de l'Eure. – Es-tu à la recherche d'orgueilleuses incapacités, d'incommensurables vanités politiques, de nullités fastueuses ? Éteins ta lanterne, Diogène ; tu as trouvé, non pas ton homme, mais tes hommes.

– Il me semble, au contraire, lui dis-je, que j'arrive dans un mauvais moment et que je te dérange ; tu avais défendu ta porte, tu t'étais

enfermé seul et tu mesurais la gravité des événements qui nous menacent.

– Moi, mon ami ? Et pourquoi diable veux-tu que je m’occupe de ces niaiseries-là ? J’ai une vingtaine de mille livres de rente en bien-fonds, que les événements, si graves qu’ils soient, ne m’enlèveront jamais ; je suis né garçon, j’ai vécu garçon et je mourrai probablement garçon. Une maîtresse a failli me faire brûler la cervelle en me trompant. Juge un peu ce qui serait arrivé si elle eût été ma femme ! Il est vrai que, si elle eût été ma femme, elle eût eu cette excellente raison à me donner : « Je ne pouvais pas vous quitter » ; tandis que l’autre avait cette raison-là et n’a pas eu l’idée de la mettre en pratique. Les femmes sont si capricieuses ! – De sorte que... Mais que me disais-tu ? Je n’en sais plus rien.

– Je te disais que tu t’étais enfermé seul en défendant ta porte.

– Ah ! oui, c’est vrai ; je m’étais enfermé et j’avais défendu ma porte pour faire le menu de mon dîner.

– Ah ! ah !

– Oui ; tu comprends bien que ce n'est pas pour les grossières mâchoires qui vont le dévorer que je prends cette peine ; c'est pour moi. On n'est pas de l'école politique des Romieu et des Véron sans avoir une certaine responsabilité morale à l'endroit de la nourriture. On n'a pas connu Courchamp et Montrond sans s'être fait une réputation de gourmet. – Noblesse oblige ! – Je vais donner à mes braves conseillers un dîner dans le genre de celui de Monte-Cristo à Auteuil, – moins les sterlets du Volga et les nids d'hirondelle de la Chine. Quand il s'est agi pour moi de passer de la carrière diplomatique à la carrière administrative, je me suis dit qu'il me faudrait encore, malgré toute mon intelligence, dix ou douze ans pour être ministre à Bade, ou chargé d'affaires à Rio-Janeiro, tandis qu'une fois nommé préfet, je me faisais nommer député, et qu'une fois nommé député, je me faisais nommer ce que je voudrais ; j'ai donc mieux aimé être préfet, et je l'ai été, comme tu le vois. Alors j'ai obtenu de ma digne mère qu'elle me fit cadeau, non pas de ma part d'héritage, Dieu m'en garde ! – j'aime bien mieux que mon argent soit

entre ses mains que dans les miennes, je suis toujours sûr d'en avoir – mais qu'elle me fît cadeau de son cuisinier. Ah ! mon cher Max, par bonheur, j'avais dix ans de diplomatie ! Qu'on me charge d'obtenir de l'Angleterre qu'elle rende l'Écosse aux Stuarts, de la Russie qu'elle rende la Courlande aux Biren, de l'Autriche qu'elle rende Milan aux Visconti, de la Prusse qu'elle rende les frontières du Rhin à la France, j'y réussirai ; – mais entreprendre une seconde fois la conquête de Bertrand, – jamais !

– Ce grand homme s'appelle Bertrand ?

– Oui, mon ami ; je te présenterai à lui un jour qu'il sera en belle humeur. – Tâche de te rappeler, comme souvenir de voyage, un plat inconnu ; et dotes-en son répertoire. – Bertrand, comme Brillat-Savarin, fait plus de cas de l'homme qui découvre un plat que de celui qui découvre une étoile ; car des étoiles, dit-il, pour ce à quoi elles servent et pour ce que l'on connaît, il y en a toujours assez.

– C'est un grand philosophe que Bertrand.

– Ah ! mon ami, je dirai de lui ce que

Louis XIII dit, dans *Marion de Lorme*, de l'Angely :

Si je ne l'avais pas pour m'amuser un peu !...

Mais je l'ai, par bonheur ; demain, tu goûteras de sa cuisine. En attendant, que vas-tu faire ? Voyons !

– Mais, mon ami, je comptais passer, t'embrasser et m'en aller.

– Où cela ?

– Je n'en sais rien.

– Tu mens, Max ! tu en es à cette période de la douleur qui a besoin de distractions ; tu as pensé à moi ; et tu es venu à moi, merci ! Oh ! sois tranquille, la distraction ne sera pas folle ; elle ne heurtera pas les angles encore tant soit peu obtus de ta douleur ; car, je le vois bien, les angles aigus ont disparu. Vivent les douleurs honnêtes, loyales et dans la nature ! elles se calment lentement ; mais elles se calment. Vivent surtout les douleurs sans ressource ! on ne les oublie pas,

mais on s'y habitue. – Rappelle-toi les vers que Shakespeare met dans la bouche de Clodius, essayant de consoler Hamlet :

*But you must know, your father lost a father,
That father lost his ; and the survival bound,
In filial obligation, for some term...
..... to do obsequious sorrow.*

Ici, mon cher Max, tu trouveras cette distraction grave qui ressemble tellement à l'ennui ; qu'il faut être très fort pour s'apercevoir qu'elle n'est que sa sœur, et, quand cette distraction-là ne te suffira plus, tu me quitteras, et tu suivras celle qui sera en harmonie avec la situation de ton cœur. Sois tranquille, si tu ne t'en aperçois pas, je te préviendrais ; moi, je m'en apercevrai, je suis médecin en douleur.

– Pourquoi ne te guéris-tu pas toi-même, alors, pauvre ami ?

– Mon cher Max, Laënnec, qui a inventé les meilleurs instruments d'auscultation pour les

maladies de poitrine, est mort de la poitrine. Maintenant, je ne te demande pas d'avouer si j'ai tort ou raison. Je te dis : J'ai, à une lieue d'ici, sur les bords de l'Eure, une charmante maison de campagne que je loue pour le moment, mais qu'à la première révolution j'achèterai. – J'y rentre tous les soirs ; comme je t'attendais, tu y trouveras ton pavillon tout préparé.

Il sonna ; je voulus faire une observation : un signe de la main m'imposa silence.

L'huissier entra.

– Faites mettre le cheval à la voiture et dites à Georges de conduire monsieur à Reuilly, puis de revenir me chercher à cinq heures.

L'huissier sortit.

– Quand ma journée sera finie, ajouta Alfred.

– Et ta journée va se passer ?...

– À compléter ma carte, mon ami ; c'est la première affaire véritablement sérieuse qui me soit tombée sous la main depuis que je suis préfet. Tu comprends qu'il ne faut pas que je la manque.

Cinq minutes après, j'étais sur la route de Reuilly.

IV

Reuilly, ou plutôt le château de Reuilly, était une charmante habitation. – C'était tout à fait la cage de ce misanthrope sybarite qu'on appelait Alfred de Senonches. Jolie bâtisse du XVII^e siècle, affectant, par ses deux tours aux toits pointus et ardoisés, des airs de seigneurie qui réjouissaient un œil aristocratique, il s'élevait sur une colline qui s'étendait en pelouse jusqu'à l'Eure, ombragée par un rideau de peupliers, – ces grandes herbes forestières qui poussent si bien en Normandie. – Aux deux côtés de ce tapis, se massaient, d'une façon pittoresque, des groupes d'arbres de ce vert vivace que l'on ne trouve que dans les localités un peu humides, tandis que les gazons, peignés frais chaque matin par des jardiniers invisibles, pouvaient rivaliser avec les pelouses les plus moelleuses d'Angleterre.

Un petit pavillon, se composant d'un salon, d'une chambre à coucher, d'un cabinet de toilette et d'un cabinet de travail, fut mis à ma disposition comme si, en effet, on m'eût attendu.

Il donnait, par un petit perron de quatre marches toutes garnies de géraniums, sur un parterre de fleurs ; de sorte qu'à toute heure du jour et de la nuit, sans ouvrir une autre porte que celle de mon appartement, je pouvais descendre au jardin, ou rentrer chez moi.

Les murailles du cabinet étaient couvertes de dessins de Gavarni et de Raffet, au milieu desquels deux ou trois Meissonnier tiraient l'œil par leur finesse, leur esprit et leur netteté.

Trois panneaux, l'un faisant face à la glace de la cheminée et les deux autres aux deux murs latéraux, formaient trois collections : l'un de fusils et de pistolets modernes, l'autre de fusils et de pistolets d'Orient, le troisième d'armes blanches de tous les pays, depuis le crid malais jusqu'au machete mexicain, depuis le couteau-baïonnette de Devisme jusqu'au kandjia turc.

Je me demandais comment un homme pouvait

avoir en même temps des goûts artistiques et des aptitudes administratives.

Ce fut l'observation que je fis à Alfred lorsqu'il arriva.

– Ah ! mon cher, me dit-il, tu as été gâté par ta mère, toi ; elle a très bien reconnu qu'il n'était aucunement nécessaire d'être *quelque chose* pour être *quelqu'un*, et qu'une grande personnalité valait mieux qu'une belle position. Moi, j'ai trois tantes dont je suis l'héritier unique, mais non pas absolu. Ce sont mes trois Parques ; elles me filent des jours d'or et de soie ; seulement, il y en a une qui est toujours prête à couper le fil, si je ne *suis pas une carrière*. Or, tu te figures bien, mon cher, que ce n'est pas avec mes vingt mille livres de rente et avec mes quinze ou dix-huit mille francs d'appointments que j'ai six chevaux dans mon écurie, quatre voitures sans compter mes remises, un cocher, un valet de chambre, un piqueur, un cuisinier, et trois ou quatre autres domestiques dont je ne sais pas même les noms. Non, ce sont mes trois tantes qui se chargent de tout cela, – à la condition que je serai *quelque chose*. Elles se

sont cotisées, elles ont mis une espèce d'intendant près de moi, et, en attendant qu'elles me laissent les deux cent mille livres de rente qu'elles possèdent à elles trois, elles consacrent quatre mille francs par mois à l'entretien de ma maison ; de sorte que mes vingt mille livres de rente personnelle et mes appointements me restent intacts comme argent de poche. Elles ont du bon, en somme, les trois vieilles dames ; bien entendu, tu comprends que je leur fais payer à part mes dîners officiels. J'ai dans ce cas, pour elles, une attention qui les touche infiniment. Comme nous sommes de race robine, – c'est-à-dire gourmande, – je leur envoie la carte, un dessin de la table que je fais moi-même, – avec l'ordre du service et le nom des convives aristocratiques auxquels j'ai l'honneur de faire manger leur argent. Moyennant cette attention, je pourrais donner, sans abuser, un dîner par semaine ; mais je n'ai garde !

– Je comprends ; cela t'ennuie...

– Non, pas précisément ; manger n'est pas plus ennuyeux qu'autre chose, quand on mange

bien. Mais je m'userais comme homme politique, et je n'aurais plus de moyens d'action dans les grandes circonstances. Il faut se ménager. Veux-tu voir mon menu ?

– Je suis bien profane, cher ami.

– Voyons, suppose que je suis un poète et que je te dis des vers. – Ce ne sera jamais plus ennuyeux que des vers, va !

– Allons, dis ton menu.

– Pauvre victime !

Alfred tira un papier de son portefeuille administratif, le déplia gravement et lut :

« Menu du dîner donné au conseil général de l'Eure par M. le comte Alfred de Senonches, préfet du département. »

– Tu comprends que c'est pour mes tantes que je me suis livré à cette ambitieuse rédaction, n'est-ce pas ?

Je fis signe que oui.

TABLE DE VINGT COUVERTS

Deux potages.

À la reine, aux avelines. – Bisque rossolis aux poupards.

Quatre grosses pièces.

Turbot à la purée d'huîtres vertes. – Dinde aux truffes de Barbezieux. – Brochet à la Chambord. – Reins de sanglier à la saint Hubert.

Quatre entrées.

Pâté chaud de pluviers dorés. – Six ailes de poulardes glacées aux concombres. – Dix ailes de canetons au jus de bigarades. – Matelote de lottes à la Bourguignonne.

Quatre plats de rôti.

Deux poules faisanes, l'une piquée, l'autre bardée. – Buisson composé d'un brochet fourré d'un chapelet de dix petits homards et de quarante écrevisses au vin de Sillery. – Buisson composé de deux engoulevents, quatre râles,

quatre rameaux, deux tourtereaux, dix cailles rôties. – Terrine de foies de canards de Toulouse.

Huit entremets.

Grosses pointes d'asperges à la Pompadour, au beurre de Rennes. – Croûte aux champignons émincés et aux lames de truffes noires à la Béchamel. – Charlotte de poires à la vanille. – Profiteroles au chocolat. – Fonds d'artichauts rouges à la lyonnaise et au coulis de jambon. – Macédoine de patates d'Espagne, de petits pois de serre chaude, et de truffes blanches de Piémont à la crème et au blond de veau réduit. – Mousse fouettée au jus d'ananas. – Fanchonnette à la gelée de pommes de Rouen.

Dessert.

Quatre corbeilles de fruits. – Huit corbillons de fines sucreries. – Six sorbetières garnies de six sortes de glaces. – Huit compotiers. – Huit assiettes de confitures et quatre espèces de fromages servis en extra avec porter, pale-ale et scotch-ale, pour ceux qui, par hasard, aimeraient ces sortes de boissons.

Vins.

De Lunel paillé avec le potage.

De Mercurez de la comète, au relevé et avec les hors-d'œuvre.

D'Ai de Moët non mousseux, bien frappé, vers la fin des entrées.

De la Romanée-Conti, avec le rôti.

De Château-Lafitte 1825, aux entremets.

Pacaret sec, malvoisie de Chypre, albano et lacryma-christi, au dessert.

Après le café, tafia de Thor, absinthe au candi et myrobolan de madame Amphoux.

En achevant cette savante énumération gastronomique, Alfred respira.

– Eh bien, cher ami, que dis-tu de ma carte ? demanda-t-il.

– J'en suis émerveillé !

Comme l'eau qu'il secoue aveugle un chien

mouillé,

n'est-ce pas ?

– Tu dis ?

– Rien ; je cite Hugo. De temps en temps, je proteste contre la province par un souvenir de Paris, – mais tout bas ; – peste ! tout haut, cela nuirait à ma carrière. – En attendant, comment trouves-tu Reuilly ?

– Une charmante habitation, cher ami.

– C'est là que je viendrai me retirer quand j'aurai été député, ministre, condamné à la prison perpétuelle et gracié, c'est-à-dire quand ma carrière sera complète.

– Diable ! comme tu y vas !

– Dame, nous avons des antécédents : M. de Polignac, M. de Montbel, M. de Peyronnet. C'est l'avantage qu'ont les diplomates sur les ministres. Les diplomates se contentent de prêter un nouveau serment ; moyennant quoi, ils passent de la branche aînée à la branche cadette, et tout est dit.

On annonça que nous étions servis.

– À propos, je n’ai invité personne pour t’avoir tout entier à moi, cher ami ; notre seul convive sera mon premier secrétaire, excellent garçon dont j’aurais déjà fait un sous-préfet, si je n’étais un égoïste. Après le dîner, nous trouverons deux chevaux tout sellés, à moins que tu n’aimes mieux aller en voiture.

– J’aime mieux aller à cheval.

– Je m’en doutais. À table !

Et, toujours saccadé, toujours nerveux, toujours soupirant, entre deux rires, Alfred me prit le bras et me conduisit à la salle à manger.

La soirée se passa en promenade. À neuf heures, nous rentrâmes ; le thé nous attendait.

Après le thé, Alfred me conduisit lui-même à une bibliothèque de deux ou trois mille volumes.

– Je sais, me dit-il, que tu as l’habitude de ne jamais t’endormir sans avoir lu une heure ou deux. – Tu trouveras là un peu de tout, depuis Malebranche jusqu’à Victor Hugo, – depuis Rabelais jusqu’à Balzac. – J’adore Balzac, il ne

vous laisse pas d'illusions, au moins ! et celui qui dira qu'il a flatté son siècle, ne verra pas les choses en beau ; lis *les Parents pauvres*, cela vient de paraître, et c'est tout simplement désespérant. – Sur ce, je te laisse ; bonsoir !

Et Alfred sortit.

Je pris *Jocelyn* de Lamartine, et je rentrai dans ma chambre à coucher.

Je songeais à une chose singulière.

Je songeais à la différence qui peut exister entre une douleur et une autre douleur, selon la source où elle est puisée.

Ma douleur à moi, qui avait une source sacrée et une cause irréparable, avait suivi la pente ordinaire de la douleur.

D'abord aiguë, saignante, trempée de larmes, elle avait passé de cette période convulsive à une profonde tristesse pleine de prostration et d'atonie, puis à la mélancolique contemplation des luttes de la nature, puis au désir du changement de lieu, puis, enfin, au besoin, non avoué encore, de la distraction ; – c'était là

qu'elle en était.

Quant à Alfred, je ne sais si sa douleur était plus ou moins poignante, mais c'était le même rire, et, par conséquent, la même souffrance que quand je l'avais rencontré à Bruxelles.

Je n'avais eu que le cœur brisé ; lui avait eu l'âme mordue. La morsure était venimeuse, sinon mortelle.

Le lendemain, je ne le vis qu'un instant, – à déjeuner ; – il partait pour la préfecture ; il avait le regard du maître à jeter sur son dîner. On m'attendait à six heures et demie ; j'étais libre jusque-là.

J'avais espéré me dispenser du dîner ; mais Alfred n'avait voulu entendre à rien. – En somme, comme c'était une chose nouvelle pour moi qu'un dîner d'autorités départementales, j'avais assez facilement cédé.

Au moment de passer dans la salle à manger, Alfred me souffla tout bas à l'oreille :

– Je t'ai placé près de M. de Chamblay ; c'est le plus intelligent de la société ; avec lui, on peut

causer de tout.

Je remerciai Alfred et cherchai mon étiquette.

J'avais, en effet, pour voisin de droite M. de Chamblay, et pour voisin de gauche un monsieur dont j'ai oublié le nom.

On connaît la carte du dîner, – il était splendide ; mon voisin de gauche s'absorba dans le travail matériel de la déglutition.

Mon voisin de droite rendit à chaque plat une justice complète et intelligente.

Nous parlâmes voyages, industrie, politique, littérature, chasse, et, comme m'avait dit Alfred, je trouvai un homme qui pouvait parler de tout.

Ce que je remarquai, c'est que la majorité de ces grands propriétaires était opposée au gouvernement.

Au dessert, on porta des toasts.

Après le dîner, on passa au salon pour le café. À côté du salon était le fumoir, donnant sur le jardin de la préfecture.

Dans le fumoir, sur de magnifiques plats de

porcelaine, étaient des cigares de toute espèce, depuis les puros jusqu'aux manilles.

M. de Chamblay ne fumait point. – Cette absence d'un défaut, si commun, qu'il est devenu une habitude de la vie sociale, nous rapprocha encore.

Nous laissâmes nos fumeurs s'enivrer de tafia, d'absinthe et de myrobolan, et nous allâmes nous promener sous les allées de tilleuls du jardin de la préfecture.

M. de Chamblay avait maison de ville à Évreux, et maison de campagne à Bernay.

Autour de cette maison de campagne s'étendait une chasse magnifique.

Il avait là, ou plutôt sa femme, de qui lui venait sa fortune, avait là deux mille arpents de terre d'une seule pièce.

Il m'invita à aller faire l'ouverture chez lui, et je m'y engageai presque.

La nuit vint pendant que nous causions ; les salons s'illuminèrent. À partir de ce moment, il me sembla reconnaître une certaine impatience

dans mon interlocuteur, que la variété de sa conversation et le charme de son esprit me faisaient retenir, autant que possible, loin de ses collègues.

Enfin, il n'y put tenir.

– Pardon, me dit-il, je crois que l'on joue.

– Oui, lui répondis-je.

– Rentrez-vous au salon ?

– Pour vous suivre ; – je ne joue jamais.

– Ah ! par ma foi, vous êtes bien heureux ou bien malheureux.

– Vous jouez, vous ?

– Comme un enragé !

– Que je ne vous retienne pas.

M. de Chamblay rentra au salon ; j'y rentrai derrière lui. En effet, il y avait des tables pour tous les goûts, table de whist, table de piquet, table d'écarté, table de baccarat.

À dix heures, les invités de la soirée commencèrent à venir.

J'entendis Alfred qui disait à M. de Chamblay :

– Est-ce que nous n'aurons point madame ?

– Je ne crois pas, répondit celui-ci : elle est souffrante.

Un singulier sourire passa sur les lèvres d'Alfred, tandis qu'il répondait cette phrase banale :

– Oh ! quel malheur ! Vous lui présenterez bien mes regrets, n'est-ce pas ?

M. de Chamblay s'inclina.

Il était déjà tout entier au jeu.

Je pris Alfred à part.

– Pourquoi donc as-tu souri quand M. de Chamblay t'a dit que sa femme était souffrante ?

– Ai-je souri ?

– J'ai cru m'en apercevoir.

– Madame de Chamblay ne va pas dans le monde, et l'on tient sur cette espèce de réclusion, que je crois volontaire, toute sorte de méchants propos. – S'il faut en croire les caquets des

mauvaises langues, ce n'est point un mariage, sinon des mieux assortis, du moins des plus heureux ; les deux fortunes étaient, à ce que l'on dit, à peu près égales, et marié, – séparé de biens, – M. de Chamblay, après avoir mangé son patrimoine, est, dit-on, en train d'entamer la dot de sa femme.

– Je comprends : la mère défend la fortune de ses enfants.

– Il n'y en a pas.

– Faites-vous vingt louis qui manquent contre moi, monsieur de Senonches ? demanda M. de Chamblay, qui tenait les cartes.

Alfred fit de la tête signe que oui.

Puis, se retournant vers moi :

– À moins que tu ne les fasses, toi, les vingt louis.

– Je ne joue jamais.

– C'est encore une de mes obligations, à moi, de jouer et de perdre ; un préfet qui ne jouerait pas ou qui gagnerait, tu comprends, on dirait que je me fais préfet pour vivre.

– Voici vos vingt louis, dit Alfred.

Et il me quitta pour aller poser son argent sur la table.

Alfred était un homme du monde dans toute la force du terme ; impossible de faire les honneurs d'un salon avec plus d'élégance qu'il ne le faisait ; – aussi était-il cité comme modèle dans tous les départements, et les mères ayant des filles à marier n'avaient qu'un désir, c'est qu'il daignât jeter les yeux sur leur progéniture, et, quelle que fût la fortune des demoiselles à marier, il n'avait qu'à faire un signe.

Mais Alfred ne manquait pas une occasion de manifester son peu de goût pour le mariage. Le luxe du dîner se prolongea pendant toute la soirée.

Il y eut, à profusion, glaces pour les dames, punch et champagne pour les hommes, jeu d'enfer pour tous.

Vers deux heures du matin, Alfred prit une banque de baccarat.

– Oh ! par exemple, me dit-il, à moins qu'il

n'y ait serment, tu joueras une fois dans ta vie contre moi ou pour moi, ne fût-ce qu'un louis.

– Je ne jouerai pas, lui dis-je avec un sourire triste, en me rappelant l'antipathie de ma mère pour le jeu.

– Messieurs, dit Alfred, qui, comme les autres, commençait à subir l'influence du punch et du vin de Champagne, voilà un homme modèle : il ne boit pas, il ne fume, pas, il ne joue pas. Le soir de la Saint-Barthélemy, le roi Charles IX dit au roi de Navarre : « Mort, messe ou bastille ? » Eh bien, je t'en dis autant, Max ; seulement, je varie : Jeu, champagne ou cigare ? – Le roi de Navarre choisit la messe ; que choisit-tu ?

– Je ne veux pas boire, parce que je n'ai pas soif ; je ne veux pas fumer, parce que cela me fait mal ; je ne veux pas jouer, parce que cela ne m'amuse pas, répondis-je. – Mais voilà cinq louis que tu peux faire valoir pour mon compte au premier appoint qui manquera.

Et je posai mes cinq louis dans la bobèche d'un chandelier.

– Bravo ! dit Alfred ; messieurs, j’ai dix mille francs devant moi.

Et Alfred tira de sa poche cinq mille francs en billets de banque et cinq mille francs en or.

Le jeu m’attristait profondément ; je ne connaissais personne ; M. de Chamblay jouait avec acharnement et était passé aux pavillons. – Je priai un domestique de me montrer ma chambre.

Alfred couchait à la préfecture, et je n’avais cru devoir déranger personne, au milieu de la nuit, pour atteler ou seller un cheval.

J’avais donc dit que je coucherais à la préfecture comme lui.

On me conduisit à ma chambre.

J’étais fatigué de tout le bruit qui s’était fait autour de moi depuis six ou sept heures ; je ne tardai pas à m’endormir.

Le matin, je fus réveillé par ma porte qui s’ouvrait, et par Alfred qui entra en riant.

– Ah ! mon cher, me dit-il, tu ne diras pas que la fortune ne te vient pas en dormant.

Et, lâchant trois coins de son mouchoir, qu'il tenait à la main, il laissa tomber sur mon tapis une cascade d'or.

– Qu'est-ce que cela ? lui demandais-je, et quelle plaisanterie me fais-tu ?

– Oh ! c'est on ne peut plus sérieux ; il faut te dire, cher ami, que j'ai ruiné tout le monde, si bien que j'ai été obligé d'abaisser ma banque de dix mille francs à trois mille ; – avec ces trois mille, j'ai fait une dernière razzia. Toutes les bourses étaient vides ; alors, j'ai vu tes cinq louis dans la bobèche. « Ah ! pardieu ! ai-je dit, il faut que Max y passe comme les autres ! » Je t'ai mis en jeu, et j'ai taillé pour cinq louis ; mais sais-tu ce que tu as fait, entêté ? Tu as passé sept coups de suite, et, au septième, tu as fait sauter la banque ! Bonne nuit !

Et Alfred se retira, laissant un tas d'or au milieu de la chambre.

V

J'étais réveillé ; j'essayai inutilement de me rendormir.

La pendule sonna huit heures.

Je me levai.

Je comptai l'or versé par Alfred sur le tapis : il y avait un peu plus de sept mille francs.

Je mis le tout sur la cheminée, dans une coupe de bronze ; puis je m'habillai. Je descendis, et, comme maître et domestiques se couchaient, je sellai moi-même un cheval, et j'allai faire un tour de promenade.

Je rentrai vers dix heures.

En rentrant, je trouvai Georges, qui me dit que son maître désirait dormir jusqu'à midi, et me faisait prier de m'installer dans son cabinet, et de faire le préfet, si cela pouvait m'amuser.

Mon déjeuner était prêt.

Je déjeunai.

Pendant que j'étais à table, on vint me dire qu'une dame désirait parler à M. Alfred de Senonches.

Je renvoyai le domestique demander le nom de cette dame.

Il revint en disant que c'était madame de Chamblay, et qu'elle venait pour affaire de préfecture.

Une curiosité me prit. Je me rappelai qu'Alfred m'avait chargé de son intérim ; nous avions parlé de madame de Chamblay la veille. Je dis au domestique de la faire passer dans le cabinet officiel.

Je jetai les yeux dans la rue ; elle était venue dans un élégant coupé attelé de deux chevaux. Le cocher était en petite livrée.

Je sortis de la salle à manger, et, en traversant l'antichambre qui conduisait au cabinet, je vis un second domestique à la même livrée que le cocher.

Il avait accompagné sa maîtresse à l'intérieur.

Ce coupé, ces chevaux, ces domestiques, indiquaient bien qu'effectivement madame de Chamblay venait pour affaire, et qu'il n'y avait aucune indiscretion à moi à user de la procuration qui m'était donnée.

Je rentrai dans le cabinet. Une femme était assise à contre-jour.

Sa mise était d'une simplicité et d'une distinction parfaites ; c'était ce que l'on appelle *une matinée* en taffetas gris-perle ; le chapeau, moitié paille d'Italie, moitié taffetas de la même couleur que la matinée, n'avait pour tout ornement que quelques épis de folle avoine et de bluets.

Une voilette de dentelle noire couvrait la moitié du visage, que madame de Chamblay laissait dans la pénombre.

Elle se leva en m'apercevant.

– M. Alfred de Senonches ?... demanda-t-elle avec une voix harmonieuse comme un chant.

Je la priai par un geste de se rasseoir.

– Non, madame, lui dis-je, mais un de ses

amis, qui a le bonheur, ce matin, de tenir sa place, et qui s'en félicitera toute sa vie, si, dans ce court intérim, il peut vous être bon à quelque chose.

– Pardon, monsieur, dit madame de Chamblay en faisant un mouvement pour se retirer ; mais ce que je venais demander à M. le préfet (et elle appuya sur le mot) était une faveur que seul il pouvait m'accorder, en supposant même qu'il me la pût accorder. Je reviendrai plus tard, lorsqu'il sera libre.

– De grâce, madame ! lui dis-je.

Elle se rassit.

– Si c'est une faveur, madame, et s'il peut vous l'accorder, pourquoi ne pas me prendre pour intermédiaire ? Doutez-vous que je ne plaide chaudement la cause dont vous daigneriez me-charger ?

– Pardon, monsieur, mais j'ignore même à qui j'ai l'honneur de parler.

– Mon nom ne vous apprendra rien, madame, car il vous est parfaitement inconnu. Je m'appelle Maximilien de Villiers ; je n'ai cependant pas le

malheur de vous être tout à fait aussi étranger que vous croyez. J'ai été présenté hier à M. de Chamblay. J'étais à côté de lui à table ; nous avons beaucoup causé pendant et après le repas ; j'ai été invité par lui à l'ouverture de la chasse à votre château de Bernay ; et, sans me permettre de vous faire une visite, je comptais avoir aujourd'hui même l'honneur de vous porter ma carte.

Je m'inclinai en ajoutant :

– C'est un homme d'une grande distinction que M. de Chamblay, madame.

– D'une grande distinction, oui, monsieur, c'est vrai, répondit-elle.

Et, en répondant, madame de Chamblay poussa, ou plutôt laissa échapper un soupir.

Je profitai du moment de silence qui se fit à la suite de ce soupir pour jeter un regard sur madame de Chamblay.

C'était une femme de vingt-trois à vingt-quatre ans, plutôt grande que petite, à la taille évidemment mince et flexible, sous le mantelet

large et flottant de sa matinée ; elle avait des yeux d'un bleu d'azur assez foncé pour qu'au premier abord ils parussent noirs, des cheveux blonds tombant à l'anglaise, des sourcils bruns, des dents petites et blanches sous des lèvres carminées, qui faisaient encore mieux ressortir la pâleur de son teint.

Dans tout l'ensemble du corps se révélait un air de fatigue ou un sentiment de douleur annonçant la femme lasse de lutter contre un mal physique ou moral.

Tout cela me donnait le plus grand désir de connaître la cause qui amenait madame de Chamblay à la préfecture.

– Si je vous interrogeais, madame, lui dis-je, sur le motif qui me procure l'honneur de votre visite, vous croiriez peut-être que je veux abréger les instants où j'ai le bonheur de jouir de votre présence ; cependant j'ai hâte, je vous l'avouerai, de connaître en quoi mon ami pouvait vous être utile.

– Voici toute l'affaire, monsieur : il y a un mois, le tirage à la conscription a eu lieu ; le

fiancé de ma sœur de lait, que j'aime beaucoup, a été désigné par le sort pour partir ; c'est un jeune homme de vingt et un ans, qui soutient sa mère et une plus jeune sœur ; en outre, s'il ne fût point tombé à la conscription, il allait épouser la jeune fille qu'il aime. Cette mauvaise chance fait donc tout à la fois le malheur de quatre personnes.

Je m'inclinai comme un homme qui attend.

– Eh bien, monsieur, continua madame de Chamblay, le conseil de révision se rassemble dimanche prochain ; M. de Senonches le préside ; un mot dit au médecin réviseur, mon pauvre jeune homme est réformé, et votre ami a fait le bonheur de quatre personnes.

– Mais le malheur de quatre autres, peut-être, madame, répondis-je en souriant.

– Comment cela, monsieur ? me demanda madame de Chamblay étonnée.

– Sans doute, madame ; combien faut-il de jeunes gens pour le canton qu'habite votre protégé ?

– Vingt-cinq.

– A-t-il quelque motif de réforme ?

Madame de Chamblay rougit.

– Je croyais vous avoir dit, balbutia-t-elle, que c’était une faveur que je venais demander à M. le préfet.

– Cette faveur, madame, – excusez la franchise de ma réponse, – est une injustice, du moment où elle pèsera sur une autre famille.

– Voilà où je ne vous comprends pas, monsieur.

– C’est cependant bien facile à comprendre, madame. Il faut vingt-cinq conscrits ; supposez qu’en ne faisant aucune faveur, un soit bon sur deux ; le nombre monte à cinquante, et le numéro 51 est sauvegardé par son chiffre même ; me comprenez-vous, madame ?

– Parfaitement.

– Eh bien, que, *par faveur*, un de ces vingt-cinq jeunes gens qui doivent partir ne parte pas, le cinquante et unième, qui était sauvegardé par son numéro, part à sa place.

– C’est vrai, dit madame de Chamblay en

tressaillant.

– J’avais donc raison de vous dire, madame, repris-je, que le bonheur de vos quatre personnes ferait le malheur de quatre autres personnes, peut-être, et que la faveur que vous accorderait mon ami serait une injustice.

– Vous avez raison, monsieur, dit madame de Chamblay en se levant, et je n’ai plus qu’une prière à vous adresser.

– Laquelle, madame ?

– C’est de mettre la démarche que je viens de risquer si malencontreusement sur le compte de la légèreté de mon esprit, et non sur celui de la défaillance de mon cœur. Je n’avais point réfléchi, voilà tout. Je n’avais vu qu’une chose : sauver un pauvre enfant nécessaire à sa famille. Cela ne se peut pas, n’en parlons plus. Il y aura quatre malheureux de plus en ce monde, et, sur la quantité, il n’y paraîtra pas.

Madame de Chamblay secoua une larme qui tremblait comme une goutte de rosée aux cils de sa paupière, et, après m’avoir salué, elle s’avança

vers la porte.

Je la voyais s'éloigner avec un profond serrement de cœur.

– Madame, lui dis-je.

Elle s'arrêta.

– Seriez-vous assez bonne, à votre tour, pour m'accorder une faveur ?

– Moi, monsieur ?

– Oui.

– Laquelle ?

– De vous asseoir et de m'écouter un instant ?

Elle sourit tristement et reprit sa place sur son fauteuil.

– Je serais inexcusable, madame, lui dis-je, de vous avoir parlé si brutalement, si je n'avais à vous proposer un moyen de tout concilier.

– Lequel ?

– Il y a des commerçants, madame, qui vendent de la chair morte : cela s'appelle des bouchers ; il y en a qui vendent de la chair

vivante : j'ignore le nom de ceux-là, mais je sais qu'ils existent ; on peut acheter un homme à votre protégé.

Un sourire d'une tristesse profonde glissa sur les lèvres de madame de Chamblay.

– J'y ai pensé, monsieur, dit-elle ; mais...

– Mais ?... répétai-je.

– On ne peut pas toujours se passer le luxe d'une bonne action. Un remplaçant coûte deux mille francs, monsieur.

Je fis un mouvement de tête.

– Si ma fortune était à moi, continua madame de Chamblay, je n'hésiterais pas ; mais ma fortune est à mon mari, ou plutôt est administrée par mon mari, et, comme ma sœur de lait n'est absolument rien à M. de Chamblay, je doute qu'il me permette de disposer de cette somme.

– Madame, lui demandai-je, permettriez-vous à un étranger de se substituer à vous et de faire la bonne action que vous ne pouvez faire ?

– Je ne vous comprends pas, monsieur ; car je ne suppose pas que vous m'offriez d'acheter un

remplaçant à mon protégé.

– Pardon, madame, insistai-je en voyant qu'elle faisait un mouvement pour se lever ; seulement, veuillez m'écouter jusqu'au bout.

Elle reprit sa place.

– Sur un serment, ou plutôt sur une promesse que j'avais faite à ma mère, je n'ai jamais joué ; cette nuit, mon ami Alfred de Senonches m'a forcé de lui confier cent francs pour les faire valoir. Avec ces cent francs, il en a gagné six ou sept mille, dont une portion à votre mari, probablement. Cet argent du jeu qu'Alfred m'a compté ce matin, je n'ai consenti à le recevoir qu'en le consacrant d'avance à une ou plusieurs bonnes actions. Dieu a pris note de cet engagement, puisqu'il vous envoie ce matin, madame, pour que je fasse à l'instant même l'application de ma promesse.

Madame de Chamblay m'interrompit, et, se levant de nouveau :

– Monsieur, dit-elle, vous comprenez, n'est-ce pas, que je ne puisse accepter une pareille offre ?

– Aussi, madame, répliquai-je, n'est-ce point à vous que je la fais. Vous me signalez où est la douleur que je puis guérir, où sont les larmes que je puis essuyer. J'y vais, je guéris cette douleur, j'essuie ces larmes ; vous n'avez aucune reconnaissance personnelle à me vouer pour cela. À la première quête que l'on fera pour une famille pauvre, pour une église à rebâtir, pour un emplacement de tombe à acheter, j'irai à mon tour chez vous, je vous tendrai la main, vous y laisserez tomber un louis, et vous m'aurez donné plus que je ne donne aujourd'hui, madame, puisque vous m'aurez donné un louis qui vous appartiendra, tandis que je donne, moi, deux mille francs que le hasard (un mot de vous me fera dire la Providence) a mis en dépôt entre mes mains.

– Vous me donnez votre parole d'honneur, me dit madame de Chamblay d'une voix émue, que cet argent vient de la source que vous m'indiquez ?

– Je vous en donne ma parole d'honneur, madame ; je ne mentirais pas, même pour avoir le

droit de faire une bonne action.

Elle me tendit la main.

Je pris et baisai respectueusement cette main.

Au contact de mes lèvres, elle frissonna et se retira légèrement.

– Je n’ai pas le droit de vous empêcher de sauver une famille du désespoir, monsieur, me dit-elle ; je vous enverrai mon protégé, ou plutôt sa fiancée : le bonheur du pauvre garçon sera plus grand lui venant par elle.

Cette fois, ce fut moi qui me levai.

– Deux fois je vous ai retenue, madame, lui dis-je, et maintenant je m’empresse de vous rendre votre liberté.

– Ne m’en veuillez pas d’en profiter pour aller annoncer à mes pauvres affligés une bonne nouvelle. Vous allez faire le bonheur de toute une famille, monsieur ; Dieu vous le rende !

Je m’inclinai, et j’accompagnai madame de Chamblay jusqu’à la porte de l’antichambre, où, comme je l’ai dit, l’attendait son domestique.

Resté seul, je me trouvais dans une singulière situation d'esprit, ou plutôt de cœur.

D'abord, après avoir refermé la porte sur madame de Chamblay, je demeurai debout près de la porte, sans savoir pourquoi je demeurais debout, ni précisément à quoi je pensais.

Je pensais à ce qui venait de se passer, et j'étais sous l'empire d'un charme puissant.

Sans me rendre compte de la cause, je me sentais dans un état de bien-être physique et moral que je n'avais jamais éprouvé.

Il me semblait qu'un équilibre inconnu venait de s'établir entre toutes mes facultés.

Tous mes sens avaient acquis un degré d'acuité qui semblait les rapprocher de la perfection.

Je me sentais heureux, sans que rien dans ma vie fût changé qui semblât me promettre le bonheur.

J'eus comme un remords ; car je m'étais dit, à la mort de ma pauvre mère : « Plus jamais je ne serai heureux ! »

Et voilà que je pensais à cette mort, non plus avec la douleur primitive qu'elle m'avait causée, mais avec une mélancolie sereine qui fixait mon regard au ciel.

Mes yeux furent éblouis par un rayon de soleil.

– Ô ma bonne mère, ma mère adorée ! demandai-je à demi-voix, est-ce toi qui me regardes ?

En ce moment, un léger nuage passa sur le rayon du soleil, qui reparut plus brillant.

On eût dit que c'était l'ombre de la mort qui passait entre lui et moi.

Ce rayon de soleil, c'était un sourire : je le saluai en souriant, et je revins m'asseoir dans le fauteuil que j'avais occupé en face du fauteuil de madame de Chamblay, resté vide.

Et, là, je passai à rêver une des plus douces demi-heures de ma vie.

Je fus tiré de ma rêverie par le domestique d'Alfred, qui m'annonça qu'une jeune fille vêtue en paysanne normande me demandait.

Je devinai que c'était la sœur de lait de madame de Chamblay, qui venait me remercier.

Je donnai au domestique l'ordre de l'introduire, et, quand il l'aurait introduite, d'aller prendre deux mille francs dans la coupe de bronze qui était sur ma cheminée, et de me les apporter.

VI

C'était, en effet, la sœur de lait de madame de Chamblay.

Je vis entrer une charmante paysanne qui semblait de deux ou trois ans plus jeune que sa maîtresse ; je dis sa maîtresse, parce que je sus plus tard qu'elle remplissait près d'elle les fonctions de femme de chambre.

Elle portait, comme on me l'avait dit, le costume de la paysanne normande, mais dans toute sa coquetterie. Ce costume, qui allait parfaitement à l'air de son visage, en faisait une des plus jolies filles que j'aie jamais vues.

Elle était fort rouge et toute honteuse.

– C'est vous, le monsieur que... ? c'est vous, le monsieur qui... ? balbutia-t-elle.

– Oui, c'est moi, le monsieur qui..., lui dis-je en riant.

– C’est que madame m’a dit une chose qui ne me paraît pas possible.

– Que vous a dit madame ?

– Elle m’a dit que vous nous donniez deux mille francs pour acheter un homme à Gratien.

En ce moment, le domestique rentrait et me remettait les deux mille francs.

– C’est si bien possible, lui dis-je, que les voilà, ma chère enfant. Tendez votre main.

Elle hésitait.

– Vous voyez bien que c’est vous qui ne voulez pas.

Elle avança timidement la main ; j’y déposai les deux mille francs en or.

– Oh ! mon Dieu ! dit-elle, quelle grosse somme cela fait ! Si nous ne pouvions pas vous la rendre !

– Madame ne vous a-t-elle pas dit, mon enfant, que je ne vous la donnais, au contraire, qu’à la condition que vous ne me la rendriez jamais ?

– Mais, monsieur, vous ne pouvez nous donner une pareille somme pour rien ?

– Je ne vous la donne pas non plus pour rien, et je vais vous la faire payer.

– Oh ! mon Dieu, comment cela ?

– Oh ! rassurez-vous : en causant cinq minutes avec moi de quelqu'un qui vous aime beaucoup, et que vous n'êtes point assez ingrate pour ne pas aimer de votre côté.

– Je n'aime que deux personnes au monde, à part ma mère et ma petite sœur : c'est Gratien et madame de Chamblay ; et encore, je devrais dire madame de Chamblay et Gratien, car je crois que je l'aime encore mieux que lui.

– Eh bien, mais c'est de l'une de ces deux personnes que nous allons causer.

– De laquelle ?

– De madame de Chamblay.

– Oh ! bien volontiers, monsieur ; je l'aime tant, que c'est un bonheur pour moi que de parler d'elle.

– Asseyez-vous alors, lui dis-je en poussant une chaise de son côté, et soyez heureuse.

– Oh ! monsieur, fit-elle.

J’insistai, elle s’assit.

– Imaginez-vous, dit-elle avec une effusion qui donnait facilement à comprendre que les paroles débordaient de son cœur, imaginez-vous que je ne l’ai jamais quittée, et qu’elle a toujours été si bonne pour moi, que je ne sais pas si, en priant pour elle toute ma vie, je m’acquitterai jamais. – Vous regardez mon costume, et vous le trouvez joli, n’est-ce pas, monsieur ? C’est elle qui veut que je sois élégante ; elle dit que cela la réjouit, et qu’elle joue à la poupée avec moi comme lorsqu’elle était enfant ; tout cela, vous le comprenez bien, monsieur, ce sont des prétextes qu’elle prend pour me faire brave, et elle a eu bien souvent des querelles avec monsieur, à cause de l’argent qu’elle dépensait pour ma toilette. Mais, sous ce rapport, elle a toujours pensé à moi avant de penser à elle.

Je l’interrompis.

– Mais, lui dis-je, madame de Chamblay m'avait dit que vous étiez sa sœur de lait, je crois ?

– Oui, monsieur, je suis sa sœur de lait, en effet.

– Cependant elle m'a paru, à la première vue, un peu plus âgée que vous ne paraissez l'être.

– Ah ! dame, monsieur, le chagrin, ça vieillit.

Je sentis mon cœur se serrer ; je ne m'étais donc pas trompé : madame de Chamblay était malheureuse.

– Le chagrin ? répétai-je.

La jeune fille vit qu'elle en avait dit plus qu'elle n'en voulait dire.

– Oh ! le chagrin, quand je dis le chagrin, vous comprenez bien, monsieur, c'est les tracas que je veux dire. Ce n'est pas une raison parce qu'on est riche pour que l'on soit heureux ; au contraire, souvent l'argent, quoiqu'il soit bon parfois, – et elle regarda joyeusement l'or qu'elle tenait dans sa main, – il y a d'autres moments où c'est la cause de bien des tourments ; enfin, il y a un

proverbe, n'est-ce pas ? qui dit : « La richesse ne fait pas le bonheur ! »

– Hélas ! oui, ma pauvre enfant, il y a un proverbe qui dit cela, et je suis bien triste, croyez-moi, qu'il s'applique à madame de Chamblay.

– Ah ! dame, monsieur, le bon Dieu éprouve les bons.

– Y a-t-il longtemps, demandai-je comme pour changer la conversation, que madame de Chamblay est mariée ?

– Il y a quatre ans, monsieur ; elle avait dix-huit ans.

– Ce qui lui en fait vingt-deux ?

– Oui, monsieur, vingt-deux.

– Et sans doute un mariage d'inclination ?

La jeune fille secoua la tête.

– Non.

Puis, baissant la voix :

– C'est le prêtre, dit-elle, qui a fait ce mariage-là.

– Le prêtre ? Qu'est-ce que c'est que le prêtre ?

– Oh ! personne, rien, monsieur ! dit la jeune fille, comme épouvantée de ce qu'elle venait de laisser échapper.

Et, en même temps, elle se leva.

– Mon enfant, dis-je, j'ai voulu causer avec vous de madame de Chamblay, parce qu'elle m'a paru une personne charmante ; mais je n'ai jamais eu l'intention de vous demander les secrets de votre bienfaitrice.

– Et Dieu me garde, monsieur, de dire sur elle quelque chose qui ne soit point à dire ! Mais, quant à ses secrets, que je ne connais pas plus que le reste de la maison, madame ne se plaignant jamais, il serait bien heureux qu'elle rencontrât quelqu'un à qui les confier ; un ami, un bon cœur, cela la soulagerait, et je crois qu'elle a grand besoin d'être soulagée.

Je mourais d'envie d'en savoir davantage ; mais je comprenais qu'il y aurait indiscretion à aller plus loin, et je me fis un scrupule de rien

surprendre à la naïveté ou à la tendresse de la jeune fille.

Peut-être étais-je déjà allé trop loin.

– Eh bien, mon enfant, lui dis-je, soyez persuadée d'une chose : c'est que cet ami dont madame de Chamblay, selon vous, a si grand besoin, je serais heureux de l'être ; c'est que le cœur où elle aurait du bonheur à verser ses secrets, je serais heureux de le lui ouvrir ; je ne sais pas si l'occasion s'en présentera jamais, et, se présentant, si ce sera demain, dans un an, dans dix ans ; mais, le jour où elle cherchera cet ami, où elle demandera ce cœur, indiquez-moi à elle. Dieu fera le reste, je l'espère.

La jeune fille me regarda avec étonnement.

– Eh bien, oui, monsieur, je le lui indiquerai, dit-elle ; car je suis sûre, à la façon dont vous le dites, que vous ferez pour elle tout ce que ferait un frère.

Je lui posai la main sur l'épaule.

– Garde cette croyance dans ton cœur, mon enfant, lui dis-je, et, à l'heure du besoin, ne

l'oublie pas.

– Soyez tranquille, dit-elle.

Elle fit quelques pas vers la porte, et s'arrêta d'un air embarrassé.

– Eh bien, voyons, lui demandai-je, qu'y a-t-il ?

– Oh ! dit-elle, c'est que...

– Quoi ?

– Mais non, je n'oserai jamais...

– Ose, mon enfant.

– C'est que ce serait une bien grande faveur.

– Parle.

– Non, non ; décidément, je chargerai madame de la demander à monsieur.

– Eh bien, soit ! lui dis-je pensant que la demande me vaudrait, soit une lettre, soit une visite de madame de Chamblay. Madame, mais personne autre que madame ; à toute autre que madame, je refuse.

– Même à moi ? demanda-t-elle en riant.

– Même à toi, répondis-je.

– Eh bien, alors, on obtiendra de madame qu'elle fasse la demande.

– Et, à cette condition, d'avance elle est accordée.

– Ah ! monsieur, s'écria la jeune paysanne, quel malheur que ce ne soit pas vous qui...

– Eh bien, après ? lui demandai-je.

– Oh ! rien, rien !

Et elle se sauva en courant. Le soir même, je reçus à Reuilly cette lettre de madame de Chamblay :

« Monsieur,

» Zoé m'assure qu'elle a besoin de mon intermédiaire pour obtenir de vous une grande faveur. Quoique j'ignore complètement comment et pourquoi j'aurais une influence sur votre décision, son désir me paraît si naturel, que je me hasarde à vous le transmettre.

» Elle me charge donc, monsieur, de vous

prier de lui faire l'honneur d'assister à son mariage. Elle vous doit son bonheur, pauvre enfant ! et, chose bien naturelle, elle désire que vous en soyez témoin.

» Si vous acceptez son invitation, j'en serai personnellement heureuse, puisque ce sera pour moi une occasion de vous adresser de nouveaux remerciements.

» Votre reconnaissante,

EDMÉE DE CHAMBLAY.

– Qui a apporté cette lettre ? demandais-je au domestique.

– Un garçon qui a l'air d'être de la campagne, répondit celui-ci.

– Jeune ?

– Vingt-deux à vingt-trois ans.

– Faites-le entrer.

Le messenger parut sur la porte. C'était un solide gars, aux joues roses comme les pommes qui bordent les routes de la Normandie, aux

cheveux blonds comme les épis qui poussent dans les champs, aux yeux bleus comme les bluets qui poussent dans les épis, vrai descendant des races venues du Nord avec Rollon.

Seulement, il paraît que, dans la succession des âges, il avait perdu les instincts guerriers de ses ancêtres.

– Eh bien, lui demandai-je, c'est donc vous, conscrit ?

– Oh ! conscrit ! répondit-il, c'était bon ce matin ; ce soir, grâce à vous, je ne le suis plus !

– Comment ! vous ne l'êtes plus ? vous avez déjà trouvé un remplaçant ?

– Oui-da ! avec de l'argent, on trouve tout ce que l'on veut. Il y avait Jean-Pierre, le fils du père Dubois, qui a pris le n° 120. Il n'y a pas de danger que ça monte jusqu'à lui. Son père lui a inculqué dans l'esprit qu'il voulait être soldat, il l'a cru ; de sorte que nous avons traité pour dix-sept cents francs : c'est trois cents francs que Zoé aura à vous remettre.

– Comment ! demandai-je, son père lui a

inculqué dans l'esprit qu'il voulait être soldat ?
Qu'entendez-vous par ces paroles ?

– J'entends qu'il lui a fait accroire qu'il avait le goût militaire.

– Et dans quel but ?

– Oh ! c'est un malin, le père Dubois.

– C'est un malin ?

– Oui, un finaud.

– Comment cela ?

– Un madré, quoi !

– J'entends bien ; mais pourquoi est-ce un malin, un finaud, un madré ?

– Il ne connaît que la terre, lui.

– Je ne vous comprends pas davantage, mon ami.

– Oui ; mais je me comprends, moi.

– Ça ne suffit peut-être pas, puisque nous causons ensemble.

– C'est vrai ; mais le père Dubois, qu'est-ce que ça vous fait, à vous qui êtes de la ville, un

pauvre paysan de la campagne ?

– Ça me fait beaucoup, j’aime à m’instruire.

– Oh ! vous vous gaussez ! comme si je pouvais apprendre quelque chose à un homme comme vous.

– Vous pouvez m’apprendre ce qu’est le père Dubois.

– Oh ! je vous l’ai dit et je ne m’en dédis pas.

– Vous m’avez dit que c’était un malin, un finaud, un madré qui ne connaît que la terre.

– C’est la vérité pure.

– Fort bien ; mais c’est la vérité dans son puits, faites-l’en sortir.

– Oh ! ce n’est pas pour dire du mal de lui, mais c’est son caractère, à cet homme ; c’est le troisième qu’il a sous les drapeaux, ou, pour mieux dire, qu’il avait : les deux premiers ont été tués en Afrique ; mais ça ne fait rien, ils étaient payés.

– Ah ça ! mais ce n’est pas le père Dubois, c’est le père Horace, ce gaillard-là.

- Non, non, c’est le père Dubois.
- Je veux dire qu’il est patriote.
- Lui, patriote ? Ah bien, oui, il s’inquiète bien de cela ! il s’inquiète de la terre.
- C’est cela, de la terre de la patrie ?
- Mais non, mais non : de sa terre à lui ; il s’arrondit, cet homme. Ça va lui faire ses douze arpents.
- Ah ! oui, je comprends.
- Voyez-vous, sa terre, c’est sa terre. Sa femme, ses enfants, sa famille, qu’est-ce que ça lui fait ? Rien de rien, quoi ! Sa terre avant tout. Le matin, dès cinq heures, il est dans sa terre, jetant dans le champ de son voisin chaque pierre qu’il trouve. Selon la saison, il laboure, il ensemence ou il moissonne. Vous le rencontrez dans la rue avec une corbeille à la main ; il regarde à droite, à gauche. Vous vous dites : « Qu’est-ce qu’il peut donc chercher comme cela, le père Dubois ? » Du crottin de cheval pour fumer sa terre. Il y déjeune, il y dîne, sur sa terre : un jour, il y couchera ! Le dimanche, il se fait

beau, il va à la messe. Pour qui croyez vous qu'il prie le bon Dieu ? pour les morts, ou pour les vivants ? Bon ! il prie pour sa terre, qu'il n'y ait pas d'orage, qu'il n'y ait pas de grêle, que ses pommiers ne soient pas gelés, que ses blés ne soient pas versés ; puis, la messe dite, quand chacun se repose ou s'amuse, il prend le chemin de sa terre.

– Comment ! il travaille le dimanche ?

– Non ; il ne travaille pas, il s'amuse ; il désherbe, il guette les mulots, il extermine les taupes. C'est sa jouissance, à cet homme ; il n'a que celle-là, mais il paraît qu'elle lui suffit. Il a fait vendre ses deux premiers garçons et il a acheté de la terre avec.

– Mais ne me dites-vous pas que les malheureux ont été tués en Afrique ?

– Ça ne fait rien ; la terre reste, elle. Il y a trois ans qu'il soigne Jean-Pierre, qu'il le regarde grandir et qu'il dit à tout le monde : « Voyez le beau cuirassier que cela fera au roi Louis-Philippe. » C'est au point qu'on n'appelle à Bernay Jean-Pierre que *le Cuirassier*. Un mois

avant le tirage, il mettait tous les matins un cierge à Notre-Dame-de-la-Couture pour qu'elle glissât un bon numéro dans la main de son fils, non point pour qu'il ne partît pas, dame : non, pour qu'il pût se vendre comme ses deux frères s'étaient vendus ; et il a une chance, le vieux gueux ! le premier avait pris le 95, le second le 107, le troisième a pris le 120 ; s'il en avait un quatrième, il prendrait le 150.

– Et, alors, vous avez traité ? c'est fini, signé ?

– Parafé par-devant notaire, pour dix-sept cents francs une fois donnés ; c'est trois cents francs que Zoé aura à vous remettre.

– Et vous, mon ami, êtes-vous aussi un adorateur de la terre, comme le père Dubois ?

– Non ; moi, je suis comme les oiseaux du bon Dieu, je vis de ce qui pousse sur la terre des autres.

– Et, comme les oiseaux, vous vivez en chantant ?

– Le plus que je peux ; mais, depuis quinze jours, je dois le dire, je ne chantais plus, je

déchantais.

– Cependant, vous exercez une industrie quelconque ?

– Je cultive la varlope et fais fleurir le rabot ; je suis garçon menuisier chez le père Guillaume, où j’attends, en gagnant cinquante sous par jour, qu’un oncle que je n’ai pas meure en Amérique ou dans les Indes en me laissant mille écus pour m’établir à mon compte.

– De sorte qu’avec mille écus vous vous établiriez ?

– Oh ! oui, grandement, et il y aurait encore du reste pour acheter le lit de nocces ; mais, n’ayant pas d’oncle...

– Vous n’avez pas d’oncle, c’est vrai ; mais vous avez madame de Chamblay, qui aime beaucoup votre femme et qui est riche.

– Oui ; seulement, elle ne tient pas les cordons de la bourse, pauvre chère créature ! sans cela, ce n’est pas vous qui auriez acheté Jean-Pierre, c’est elle... Je ne vous en suis pas moins reconnaissant pour cela, croyez bien, attendu que dix-sept cents

francs ne se rencontrent pas dans un tas de copeaux ; car, au bout du compte, il n'a coûté que dix-sept cents francs, ce qui fait que Zoé aura trois cents francs...

– C'est bien, c'est bien, nous compterons. En attendant, mon ami, j'oublie que j'ai une réponse à faire à madame de Chamblay.

– Et puis à nous.

– Et puis à vous... À vous, elle sera courte et précise, la réponse : J'irai.

– Ah ! voilà une bonne parole ! Décidément, vous êtes un brave... Ah ! pardon, excuse ! fit-il en retirant sa main, qu'il m'avait tendue.

– Pourquoi pardon ? pourquoi excuse ?... demandai-je en lui tendant à mon tour la mienne.

– Ah ! dame, c'est que d'un garçon menuisier à un vicomte, à un baron ou à un comte... Il est vrai que, quand il y a bon cœur des deux côtés...

– Vous avez raison, c'est un pont sur l'abîme. Votre main, mon ami.

Gratien me donna une chaude et cordiale poignée de main.

– Maintenant, reste la lettre, dit-il.

– Dans un instant, vous allez l’avoir.

J’écrivis :

« Madame,

» Vous m’offrez une nouvelle occasion de vous revoir et de vous remercier encore une fois de m’avoir donné le prétexte de faire un peu de bien. Récompensez-moi toujours ainsi et je me fais joueur.

» Mes vœux s’uniront aux vôtres, madame, pour le bonheur de vos deux protégés.

» Tous les respects du cœur.

» MAX DE VILLIERS. »

– Tenez, mon ami, dis-je à Gratien, voici votre lettre ; remettez-la à madame de Chamblay demain matin.

– Oh ! pas demain matin : ce soir, répondit Gratien.

Je regardai la pendule, elle marquait neuf

heures passées.

– C’est que, comme vous ne serez pas à Évreux avant dix heures du soir...

– Ça ne fait rien ; madame m’a dit : « À quelque heure que tu reviennes, Gratien, fais-moi tenir la réponse de M. de Villiers. » Vous comprenez bien qu’après une pareille recommandation, fût-ce à minuit, elle l’aurait tout de même.

Et il partit, me laissant tout joyeux de cette idée, que madame de Chamblay attendait ma réponse avec assez d’intérêt pour avoir ordonné qu’on la lui donnât à quelque heure que ce fût.

VII

Je restai trois semaines sans avoir de nouvelles de madame de Chamblay, autrement que pour entendre dire que son mari venait de vendre une petite terre appartenant à sa femme.

Cette petite terre, qui valait cent vingt mille francs, disait-on, avait été vendue par lui avec une telle hâte, qu'il n'avait point attendu d'en trouver la valeur, mais l'avait donnée pour quatre-vingt-dix mille francs.

Je ne sais pourquoi j'éprouvai l'irrésistible envie d'avoir cette terre.

Je m'informai : elle était située dans le département de l'Orne, et s'appelait la terre de Juvigny.

Madame de Chamblay possédait, aux bords de la Mayenne, un petit château ; c'est dans ce château qu'elle était née et qu'elle avait été

élevée. Son nom de jeune fille était Edmée de Juvigny.

Le petit château avait été vendu tout meublé avec la terre.

J'allai chez le notaire qui avait fait cette vente. Il se nommait maître Desbrosses et habitait Alençon.

Par bonheur, l'acheteur n'avait fait cette acquisition qu'à cause du bon marché, pour revendre Juvigny et gagner dessus.

Le notaire se chargea de lui demander quelles étaient ses prétentions.

Deux heures après, j'eus sa réponse : il voulait vingt mille francs de bénéfice net.

Cette augmentation ne portait la terre et le château de Juvigny qu'à la somme de cent dix mille francs ; ce qui la mettait encore à dix mille francs au-dessous de sa valeur.

Mais, me l'eût-on faite dix ou vingt mille francs de plus qu'elle ne valait, que je l'eusse encore achetée.

Je priai maître Desbrosses de dresser le

contrat, afin qu'on pût signer le jour même : je m'engageais à payer dans cinq jours.

Le même soir, le contrat fut signé.

Une heure après, je partais pour Paris, afin de réaliser une somme de cent dix mille francs. Je vendis du cinq pour cent, je complétais mes cent dix mille francs, et je repartis pour Alençon.

Maître Desbrosses me félicita sur l'activité que j'avais mise à faire mon acquisition ; car, en mon absence, et le lendemain de mon départ, un prêtre était venu pour acheter Juvigny.

Je ne sais pourquoi ces deux mots, *un prêtre*, à propos de Juvigny, me firent penser à ces deux mots, *le prêtre*, qu'avait dits Zoé à propos de madame de Chamblay.

Il me sembla que le prêtre qui avait fait le mariage de madame de Chamblay devait être le même que le prêtre qui était venu pour acheter Juvigny.

Je demandai comment s'appelait ce prêtre.

Il n'avait pas dit son nom.

Je m'enquis de son signalement. C'était un

homme de cinquante-cinq à cinquante-six ans, d'une taille au-dessous de la moyenne, avec de petits yeux verts, un nez pointu et des lèvres minces.

Il avait des cheveux rares collés sur la tête, et restés noirs malgré son demi-siècle accompli.

Il avait parlé des localités de façon à laisser croire qu'il n'y était point étranger ; il avait paru fortement contrarié d'arriver trop tard, et avait demandé le nom du nouvel acquéreur. On le lui avait dit ; il avait répété deux fois : « Max de Villiers ! Max de Villiers ! » en homme à qui ce nom n'apprend rien ; puis il était parti.

En échange de mes cent dix mille francs et de mes frais de contrat, on me remit les clefs du château.

Je demandai à qui je pourrais m'adresser pour me piloter dans mon nouveau domaine. On m'indiqua une vieille femme nommée Joséphine Gauthier, qui demeurait dans une petite chaumière, à l'une des portes du parc.

C'était la seule gardienne qu'eût eue le

château depuis qu'après son mariage avec M. de Chamblay, Edmée l'avait quitté, c'est-à-dire depuis quatre ans.

Je pris une voiture à Alençon, et me fis conduire au village de Juvigny.

Le château était situé à un quart de lieue du village.

J'y arrivai vers trois heures de l'après-midi.

À la porte d'une chaumière attenante au parc, je vis une bonne femme qui filait au rouet.

– N'êtes-vous pas Joséphine Gauthier ? lui demandai-je.

Elle releva la tête et me regarda.

– Oui, monsieur, dit-elle, pour vous servir, si j'en étais capable.

– Vous en êtes tout à fait capable, ma bonne femme, lui dis-je en sautant à bas de la calèche ; je suis le nouvel acquéreur du château et de la terre de Juvigny.

– Vous ? me dit-elle. Impossible !

– Pourquoi cela, impossible ?

– Il est venu, il y a cinq ou six jours. C'est un petit vieillot tout jaune qui m'a l'air d'un entasseur d'écus, tandis que vous...

– J'ai plutôt l'air d'un homme qui les fait sauter que d'un homme qui les entasse, n'est-ce pas ?

– Oh ! je ne veux pas dire cela, monsieur.

– Vous pourriez le dire sans m'offenser, la bonne mère, attendu que ce ne serait pas vrai ; mais, pour mettre votre conscience en repos, je vous dirai, moi, que le petit vieillot tout jaune qui a l'air d'un entasseur d'écus avait, en effet, acheté la terre de Juvigny et l'était venu voir ; mais, moyennant vingt mille francs de bénéfice que je lui ai donnés, je la lui ai rachetée et la viens voir à mon tour. En tout cas, si vous éprouvez quelque répugnance à me piloter, ma bonne femme, je ferai la visite tout seul, attendu que voici les clefs, que m'a remises maître Desbrosses.

– Moi, de la répugnance à vous piloter, moi, monsieur ? Bien au contraire, je préfère que le bien de ma pauvre petiote soit à vous plutôt qu'à

ce vieux grigou.

– Pardon, ma bonne femme, demandai-je, qui appelez-vous votre pauvre petiotte ?

– Ma pauvre petite Edmée, donc.

– Est-ce que vous seriez la nourrice de madame de Chamblay, par hasard ?

– Oui, monsieur ; non seulement sa nourrice, mais encore sa gouvernante.

– Alors, vous êtes la mère de Zoé ?

– La mère de Zoé, avez-vous dit ? fit la bonne femme en ouvrant de grands yeux.

– Non, je n’ai rien dit.

– Si fait, monsieur... Eh bien, moi, voulez-vous que je vous dise qui vous êtes ?

– Oh ! je vous en défie bien, ma bonne femme.

– Vous m’en défiez ? dit-elle en s’avançant vers moi, vous m’en défiez ?

– Oui.

– Eh bien, vous êtes M. Maximilien de Villiers, entendez-vous ?

J'avoue que je fus singulièrement étonné.

– Ma foi, ma bonne femme, lui dis-je, je n'ai aucune raison de garder l'incognito vis-à-vis de vous ; d'autant plus que si, de mon côté, je vous demande le secret, vous le garderez, n'est-ce pas ?

– Oh ! tout ce que vous voudrez, monsieur.

– Eh bien, oui, je suis M. Maximilien de Villiers ; mais comment le savez-vous ?

La bonne femme tira une lettre de son fichu.

– Connaissez-vous cette écriture-là ? dit-elle.

– L'écriture de madame de Chamblay !

– Oui, de madame de Chamblay.

– Eh bien, que vous dit cette lettre ?

– Oh ! lisez, lisez, monsieur !

Je dépliai la lettre, et je lus :

« Ma chère Joséphine,

» Je t'annonce une bonne nouvelle.

» On a acheté un homme à Gratien ; il épouse

Zoé aussitôt les formalités accomplies. Je tâcherai de t'envoyer chercher pour venir à la noce, car je serai bien heureuse de le revoir.

» Si tu me demandes comment tout cela est arrivé, je te dirai que c'est par miracle, et j'ajouterai : Prie pour un bon et noble jeune homme qui s'appelle Maximilien de Villiers.

» Ta pauvre MA. »

Je regardai la vieille femme.

– Eh bien, dit-elle, est-ce cela ?

– Oui, c'est cela, la mère, lui dis-je les larmes aux yeux.

Puis, après un moment d'hésitation :

– Voulez-vous me vendre cette lettre ? lui demandai-je.

– Non, pas pour tout l'or du monde, répondit la bonne vieille ; mais je veux bien vous la donner.

– Merci, merci, la mère ! lui dis-je.

Et, par un mouvement irréfléchi, je portai

vivement la lettre à mes lèvres.

– Ah ! dit-elle, vous l’aimez !

– Moi ? m’écriai-je. Vous êtes folle, ma bonne femme ! je l’ai vue une seule fois dans ma vie.

– Eh ! monsieur, dit-elle, est-ce qu’il en faut davantage quand on a des yeux et un cœur ?

Et elle accompagna ces mots d’un geste indescriptible.

Je me repliai sur moi-même. Cette bonne femme, avec son instinct de tendresse, avait lu dans mon propre cœur plus avant que moi-même.

– Et maintenant, lui dis-je, voulez-vous me montrer le château ?

– Oh ! bien volontiers, dit-elle ; venez par ici.

– Faut-il dételer, monsieur ? demanda l’homme qui m’avait amené.

– Pour cela, bien certainement ; je ne suis pas même sûr de m’en aller ce soir.

Puis, me retournant vers la vieille Joséphine :

– Pourrai-je coucher au château, si l’envie m’en prend ? lui demandai-je.

– Certainement, monsieur ; je vous ferai un lit. Oh ! vous trouverez tout en bon état, allez, et comme monsieur et madame l’ont quitté.

– Mais il y a longtemps, cependant, que monsieur et madame ont quitté le château ?

– Il y a quatre ans.

– Et, depuis ce temps-là, ils y sont revenus ?

– Madame, oui ; deux fois. Jamais monsieur.

– Et madame y a couché dans ces deux voyages ?

– Une nuit chaque fois.

– Et elle n’avait pas peur ainsi toute seule ?

– Et de quoi donc voulez-vous qu’elle eût peur ? Pauvre petiote ! elle n’a jamais souhaité de mal à personne, pour que le bon Dieu lui en fasse.

– Où couchait-elle, dans ce cas-là ?

– Dans sa chambre de jeune fille ; je vous la montrerai.

– Eh bien, allons donc voir le château.

Nous nous acheminâmes, en conséquence,

vers le bâtiment.

C'était une de ces jolies petites fabriques qui remontent au règne de Louis XIII et qui sont bâties en pierres et en briques, avec des toits couverts en ardoise.

On y entrait par un perron de dix ou douze marches, gracieusement arrondi et protégé par une balustrade d'un beau modèle.

Sur le perron s'ouvrait l'antichambre, et, de l'antichambre, on passait, d'un côté, dans la salle à manger, et, de l'autre, dans le salon.

À la suite du salon était une bibliothèque.

Un grand escalier de pierre à rampe de fer conduisait au premier étage : c'était là que j'avais hâte d'arriver.

La porte d'honneur s'ouvrait sur un salon à tapisseries Louis XV très bien conservé, donnant sur la plus jolie partie du parc, au travers duquel coulait la Mayenne ; un pont conduisait de la rive droite sur la rive gauche.

De ce salon, on passait dans une chambre à coucher tendue de damas vert.

La bonne femme s'y arrêta, et, me posant la main sur l'épaule :

– Tenez, monsieur, dit-elle, c'est dans cette chambre qu'elle est née, la pauvre enfant. Il y aura vingt-deux ans au 15 septembre prochain ; le lit, qui est encore le même, était à la même place qu'aujourd'hui ; sa mère me la tendit en me disant : « Joséphine, voilà ta fille ; j'ai bien peur de n'avoir pas le temps d'être sa mère ! » En effet, le surlendemain, elle était morte, pauvre chère créature du bon Dieu ! Deux ans après, son père se remaria et mourut à son tour, laissant à sa seconde femme cinq cent mille francs d'argent comptant, trois fois autant à peu près à sa fille. Mais ce qu'il laissait à sa fille, c'étaient de bonnes terres et de bons châteaux dans le genre de celui-ci. Pourquoi M. de Chamblay s'en défait-il ? Je n'en sais rien, continua la veille femme en secouant la tête ; mais je doute que ce soit pour les remplacer par de plus beaux et de meilleurs. Ah ! la pauvre chère petite, quand, quinze ans après, je l'ai vue couchée dans ce lit-là, la nuit de ses noces, pâle, la tête fendue et ensanglantée, j'ai pensé à sa pauvre mère, qui me

l'avait recommandée, et j'ai cru que j'allais mourir de douleur...

– Pardon, lui dis-je ; mais je ne comprends pas bien. Vous dites, maintenant, quinze ans après sa naissance, la nuit de ses noces, et tout à l'heure vous me disiez que madame de Chamblay avait vingt deux ans et était mariée depuis quatre ; comment a-t-elle pu se marier à la fois à quinze ans et à dix-huit ?

– C'est qu'elle a été mariée deux fois, la chère enfant, si cependant, la première fois, cela peut s'appeler un mariage... j'entends encore les cris de Zoé ; à ses cris, j'accourus ; il était trop tard ! Edmée était couchée là, monsieur, pâle comme une cire, perdant tout son sang par une blessure qu'elle avait reçue à la tête.

– Que lui était-il arrivé ?

– Oh ! quant à cela, c'est un mystère ; on n'en a jamais rien su ; il n'y avait que Zoé et elle qui pussent parler, et ni l'une ni l'autre n'ont jamais voulu rien dire à ce sujet ; moi, je crois que c'est ce monstre de M. de Montigny qui avait voulu la tuer.

– Qu’était-ce que M. de Montigny ?

– Son premier mari, un protestant, un hérétique, un parpaillot ; c’était sa belle-mère, qui était une Anglaise, qui l’avait mariée à ce malheureux. Par bonheur, le prêtre...

– Ah ! ah ! m’écriai-je, voilà le prêtre qui revient.

– Oh ! oui, par bonheur, comme je disais...

Je l’interrompis.

– Un petit homme, n’est-ce pas ? de cinquante-cinq à cinquante-six ans, avec des yeux verts, un nez pointu et des lèvres serrées, des cheveux bruns, rares et collés sur les tempes ?

– Ah ! vous connaissez donc l’abbé Morin ?

– C’est l’abbé Morin qu’il s’appelle ?

– Oui ; un bien brave homme, qui lui avait fait faire sa première communion, à la pauvre petiote ! Il plaida pour elle et en son nom, et obtint des tribunaux la séparation de corps et de biens. Ce ne fut pas difficile, vous comprenez : un mari qui, la première nuit de ses noces, fend la tête de sa femme !

– Qu'est devenu ce M. de Montigny ?

– Il est mort deux ans après, comme un enragé, en blasphémant contre le pauvre abbé Morin !

– De sorte qu'elle se trouva veuve sans avoir été femme ?

– Oh ! mon Dieu ! oui : c'est alors qu'elle épousa M. de Chamblay. Cette fois-ci, c'est le prêtre qui la maria, et le bon Dieu a béni leur union.

– Mais, demandai-je à la bonne femme, vous croyez donc madame de Chamblay heureuse ?

– Sans doute : les deux fois que je l'ai vue, elle m'a parlé de son mari comme d'un homme dont elle n'avait qu'à se louer, et, chaque fois qu'elle m'a écrit, elle n'a pas manqué de me mettre dans sa lettre qu'elle était bien heureuse. Et puis, allez, elle a ce bon abbé Morin qui veille sur elle, et, avec lui, pauvre petiote, elle est bien sûre de son paradis dans ce monde et dans l'autre !

– Et lorsqu'elle venait ici, vous m'avez dit

qu'elle couchait dans sa chambre de jeune fille ?

– Oui.

– Et vous m'avez promis que vous me la montreriez ?

– Sans doute ; elle vous appartient, comme tout le reste.

– Eh bien, montrez-la-moi.

La bonne femme ouvrit une petite porte qui donnait de la chambre à coucher de damas vert dans une chambre moitié moins grande que cette dernière, tapissée de mousseline blanche, tendue sur satin bleu.

Contre la muraille était un petit lit de pensionnaire de forme Louis XVI, avec les deux dossiers capitonnés de satin bleu ; sur la cheminée, recouverte de velours bleu, étaient une petite pendule, deux vases de Sèvres et deux candélabres plus ou moins en porcelaine de Saxe, avec des fleurs adorablement peintes et admirablement travaillées.

Un petit bureau de bois de rose était dressé contre la fenêtre ; les fauteuils et les chaises

étaient recouverts de satin bleu broché de fleurs aux couleurs naturelles.

Enfin, dans un petit enfoncement placé dans un angle, était une espèce de petit autel, ou plutôt de prie-Dieu, surmonté d'une Vierge qu'à la pureté et à la délicatesse de ses formes, on eût pu attribuer à Jean Goujon.

Cette Vierge était de marbre, sans autre ornement qu'un léger filet d'or bordant son manteau et cerclant sa tête.

Mais ce qui me frappa surtout, c'est qu'autour de son cou elle portait une couronne, et à son côté un bouquet de fleurs d'oranger.

La bonne vieille vit que ces deux objets attireraient plus particulièrement mon attention.

– C'est sa couronne et son bouquet, qu'elle a consacrés à la Vierge, la chère enfant, dit-elle.

Je poussai un soupir.

Cette petite chambre m'inspirait une mélancolie pleine de douceur ; c'était le tombeau de tous les souvenirs, de tous les bonheurs, de toutes les joies de la jeune fille. Là, elle avait

déposé sa robe virginale et sa blanche couronne, et, avec elles, tous ces rêves purs, toutes ces visions célestes du matin de la vie. De cette chambre, où elle avait grandi sous l'œil de sa belle madone, elle était sortie pour entrer dans ce monde de douleurs et de corruption qu'on appelle la société. Elle y avait perdu son sourire d'ange et sa fraîcheur de rose ; elle y avait pris cette pâle teinte des fleurs d'automne qui ont déjà frissonné au vent de l'hiver ; elle y avait amassé les larmes, cette amère rosée qui tombe à l'aube des jours orageux, et elle y était revenue deux fois pour y chercher sans doute, dans son blanc passé, de la force contre le douloureux présent et le sombre avenir.

Sans faire attention que la bonne femme était là, je tombai à genoux sur le prie-Dieu et je baisai les pieds de la Vierge, que sans doute elle avait baisés tant de fois...

Le lendemain, je partis, recommandant à Joséphine Gauthier le plus grand secret sur ma visite, ainsi que sur mon acquisition, et lui laissant toutes les clefs, excepté celle de la petite

chambre virginale.

Celle-là, je l'emportai.

VIII

Je revins à Évreux, ou plutôt au château de Reuilly. J'étais absent depuis près de six jours ; je n'avais pas même dit à Alfred de Senonches que je partais.

J'avais une telle expression de joie et de sérénité sur le visage, qu'il me regarda avec étonnement, mais sans laisser échapper autre chose que cette exclamation :

– Heureux homme, va !

Je ne répondis point ; je ne voulais ni nier ni avouer que je fusse heureux.

– Il y a une chose dont je répons, continua Alfred, c'est que tu ne viendras pas aujourd'hui avec moi à Évreux.

– Et pourquoi cela ? demandai-je.

– Parce que tu as besoin de solitude, mon cher ami, du frémissement des grands arbres, du

murmure de la rivière, des rayons du soleil filtrant à travers le feuillage, toutes choses dont je n'ai plus affaire et que je te cède à mon grand regret. Marche dans tes rêves, égare-toi dans ton paradis, heureux homme ! Moi, je vais être utile à mon pays, je vais faire de l'administration, je vais gratter mon parchemin ; écris, toi, pendant ce temps-là, sur ton papier couleur de rose.

Je ne lui répondis pas, je l'embrassai.

– Ah ! dit Alfred, tu es encore plus chez les anges que je ne croyais. Et quand on pense que, moi aussi, il y a eu un temps où je ne pouvais résister au désir d'embrasser un ami, où j'appelais les hommes mes frères, et où j'aurais voulu avoir toutes les fleurs du paradis pour les jeter sous les pieds de la femme que j'aimais !

Il éclata de rire.

– *Par bonheur*, j'en suis bien revenu, de ce temps-là ! ajouta-t-il. Promène-toi, rêve, soupire ; je te donne Reuilly et vais à ma préfecture.

Et, sur ces mots, Alfred de Senonches sauta dans son tilbury, prit les rênes des mains de son

domestique, cingla d'un coup de fouet son cheval, qui se cabra, bondit et l'emporta comme s'il était monté sur le char de l'éclair.

Il me laissa, comme il me l'avait dit, avec la solitude, le frémissement des arbres, le murmure de la rivière, ces véritables amis de l'homme heureux ou malheureux, qui sourient à son bonheur, qui compatissent à sa tristesse.

Aussi, la première chose que je fis fut-elle de m'enfoncer dans le parc, d'en chercher l'endroit le plus sombre, l'arbre le plus épais, et de me coucher dans l'herbe comme un écolier en vacances.

Depuis combien de temps étais-je là à rêver ? Je n'en sais rien ; la voix de Georges me tira de ma rêverie.

Je me retournai.

– Vous m'excuserez, monsieur, me dit-il, mais c'est M. le curé de Reuilly, qui, en l'absence de M. le comte, désire vous parler.

Et, en effet, à quelques pas en arrière du domestique, je vis le curé, qui se tenait attendant,

le chapeau à la main.

Rien ne me touche comme l'humilité chez un prêtre, attendu que c'est une vertu de son état, et qu'il est très rare que l'homme ait la vertu de son état.

Je me levai vivement, et j'allai à lui le chapeau à la main, et tout en l'observant.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, au visage doux et mélancolique ; il avait de grands yeux noirs, de belles dents blanches, le teint pâle et un peu maladif.

– Je vous demande pardon de vous avoir tiré de votre rêverie, monsieur, me dit-il d'une voix douce ; mais votre ami m'a dit une fois pour toutes de ne pas craindre de le déranger quand il s'agirait d'une bonne action.

– Je reconnais là mon misanthrope, répondis-je en riant, et en faisant signe au bon curé de se couvrir.

Mais lui, avec un sourire triste :

– Je viens au nom des pauvres, monsieur ; je dois donc être humble comme ceux que je

représente.

Et il me fit signe à mon tour de mettre mon chapeau sur ma tête.

– Vous venez au nom de Dieu, monsieur, lui répondis-je ; c'est donc à moi de rester découvert devant vous.

– Monsieur, continua le prêtre, un petit hameau situé à une demi-lieue d'ici, si petit et si pauvre, qu'il n'a pas même de nom et qu'on l'appelle le Hameau, a été brûlé par l'imprudence d'un enfant. On a ouvert une souscription où chacun verse son aumône. C'est aussi peu que l'on veut, monsieur ; Dieu voit le fait et ne compte pas la somme.

Et il me présenta un papier que je dépliai ; sur ce papier se trouvaient déjà quelques signatures.

Je tirai dix louis de ma poche.

– Monsieur le curé, lui dis-je, voici mon aumône ; soyez assez bon pour me laisser votre liste ; je me charge d'y faire souscrire mon ami.

– C'est une des choses consolantes de ce monde, monsieur, me dit le curé, que de voir

Dieu bien placer la richesse. Dix ou douze cœurs comme le vôtre, et les pauvres gens recueilleraient plus qu'ils n'ont perdu.

– Oh ! vous les trouverez, monsieur, n'en doutez pas, lui répondis-je.

– Ce sera une grande joie pour moi, monsieur.

Et il s'inclina pour se retirer.

– Pardon, lui dis-je ; je vous accompagne jusqu'au château.

– Je ne voudrais point vous déranger.

– Je vais à la ville.

– En ce cas, monsieur, c'est autre chose.

Et, comme il ne voulut point remettre son chapeau sur sa tête, nous marchâmes l'un à côté de l'autre le chapeau à la main.

Arrivé à la porte du château :

– Monsieur, me demanda-t-il, quand me permettrez-vous de venir reprendre cette liste ? Je fais la quête moi-même, et votre générosité donnera peut-être aux autres l'idée d'être généreux. Je compte beaucoup sur le bon

exemple.

– Vous n’osez pas dire sur l’orgueil, monsieur le curé.

– Je ne vois que ce que l’on me montre, monsieur ; à Dieu seul appartient de lire dans les cœurs.

– Je ne vous donnerai point cette peine de repasser au château, et j’aurai l’honneur de remettre chez vous la liste et les aumônes que j’aurai recueillies avant ce soir. Qui secourt vite secourt deux fois ; je sais cela.

Le curé salua et s’éloigna. Une fois la grille du château dépassée, il remit son chapeau sur sa tête.

Tout cela était fait dignement et simplement. Cet homme, il n’était pas besoin de le regarder à deux fois pour s’en convaincre, cet homme était un prêtre selon le cœur de Dieu.

Je dis à Georges de mettre le cheval au coupé. Une demi-heure après, j’étais à la préfecture.

L’étonnement d’Alfred fut grand de me revoir.

– Ah ! par exemple, me dit-il, si l’on m’eût demandé qui frappait à ma porte, je n’eusse point

parié pour toi ! Qu'arrive-t-il donc ? Le feu est-il à Reuilly ? Et encore j'espère bien que tu ne te dérangeras pas pour si peu.

– Non, lui répondis-je, le feu n'est point à Reuilly ; mais il paraît qu'il a été au Hameau.

– Oui ; j'ai entendu parler ce cela ; il y a cinq ou six maisons brûlées.

– Quel homme est-ce que ton curé ?

– Comment ! que mon curé ? Est-ce que j'ai un curé, moi ?

– Je veux dire le curé de Reuilly.

– Oh ! un excellent homme ! Du moins, il m'a paru ainsi.

– Il le faut bien, puisque tu lui as donné chez toi ses grandes entrées.

– C'est vrai.

– Il en a profité en venant faire sa quête.

– Ah ! oui, pour les incendiés. Eh bien, tu vois ce brave homme-là ?

– Le curé, toujours ?

– Oui ; – il est malade : il est poitrinaire. Aussi vrai que, dans deux ans, je serai député, lui, dans deux ans, il sera mort ; eh bien, il va peut-être faire trente ou quarante lieues à pied pour recueillir un billet de mille francs pour les pauvres incendiés. Voilà les vertus que j’admire, et non pas celles de nos austères Excellences.

– Et, moi aussi, je les admire. C’est pourquoi, en lui donnant mon aumône, je lui ai promis la tienne.

– Combien lui as-tu donné ?

– Dix louis.

– Mais tu me ruines, malheureux !

– Comment cela ?

– C’est toi qui donneras le plus de tout le département : j’en suis bien sûr ; mais le préfet doit donner le double de celui qui donne le plus. Tiens, voilà vingt louis pour ma souscription ; et, une autre fois, quand tu t’aviseras de faire le généreux, compte avec ma bourse avant de compter avec la tienne !

Je me levai.

– Eh bien, tu t'en vas ? me demanda Alfred.

– Oui, j'ai procuration du curé, et j'ai une bonne maison à exploiter. À ce soir à dîner. Veux-tu que j'invite le curé à venir dîner avec nous ?

– Invite ; mais il refusera.

– Pourquoi cela ?

– Il suit un régime ; je t'ai dit qu'il était malade.

– Tant pis ! j'ai peur d'être forcé de haïr un autre prêtre, et je ne serais point fâché, comme compensation, d'aimer celui-ci.

Je saluai Alfred et remontai dans mon coupé.

– Chez M. de Chamblay ! dis-je à Georges.

Vous comprenez quelle était ma pensée, n'est-ce pas, cher ami, et pourquoi j'avais pris la liste aux mains du curé ?

J'avais immédiatement compris que c'était un moyen tout trouvé de faire une visite à madame de Chamblay, que je ne comptais revoir que le jour de la noce de Zoé.

Je fis demander si M. de Chamblay était chez lui.

M. de Chamblay était à Alençon.

Je fis demander si madame de Chamblay était visible.

Le domestique revint et me fit passer au salon.

Madame me pria de l'attendre quelques secondes.

Pendant ces quelques secondes, je regardai autour de moi : glaces magnifiques, cheminée admirablement garnie, meubles de Boule entre les fenêtres, tapis moelleux, canapé et fauteuils confortables et à la dernière mode ; tout indiquait une maison non seulement riche, mais encore luxueuse.

Au milieu de mon examen, la porte s'ouvrit, et madame de Chamblay entra.

Elle était coiffée en cheveux, avec un petit fichu de dentelle noué sous le menton et un narcisse, pâle et blanc comme elle, dans les cheveux.

Je m'inclinai devant elle.

– Excusez-moi de vous déranger, madame, lui dis-je avec une voix dont je cherchais en vain à déguiser l’émotion ; j’avais demandé M. de Chamblay, on m’a répondu qu’il était en voyage ; – alors, je me suis hasardé à demander si vous étiez visible. Je n’espérais point que vous me feriez la grâce de me recevoir.

– C’est un véritable plaisir pour moi, monsieur, répondit-elle ; car, depuis que je vous ai vu, je me suis reproché plus d’une fois de ne point vous avoir remercié comme je le devais au nom des bienheureux que vous avez faits. – Et maintenant que vous voilà rassuré, asseyez-vous, monsieur, et dites-moi, si toutefois cela peut se dire à la femme, quelle chose vous faisait désirer de voir le mari.

– Mon Dieu, madame, lui répondis-je, je vous avouerai qu’en commençant par demander M. de Chamblay, j’obéissais à une convenance sociale. C’était vous que je désirais voir.

Elle releva vivement la tête.

– Aimez-vous mieux que j’emploie une autre locution, madame ? C’était à vous que j’avais

affaire.

Un sourire m'engagea à continuer.

– Quand vous avez bien voulu permettre, madame, que je fusse pour quelque chose dans le salut de vos protégés, j'ai eu l'honneur de vous dire qu'à la première occasion qui se présenterait de faire une bonne action je penserais à vous.

La jeune femme tressaillit.

– Cette occasion est venue, madame : un malheur est arrivé à un petit village nommé le Hameau ; il a été brûlé, ou à peu près ; le curé de Reuilly, qui s'est chargé de faire une quête pour les incendiés, est venu ce matin au petit château d'Alfred, Alfred n'y était pas ; j'ai pris la liste des mains du curé ; je lui ai remis mon aumône, j'ai passé à la préfecture prendre celle d'Alfred, et je viens vous demander la vôtre.

Les joues de madame de Chamblay, qui étaient très pâles, se couvrirent d'une vive rougeur ; il me sembla qu'elle tremblait, et je la vis essuyer quelques gouttes de sueur qui perlaient à son front.

Tout à coup elle sourit comme ayant une idée, et, tirant de son doigt une bague dans laquelle était enchâssé un brillant :

– Tenez, monsieur, me dit-elle en se levant, voici mon aumône.

Je la regardai avec étonnement.

– Vous me refusez ? demanda-t-elle.

– Non, madame, répondis-je ; mais je ne vous comprends pas. Cette bague vaut cinq cents francs, sans compter le travail de la monture, qui est de Froment Meurice, je crois.

Elle ne répondit pas, et continua de me tendre la bague.

– Ce que je venais vous demander, madame, continuai je, c'était une simple aumône, comme on la met à la messe dans la bourse d'une quêteuse. C'était un louis, par exemple.

Elle sourit tristement. Mon ami, je n'oublierai jamais ce sourire.

– Monsieur de Villiers, dit-elle, à un homme comme vous, on peut tout dire ; à un cœur comme le vôtre, on peut tout confier.

– Dites, madame.

– Eh bien, il y a des moments où il est plus facile à une femme qui ne dispose pas de sa fortune de donner une bague de cinq cents francs... qu'un louis.

Et, laissant tomber la bague dans ma main, elle sortit en appuyant son mouchoir sur ses yeux.

Avant qu'elle eût refermé la porte, le bruit d'un sanglot était arrivé jusqu'à moi.

Je regardai une seconde fois ce salon, presque épouvanté du luxe qui y régnait.

– Oh ! mon Dieu ! murmurai-je, est-il possible qu'une femme qui a apporté deux millions de dot à son mari n'ait pas, au bout de quatre ans de mariage, un louis à donner à des incendiés ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! une telle femme est plus pauvre, plus misérable, plus à plaindre que ceux à qui elle fait l'aumône !

Et j'appuyai la bague sur mes lèvres, et je m'élançai hors du salon ; j'avais besoin d'air : j'étouffais !

Et elle ne s'était jamais plainte, dans toutes ses

lettres, à sa nourrice.

Elle lui avait laissé entrevoir qu'elle était heureuse.

Mais c'était donc un ange que cette femme-là !...

Le même soir, je portai au curé de Reuilly mille francs : quatre cents francs au nom d'Alfred, six cents francs au nom de madame de Chamblay.

Ces six cents francs étaient le prix de la bague, à l'estimation du premier joaillier d'Évreux.

IX

Je n'avais pas oublié ce que Gratien, le futur époux de Zoé, m'avait dit : « J'attends, en gagnant cinquante sous par jour, qu'un oncle que je n'ai pas meure en Amérique ou dans les Indes, en me laissant mille écus pour m'établir à mon compte. »

Il me restait cinq mille cinq cents francs de mon gain, plus les trois cents francs que Zoé me redevait, comme disait Gratien.

Le lendemain du jour où j'avais fait à madame de Chamblay cette visite qui m'avait si fort impressionné, en soulevant un coin du voile qui couvrait sa vie, je partis pour Bernay, toujours sans rien dire à Alfred : je ne voulais pas que l'on sût où j'allais.

Au reste, cher Alfred, je dois lui rendre cette justice, c'était bien l'homme le moins questionneur qu'il y eût au monde.

Je me contentai de lui demander si, pour deux ou trois jours, je pouvais disposer d'un de ses chevaux de selle, et, sur sa réponse affirmative, je fis seller ma monture, je la chargeai d'un léger portemanteau, et, pour ne pas dénoncer mes intentions, je rejoignis par un détour la route de Bernay.

Bernay était le but de mon voyage.

Je fis reposer mon cheval à Beaumont-le-Roger ; deux heures après, j'étais à Bernay, hôtel du *Lion d'or*.

Je ne connaissais point Bernay ; c'était la première fois que j'y venais ; je fus donc obligé de m'informer près de mon hôte.

Je demandai d'abord où était situé le château de M. de Chamblay.

Le château de Chamblay était situé sur les collines du Cours, dans la vallée de la Charentonne. La charmante petite rivière qui donne son nom à la vallée serpentait à l'extrémité du parc, auquel elle servait de limite, un peu au-dessous de l'endroit où ses deux bras se séparent

en amont de l'église de la *Coulture*, comme on dit là-bas, pour aller se rejoindre au-delà de la ville et continuer leur cours vers le midi.

Je n'avais pas besoin d'en savoir davantage.

Je m'acheminai vers le château.

C'était une bâtisse moderne, avec un fronton du temps de l'Empire, et les lignes droites et tristes de l'architecture du commencement du XIX^e siècle.

Ce qu'il y avait de remarquable dans le château, c'était le parc au milieu duquel il s'élevait.

Il était situé à un demi-kilomètre environ des dernières maisons de la ville, ou plutôt du village qui se groupe autour de l'église.

Parmi ces dernières maisons, une charmante petite bâtisse portait un écriteau. C'était une de ces jolies et pittoresques chaumières en galandage, construites en pièces de bois et en moellons.

Les pièces de bois, peintes en vert, étaient visibles ; les contrevents étaient peints en vert

comme les pièces de bois ; il y avait un toit de chaume, et, sur la crête de ce toit, tout un champ d'iris s'ouvrait, fleurissant joyeusement au soleil.

Portes et volets étaient fermés ; seulement, comme je l'ai dit, un écriteau cloué au-dessus de la porte indiquait à qui il fallait s'adresser.

Il fallait s'adresser à M. Dubois, rue de l'Église, n° 12.

La rue de l'Église était située à quelques pas de là. J'allai sonner chez M. Dubois.

C'était un vieillard : le bonhomme était allé faire sa promenade habituelle ; mais, en son absence, une petite fille que je sus être sa nièce m'offrit de me faire voir la chaumière.

J'acceptai. Elle prit la clef et marcha devant moi, de ce pas alerte et affairé de la jeunesse, toute fière d'être appelée à des fonctions plus avancées que son âge ne le comporte.

J'eusse distribué moi-même la petite maison, qu'elle n'eût pas été plus à ma convenance.

Le bas se composait d'une grande pièce pouvant servir de boutique ou de magasin, d'une

petite pièce faisant salle à manger, et d'une cuisine.

À l'étage, il y avait deux chambres.

Tout cela naïvement distribué, comme dans les petites baraques de bois que l'on achète pour les enfants, et dont vingt-cinq ou trente tiennent dans une boîte avec des arbres en papier frisé.

Un petit jardin attenait à la maison. Du petit jardin et des fenêtres, on voyait le château de Chamblay.

Je demandai le prix, par année, de la location : c'était cent cinquante francs, à ce que m'assura la petite fille.

Je m'informai si la maison était à vendre.

L'enfant me répondit qu'elle n'en savait rien, et que, quant à cela, il fallait le demander à son oncle, M. Dubois. – Ce nom me frappait pour la seconde fois ; il me semblait l'avoir déjà entendu.

En ce moment, il se fit du bruit derrière moi. Je me retournai et je vis un vieillard que je reconnus facilement pour le propriétaire.

C'était un homme d'une soixantaine d'années,

aux yeux petits et vifs, au nez en bec de corbin, aux cheveux grisonnants.

Nous nous saluâmes et je lui renouvelai la question que j'avais faite à sa nièce.

– Dame, me dit-il, c'est selon le prix.

Un Normand, on le sait, ne dit jamais ni oui ni non.

– Quel prix ? demandai-je.

– Le prix que vous en donneriez.

– Ce n'est pas à moi à donner un prix, c'est à vous, qui êtes le vendeur, à en demander un.

– L'écriteau ne porte pas que la maison est à vendre ; il porte qu'elle est à louer.

– Alors, vous ne voulez pas la vendre ?

– Je ne prétends point cela.

Je commençais à m'impatienter.

– Oh ! lui dis-je, mon brave homme, je suis fort pressé, faisons vite.

– Tant mieux ! dit-il.

– Tant mieux ? répétai-je.

– Oui ; j’aime à faire des affaires avec les gens pressés, moi.

– Je ne demande pas mieux que de faire affaire avec vous ; mais il faut me répondre catégoriquement.

Le bonhomme me regarda avec inquiétude.

– Qu’est-ce que cela veut dire, *catégoriquement* ? me demanda-t-il.

– Cela veut dire qu’il faut répondre oui ou non à cette question bien simple : Voulez-vous vendre ou ne pas vendre votre maison ?

– Si nous allions chez M. Blanchard ?

– Qu’est-ce que c’est que M. Blanchard ?

– C’est le notaire.

– Allons chez M. Blanchard.

– Allons-y.

La petite fille resta sur le seuil de la porte. Son oncle lui avait fait un signe indiquant que, probablement, nous allions revenir.

Quant à nous, nous prîmes le chemin de la maison du notaire.

L'honorable fonctionnaire était chez lui.

Nous fûmes introduits dans son cabinet par un jeune saute-ruisseau de douze ou quinze ans, qui me paraissait former tout le personnel de son étude.

Le notaire écrivait en cravate blanche, comme il convient à un notaire, et portait des lunettes vertes, non pas sur son nez, mais à son front.

Il les abaissa rapidement à notre entrée.

Je compris que les lunettes vertes de maître Blanchard lui servaient contre ses clients et non pour son papier. Maître Blanchard, lui aussi, était Normand.

– Salut, monsieur Blanchard et votre compagnie, dit le paysan, quoique maître Blanchard fût parfaitement seul. Voilà monsieur qui veut absolument acheter ma maison.

Il me montra du doigt.

– Je viens vous demander comme cela si je peux la vendre.

Le notaire me salua.

Puis, au paysan :

– Certainement que vous pouvez la vendre, mon ami, puisqu'elle est à vous.

– Ah ! c'est que je n'ai pas besoin d'argent, moi, comme vous savez, monsieur Blanchard, et je ne me déciderais à la vendre que si l'on m'en donnait un bon prix.

– Monsieur, dis-je au notaire, je suis très pressé ; ayez la bonté, si cela est en votre pouvoir, de décider monsieur à s'expliquer promptement. Sa maison n'est probablement pas la seule, à Bernay, qui soit à vendre ou à louer.

– Non, bien certainement, répondit le notaire.

– Ah ! oui, c'est sûr qu'il y en a, dit le paysan, mais pas comme la mienne.

– Pourquoi, pas comme la vôtre ?

Le paysan secoua la tête.

– Je dis ce que je dis, fit-il.

– Monsieur, répliquai-je m'adressant au notaire, je sais le prix de la location : cent cinquante francs par an.

- Qui vous a dit cela ? interrompit le paysan.
- La petite qui m’a fait voir la maison.
- C’est une petite sottie ; d’ailleurs, vous ne voulez pas la louer, ma maison, puisque vous voulez l’acheter.
- Soit, je veux l’acheter, dis-je au notaire ; je vous prie donc, monsieur, d’obtenir de votre client qu’il me dise son prix.
- Oh ! d’abord, fit le paysan, je l’ai dit à M. Blanchard, on n’aura pas ma maison à moins de six mille francs..., et encore... encore...
- C’était le double de ce qu’elle valait.
- Je me levai, je pris mon chapeau et saluai.
- Ah ! père Dubois ! fit le notaire.
- Ces mots *père Dubois* me rappelaient mon entretien avec Gratien, le fiancé de Zoé.
- En me voyant prendre mon chapeau, le paysan étendit les bras vers moi comme pour me retenir.
- Eh ! que diable ! monsieur, me dit-il, on ne demande pas un prix pour qu’on vous le donne.
- Ce mot me frappa, tant il était commercial.

– Écoutez, mon cher monsieur, lui dis-je, un loyer de cent cinquante francs suppose à la maison une valeur de trois mille francs. Je vous donne trois mille francs de votre maison ; c'est treize cents francs de plus que vous n'avez vendu Jean-Pierre.

– Jean-Pierre !... vendu Jean-Pierre..., balbutia le père Dubois.

– Oui, votre dernier fils, celui qu'on appelait le Cuirassier.

Puis, me retournant vers le notaire :

– Monsieur, lui dis-je en tirant ma montre, il est deux heures de l'après-midi ; jusqu'à quatre heures, je vais chercher une autre maison à louer ou à vendre ; à quatre heures, je repasserai chez vous. Si votre marchand d'enfants veut vendre sa maison pour trois mille francs, je trouverai le contrat tout dressé et vous promets la préférence sur tout ce que j'aurai vu. Si le prix ne vous convient pas, je traiterai avec un autre. Adieu, monsieur ; je laisse à votre client deux heures pour réfléchir.

Et je sortis.

Je retournai à l'hôtel du *Lion d'or*, et, certain que le père Dubois me laisserait sa maison pour le prix que je lui en offrais, je fis seller mon cheval et m'en allai par un charmant chemin, tout en remontant la Charentonne jusqu'à Rose-Moray.

À quatre heures précises, j'étais à la porte du notaire.

J'appelai une espèce de mendiant à qui je donnai une pièce de monnaie pour tenir mon cheval, et j'entrai dans l'étude.

Le saute-ruisseau se leva vivement à ma vue, et alla ouvrir la porte de l'étude.

Je trouvai maître Blanchard à la même place et dans la même position. C'étaient sa position et sa place officielles.

– Eh bien, monsieur, lui demandai-je, le père Dubois... ?

– Le père Dubois s'est décidé, monsieur ; seulement, il veut cent francs d'épingles pour sa petite nièce.

– J’en donne trois cents, monsieur, répondis-je, à la condition que cet argent restera entre vos mains, que vous le ferez fructifier, et que vous le lui remettrez à elle-même le jour où elle aura dix-huit ans, ou le jour où elle se mariera.

– Le père Dubois va être bien attrapé, répondit en souriant maître Blanchard.

– Oui, je comprends : il comptait garder pour lui les cent francs d’épingles.

– C’est bien naturel, dit le notaire.

– Je ne suis pas tout à fait de votre avis. Mais n’importe. L’acte est-il prêt ?

– Le voici, tout signé par le vendeur.

Je pris la plume.

– Attendez, monsieur, me dit maître Blanchard ; la loi veut, sous peine de nullité, que lecture de l’acte soit faite aux parties.

Il me lut l’acte. Il portait naturellement quittance de trois mille francs.

Pendant que maître Blanchard lisait, je tirai les mille écus de ma poche et les posai sur la table en

trois billets de banque.

Puis, la lecture faite, je signai.

Restait à régler les honoraires du notaire.

C'était, compris l'enregistrement, une affaire de quatre-vingt francs.

Je donnai un billet de cent francs, à la condition que les vingt francs d'excédant seraient pour le pauvre petit diable qui, à lui seul, représentait tout le personnel de l'étude.

Moyennant quoi, M. Blanchard me remit les clefs de la maison.

Je le priai de les garder jusqu'à nouvel ordre. Je saluai et sortis.

À la porte, je trouvai mon cheval, gardé non plus par le mendiant, mais par un enfant qui me venait au genou. Je voulus lui prendre la bride des mains.

– *Cé-ty à té*, le cheval ? me dit l'enfant dans son patois.

– Oui, *cé à mé*, répondis-je m'efforçant de parler la même langue.

– Faudrait le prouver, répliqua le bonhomme en tirant la bride à lui.

J'appelai le notaire, et le priai de certifier au dépositaire de mon cheval que le cheval était bien à moi.

Le notaire s'interposa, et je rentrai en possession de ma monture. – L'enfant y gagna cent sous.

– Maintenant, dit-il, le cheval est à *monsié*, j'en ferais serment.

Je me retournai vers le notaire.

– Voilà, lui dis-je, un bonhomme qui me fait l'effet de devoir être un fier client pour votre successeur.

Je rentrai à l'hôtel ; j'y laissai, en le recommandant, le cheval d'Alfred ; et je partis pour Lisieux par la voiture de Caen, qui passait à cinq heures.

Le surlendemain, comme je l'avais dit à Alfred, j'étais de retour à Évreux.

X

Quinze jours après, je me retrouvais au *Lion d'or*.

Cette fois, j'étais venu à Bernay pour assister aux noces de Gratien et de Zoé, le domicile du fiancé étant à Bernay, chez le père Guillaume, maître menuisier, établi dans la Grande-Rue.

Quant à la fiancée, son domicile naturel était au château de Chamblay, dont nous avons dit la situation, et où elle avait suivi sa sœur de lait.

La comtesse s'était chargée de la toilette de la mariée, et c'est au château que le cortège devait prendre cette dernière.

Sur les trois cents francs restants de l'achat de Jean-Pierre, Gratien avait commandé un dîner au *Lion d'or*. Madame de Chamblay avait obtenu de son mari la permission d'y assister. Quant à lui, il avait jugé à propos de se dispenser de cette fête,

qu'il regardait comme une corvée.

Dès le jour de mon arrivée, Gratien était venu me faire sa visite.

La veille du jour fixé pour le mariage, madame de Chamblay et Zoé arrivèrent à leur tour.

Je m'étais arrangé avec l'aubergiste du *Lion d'or*, afin qu'il envoyât, au nom de madame de Chamblay, chercher à Juvigny la mère de Zoé.

La bonne femme m'avait paru si fort désirer revoir sa *petiote*, comme elle appelait la comtesse, que, doutant, d'après ce qui s'était passé à l'endroit de la quête, que madame de Chamblay pût lui procurer ce bonheur, je lui avais envoyé la voiture et fait remettre cent francs pour ses petits achats, en lui écrivant que c'était de la part du nouvel acquéreur du château, mais à la condition qu'elle serait censée venue de ses propres deniers, et que, sous aucun prétexte, elle ne reconnaîtrait cet acquéreur.

Il me fut facile de lui renouveler ces recommandations, la bonne femme étant arrivée

de Juvigny une heure avant que madame de Chamblay et Zoé arrivassent d'Évreux.

En entrant au château, Zoé y trouva donc sa mère, et la comtesse, sa nourrice.

Le soir, j'allais me promener du côté de Notre-Dame-de-la-Culture ; je n'avais pas vu madame de Chamblay depuis le jour où elle m'avait donné la bague pour les incendiés du Hameau. Cette bague, que je n'avais pas vendue, comme on s'en doute bien, au bijoutier d'Évreux, mais que je m'étais contenté de payer au prix de l'estimation, je la portais sur ma poitrine, pendue à mon cou par une chaîne d'or de Venise, mince et flexible comme un fil de soie.

Je n'avais pas l'espoir de voir la comtesse ; cependant, j'étais malgré moi attiré du côté où elle habitait.

Je sortis de la ville à la nuit tombante, je suivis les bords de la Charentonne, et je me trouvai, au bout de quelques instants, au bas de l'escalier qui conduit à Notre-Dame-de-la-Culture.

Je montai cet escalier et me trouvai dans un

petit cimetière, véritable cimetière de province, mélancolique comme celui de Gray. À la lueur de ces derniers rayons de soleil qui s'allongent et resplendissent comme des lances de lumière, je lus quelques épitaphes qui attestaient et la simplicité des morts et la naïveté des survivants.

Puis j'entrai dans l'église.

Je croyais la trouver solitaire, je me trompais : une femme priait dans un coin.

La vue de cette femme dont je ne pouvais apercevoir le visage, enveloppé qu'il était dans les plis d'un grand châle, me fit tressaillir.

Une voix murmura, non pas à mon oreille, mais à mon cœur : « C'est elle ! »

Je m'arrêtai court, et portai ma main à ma poitrine.

La respiration me manquait.

Je repris, non pas mes forces, mais ma volonté, et j'allai, dans le coin le plus sombre de l'église, m'appuyer au pilier voisin de celui qui supportait l'eau bénite dans une coquille de marbre.

De là, mon regard s'arrêta sur elle.

Un de ces derniers rayons dont j'ai parlé tout à l'heure, et à la lueur desquels j'avais lu les épitaphes, traversaient un des vitraux qui donnaient du jour à l'église, et, passant à travers l'auréole dorée d'un saint, faisait resplendir la jeune femme comme un être qui a déjà cessé d'appartenir à la terre.

Mais, comme je l'ai dit, le jour s'en allait mourant ; le rayon commença donc à pâlir peu à peu, et finit par s'éteindre.

Pourquoi mon cœur se serra-t-il à cette vue, comme si cette lumière, que le ciel jaloux lui reprenait, eût été son âme, qui, exilée un instant en ce monde, remontait à sa patrie première, le ciel ?

Bientôt elle ne fut plus éclairée que par la lueur grisâtre du crépuscule, et un mouvement qu'elle fit m'annonça que sa prière était finie ou allait finir.

Malgré moi, je me rappelai le vers d'*Hamlet* :

*Nymph, in thy orisons,
Be al my sins remember'd¹.*

Elle se leva, baisa le pied droit de la statue de la Vierge, celui qui était posé sur la tête du serpent ; puis, s'acheminant vers le tronc des pauvres, elle y laissa tomber une pièce de monnaie.

Je savais, et le Seigneur le savait aussi, combien une aumône, si faible qu'elle fût, lui était difficile à faire.

L'obole donnée aux pauvres, elle s'approcha du pilier pour prendre de l'eau bénite ; mais alors je sortis de l'ombre qui me cachait, et, étendant la main, je trempai le bout de mes doigts dans la coquille et les lui présentai humides.

Elle me reconnut, laissa échapper une légère exclamation : je crus la voir pâlir sous son voile ; mais elle étendit à son tour sa main dégantée, toucha le bout de mes doigts du bout des siens, fit le signe de la croix et sortit.

¹ Parle de mes péchés, nymphe, dans tes prières.

Je la suivis des yeux jusqu'à ce que la porte se refermât derrière elle et que j'eusse cessé d'entendre le bruit de ses pas ; alors je fis le signe de la croix à mon tour, et à mon tour j'allai m'agenouiller sur la chaise qu'elle venait de quitter.

Je ne dirai pas que j'y fis ma prière : je ne sais point de prière. Lorsque j'entre dans une église, c'est plutôt pour méditer que pour prier. Si j'ai une faveur à demander à Dieu, si j'ai à le remercier d'une faveur accordée, c'est avec des paroles, non pas gardées au fond de ma mémoire, non pas empruntées à un livre, mais qui s'échappent de mon cœur, souvent à l'état de pensées, et sans même se formuler par des mots, que je m'adresse à lui. L'état dans lequel j'entre, sans atteindre à l'extase, s'élève au-delà du rêve. Pareil à ces enfants qui, dans un songe, croient voler, mon âme prend des ailes et monte doucement au-dessus de la vie réelle ; alors, je m'entretiens avec Dieu, non pas comme Moïse au Sinaï, en face du buisson ardent et au milieu des éclairs, mais comme fait l'oiseau qui chante, comme fait la fleur qui parfume, comme fait

l'eau qui murmure. Je ne suis plus un homme qui prie, je suis un être qui adore. Je ne me tourne pas vers tel point du ciel ou de la terre ; je dis : « Que tu viennes du nord ou du midi, de l'orient ou de l'occident, je sais où tu vas. Porte mon souffle au Dieu par lequel je vis et que je bénis pour m'avoir mis dans le cœur tant d'amour et si peu de haine. »

Et je sors le cœur calme et confiant, et cependant plein de mélancolie ; mais cette mélancolie, Dieu le sait, ce n'est point du doute, ce n'est point du regret, c'est de l'humilité.

Avait-elle pensé à moi, en priant ? Je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est qu'elle fut au fond de tout ce que je dis au Seigneur.

Il faisait nuit sombre quand je me levai ; ce n'était plus un rayon de soleil qui passait à travers le vitrage, c'était un rayon de lune ; il éclairait la Vierge d'une teinte bleuâtre, qui lui donnait l'apparence d'une statue d'argent.

J'approchai mes lèvres de son pied, que je baisai avec une pieuse vénération.

Puis j'allai au tronc des pauvres. J'avais cru voir que c'était une pièce de deux francs qu'elle y avait laissée tomber. Je cherchai dans ma poche, j'y trouvai une pièce pareille. Je donnai ce qu'elle avait donné, et je sortis de l'église.

De la partie la plus élevée du cimetière, je voyais le château.

Une seule fenêtre en était éclairée ; c'était évidemment la sienne.

Cette fenêtre, on la voyait de l'église, et l'on devait la voir de la maison du père Dubois.

Je ne sais pourquoi je remarquai ce détail ; il ne s'était pas présenté à mon esprit lorsque, quinze jours auparavant, j'avais acheté la maison.

En ce moment, il s'y présenta, et, au lieu de me réjouir, cette pensée me serra le cœur.

Avais-je le pressentiment de ce que je devais souffrir un jour, en regardant cette lumière ?

Je m'assis sur un banc, et je restai là jusqu'à ce qu'elle fût éteinte.

Je retraversai mon petit cimetière, dont les pierres blanchissaient dans la nuit ; un rossignol

chantait dans un buisson de rosiers qui couvrait la tombe d'une jeune fille. En m'entendant passer, il se tut.

Les pas d'un vivant effrayaient ce courtisan des morts.

Je descendis l'escalier ; je me retrouvai près de la Charentonne, et je rentrai à l'hôtel.

Il était plus de minuit ; cinq ou six heures venaient de passer avec la rapidité de l'éclair.

Je me couchai en pensant à la petite chambre virginale du château de Juvigny, et je m'endormis avec la bague d'Edmée sur les lèvres.

Pourquoi, à partir de ce soir-là, fut-elle pour moi Edmée, et non plus madame de Chamblay ?

Le lendemain, à neuf heures du matin, Gratien était à l'hôtel du *Lion d'or* ; il me trouva prêt. Le mariage avait lieu à la mairie à dix heures du matin, et à onze heures à l'église.

Le brave garçon venait me prier, attendu que j'étais le seul monsieur, de vouloir bien donner mon bras à la comtesse.

Je frissonnai, et il dut me voir pâlir. L'idée de

ce bras s'appuyant sur le mien me bouleversait le sang.

Je commençais à comprendre que j'aimais insatiablement Edmée, et cependant, chose étrange, je n'étais point jaloux de son mari.

– Le comte n'y sera donc pas ? demandai-je à Gratien.

Il se mit à rire.

– Oh ! M. le comte est trop fier pour venir à la noce de pauvres gens comme nous, répondit-il.

– Et la comtesse n'est pas trop fière, elle ? demandai-je.

– Elle, fit Gratien, c'est une sainte.

– Mais, ajoutai-je, je la connais à peine, je n'oserai pas lui offrir mon bras.

– Bon ! dit Gratien, laissez donc ! ça ira tout seul... Vous ne pouvez donner votre bras à une paysanne, pas plus qu'elle ne peut donner son bras à un paysan.

– Sans doute elle ira à l'église en voiture, et je n'aurai pas de bras à lui donner.

– Elle, aller en voiture, quand nous irons à pied, pauvre chère dame ! vous ne la connaissez pas. Elle ira à pied comme nous ; d’ailleurs, il n’y a qu’un pas du château à l’église. Mais, ajouta Gratien, on nous attend au château à dix heures moins un quart ; ne nous faisons pas attendre.

– Je comprends : tu es pressé de voir comment la couronne d’oranger va à Zoé.

– Oh ! je suis tranquille, dit Gratien, elle ne la blessera pas.

– Alors, partons.

Tout le long de la route, nous recrutâmes des jeunes garçons amis de Gratien ; les uns nous attendaient sur le pas de leur porte, les autres au coin des rues.

Toutes les jeunes filles amies de Zoé s’étaient réunies au château.

Au bout de la ville, deux joueurs de violon attendaient avec des rubans à leurs instruments.

Ce n’était point la solennité antique, mais c’était peut-être la tradition.

Nous arrivâmes au château, annoncés par les

accords tant soit peu criards de nos musiciens ; la grille était ouverte.

Cinq ou six jeunes filles impatientes attendaient sur la pelouse.

Nous les entendîmes crier : « Les voilà ! les voilà ! » et nous les vîmes se précipiter vers le perron.

– Mais, dis-je à Gratien, j’y pense, je n’ai point à donner le bras à madame de Chamblay : c’est elle qui conduira Zoé, et moi qui vous conduirai, si vous le voulez bien.

– Oui, dit-il, en allant ; mais, en sortant, une fois que ma femme sera ma femme, est-ce que vous croyez que je ne lui donnerai pas le bras ?

– C’est juste, fis-je.

Nous étions arrivés ; Gratien monta légèrement les cinq ou six marches du perron ; mais à la porte il s’arrêta.

– Bon ! dit-il, et moi qui allais entrer avant vous. Entrez, entrez : à tout seigneur, tout honneur.

Je poussai la porte.

Madame de Chamblay, debout, arrangeait ou faisait semblant d'arranger la couronne d'oranger sur la tête de Zoé.

Il me sembla que la main lui tremblait.

Je donnai une poignée de main à Zoé, et saluai respectueusement la comtesse.

Zoé jeta les yeux sur la pendule ; elle eût eu bien envie de reprocher à Gratien de s'être fait attendre ; mais il n'y avait pas moyen, nous étions de deux minutes en avance.

Je regardai autour de moi ; dans un coin du salon, j'aperçus la bonne vieille Joséphine qui joignait les mains vers moi en signe de remerciement.

On se mit en marche, la mariée en tête, ayant à sa droite sa mère, à sa gauche la comtesse ; — celle-ci n'avait voulu que la seconde place ; — puis venait le marié entre son oncle et moi ; Gratien n'avait plus ni père ni mère.

Le reste de la noce suivait, chaque garçon ayant pris le bras de la fille qui lui plaisait le plus.

À la campagne, c'est bien souvent aux noces

que se nouent les futurs mariages.

Selon la coutume, les deux fiancés commencèrent à être unis de par la loi ; puis, de la mairie, on passa à l'église.

Je me mis à la gauche de Gratien, et la comtesse se mit à la droite de Zoé. Ce fut le bedeau qui nous fit prendre nos places. Nous étions de cinq minutes en avance ; le prêtre était encore dans la sacristie.

À onze heures sonnantes, il en sortit et passa devant moi.

En le voyant apparaître au seuil de la sacristie, j'éprouvai une sensation étrange ; je n'avais jamais vu cet homme, et, cependant, il me sembla que je le reconnaissais. Quelque chose de froid me toucha le cœur.

Je regardais ces lèvres minces, ce nez pointu, ces petits yeux perdus sous leur arcade sourcilière, ces cheveux rares et plats, encore noirs, collés aux tempes.

Je m'approchai du marié.

— Est-ce que cet homme ne s'appelle pas

l'abbé Morin ? lui demandai-je.

– Oui, me répondit-il étonné.

– Un brave homme ?

– Heu ! heu !

Je regardai madame de Chamblay ; elle était pâle comme une morte.

En passant, le prêtre avait jeté sur elle un singulier regard.

Un étranger eût juré que c'était un regard de haine ; je ne qualifierai point ce regard ; mais comment se fit-il que, tout à coup, cette jalousie que, malgré l'amour que je portais à la femme, je n'éprouvais point pour le mari, comment se fit-il que je l'éprouvai contre cet homme ?

Je me rappelai avec quelle intonation Zoé m'avait dit : « C'est le prêtre qui a fait ce mariage-là. »

À partir de ce moment, je ne vis plus rien, je n'entendis plus rien.

Mon esprit était tombé dans l'abîme des conjectures.

Il me sembla seulement que, deux ou trois fois pendant l'office, cet homme, en se retournant, m'avait transpercé de son regard.

À chaque fois, j'avais senti comme une aiguille glacée qui me serait entrée dans le cœur.

Il était évident que, cet homme et moi, nous étions destinés à nous haïr.

La messe terminée, il repassa devant moi pour rentrer dans la sacristie, comme il y avait passé pour venir à l'autel. Je me reculai instinctivement, le suivant du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu.

Mais, en son absence, la fascination se continua ; je restai immobile à la même place, et il fallut que Gratien me poussât du coude en me disant : « Eh bien, nous partons ! » pour me tirer de cette espèce de torpeur.

Il venait, comme il me l'avait annoncé, de prendre le bras de sa femme ; madame de Chamblay semblait attendre le mien.

J'allai vivement à elle, je lui pris la main, la mis sur mon bras, et, serrant le bras contre mon

cœur, je l'entraînai.

– Eh bien, me demanda-t-elle étonnée, que faites-vous donc ?

– Je vous emmène loin de cet homme, lui dis-je ; cet homme, c'est votre mauvais génie.

– Oh ! taisez-vous, taisez-vous ! dit-elle.

Et je la sentis trembler de tout son corps ; mais, comme moi, elle pressa le pas ; comme moi, elle sembla avoir hâte de s'éloigner du prêtre.

XI

Je ne respirai qu'en sortant de l'église, qu'en sentant le grand air, qu'en revoyant le jour.

D'ailleurs, un incident se passait qui devait naturellement ramener mes idées à la vulgaire réalité.

Le facteur attendait Gratien à la sortie de l'église. Il lui remit une lettre avec le timbre du Havre.

Elle contenait ces mots :

« Votre oncle Dominique est mort ; il vous a laissé une petite maison, rue de l'Église, n° 12. Le dernier désir qu'il a exprimé, c'est que votre dîner de noces se fit dans cette maison.

» L'exécuteur testamentaire. »

Gratien relut la lettre deux fois.

– Ah ! par exemple, dit-il, en voilà une farce !

Et il passa la lettre à sa femme.

Zoé la lut et la passa à la comtesse.

La comtesse me regarda ; je vis qu'elle avait tout deviné.

– Que dites-vous de cela, madame la comtesse ? demanda Zoé.

– Oui, qu'en dites-vous ? insista Gratien. Quant à moi, je trouve que ce n'est pas une plaisanterie à faire à un mari le jour de sa noce ; ça lui fait venir l'eau à la bouche.

– Peut-être n'est-ce point une plaisanterie, dit la comtesse.

– Que voulez-vous que ce soit ? demanda Gratien. Jamais, au grand jamais, je n'ai eu qu'un oncle ; le voilà, et il s'est, Dieu merci, gardé de jamais rien me donner. N'est-ce pas, mon oncle ?

– N'importe ! dit la comtesse, passons devant la maison n° 12.

– Mais la maison n° 12 est au père Dubois ! fit

Gratien.

– Il a bien vendu ses trois fils, dit la comtesse, il a bien pu vendre sa maison.

Puis, se retournant vers moi :

– N'est-ce pas votre avis ? me dit-elle avec un si charmant sourire, qu'il semblait avoir pour but de chasser tout nuage de mon esprit, de quelque part que ce nuage vînt.

– Comment oserais-je être d'un autre avis que le vôtre ? lui dis-je. Allons au n° 12 !

– Cependant... dit Gratien.

– Fais donc ce qu'on te dit, grosse bête ! interrompit Zoé ; peut-être bien qu'on voudrait et qu'on pourrait se moquer de nous ; mais qui pourrait et qui voudrait se moquer de madame la comtesse ?

Et Zoé me regardait en disant ces mots.

– Dieu m'est témoin que ce n'est pas moi, lui dis-je. Aussi, si madame la comtesse veut se risquer avec moi, je vais lui montrer la route.

– Laissez passer M. de Villiers, dit Zoé en se

rangeant.

Nous passâmes, la comtesse et moi.

Au bout de cinq minutes, nous étions à la porte du n° 12.

La plus grande activité régnait dans la maison ; les garçons de l'hôtel du *Lion d'or*, le patron en tête, achevaient de dresser la table dans l'atelier du rez-de-chaussée, dont les murs étaient tapissés d'outils de menuiserie, scies, rabots, varlopes, ciseaux, etc., etc. La cuisine était flamboyante, et la petite salle à manger, transformée en office pour cette occasion extraordinaire, présentait, sur une espèce d'amphithéâtre, les vins destinés au repas et le dessert qui devait le clore.

– Peste ! dit Gratien en jetant un regard rapide sur tous les objets, l'oncle Dominique fait bien les choses !

– Alors, dit gaiement Zoé, le rez-de-chaussée te convient ?

– Mais oui, mais oui, répondit Gratien ; c'est très gentil comme cela.

– Il faudrait visiter le premier, dis-je, pour savoir s’il est autant de votre goût que le rez-de-chaussée.

– Ah ! oui, dit Zoé en reprenant le bras de son mari, allons voir le premier.

– Venez-vous voir le premier, vous autres ? dit Gratien aux jeunes gens et aux jeunes filles de la noce.

Puis, à moi et à madame de Chamblay :

– Je ne vous pousse pas à prendre cette peine, dit-il ; je présume que vous le connaissez.

La comtesse allait répondre que non. Je l’arrêtai.

– Laissez-vous mettre de moitié dans le peu que j’ai pu faire, madame, lui dis-je, et, si ce peu mérite une récompense, cette récompense sera doublée et dépassera de beaucoup le mérite de l’action.

– Oui, me dit-elle, mais à la condition que vous me raconterez tout cela.

– Oh ! tout cela est bien court, madame, lui dis-je en lui montrant la porte du jardin, qui était

ouverte et à travers laquelle on voyait des arbres fruitiers et des plates-bandes de fleurs.

Elle se dirigea vers le jardin, ou plutôt suivit l'impulsion que je lui donnai, et, bientôt, nous nous trouvâmes sous un berceau de vigne si épais, que pas un rayon du soleil n'arrivait jusqu'au sol.

– Si court que ce soit, voyons, dit-elle ramenant la conversation sur le cadeau que je faisais aux jeunes époux.

– J'ai eu l'honneur de vous dire, madame, la première fois que j'eus le bonheur de vous voir, que, sans jouer jamais, j'avais cependant gagné au jeu une somme assez forte.

– Cette somme montait à sept mille trois cents francs ?

– D'après ce que vous m'aviez raconté de Zoé et de Gratien, j'eus l'idée d'appliquer cette somme à leur établissement et de sanctifier ainsi un or dont la source, à mes yeux, n'était point parfaitement pure. Je donnai, comme vous savez, deux mille francs à Zoé pour le rachat de son

mari, j'en employai trois mille à l'achat de cette maison, que je n'ai achetée que comme leur prête-nom commun, afin qu'elle fût un bien de communauté. Enfin, avec les deux mille trois cents francs restants, j'ai acheté les outils et les meubles. Vous voyez qu'il n'en coûte pas cher pour faire deux heureux.

– Plus heureux que les heureux, celui qui peut en faire ! dit la comtesse en me serrant le bras avec sa main.

Puis, quoique en continuant de marcher, elle tomba dans une rêverie profonde, qui, de la mélancolie, passa à la tristesse.

Bientôt, je vis deux larmes poindre dans ses yeux et trembler au bout de ses longs cils, puis, pareilles à deux gouttes de rosée, tomber sur l'herbe.

Sans songer que j'étais là, elle porta son mouchoir à ses yeux.

Je la laissai pendant un instant tout entière à ses pensées.

Puis, le plus doucement que je pus, pour ne

pas la tirer brusquement de sa rêverie :

– J’ai bien envie de hasarder une chose, madame.

Elle leva sur moi ses grands yeux d’azur tout mouillés encore.

– Laquelle ?

– C’est que je sais quel souvenir vous fait pleurer.

– Vous ? dit-elle.

Puis, secouant la tête avec un triste sourire :

– C’est impossible !

– Vous pensez au château de Juvigny.

– Moi ? dit-elle en me regardant avec une espèce d’effroi.

– Vous pensez à cette petite chambre tapissée de mousseline blanche tendue sur du satin bleu de ciel.

– Mon Dieu ! fit la comtesse.

– Vous faites en pensée votre prière à cette petite Vierge de marbre, dépositaire de votre

couronne et de votre bouquet d'oranger.

– Qu'elle a gardés fidèlement, dit la comtesse avec un sourire d'une tristesse plus profonde encore que le premier.

– J'avais donc raison, repris-je, lorsque je vous disais que je savais ce que vous pensiez.

– J'ignore, monsieur, dit la comtesse, en vertu de quel don du ciel vous lisez ainsi dans les cœurs ; mais ce que je ne mets pas en doute, c'est que ce don vous a été fait pour la consolation des affligés.

– Mais, si les affligés veulent que je les console, madame, encore faut-il qu'ils me disent la cause de leur affliction.

– Puisque vous la connaissez, qu'ont-ils besoin de vous la dire ?

– Ne sentez-vous pas, madame, que la première consolation d'une douleur est de la verser dans un cœur ami ? La liqueur qui déborde d'une coupe tient facilement dans deux ; parlez-moi de Juvigny, madame, des jours bénis que vous y avez passés ; pleurez en m'en parlant, et

vous verrez que vos larmes emporteront la première amertume de votre chagrin.

– Oui, je l’avoue, dit la comtesse sans que j’eusse besoin de la prier davantage.

Et, comme si elle-même eût éprouvé ce besoin de pleurer auquel je la sollicitais :

– Oui, répéta-t-elle, ce fut une grande douleur pour moi lorsque j’appris que Juvigny était vendu, et j’en voulus à M. de Chamblay, non point d’avoir vendu la terre, non point même d’avoir vendu le château, mais de ne point m’avoir prévenue, afin que j’enlevasse de cette petite chambre, que vous connaissez je ne sais comment, tous ces objets de mon enfance et de ma jeunesse, dont chacun était un souvenir pour mon cœur... Si seulement, ajouta la comtesse, si seulement j’avais pu rentrer dans cette chambre une dernière fois, prendre congé pour toujours de ces objets chéris, faire ma prière aux pieds de ma pauvre petite Vierge, je n’eusse pas été consolée, sans doute, mais ma douleur eût été moins grande. Dieu ne m’a pas même donné cette consolation... – Parlons d’autre chose, monsieur.

– Un dernier mot, madame : ce que vous n’avez point obtenu de votre mari, ne pouvez-vous donc l’obtenir de l’acquéreur du domaine ? Il n’a, pour tenir aux objets que vous regrettez, aucun des motifs qui les rapprochaient de votre cœur. Il vous permettra de les revoir, de les emporter même. Il faudrait des circonstances particulières et presque impossibles pour que cet acquéreur attachât à ces objets une importance égale à celle que vous y attachez vous-même ; une démarche de votre part, un mot, une lettre...

– Je ne le connais aucunement ; il habite Paris, m’a-t-on dit ; je ne sais pas même son nom.

J’allais insister, lorsque j’entendis une voix de petite fille qui appelait « Maman ! » et qui, en se rapprochant, répétait cette appellation.

Au même instant, je vis paraître au bout du berceau une enfant de cinq à six ans qui, accourant, vint se jeter dans les bras de la comtesse.

Cette enfant avait appelé la comtesse « Maman ! »

Je me sentis comme frappé au cœur ; je dus devenir très pâle, et me soutins en m'appuyant au berceau.

La comtesse se baissa pour embrasser la petite fille, mais sans y mettre l'empressement d'une mère.

En se relevant, elle jeta les yeux sur moi, et, me voyant pâle et tremblant :

– Qu'avez-vous donc ? me dit-elle. Vous souffrez, il me semble !

– On m'avait dit que vous n'aviez point d'enfant, madame, dis-je d'une voix à peine intelligible.

Elle me regarda d'un air étonné.

– Eh bien ? demanda-t-elle.

– Eh bien, madame, cette enfant vous appelle sa mère.

– Sans qu'elle soit ma fille, monsieur ; on a mis cette enfant près de moi pour me faire faire une bonne action.

Cette fois, la comtesse sourit encore ; mais il

me sembla qu'il y avait dans ce sourire plus d'amertume que de tristesse, surtout lorsqu'elle appuya sur ces mots : « Pour me faire faire une bonne action. »

Mais, de tout cela, je ne vis et n'entendis qu'une chose : c'est que la comtesse n'avait point d'enfant.

Par un mouvement irréfléchi, et auquel elle n'eut pas le temps de s'opposer, je saisis sa main, et la portai à mes lèvres.

– Oh ! merci, m'écriai-je, merci !

La comtesse jeta un faible cri et arracha sa main des miennes.

– Nathalie ! dit-elle.

Je regardai autour de moi et vis, en effet, une femme à cette même extrémité du berceau par laquelle la petite fille était apparue.

M'avait-elle vu prendre la main de la comtesse ? avait-elle vu le mouvement qui en avait été la suite ?

Ce qu'il y a de certain, c'est que sa présence avait causé le cri échappé à la comtesse, et

probablement aussi la brusquerie du mouvement par lequel, de son côté, elle m'avait arraché sa main.

– Qu'est-ce que Nathalie ? lui demandai-je.

– Une femme qui m'est donnée pour m'espionner.

– Et c'est la mère de cette petite fille ?

– Oui.

Puis, s'adressant à la nouvelle venue :

– Venez ici, Nathalie, dit-elle ; pourquoi restez-vous là-bas ?

– Je ne savais pas si je pouvais m'approcher, dit la femme d'une voix sèche et presque haineuse, de cet accent enfin qu'ont les mauvaises natures qui ne peuvent pardonner le bien qu'on leur a fait.

– Et pourquoi ne pourriez-vous pas vous approcher ? demanda la comtesse.

Nathalie ne répondit pas.

– Qui a permis qu'Élisa vînt ici ? continua la comtesse.

– M. l’abbé Morin, qui a dit qu’il fallait donner un peu de plaisir à cette enfant.

– Éliisa eût eu plus de plaisir à jouer avec les petites filles de son âge qu’à venir à cette noce.

– Madame ordonne-t-elle qu’on la reconduise à sa pension ?

– Non ; puisqu’elle est ici, qu’elle y reste.

– Remercie madame, Éliisa, dit Nathalie en pinçant ses lèvres minces et blêmes.

– Merci, maman comtesse, fit la petite fille.

La comtesse l’embrassa.

– L’enfant restera avec moi, dit la comtesse. –
Allez.

Nathalie se retira ; la petite resta avec nous.

En ce moment, on entendit des cris joyeux. C’était toute la noce qui faisait irruption dans le jardin. Je pensai que Gratien et Zoé nous cherchaient. Sans doute, madame de Chamblay pensa la même chose ; car, d’un mouvement instinctif, nous sortîmes tous deux du berceau qui nous abritait et nous nous montrâmes.

Les mariés vinrent à nous.

Zoé était toute rougissante.

– Ah ! par ma foi, dit Gratien, en voilà un oncle qui n’oublie rien ; il a pensé à tout, même au berceau de son petit-neveu, qui n’est pas encore fait.

– Mais, dit un gros paysan réjoui, – qui se fera.

– S’il plaît à Dieu et à madame Gratien ! dit le marié en levant joyeusement son chapeau en l’air. Et maintenant, ajouta-t-il, quand madame la comtesse voudra, on se mettra à table.

La comtesse prit mon bras, très simplement, et comme une chose naturelle, et nous nous acheminâmes vers la maison.

XII

Mon intention n'est point de vous raconter, service par service, lazzi par lazzi, le dîner de Gratien. La mère de Zoé et la comtesse furent placées à la droite et à la gauche du marié ; on nous mit, l'oncle de Gratien et moi, à la gauche de la mariée.

L'abbé Morin n'était pas venu, sous prétexte que, le samedi étant jour maigre, il désirait dîner chez lui, son ordinaire des jours maigres étant non seulement frugal, mais même sévère.

J'étais placé en face de la comtesse, et, malgré moi, je ne la perdais pas de vue.

Zoé se pencha à mon oreille.

– Ne regardez pas madame comme cela, dit-elle ; Nathalie a les yeux sur vous.

Je jetai à mon tour les yeux sur Nathalie.

Il serait difficile d'exprimer le sentiment

d'envie qui se peignait sur le visage de cette créature, en voyant son enfant assise à table, tandis qu'elle, debout, et servant les autres, était reléguée au rang des domestiques.

Le dîner fut long, et je sentais la fatigue que j'éprouvais s'abattre sur la comtesse elle-même.

Enfin, on se leva de table.

– Ne vous approchez pas de madame de Chamblay, me dit Zoé ; allez vous promener au jardin, et, dans un instant, j'irai vous dire ce qu'il y a d'arrêté pour le reste de la journée.

Je m'éloignai de l'air le plus indifférent possible, heureux qu'il y eût entre la comtesse et moi une espèce de mystère dont Zoé était le fil.

J'allai m'asseoir sur un banc au bout du berceau de vigne, et, là, je repassai dans mon esprit tous ces petits événements à peine perceptibles pour un étranger, et qui cependant avaient une énorme importance pour moi.

Mais ce qui apparaissait comme le contour le plus visible dans les lointains de ma pensée, c'était ce prêtre dont la vue m'avait produit une si

étrange sensation.

Il n'y avait pas à s'y tromper, la même sensation avait été produite sur la comtesse ; je l'avais sentie frissonner tandis que je l'entretenais, frémir lorsqu'elle m'avait dit : « Taisez-vous ! »

Puis les autres détails repassaient par ma pensée : je me demandais pourquoi cette petite fille appelait madame de Chamblay *maman comtesse*, à quel propos elle se trouvait, pour ainsi dire, introduite dans la famille.

« C'est une bonne action *que l'on m'a fait faire* », m'avait dit Edmée avec une singulière intonation.

Si peu que je la connusse, il me semblait que, lorsqu'il s'agissait de bonnes actions, il n'y avait pas besoin de les *lui faire faire*.

Puis ce mot qu'elle m'avait dit sur Nathalie, lorsque je lui avais demandé qui elle était : « Une femme qui m'est donnée pour m'espionner. »

Pour le compte de qui Nathalie espionnait-elle la comtesse ?

Pour le compte de son mari, sans doute.

Mais M. de Chamblay n'avait pas les allures d'un homme assez jaloux pour faire espionner sa femme.

Serait-ce donc pour le compte du prêtre ?

J'en étais là de mes réflexions, et je les creusais aussi profondément que je le pouvais, mon front appuyé dans ma main, lorsqu'il me sembla qu'un corps opaque s'interposait entre moi et le soleil couchant.

Je relevai la tête : Zoé était devant moi.

– Eh bien ? lui demandai-je.

– Voici ce qui est convenu, dit-elle ; madame la comtesse, qui ne peut pas avoir l'air de s'amuser avec des paysans comme nous, est retournée au château, et ne reviendra que pour ouvrir le bal.

– On danse donc ?

– La belle demande ! Est-ce qu'il y a une bonne noce sans cela ?

– Alors, tu dis que la comtesse revient pour

ouvrir le bal ?

– Oui, avec Gratien ; vous lui faites vis-à-vis avec moi, si vous voulez bien me faire l’honneur de m’inviter pour la première contredanse.

– Je crois bien !

– Après quoi, vous dansez avec madame la comtesse, et, moi, je vous fais vis-à-vis avec Gratien.

– Bravo !

– Ai-je bien arrangé cela ?

– Si bien, que je meurs d’envie de t’embrasser, tant je suis content.

– Oh ! embrassez.

– Et Gratien ?

– Gratien sait bien que je l’aime, allez, et vous m’embrasseriez vingt fois, qu’il ne serait pas jaloux.

Je tendais le bras, en effet, pour attirer Zoé à moi, lorsque, en levant la tête, j’aperçus la comtesse à cette même fenêtre où, la veille, j’avais vu une lumière : c’était donc bien sa

chambre.

Au mouvement que je fis, Zoé se retourna.

– La comtesse ! lui dis-je.

Zoé lui sourit avec ce bon et doux sourire de reconnaissance qui va si bien à un jeune visage.

La comtesse lui fit un signe de la main, et me fit, à moi, une inclination de tête.

Je me levai, je restai debout, et la regardai immobile et muet.

Elle ferma la fenêtre.

Je retombai assis sur le banc.

Au bout de quelques secondes, j’entendis un soupir, je regardai Zoé ; elle secoua la tête, et, d’un air triste :

– Vous l’aimez, pauvre monsieur ! dit-elle.

– Oh ! comme un fou ! lui répondis-je, comprenant que je n’avais rien à craindre de la part de celle à qui je faisais un pareil aveu.

– Je vous plains, alors, dit Zoé.

– Et pourquoi me plains-tu ?

– Parce que vous vous préparez de grandes douleurs.

– Tant mieux !... Je préfère souffrir pour elle, plutôt que d'être heureux avec une autre.

– Oui ; mais peut-être ne souffrirez-vous pas seul.

– Veux-tu dire qu'elle pourrait m'aimer, Zoé ? m'écriai-je.

– Le ciel l'en garde ! s'écria Zoé.

– Et pourquoi cela ?

– Mais parce que c'est un malheur, il me semble, d'aimer un autre homme que son mari.

– Cependant, quand on n'aime pas son mari...

– Qui vous dit que madame la comtesse n'aime pas M. le comte ?

– Personne, tu as raison.

Je restai un instant muet ; puis, saisissant les deux mains de la jeune femme :

– Tiens, lui dis-je, Zoé, il faut que tu me dises tout.

– Tout quoi ? demanda-t-elle.

– Ce que c’est que ce prêtre, ce que c’est que cet enfant qui l’appelle *maman comtesse*, ce que c’est que cette femme qui la surveille et que l’on appelle Nathalie.

– Le prêtre est celui qui a marié madame la comtesse, dit Zoé avec une certaine hésitation.

– La première ou la seconde fois ?

– La seconde ?... Vous savez donc que madame a été mariée une première ?

– Est-ce un secret ?

– Non.

– Ô Zoé, Zoé, tu pourrais dire tant de choses si tu voulais !

– Les secrets de madame ne sont pas à moi, dit-elle en hochant la tête.

– Tu as raison, et je me mépriserais moi-même si je t’interrogeais. Mais si tu savais combien tous ces mystères me tourmentent !

– Mais où voyez-vous donc des mystères ?

– Cette blessure à la tête, la première nuit de

ses nocces...

– Qui vous a dit cela ? demanda Zoé en tressaillant.

– Tu vois que je le sais ?

– N'en parlez jamais à madame, n'est-ce pas ? dit la jeune femme en joignant les mains.

– Tu vois bien qu'il y a des mystères dans sa vie ; c'est comme cet enfant qu'on lui a imposé.

– La petite Éliisa ?

– Oui.

– Rien de plus simple : M. de Chamblay, n'ayant pas d'enfant, a désiré que sa femme adoptât cette petite fille pour se faire une distraction.

– Oui, et pour que Nathalie pût l'espionner tout à son aise, n'est-ce pas ?

Zoé ne répondit point.

– Je déteste cette fille, continuai-je ; c'est le type de l'envie, de la haine, de la fausseté ; pendant le dîner, elle jalousait son enfant, qui était à table, tandis qu'elle était debout et servait.

– Je ne défends pas Nathalie, dit Zoé ; mais est-ce dans les choses naturelles que la mère serve l'enfant, que l'enfant soit assis à table et que la mère reste debout ?

– Prends garde, Zoé ! tu fais la critique de ta maîtresse.

– Et qui vous dit que c'est madame qui a arrangé les choses ainsi ?

– Si c'est contre sa volonté, pourquoi le souffre-t-elle ?

– Jésus Dieu ! croyez-vous donc qu'elle fasse ce qu'elle veut, pauvre femme !

– Mais, enfin, qu'est-ce que Nathalie ? d'où sort-elle ?

– Elle sortait de chez l'abbé Morin lorsqu'elle est entrée chez madame.

Je frappai du pied.

– Oh ! ce prêtre ! ce prêtre ! on le retrouve donc toujours dans tout et partout ?

Zoé se tut ; chaque fois que j'apostrophais l'abbé Morin, elle regardait avec inquiétude

autour d'elle, comme si elle eût craint de le voir sortir de terre.

– C'est bien, Zoé, lui dis-je ; peut-être, un jour, arriverai-je à inspirer assez de confiance à ta maîtresse pour qu'elle me dise tout ce que tu ne peux me dire, toi. Mais, sois bien persuadée d'une chose, mon enfant : c'est que, si, ce jour-là, elle a besoin de ma vie, ma vie est à elle.

Zoé me tendit la main.

– À la bonne heure ! voilà une parole qui vient de là.

Et elle frappa sur son cœur.

– Ma vie aussi est à elle. Oh ! elle les connaît bien, ceux à qui elle peut se fier, et ceux dont il faut qu'elle se défie, la pauvre chère créature !

Ce que je remarquai, c'est qu'il y avait dans toutes les paroles de Zoé une grande tendresse pour sa maîtresse, mais une plus grande pitié encore.

C'est une chose profondément attristante, et qui indique un malheur suprême, que de trouver la pitié là où, d'habitude, on trouve l'envie, c'est-

à-dire chez les inférieurs.

Je résolus, dès lors, de ne plus rien demander aux autres, mais d'arriver à gagner sa confiance au point qu'elle me dît tout.

Je fermai les yeux ; je me supposai près d'elle : je sentais sa tête appuyée à mon épaule, ses cheveux effleuraient mon visage, son souffle se mêlait à l'air tiède et parfumé que je respirais. D'une voix basse, hésitante, entrecoupée, elle me racontait l'histoire de son cœur, ses espérances, ses joies, ses déceptions, ses tristesses, son mépris des choses réelles, ses aspirations vers l'inconnu ; sa parole s'alanguissait ou se pressait selon les péripéties de la narration. Les pleurs qui coulaient de ses paupières attiraient mes pleurs ; deux larmes tombaient, l'une de ses yeux, l'autre des miens, sur nos mains entrelacées, et se mêlaient ensemble, pures et limpides comme deux gouttes de la rosée de mai. Un sentiment d'une douceur infinie, chaste comme l'amitié, doux comme l'amour, immatériel comme le dévouement, s'allumait dans nos deux âmes et nous enlevait à la terre pour nous donner un

aperçu de la vie des anges qui espèrent en Dieu, vivent en Dieu, aiment en Dieu !

– Oh ! m’écrai-je en me levant, ce serait le paradis sur la terre, ce serait le ciel en ce monde.

Je fis quelques pas au hasard sans savoir où j’allais ; puis, me retournant et rouvrant mes yeux aux choses de ce monde, je vis à quelque distance de moi Zoé et Gratien qui causaient tout bas en me regardant et en ayant l’air de me plaindre.

– Oh ! ne me plaignez pas, leur dis-je, vous n’êtes qu’heureux, vous, tandis que moi... oh ! moi, j’ai l’ange de l’espérance dans le cœur !

XIII

À partir de ce moment, je ne sais plus comment le temps passa.

J'étais appuyé contre un arbre, perdu dans des rêves d'une douceur infinie, lorsque je fus tiré de mon extase par Gratien, qui venait me dire que madame de Chamblay était arrivée, et que le bal commençait.

Je m'élançai vers la grande pièce destinée à l'atelier, et qui, après avoir servi de salle à manger, allait servir de salle de bal.

Elle était éclairée par un lustre et des candélabres apportés du château. J'avoue que j'avais, pour mon compte, entièrement oublié ce détail ; la comtesse y avait suppléé.

Elle causait avec Zoé, peut-être de moi ; car les deux femmes cessèrent de parler dès qu'elles me virent ; la comtesse souriait de ce sourire

triste qui lui était habituel.

Il resta sur ses lèvres, mais pâle et infécond, comme un rayon de soleil d'hiver.

La comtesse avait changé de toilette : au lieu du chapeau de paille de riz, de la robe gris-perle, à volants de dentelle noire, qu'elle portait le matin, elle était coiffée en cheveux, avec une couronne de pervenches naturelles, et était habillée d'une robe de crêpe blanc relevée par une guirlande de fleurs pareilles à celles de la coiffure.

Au reste, pas un bijou. Sa mise, à la rigueur, pouvait être celle d'une paysanne ayant du goût.

Je m'avançai vers elle ; sans doute, ma physionomie exprimait la quiétude de mon cœur, car elle me regarda avec étonnement.

– On m'a parlé d'arrangements arrêtés à l'avance, madame ; ont-ils été approuvés par vous ? lui demandai-je.

– Relativement à la contredanse ?

– Oui ; n'est-ce pas l'affaire importante du moment ?

Elle sourit avec un mouvement de tête d'une grâce suprême, mais en même temps d'une tristesse infinie.

– Je danse avec le marié, dit-elle, et ensuite vous dansez avec moi.

– Après quoi, vous vous retirez, n'est-ce pas ?

– Je suis d'une mauvaise santé, et l'on me recommande de ne pas veiller trop tard.

Je tirai ma montre.

– Il est neuf heures, dis-je.

– Oh ! fit la comtesse, nous avons deux heures ; aujourd'hui, c'est fête ! le docteur me pardonnera cet extra.

– Le docteur, oui ; mais les autres ?

– Quels autres ? demanda-t-elle.

– Hélas ! repris-je, vous savez bien ce que je veux dire.

Elle poussa un soupir et baissa la tête.

– Où est Gratien ? dit-elle. Dansons.

Gratien tirait ses gants, qui avaient grand-

peine à entrer ; on n'avait pas prévu, chez Provost ni chez Jouvin, une main gantant neuf points et demi.

Il parvint à les mettre, grâce à un crevé entre le pouce et l'index.

Il offrit la main à la comtesse avec assez de désinvolture. La bonté de madame de Chamblay donnait de la grâce aux plus humbles, en leur enlevant la gêne.

Nous nous mêmes en place ; un instant nous y fûmes seuls.

– Eh bien ? dit madame de Chamblay en regardant le reste des convives de Gratien et de Zoé.

– Dame ! fit un paysan.

– Oh ! si madame la comtesse le permet, répliqua un autre, on dansera tout de même.

– Eh ! sans doute, qu'elle le permet, dit Gratien. Voyons, tout le monde en place !

Chacun se précipita vers sa danseuse. On voyait que, d'avance, les choix étaient faits ; la manœuvre s'opéra donc sans confusion.

Les deux violons, renforcés d'un cornet à pistons, donnèrent le signal ; les figures s'entrelacèrent.

Quelle étrange chose que ce monde ! Parmi les vingt-cinq ou trente personnes qui se trouvaient là, une seule avait, aux yeux du vulgaire, tout ce qu'il fallait pour être heureuse : jeunesse, aristocratie, fortune, beauté, et cependant il n'y avait qu'à jeter un regard sur la pauvre créature pour comprendre, sans avoir besoin de l'interroger, qu'elle eût volontiers échangé son avenir, s'il eût pu surtout emporter avec lui le passé, contre celui de la plus pauvre des paysannes qui la coudoyaient.

Cependant, peu à peu, au contact de mes mains, qui frémissaient chaque fois qu'elles touchaient la sienne, il me sembla qu'elle s'animait ; elle releva et secoua la tête comme un arbre secoue ses feuilles pour en faire tomber la rosée ; son teint pâle prit une légère teinte de carmin, l'œil s'anima, et il fut facile de comprendre que l'étincelle pouvait devenir un rayon. La femme luttait contre la statue, le sang

persistait à s'infiltrer dans le marbre.

La contredanse finie, la comtesse, au lieu de danser vis-à-vis de moi, allait danser avec moi.

Elle prit mon bras, sans attendre que j'allasse lui demander le sien. Il y avait, de sa part, un effort visible à me traiter comme une connaissance, plus même, comme un ami.

Mais, au frissonnement de sa main, au tremblement de sa voix, à l'hésitation de son regard, il était facile de voir que je n'étais pas plus pour elle un ami qu'un étranger.

Je n'eusse pas osé espérer qu'elle m'aimât encore, mais j'étais sûr qu'elle me craignait déjà.

Je comprenais que je pouvais rester près d'elle sans lui parler, plutôt que de lui parler de choses indifférentes.

Aussi, à peine échangeâmes-nous quelques mots pendant la contredanse. Ces mots, ceux qui les auraient entendus eussent été bien embarrassés de leur donner un sens.

Nous avions déjà une langue à nous, que nous pouvions parler devant les étrangers, sans qu'elle

fût comprise par eux.

Après la contredanse, je reconduisis la comtesse.

– Ainsi, lui demandai-je, vous vous en allez à onze heures, c'est-à-dire dans une heure ?

– Oui, me dit-elle.

– Avez-vous votre voiture ?

– Non. Nous sommes à cinq cents pas du château, et j'ai une pelisse ; d'ailleurs, je ne pouvais pas venir en voiture à la noce d'une pauvre paysanne.

– Vous avez, je le sens bien, toutes les délicatesses du cœur. Comment retournerez-vous au château ?

– Je me ferai reconduire par Gratien.

– Trouveriez-vous bien inconvenant que je vous reconduisise ?

Elle me regarda.

– Pas moi, dit-elle ; j'ai grand bonheur à me trouver avec vous.

– Mais d'autres y trouveraient à redire, n'est-

ce pas ?

– Peut-être.

– Quelqu'un peut nous accompagner.

– Qui cela ?

– Joséphine, votre nourrice, la gardienne du château de Juvigny.

– Vous avez raison.

– Ainsi je vous ramène au château, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Merci ; il me semble que j'ai des milliers de choses à vous dire, dont je ne trouverai probablement pas une seule quand je serai près de vous.

– Parlez, ou taisez-vous, dit la comtesse en souriant : ce qu'il y a de plus doux après les paroles d'un ami, c'est son silence.

– Pour cela, il faut comprendre aussi bien le silence que les paroles.

– Le silence est quelquefois plus intelligible que les paroles, et c'est pour cela qu'il est

quelquefois aussi plus dangereux.

– Il faut, pour admettre cette théorie, supposer entre les individus certains effluves magnétiques.

– Qui existent, dit la comtesse.

– Vous le croyez ?

– J’en suis sûre.

– Si je vous demandais une preuve ?

– Je vous en donnerais une que je devrais peut-être garder pour moi.

– Laquelle.

– Hier, lorsque vous êtes entré dans l’église, j’étais agenouillée, et je priais.

– Oh ! je vous ai reconnue à l’instant même où je vous ai aperçue.

– Et moi, je vous ai deviné.

– Vous m’avez deviné ?

– Aussi distinctement que si je vous eusse vu dans une chambre obscure.

– Et cependant, lorsque vous m’avez reconnu avec les yeux du corps, vous avez tressailli

comme à l'aspect d'un objet inattendu.

– Parce que je m'effraye parfois des mystères de mon organisation ; si j'étais née en Écosse, on eût dit que j'avais la double vue.

– Alors, vous êtes une femme de première sensation ?

– Tout à fait : on m'est sympathique ou antipathique à première vue.

– Et vous ne revenez point sur cette impression ?

– Je n'ai jamais eu occasion de reconnaître que je me fusse trompée. Il y a plus, je pressens ceux-là qui doivent avoir sur ma vie une influence heureuse ou fatale.

– C'est un don du ciel ; vous pouvez fuir vos ennemis et vous rapprocher de vos amis.

La comtesse secoua la tête.

– La place que la femme tient dans notre société est si étroite, dit-elle, qu'il lui est difficile d'aller à la joie, ou de s'éloigner du malheur.

– Puis-je espérer que vos pressentiments

m'ont mis au nombre de ceux dont l'influence sur votre vie doit être heureuse ?

– Il me semble que vous me rendrez un jour un grand service ; lequel, je ne saurais le dire.

– Vous ne pouvez point préciser ?

La comtesse, par un puissant effort de sa volonté, parvint à s'isoler un instant.

– L'eau, le feu, le fer... ; non, ce n'est rien de tout cela, murmura-t-elle ; et cependant il me semble que vous êtes destiné à me sauver la vie.

– Dieu le veuille ! m'écriai-je avec un tel élan, que la comtesse mit en souriant un doigt sur sa bouche pour m'indiquer que je parlais à la fois et trop haut, et avec trop de véhémence.

– C'est la nuit, c'est l'obscurité... je n'y vois rien, dit-elle ; je suis dans une cave ou dans un tombeau.

Puis, souriant :

– Il faudrait que je fusse endormie, j'y verrais mieux.

– Vous voyez en dormant ? lui demandai-je.

– Dans ma jeunesse, oui, j’étais une excellente somnambule, à ce que disait ma belle-mère, du moins ; il m’est arrivé vingt fois de trouver une broderie avancée ou un dessin fini, sans que je pusse m’expliquer le progrès autrement que par un travail nocturne, dont je ne conservais aucun souvenir.

– J’ai bien envie d’essayer, dis-je, si j’aurais quelque puissance sur vous.

– N’essayez jamais, dit-elle, je vous en prie.

– Jamais ?

– À moins que je ne vous le dise moi-même.

– Et je puis espérer qu’un jour, vous-même, vous aurez recours à moi ?

– Peut-être ; seulement, donnez-moi votre parole d’honneur que jamais, à mon insu, vous n’abuserez contre moi de la confiance que je viens de vous faire.

– Jamais, sur ma parole d’honneur.

Elle me tendit la main.

Dix heures et demie sonnèrent ; la comtesse se

leva.

– Déjà ? lui dis-je.

– Vous êtes la seule personne ici avec laquelle j'aie du plaisir à causer, et je ne puis causer éternellement avec vous ; mieux vaut donc que je rentre au château.

– Séparé de vous par le corps, serai-je au moins quelques instants encore, après vous avoir quittée, réuni à vous par la pensée ?

– Je vous répondrais non, que vous ne le croiriez pas ; la pensée est le métal le plus malléable qui existe au monde : la séparation ne la brise pas ; contre elle, l'éloignement est impuissant ; elle s'étend au-delà des horizons, elle se prolonge à l'infini, elle traverse les montagnes, les fleuves, les océans ; laissez l'extrémité de votre pensée dans ma main, et faites le tour du monde par l'orient, vous pourrez, en revenant par l'occident, nouer le bout que rapportera votre main à celui qu'aura gardé la mienne.

– Vous pouvez maintenant m'ordonner de

vous quitter et de faire mille lieues ; après des paroles comme celles-là, il n'y a plus d'absence.

– D'ailleurs, dit la comtesse en faisant un mouvement pour lever les yeux au ciel, n'existe-t-il pas un lieu où, tôt ou tard, on se réunit pour ne plus se quitter ?

– Vous êtes de la nature des anges, et vous aspirez au séjour des anges ; mais, moi, le poids de mon corps me retient à la terre. Si vous partez avant moi, donnez-moi la main ; seul, j'aurais trop de peine à vous rejoindre.

Elle s'était levée et avait pris mon bras ; Zoé accourut à elle.

– Vous partez, madame la comtesse ? demanda la jeune femme.

– Oui, répondit-elle.

Puis, posant sa main sur sa tête :

– Reçois, ma pauvre enfant, dit-elle, le souhait d'une femme qui t'aime comme une sœur, mieux encore, comme une mère. Sois heureuse ! La Providence vous a donné le premier et le plus solide élément d'un bonheur durable : un amour

mutuel. Heureux ceux-là qui, la main dans la main, peuvent dire, le jour où le prêtre les bénit au nom du Seigneur : « Seigneur, nous nous aimons ! »

Elle embrassa Zoé au front, tendit la main à Gratien, prit congé des autres invités par une inclination de tête, fit signe à Joséphine de nous suivre, et sortit en s'appuyant à mon bras.

XIV

Je fis un tiers du chemin sans prononcer une seule parole ; elle non plus ne parlait point ; mais chacun de nous, c'était évident, tâchait de lire, autant que possible, dans le cœur de l'autre.

– Vous étiez heureux, tout à l'heure ; pourquoi êtes-vous triste maintenant ? me demanda la comtesse tout à coup et sans transition.

– Je ne suis pas triste, je suis seulement rêveur, lui répondis-je.

– Voulez-vous m'expliquer cela ?

– Oh ! bien volontiers.

– Je vous écoute, dit-elle.

Et elle ralentit le pas.

– Il y a un an à peu près, lui dis-je, que j'éprouvai une des plus profondes douleurs que l'on puisse éprouver : je vis mourir ma mère.

– Dieu m’a épargné cette douleur, à moi, me dit-elle : ma mère est morte en me donnant le jour.

– Sous le poids de cette douleur, je crus qu’il n’y avait plus pour moi une seule joie au monde ; il me sembla que la tombe de ma mère s’était ouverte dans mon cœur même, et que dans cette tombe allaient s’engloutir, au fur et à mesure que Dieu me les enverrait, les riantes illusions de la vie. Tout ce que j’avais de larmes dans les yeux, je les ai versées. Je me suis nourri de mon amertume jusqu’à ce que ma main, lassée, en écartât la coupe de mes lèvres ; ce fut la première lassitude qu’éprouva ma douleur. Je m’éloignai des objets qui me rappelaient la pauvre morte ; mais je me mis à la recherche de paysages désolés comme mon cœur, je demandai à l’Océan ses tempêtes, pour les comparer à celles de mon âme, et je vis des gouffres plus profonds, des abîmes plus insondables dans l’homme que dans la mer ; puis je m’aperçus que ces mornes plages lassaient mon regard, que cet Océan bouleversé fatiguait mon oreille ; je revins chercher les calmes horizons où le vent murmure dans le

feuillage des trembles, où les ruisseaux coulent à l'ombre des saules pleureurs ; j'y trouvai, non point l'absence de la tristesse, mais le sommeil de la douleur. C'est pendant cette période que je vous connus, madame ; vous m'apparûtes comme le génie de la mélancolie qui eût emprunté les ailes d'azur de l'espérance ! ma poitrine retrouva les doux soupirs, ma lèvre les sourires désappris. Il est vrai que je croyais alors que je ne sourirais jamais plus qu'en soupirant ; mais encore cette fois je me trompais, et, un jour, je surpris un sourire sur ma bouche, tandis que le soupir qui ne pouvait monter jusqu'à lui retombait au fond de mon cœur. Enfin, hier, aujourd'hui, ce soir, j'ai tout oublié, et le bonheur, un bonheur inconnu, nouveau, inespéré, a séché jusqu'à la fraîcheur de ma dernière larme, et, chose étrange ! je n'ai pas un remords pour ma douleur oubliée ; je me suis retrouvé au milieu du bruit ; j'ai pris part à une fête ; le son des instruments joyeux a résonné à mon oreille ; et moi, fils pieux, qui me croyais vêtu d'un deuil éternel, j'ai pris ma part du plaisir et de la gaieté des autres hommes. Voilà à quoi je réfléchissais, madame, quand, après m'avoir vu

heureux, vous avez cru me voir triste ; ce qui vous semblait de l'abattement n'était que de la rêverie.

– Heureux celui qui n'a reçu du ciel que les douleurs qui peuvent être consolées ! dit la comtesse.

– Il y en a donc d'inconsolables ?

– Il y en a d'inguérissables, du moins.

– J'avais cru que la perte d'une mère était de celles-là.

– Non, car vous croyez à l'immortalité de l'âme, n'est-ce pas ?

– Je n'ose y croire, je me contente de l'espérer.

– Mais, si l'esprit de ceux qui nous ont aimés leur survit, cet esprit, vous n'en doutez pas, a conservé pour nous tout l'amour qu'éprouvait le cœur.

– Oui, en se purifiant encore à la flamme céleste.

– Votre mère vous aimait ?

– L’amour d’une mère est la seule chose que l’on puisse comparer à la puissance de Dieu.

– Eh bien, comment voulez-vous que cet amour exige une douleur éternelle ? Il aimerait mal, celui qui, partant pour toujours, imposerait à celui qui reste un regret qui n’aurait pas d’allègement. C’est votre mère qui, invisible, mais toujours présente, marchant devant vous comme ces divinités que les poètes antiques cachent dans un nuage, c’est votre mère qui vous a éloigné de la chambre mortuaire, qui vous a conduit près des océans, qui vous a mis en face des tempêtes et qui, de son souffle impalpable chassant les nuages de votre front, de sa main invisible séchant les larmes de vos yeux, vous conduisit, comme sur un tapis toujours plus doux, toujours plus riant, des âpres rivages de la mer dans nos paysages calmes et verdoyants. Elle avait son but, cette ombre adorée qui vous guérissait ainsi peu à peu : c’était de vous ramener des portes de son tombeau aux lumineuses splendeurs de la vie ; vous y êtes, ou vous croyez y être ; eh bien, pensez vous qu’elle regrette votre tristesse, qu’elle réclame vos

soupirs, qu'elle aspire à vos larmes ? Non ; elle est là, près de vous, elle marche à vos côtés, elle sourit à votre bonheur, elle murmure tout bas : « Sois heureux, mon fils ! sois heureux ! »

– Ah ! vous aviez bien raison, lui dis-je, vous êtes véritablement douée de la double vue.

Et je fus près d'ouvrir les bras et d'étreindre l'air limpide et transparent de la nuit, en disant : « Ma mère ! ma mère ! »

Nous retombâmes dans notre premier silence, et nous arrivâmes ainsi, sans nous être dit une seule parole, jusqu'à la charmante église de Notre-Dame-de-la-Culture, qui, debout sur son piédestal de rochers, dressait, au milieu des ténèbres, son clocher découpé à jour.

– Tournons-nous l'église, ou traversons-nous le cimetière ? demandai-je à la comtesse. Je crois que, par ces deux routes, on va au château.

– Traversons le cimetière, répondit madame de Chamblay ; j'ai quelque chose à vous montrer.

Nous montâmes les quinze ou vingt marches qui conduisent au rustique campo-santo,

qu'aucune porte ne ferme, qu'aucune barrière ne clôt ; on dirait une allusion à la mort contre laquelle, comme l'a dit un poète, « il n'y a ni garde, ni grille, ni muraille ». À la dixième ou douzième marche, j'arrêtai Edmée.

– Écoutez, lui dis-je.

Des notes d'une admirable sonorité s'égrenaient dans les airs.

– C'est mon rossignol, dit-elle.

– Comment ! votre rossignol ?

– Oui, je l'ai trouvé, il y a deux ans, tombé hors du nid ; je l'ai recueilli et élevé. À mesure que les plumes lui sont venues, je l'ai apporté dans le cimetière et habitué peu à peu à un buisson. Le jour où j'ai cru qu'il pouvait vivre sans mon aide, je l'y ai laissé ; tout l'été, je l'y ai vu ; il ne chantait pas encore. À l'hiver, il est parti ; puis, un matin du printemps suivant, au mois de mai, en venant à l'église, tout à coup j'ai entendu chanter un rossignol : c'était le mien !

Nous achevâmes de monter les marches ; nous passâmes derrière l'église, et nous allâmes droit

au mélodieux buisson.

La première fois, à mon approche, l'oiseau s'était tu ; mais, cette fois, comme s'il eût reconnu sa mère d'adoption, il continua de chanter.

À quelques pas du mur auquel était adossé le buisson, et en face d'un terrain planté de saules pleureurs et semé de pervenches pareilles à celles qu'elle portait dans ses cheveux et à sa robe, Edmée s'arrêta.

– Pourquoi, lui demandai-je, avez-vous choisi plus particulièrement cet endroit pour en faire la patrie de votre rossignol ?

– Parce que c'est ma patrie, à moi, répondit la comtesse avec son sourire triste.

– Je ne vous comprends pas.

– Vous ne comprenez pas que, le château de Chamblay étant à deux cents pas d'ici, que l'église de Notre-Dame-de-la-Culture étant son église, et le cimetière, par conséquent, son cimetière, l'endroit m'ait plu ? Vous ne comprenez pas que, dans un moment de tristesse,

j'aie dit : « On doit être bien là, la tête appuyée à ce mur, couchée à l'ombre de ces saules, sous ces pervenches qui semblent des étoiles ; on doit être bien là pour dormir pendant l'éternité », et que j'aie acheté cette place, et que j'y aie fait faire un caveau, et que j'y aie mis à tout hasard ce rossignol ?

– Ô Edmée ! lui dis-je en lui serrant le bras.

Elle ne parut point s'apercevoir que je l'avais appelée par son nom de baptême, et continua :

– Bon ! ce sont là des précautions sans conséquence, comme de faire son testament et de se confesser ; les prêtres et les notaires vous le diront : on ne meurt point pour cela.

– Dans tous les cas, lui dis-je en essayant de sourire, votre rossignol vous est infidèle.

– Comment cela ?

– Vous le voyez, ce buisson ne fait point partie de votre terrain, et il a adopté une tombe qui, par bonheur, n'est point la vôtre.

– Oui, dit la comtesse, il a adopté la tombe d'une pauvre enfant de quinze ans, douce, belle,

charmante, et qui eût bien voulu ne pas mourir, elle ; mais la mort est ainsi faite, non seulement inflexible, mais haineuse. Nous la couchâmes là, l'année dernière. Elle m'aimait beaucoup, et, en mourant dans mes bras, elle demanda deux choses : c'était, la première, de la faire enterrer le plus près possible de l'endroit où je serai un jour enterrée moi-même... Voilà comment mon rossignol chante sur sa tombe. Je le lui prête ; mais, un jour, je le lui reprendrai.

– Oh ! mon Dieu ! lui dis-je, pouvez-vous avoir des idées si sombres, si tristes ?

Elle sourit.

– Et qui vous dit que ce ne sont point mes idées gaies, à moi ? Il sait bien cela, au reste, l'ami des morts, qu'il appartient, non à la pauvre Adèle, mais à moi ; vous allez voir.

Elle se détacha de mon bras et s'avança vers la pierre du caveau qui faisait saillie sur le sol.

Je voulus la suivre.

– Non, dit-elle, restez là, vous l'effraieriez.

Je restai.

La comtesse alla jusqu'à la pierre, et se coucha dessus, accoudée sur son bras.

Aussitôt le rossignol quitta le buisson, vint se percher sur une branche de saule directement au-dessus de la comtesse, et se mit à chanter.

La lune, en ce moment, sortit d'un nuage et jeta un de ses rayons sur ces saules, sur cette tombe et sur la comtesse couchée dessus.

Elle était si immobile et me parut si pâle, que je frissonnai, et, m'élançant vers elle et la soulevant dans mes bras :

– Oh ! m'écriai-je, pas une minute, pas une seconde de plus ; ne tentons pas Dieu !

Et je l'éloignai de cette terre mortuaire pour la ramener dans le chemin.

L'oiseau, effrayé par mon approche, s'était envolé.

– Partons ! partons, repris-je ; je ne veux pas que vous restiez plus longtemps ici.

Edmée appela Joséphine. La bonne femme était allée s'agenouiller sur une tombe qui n'avait ni pierre, ni croix, ni buisson, ni saule, ni

rossignol, mais qu'elle reconnaissait cependant dans l'herbe au milieu des autres.

C'était celle de son mari.

Elle nous rejoignit à l'entrée ou plutôt à la sortie du cimetière, et nous continuâmes notre chemin vers le château.

– Et la seconde chose que vous aviez promise à Adèle, demandai-je au bout d'un instant, quelle était-elle ?

– De lui faire son épitaphe.

– Alors ces vers que j'ai lus, que j'ai retenus, qui sont restés dans ma mémoire, où plutôt dans mon cœur, ces vers :

*Elle aurait eu quinze ans à la saison nouvelle
Un soir, elle tomba, beau lis battu des vents.
Ô terre de la mort, ne pèse pas sur elle,
Elle a si peu pesé sur celle des vivants !*

– Ces vers, interrompit la comtesse, disent mal

ce que j'eusse voulu bien dire, voilà tout.

Comprenez-vous, mon ami, quel abîme de poésie et de tristesse était ce cœur ?

Encore une fois, nous retombâmes dans le silence et nous atteignîmes la grille du château sans avoir prononcé une parole.

Je sentis qu'arrivé là, il fallait prendre congé de la comtesse.

– Madame, lui dis-je, au moment de vous quitter, – pour combien de temps, hélas ! je n'en sais rien, – j'ai une restitution à vous faire.

– Laquelle ? demanda la comtesse étonnée.

Je tirai de ma poitrine la bague qu'elle m'avait donnée pour les habitants du Hameau, j'ouvris le ressort de la chaîne qui soutenait la bague, et je la lui tendis.

– Cette bague, lui dis-je.

La comtesse tressaillit, et, s'il eût fait jour, je l'eusse vue rougir.

– Cette bague n'est plus à moi, dit-elle, je vous l'ai donnée.

– Oui, lui répondis-je, mais un scrupule me retient.

– Lequel ?

– Ce n'est point à moi qu'elle a été donnée, c'est aux incendiés du Hameau.

– Ne leur en avez-vous point donné le prix ?

– Si fait, madame.

– Alors, vous avez accompli mes intentions. Quant à la possession actuelle de cette bague, un autre l'eût achetée ; vous avez pris les devants : j'aime mieux qu'elle soit entre les mains d'un ami qu'entre celles d'un étranger.

– Mais, vous le voyez, lui dis-je, elle n'était pas dans les mains d'un ami... elle était sur son cœur !

– Qu'elle reste où elle était.

Et la comtesse fit un mouvement pour passer le seuil de la grille, que Joséphine tenait ouverte.

– Pardon, madame, lui dis-je tout tremblant, permettez un échange.

Le sourcil de la comtesse se fronça.

– Oh ! attendez, lui dis-je.

– J’attends.

– Prenez cette clef.

Et je lui présentai une clef, en effet.

– Qu’est-ce que cette clef ? demanda-t-elle.

– Celle de cette petite chambre que vous eussiez voulu revoir une dernière fois avant que le comte de Chamblay eût vendu Juvigny.

– Je ne comprends pas, dit la comtesse.

– Joséphine vous dira tout, lui répliquai-je.

Et, la saluant avec un profond respect, je m’éloignai.

À peine avais-je fait trente pas, que j’entendis un doux mot qui traversait doucement l’espace.

C’était la comtesse qui me criait : « Merci ! »

XV

Ô mon ami, que les premières sensations d'un véritable amour, à quelque âge qu'elles nous prennent, sont une enivrante chose ! Peut-être ai-je été plus vivement heureux, jamais je ne l'ai été plus complètement que cette nuit où je quittais Edmée avec la certitude de laisser en elle une portion de moi, comme j'emportais en moi une portion d'elle, et où je m'en allais le front ceint de ce mot *merci*, comme d'une couronne de roses.

J'étais arrivé sur cette limite extrême de la terre qui, si on la dépassait, ne serait plus la terre, mais le ciel.

Et, chose singulière, c'est qu'aucune pensée charnelle ne se mêlait à cette source d'amour, née dans mon cœur, et qui débordait de mon cœur. Il me semblait qu'il se faisait chez Edmée un partage tout naturel du corps et de l'âme. Le

corps était à son mari, mais l'âme était à moi.

Pour le moment, je n'en demandais pas davantage ; de même que mon esprit était tout entier sous l'influence des instants que je venais de passer avec elle, j'étais certain que, de mon côté, j'avais laissé dans sa mémoire une empreinte indélébile, et tout ce que j'avais fait d'inspiration, histoire de la bague, achat du château de Juvigny, don de la maison de Gratien, n'eût pas mieux réussi, quand c'eût été l'effet d'un calcul.

Je me trouvais maintenant mêlé non seulement à ses souvenirs, mais encore à sa vie.

Elle m'avait déjà parlé du présent ; la première fois qu'elle me reverrait, elle me parlerait du passé.

Seulement, quand la reverrais-je ?

Pour cela, je m'en rapportais à Dieu, qui, par un concours de circonstances si inattendues, avait déjà rapproché et mis en contact nos deux existences, lesquelles, selon les probabilités, devaient s'écouler loin l'une de l'autre.

Je revins par la route que j'avais suivie avec elle ; je sentais, pour ainsi dire, son bras appuyé au mien ; je repassai à travers le cimetière ; le rossignol chantait, la lune tamisait sa douce lumière à travers les branches des saules ; je regardai, les mains jointes et les larmes aux yeux, cette pierre où, un instant auparavant, elle était couchée, et il me semblait que je n'eusse rien demandé de plus au Seigneur que de dormir là, côte à côte avec elle, pendant l'éternité.

J'entendais les grincements des violons et les éclats métalliques du cornet à pistons. Je pensai qu'il était temps d'aller me montrer aux danseurs : on m'avait vu sortir avec madame de Chamblay, il était bon que l'on me revît seul.

Je rentrai dans un intervalle de repos ; je pris congé de Zoé par un baiser sur le front, de Gratien par une poignée de main, et je rentrai au *Lion d'or*.

Rien ne me retenait plus à Bernay ; essayer de revoir Edmée eût été une imprudence ; des yeux jaloux et perçants étaient fixés sur nous ; il fallait, autant que possible, qu'ils ne vissent rien de plus

que ce qu'ils avaient déjà surpris.

D'ailleurs, j'emportais assez de bonheur avec moi pour attendre, même dans la plus complète solitude, qu'un événement quelconque me ramenât en présence de madame de Chamblay.

Je n'avais pas oublié l'invitation du comte pour ouvrir la chasse avec lui ; mais s'en souviendrait-il ?

La chasse s'ouvrait le 3 septembre, nous étions au 20 août ; ce n'était que treize ou quatorze jours à attendre.

J'éprouvais une étrange indifférence à l'endroit de M. de Chamblay. Sans être de mœurs austères, j'avais toujours ressenti une profonde répugnance à faire la cour à une femme mariée ; or, voilà que je m'étais pris d'un amour profond et invincible pour la comtesse, sans même songer qu'elle avait un mari et sans éprouver en rien cet éloignement que j'avais toujours ressenti pour la femme qui n'est pas libre. Je pressentais vaguement qu'il y avait, entre le comte et sa femme, quelque mystère qui me permettait de l'aimer sans jalousie et sans remords.

D'ailleurs, je l'ai déjà dit, c'était le cœur de la comtesse que j'ambitionnais, c'était cette douce et tendre portion de l'amour qui touche à la fraternité ; et, quand j'avais entendu la petite Éliisa l'appeler *maman*, le sentiment qui m'avait si cruellement étreint le cœur, ce n'était pas l'idée du rapprochement conjugal qui avait donné le jour à cet enfant, c'était le regret qu'une portion de ce cœur, que je voulais posséder tout entier, me fût enlevée par l'amour maternel.

Comme j'avais été heureux d'apprendre qu'Edmée, orpheline comme fille, à peu près veuve comme femme, ne tenait à rien au monde sur la terre, et, en échange de tout mon amour, pourrait me donner tout le sien !

Aussi la sérénité de mon visage frappa-t-elle Alfred.

– Bon ! dit-il ; il ne faut pas demander si la noce était gaie et si la dame de nos pensées y était.

– Quelle noce ? demandai-je à Alfred, auquel je n'avais fait aucune confidence.

– Bon ! la noce de Gratien le menuisier avec Zoé, la sœur de lait de madame de Chamblay.

– Comment sais-tu que je viens de la noce ?

– Je t’ai fait espionner.

– Comment ! tu m’as fait espionner ?

– Oui, je m’essaie. J’ai voulu savoir l’aptitude que j’aurais à commander une escouade de mouchards.

– Je ne te comprends pas ; mais, en tout cas, si tu espionnes, j’espère que c’est pour ton compte.

– Tu vas comprendre, mon ami. Tu vois un homme qui cultive dans ce moment-ci le champ planté d’arbres à pommes d’or que l’on appelle l’élection : un des députés du département de l’Eure est mort ; je me mets sur les rangs pour le remplacer. J’ai déjà fait ma circulaire ; la voici. Je promets à mes mandataires des chemins de fer, des ponts, des canaux. Je vais faire d’Évreux une Venise et de Louviers un Manchester. Une fois nommé, tu devines bien que je rentrerai dans les bornes modestes d’un budget de huit cents millions. Tu comprends qu’avec mes talents

administratifs et mon éloquence tribunitienne, je ne demeurerai pas longtemps simple député ; je serai de toutes les commissions, on me nommera du conseil d'État ; puis, au premier changement de ministère, j'attraperai un portefeuille. – Le portefeuille qui convient à un grand administrateur comme moi, c'est celui de l'Intérieur ? Le véritable préfet de police, celui qui demeure rue de Jérusalem, n'est que son premier commis. Eh bien, mon ami, voici ce que je me suis dit : J'ai reçu avis que M. Max de Villiers – malgré son amitié bien connue pour le pauvre prince que nous avons eu le malheur de perdre – conspire contre le gouvernement...

– Comment ! interrompis-je, je conspire contre le gouvernement ?

– Laisse-moi donc continuer ! Je ne dis pas que tu conspires ; je suppose que j'aie reçu avis que tu conspirais ; eh bien, mon devoir est de te convaincre de conspiration ou de t'innocenter. Je lâche donc après toi mes mouchards ; il faut que je sache ce que tu fais jour par jour, heure par heure, minute par minute. Veux-tu voir dans ton

dossier le rapport qui m'a été envoyé sur tes faits et gestes ?

– Ma foi, oui.

– Le voilà : « Parti pour Alençon le 29 juillet ; le même jour a fait visite à un notaire nommé Desbrosses, fort connu pour ses opinions avancées. » Tu vois que les premiers indices sont contre toi.

– Mais, mon cher Alfred, je n'allais pas chez M. Desbrosses pour parler le moins du monde politique ; j'y allais...

– Ah ! si tu me dis pourquoi tu y allais, je n'aurai plus le mérite de l'avoir deviné.

– Continue alors.

– » Comme la conversation a eu lieu tête à tête, on ne sait pas si le susdit Max de Villiers a parlé politique ; le résultat visible de l'entretien a été l'achat du château de Juvigny. Le soir même, M. de Villiers est parti pour Paris et en est revenu avec cent vingt mille francs. » Est-ce exact ?

– Ma foi, oui, et je t'en fais mon compliment. Voyons, monsieur le futur ministre de

l'Intérieur ?

Alfred ramena les yeux sur son rapport et continua :

– » Pris une voiture à Alençon ; s'est fait conduire au château de Juvigny ; y est arrivé vers trois heures de l'après-midi. » Eh bien ?

– Mon cher ami, continue ; tu es déjà, dans mon esprit, à la hauteur de M. Lenoir.

– » À visité le château et y a couché. De retour à Évreux, après six jours d'absence. Le jour même du retour, a fait estimer une bague chez M. Bochard, joaillier dans la Grande-Rue ; mais, au lieu de la vendre, a acheté une chaîne de Venise, et a pendu la susdite bague à son cou. »

Je rougis malgré moi.

Alfred s'aperçut de ma rougeur.

– Je ne te demande pas si c'est vrai ou non, je te lis mon rapport. « Reparti pour Bernay ; logé au *Lion d'or*, achète chez maître Blanchard une petite maison rue de l'Église, moyennant trois mille francs. Parti pour Lisieux, y a acheté des instruments de menuiserie et des meubles. » Suit

le détail des instruments de menuiserie et des meubles que tu as achetés... Veux-tu le vérifier ?

– Non, inutile. Tu montes, pour moi, à la hauteur de M. de Sartine.

– Attends donc, attends donc ! « Est revenu à Bernay, a fait mettre à leur place, dans la maison achetée, les meubles et les instruments ; a commandé un repas de noces à l'hôtel du *Lion d'or*, à la condition que ce repas de noces serait servi dans la maison de la rue de l'Église. »

– Je dois dire qu'aucun détail n'a échappé à ta perspicacité. Maintenant, reste à savoir ce que j'ai fait depuis avant-hier.

– Tu es arrivé depuis dix minutes, cher ami ; conviens qu'il n'y a pas encore de temps perdu ; j'attends mon dernier rapport.

En ce moment, la porte du cabinet d'Alfred s'ouvrit, et l'huissier lui remit une lettre de grand format.

– Par ma foi, dit-il, tu es servi à souhait, et le voici.

– Le rapport sur moi ?

- Le rapport sur toi.
 - Veux-tu me permettre d’ouvrir cette lettre ?
 - Comment donc ! j’allais t’en prier.
- J’ouvris la lettre et je lus :

*Rapport sur M. Max de Villiers,
journées des 18, 19 et 20 août.*

« 18 août.

» Reparti pour Bernay ; arrivé à l’hôtel à quatre heures de l’après-midi ; à six, est allé visiter l’église de Notre-Dame-de-la-Culture, n’en est sorti qu’au bout de trois quarts d’heure, dix minutes après la comtesse de Chamblay ; est resté dans le cimetière jusqu’à onze heures et demie du soir, est rentré au *Lion d’or* à minuit.

» 19 août.

» À été visité, à neuf heures du matin, par le menuisier Gratien Benoît, avec lequel il est sorti à dix heures moins un quart pour se rendre au château de Chamblay, où attendait la fiancée du susdit Gratien ; parti pour la mairie à dix heures

et demie, entré dans l'église à onze heures moins cinq minutes ; donnait, en sortant, le bras à madame la comtesse de Chamblay... »

Alfred me regarda.

– C'est vrai, lui dis-je ; qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

– Rien ; continue.

Je continuai.

« Le soir, a ouvert le bal avec la mariée, a dansé la seconde contredanse avec la comtesse de Chamblay, l'a reconduite à son château, accompagnée d'une vieille femme nommée Joséphine Gauthier, l'a quittée à minuit, est revenu à la maison de la rue de l'Église, a pris congé des jeunes époux, est rentré au *Lion d'or*, et le lendemain, 20 août, c'est-à-dire aujourd'hui à huit heures du matin, est reparti pour Évreux, où sa première visite a été pour M. le préfet, dans le cabinet duquel il est en ce moment. »

– Qu'en dis-tu ?

– J'ai fort entendu vanter la police de M. Fouché ; mais je crois qu'elle était bien peu de chose près de la tienne.

– Alors, tu attesteras que je ferai un bon ministre de l'Intérieur ?

– En ce qui concerne la police, oui. Mais, voyons, dis-moi, que signifie cette plaisanterie ?

– Ce n'est pas une plaisanterie le moins du monde. Quand je t'ai rencontré sur le boulevard du Jardin-Botanique, à Bruxelles, je t'ai dit : « Dans trois mois, je serai préfet », et, au bout de trois mois, j'ai été préfet. Aujourd'hui, je te dis à Évreux, dans mon cabinet : Dans trois mois, je serai député, et, dans un an, ministre. Aussi vrai que j'ai été préfet dans le délai indiqué, dans le délai indiqué je serai député et ministre.

– Et tu n'as rien autre chose à ajouter ? demandai-je à Alfred en le regardant fixement.

– Si fait, dit-il.

Il baissa la voix et posa la main sur mon bras.

– J'ai à ajouter ceci, mon cher Max : Tu aimes

madame de Chamblay, et cet amour m'inquiète.

– Alfred !

– Ami, je suis encore le seul qui le sache, et ton secret est là, ajouta-t-il d'un ton grave et en posant la main sur sa poitrine, plus en sûreté, crois-moi, dans mon cœur que dans le tien ; mais ce que je sais, Max, un autre peut le savoir de la même manière. Il suffit de faire ce que j'ai fait, d'écrire au préfet de police d'envoyer un de ses agents. M. de Chamblay est un esprit taciturne ; je suis comme César, je me défie des faces maigres et pâles. Eh bien, suppose que M. de Chamblay conçoive quelques soupçons, suppose qu'il écrive au préfet de police, suppose que le préfet de police lui envoie un homme aussi habile que celui qu'il m'a envoyé, suppose encore une chose que je ne suppose pas, moi, mais dont je suis sûr, c'est que tu sois aimé comme tu aimes. On surprend M. Max de Villiers aux genoux de la comtesse...

– Et on leur brûle la cervelle à tous les deux ?

– Non.

– On provoque M. Max de Villiers et l'on se bat avec lui ?

– Non.

– Que fait-on, alors ?

– On met la comtesse dans un couvent, on la force de renouveler une procuration générale expirée ou près d'expirer, et en vertu de laquelle on a vendu cette terre de Juvigny, qui devait être sacrée au comte comme ayant été le berceau de sa femme, et on la dépouille du peu qui lui reste ; et le monde, sans donner raison à M. de Chamblay, n'ose plus lui donner tout à fait tort.

Je restai un instant interdit de cette conclusion.

– Et la philosophie de tout cela, demandai-je à Alfred, est-elle que je dois renoncer à madame de Chamblay ?

– Ce serait le plus sage, mais c'est tout bonnement impossible ; où tu en es de ton amour, mon pauvre Max ; tu renoncerais plutôt à la vie que de renoncer à lui. Non, la philosophie de tout cela est que tu avais besoin d'être prévenu, convaincu même pour prendre à l'avenir les

précautions nécessaires ; te voilà prévenu, te voilà convaincu, n'est-ce pas ? Tu as déjà le courage du lion, ajoutes-y la prudence du serpent. Quand tu iras, je ne puis pas te dire où, mais où tu meurs d'envie d'aller, regarde devant toi, derrière toi, autour de toi ; quand tu y seras arrivé, sonde les planchers, explore les cabinets, ouvre les armoires ; si c'est au rez-de-chaussée, réserve-toi une porte par laquelle tu puisses sortir ; si c'est au premier étage, une fenêtre par laquelle tu puisses sauter sur des plates-bandes comme Chérubin ; si c'est au second, un escalier dérobé par lequel tu puisses t'évader comme don Carlos ; si c'est au troisième, ma foi, arme-toi, défends-toi, et tue le diable avant que le diable te tue. Ce n'est peut-être pas précisément le conseil d'un préfet que je te donne là, mais c'est celui d'un ami.

Je serrai la main d'Alfred.

– Et je l'accepte comme tel, lui dis-je.

– Bien ! maintenant, le suivras-tu ?

– Je ferai de mon mieux pour cela.

– On ne peut pas demander davantage à un

homme. Et, maintenant que te voilà propriétaire dans le département, je te demande ton influence pour me faire nommer député.

– Tu le désires donc bien ?

– Autant que tu désires revoir madame de Chamblay, qui, sur mon honneur, est une adorable femme.

Sur quoi, Georges étant venu dire que le coupé était attelé, Alfred prit son chapeau et ses gants, m’offrit un cigare et en alluma un.

– Tu ne viens pas avec moi ? dit-il.

– Où cela ?

– Faire une visite d’élection.

– Non, merci.

– Tu as bien raison ! rêve, mon ami, rêve ! il n’y a dans ce monde de nécessaire que le superflu et de positif que l’idéal.

Et il sortit.

Une seconde après, la porte se rouvrit.

– À propos, dit Alfred en passant la tête par l’ouverture, défie-toi d’une certaine Nathalie ;

c'est une drôlesse capable de tout pour de l'argent.

XVI

Ma conversation avec Alfred m'avait laissé une certaine inquiétude dans l'esprit : je dis à Georges de me seller un cheval, et, sans attendre Alfred, je partis pour le château de Reuilly.

J'en étais arrivé à adorer la solitude de son parc et les ombrages de ses arbres. Il me semblait, quand je m'y promenais seul et que je laissais mes pensées suivre leur cours, que je voyais parfois glisser une chambre blanche dans l'épaisseur des massifs, que je suivais cette ombre et que, tout à coup, au détour d'une allée, je la voyais assise, rêveuse, sur un banc, ou inclinée, pensive, au bord de la rivière.

Cette ombre blanche, c'était Edmée ou plutôt l'âme d'Edmée, qui m'apparaissait muette, impalpable et fugitive, mais enfin qui faisait tout ce que peut faire une âme pour le corps et pour l'âme qui l'aiment.

Parfois, je songeais aussi à ce que m'avait dit Alfred. Sans qu'on pût rien dire de positif contre lui, M. de Chamblay avait une étrange réputation dans le département. Il était joueur, cela était bien connu ; mais on ajoutait que parfois, soit chagrin secret, soit entraînement naturel, il se laissait aller, dans ses soupers d'amis, à des ivresses pendant lesquelles ses divagations allaient jusqu'à la folie, ses emportements jusqu'à la fureur.

Il fallait bien qu'il y eût quelque mystère caché pour que la comtesse, cet ange de vertu, de résignation et de dévouement, fût malheureuse d'un malheur tel, qu'elle n'avait point la force de le cacher.

Et, chose singulière ! il me semblait comprendre instinctivement que tout le malheur de la comtesse ne venait pas de son mari, et qu'il y avait dans les gens qui l'entouraient une autre cause à ses tressaillements subits et à ses tristesses prolongées.

Une voix me disait : « C'est le prêtre ! »

Et alors je frissonnais.

Se défier d'un prêtre, avoir à craindre un prêtre me paraissait, à moi, homme d'éducation religieuse, cœur pieux bien plutôt qu'incrédule, une anomalie à laquelle je ne pouvais m'habituer. De temps en temps, les tribunaux nous révélaient bien quelque exécration, quelque assassinat abominable commis par un homme d'église : les noms des Maingrat et des La Collonge venaient bien de temps en temps frapper d'épouvante la société ; mais ces hommes, à tout prendre, étaient des monstres dans l'ordre physique, et, à quelque classe de la société qu'ils eussent appartenu, ils auraient, comme les Papavoine et les Lacenaire, été des exceptions dans le crime. Les sévérités de leur état, qui ont fait la vertu des autres, avaient fait leurs dérèglements à eux ; mais, enfin, je m'explique mieux la brutalité de frère Léotade que l'hypocrisie de Tartufe ; je plains l'un, je méprise l'autre.

En somme, tout cela restait vague et flottant dans mon esprit ; il me semblait que j'étais entré dans un monde où je coudoyais des êtres de forme indéterminée, comme ceux que l'on voit

dans les songes. Comme dans les songes, j'étais atteint de certaines craintes auxquelles je ne pouvais pas assigner une cause matérielle, mais seulement instinctive. Je sentais bien qu'un jour la lumière se ferait dans ce crépuscule ; mais, ce jour-là, tout au contraire de ceux qui, en se réveillant, sont débarrassés du danger imaginaire qu'ils couraient pendant leur sommeil, moi, ce serait au moment où mes yeux pourraient voir, où mon esprit pourrait comprendre, que j'entrerais dans un danger réel.

Trois jours s'écoulèrent ainsi sans que j'eusse même la pensée d'aller à la ville.

Le troisième jour, comme je me levais de table, on me dit qu'une paysanne déjà âgée me demandait.

Ce ne pouvait être que la vieille Joséphine Gauthier.

J'étais seul à table ; j'ordonnai à Georges de la faire entrer.

Je ne m'étais pas trompé : c'était Joséphine ; je la fis asseoir, tout joyeux, près de moi. Pour

quelque cause qu'elle vînt, elle avait quitté madame de Chamblay, la veille, et elle allait me donner de ses nouvelles. Avec cette bonne femme, qui avait été sa nourrice et qui l'aimait autant qu'elle aimait sa fille, et peut-être davantage, je pouvais parler d'Edmée tout à mon aise, et je ne craignais pas d'être trahi.

– Eh bien, lui demandai-je, et la noce, où en est-elle ?

– Comme vous pensez bien, répondit-elle, tout est fini. Le lendemain, on a mangé les restes de la veille, et, le surlendemain, ceux du lendemain ; mais ça ne pouvait pas durer toujours. Chacun s'est remis à son ouvrage, et maintenant il n'y paraît plus.

– Les jeunes époux sont contents et heureux ?

– Grâce à vous, monsieur le baron, qui êtes leur providence ; aussi m'ont-ils bien chargée de vous dire qu'après le bon Dieu et la comtesse, vous êtes ce qu'ils aiment le plus au monde.

– Et au château ?

– Au château, tout va bien aussi. La petiote est

un peu triste.

– Madame de Chamblay ?

– Oui.

– Et vous ne connaissez pas les causes de sa tristesse ?

– Non. Tout ce que je sais, c'est que son mari va faire une absence de quelques jours.

– Et vous croyez que c'est cela ?

– Du moins, quand il l'a quittée, après lui avoir annoncé cette nouvelle, je l'ai trouvée les yeux bien rouges : elle avait beaucoup pleuré.

– Elle ne vous a rien dit ?

– Si fait ; elle m'a dit : « En l'absence de mon mari, ma bonne Joséphine, j'irai passer un jour et une nuit à Juvigny ; je veux revoir ma petite chambre. » Je lui ai répondu : « Venez, madame la comtesse ; vous y serez bien reçue par votre vieille Joséphine, pour qui ce sera un beau jour que celui où elle vous reverra dans la maison de votre jeunesse. » Alors elle a poussé un gros soupir, et a dit quelques mots que je n'ai pas compris. « Ah ! lui ai-je dit, il y a quelqu'un qui

vous recevrait encore bien mieux que moi là-bas.
– Qui donc ? a-t-elle demandé. – Le propriétaire actuel, M. de Villiers. »

– Et qu’a-t-elle répondu à cela ?

– Rien ; seulement, elle a poussé un second soupir encore plus gros que le premier...

– Et croyez-vous, demandai-je à Joséphine, qu’il lui serait désagréable de me voir à Juvigny ?

– Il n’est jamais désagréable de voir les gens qu’on aime.

– Vous croyez donc, ma chère Joséphine, que madame de Chamblay a de l’amitié pour moi ?

– Ah ! çà, j’en répons. Si vous saviez comme elle regardait la clef de la petite chambre ! Je crois même qu’une ou deux fois elle l’a baisée.

– Cela prouve, non pas qu’elle m’aime, mais qu’elle aime sa chambre.

– Sans doute ; mais il y a une chose dont je suis sûre, c’est qu’elle l’aime encore mieux depuis que vous la connaissez.

– Qui vous fait croire cela ?

– Ses questions, donc.

– Elle vous a questionnée ?

– Ah ! jour du bon Dieu ! m'en a-t-elle demandé, de ces détails ! Et qu'est-ce que vous avez dit ; – et qu'est-ce que vous avez fait ; – et comment vous y êtes entré ; – et comment vous en êtes sorti ; – dans quelle chambre vous vous êtes assis, dans quel lit vous avez couché ; – si vous aviez l'air triste, si vous aviez l'air gai. C'est-à-dire qu'une fois que nous n'étions que nous deux, il n'était plus question que de vous.

J'éprouvais un indicible bonheur à entendre parler la bonne femme, et bientôt, à mon tour, je l'interrogeai sur Edmée, comme celle-ci l'avait interrogée sur moi. Ce fut alors que j'eus toute sorte de détails charmants sur sa jeunesse : comment, enfant, elle passait sa vie entre ses fleurs et ses oiseaux ; comment elle semblait s'entretenir avec eux dans une langue inconnue, venant raconter tout ce que les oiseaux disaient, tout ce que les fleurs pensaient ; n'aimant que la solitude, et passant des heures entières à regarder dans l'eau des choses que personne n'y voyait.

Puis, la nuit, c'était bien autre chose. La bonne Joséphine couchait dans la chambre à côté de la petite chambre bleue. Elle avait conservé ses habitudes de nourrice, et, au moindre mouvement que faisait sa fille, elle s'éveillait, se levait sur la pointe du pied, et allait regarder par la porte entrouverte. Alors l'enfant, tout endormie et aussi souriante, du moment où elle dormait, qu'elle était mélancolique et rêveuse une fois éveillée, alors l'enfant répondait à ses questions, la rassurait, la tranquillisait, lui racontait qu'elle était en train de voyager dans des contrées inconnues où les feuilles des arbres étaient d'émeraudes, et les corolles des fleurs, de rubis et de saphirs ; comment elle rencontrait dans le pays de ses rêves de belles créatures aux yeux bleus, aux cheveux blonds, aux longues robes blanches, aux ailes d'or. Puis la bonne femme ajouta – ce qu'Edmée m'avait raconté elle-même – que souvent elle se levait, et, les yeux fermés, allait prendre sa broderie et s'asseoir devant une table, et, là, sans lumière, illuminée par une flamme intérieure, se mettait soit à broder, soit à écrire. Et elle avait grandi ainsi, presque sans autres leçons

que celles que lui donnaient ces instituteurs inconnus qui semblaient lui désigner les livres où elle avait appris toutes les belles choses qu'elle savait ; si bien que, le matin, elle allait dans la bibliothèque prendre un livre que personne ne connaissait, qu'elle ne connaissait pas elle-même la veille ; ou bien, si elle ne voulait pas se déranger, y envoyait un domestique ou chargeait Joséphine d'y aller, lui désignant si bien le livre, lui disant si bien la place où il était, qu'elle n'avait qu'à étendre le bras et à mettre la main dessus.

Tout cela faisait que les domestiques avaient pour elle une sorte de crainte respectueuse comme celle que l'on éprouve pour un être surnaturel ; mais, par bonheur, d'un autre côté, elle était si bonne, que, cette bonté doublant l'amour qu'on lui portait, cette crainte n'était plus que celle de lui déplaire.

Je passai une heure à écouter la bonne femme : je l'eusse écoutée toute la journée, toute la vie.

Par malheur, elle devait partir pour Juvigny, ayant déjà fait un détour de cinq ou six lieues

pour venir me trouver.

De tout son récit, ce qui m'avait frappé le plus, c'était le point par lequel elle avait commencé, c'est-à-dire la visite que la comtesse devait faire au château.

Passer un jour avec la comtesse dans ce château tout plein de son enfance et de sa jeunesse, tout vivant de ses souvenirs de jeune fille, c'était pour moi un bonheur que je n'osais pas rêver.

Je le tenterais, et voici comment :

Comme je ne savais point quel jour la comtesse irait au château, je partirais, moi, dès le lendemain, pour le village de Juvigny.

Là, je resterais parfaitement inconnu, et comme un paysagiste qui vient faire des croquis.

Elle devait passer par le village pour arriver au château : je saurais donc le jour de son arrivée.

Joséphine préviendrait la comtesse que j'étais au village, – je ne voulais pas de surprise, – et lui demanderait si elle voyait un danger à me recevoir.

Si elle y voyait même un inconvénient, elle ne me recevrait pas.

Dans le cas contraire, elle mettrait sur la fenêtre de sa chambre, qui était visible de la route, un vase de Chine avec un bouquet de fleurs dedans. Je saurais alors que je pouvais me présenter.

Je craignais que la bonne vieille ne fit confusion dans tous ces détails, de sorte que, pour plus grande sûreté, je les lui écrivis sur une feuille de papier.

Au bas de ma prière, j'avais mis les trois mots que vous aviez un jour gravés à la pointe du couteau sur le seuil de ma porte, et qui depuis s'étaient si souvent présentés à mon esprit : *Ainsi soit-il !*

Laissez-moi vous dire en passant, mon ami, que ces trois mots sont une espèce de talisman qui toujours m'a porté bonheur.

Tout étant arrêté, la bonne femme se remit en route.

Comme d'habitude, Alfred rentra à cinq

heures.

Il monta à ma chambre ; je reconnus son pas et n'eus qu'à me retourner lorsqu'il entra.

– Ah ! par ma foi, dit-il en entrant, je t'amène un convive sur lequel tu ne comptais pas.

– Qui donc ?

Il regarda tout autour de la chambre, comme pour s'assurer si j'étais seul.

– M. de Chamblay, dit-il.

Je tressaillis malgré moi.

– M. de Chamblay ! et pourquoi m'amènes-tu M. de Chamblay ? lui demandai-je.

– Je ne te l'amène pas spécialement, à toi ; je l'amène à Reuilly. Que diable ! quand on a l'ambition d'être député, il faut cultiver l'électeur. M. de Chamblay a vendu Juvigny ; mais il a encore Chamblay, il est encore grand contribuable, membre du conseil de département. C'est donc un homme pour lequel on doit avoir des égards ; en outre, il a une belle chasse à laquelle il t'a invité pour les premiers jours de septembre. Tu tiens à y aller ; je sais cela. Il n'y a

pas de mal qu'il te renouvelle son invitation ; enfin, il est mari de madame de Chamblay. Bref, il est venu me faire une visite à la préfecture, s'est plaint de ce que tu avais été à Bernay sans entrer au château : il t'en voulait fort. J'ai pensé qu'il était urgent que tu fisses ta paix avec lui ; je l'ai amené à Reuilly.

– Il quitte donc Bernay ?

– Oui ; il va pour trois ou quatre jours à Paris ; il a des affaires à finir avec son notaire. Voyons, n'es-tu pas bien aise d'être confirmé dans la certitude qu'il va pour deux ou trois jours à Paris ?

– Confirmé ?

– Sans doute ; car je présume que tu le savais déjà et que la vieille bonne femme qui est venue te voir n'avait pas d'autre nouvelle à t'annoncer.

– Alfred !

– Mon cher ami, il est du devoir d'un bon administrateur de tâcher qu'il n'arrive pas de conflit dans son département. Laisse-moi prendre toutes mes précautions, que diable ! Sous un

gouvernement constitutionnel, les fonctionnaires sont responsables. Je ne veux pas perdre ma place. Puis tu verras s'il y a certaines choses qu'il faut que M. de Chamblay sache et que nous lui glisserons en dînant entre la poire et le fromage.

– Quelles choses ?

– Oh ! des bagatelles auxquelles tu ne songes pas, toi ; comme, par exemple, que c'est toi qui es le propriétaire actuel de Juvigny.

– Vas-tu donc le lui dire ?

– Aimes-tu mieux qu'il l'apprenne à Paris par son notaire, et qu'il fasse toute sorte de réflexions absurdes au-devant desquelles, moi, j'irai par quatre paroles ? Sans compter que des paroles de préfet, il n'y a pas à en douter, c'est officiel comme la première colonne du *Moniteur* ; seulement, nous dînerons de bonne heure, comme des bourgeois. Il faut que M. de Chamblay soit à Évreux à huit heures pour prendre la voiture qui correspond avec le chemin de fer de Rouen. Aussi la belle grimace qu'a faite Bertrand quand il a su que son dîner était avancé d'une demi-heure ! La même que tu as faite, toi, quand tu as

su que tu dînais avec M. de Chamblay.

En ce moment, la cloche du dîner se fit entendre.

Alfred tira sa montre.

– Cinq heures et demie ! ponctuel comme un cadran solaire ! Grand homme que Bertrand, mon ami, très grand homme, que je te léguerai par testament si je fais la sottise de me laisser mourir avant toi. Descendons ; il ne faut pas qu'un député fasse attendre son électeur ; Louis XIV l'a dit : « L'exactitude est la politesse des rois. »

Nous descendîmes. M. de Chamblay, qu'Alfred avait laissé dans le parc, s'acheminait vers le perron, attiré par le bruit de la cloche.

J'allai au-devant de lui.

Nous nous fîmes les compliments d'usage, sans que sa figure, fort belle du reste et tout à fait distinguée, trahît la moindre arrière-pensée.

Nous nous mîmes à table.

Ce fut alors seulement que M. de Chamblay me reprocha gracieusement d'être venu, pour ainsi dire, jusqu'à la porte de son château sans le

visiter.

Je lui répondis que, ne l'ayant pas vu à la noce de Gratien lorsque sa femme y était, je l'avais cru absent ; que je n'avais connu sa présence que le soir, de la bouche même de la comtesse, et que, partant le lendemain au point du jour, je n'avais pu me présenter chez lui.

Alors, Alfred entama l'affaire de la candidature et raconta comme quoi, pour que je pusse lui être utile en temps et lieu, il m'avait fait acheter, bien contre mon gré, la terre de Juvigny, que M. de Chamblay venait de faire vendre ; j'avais même poussé le dévouement à l'amitié jusqu'à payer cette terre, que je n'avais pas vue, que je ne connaissais pas, vingt mille francs de plus que le premier acquéreur ne l'avait achetée de M. de Chamblay.

Le comte parut un peu embarrassé, rougit légèrement, balbutia quelques mots où il se félicitait de ce que cette terre de famille, dont certaines considérations l'avaient poussé à se défaire, fût entre les mains d'un ami, au lieu d'être entre celles d'un étranger ; puis il ajouta

avec un sourire :

– Ce sera, je l’espère, une raison de plus, cher concitoyen, pour que vous veniez ouvrir la chasse dans la terre que j’ai conservée.

Je lui renouvelai la promesse de ne pas manquer au rendez-vous. La conversation sauta de ce sujet hasardeux à des considérations générales, et, comme lors de la première entrevue que nous avons eue ensemble, le comte me fit l’effet d’un homme non seulement distingué, mais encore instruit, presque savant.

À sept heures un quart, le tilbury s’arrêta devant le perron ; le comte nous fit ses adieux en remerciant Alfred, s’assit près du cocher et lui prit les rênes des mains.

Le cocher, qui connaissait le cheval pour très difficile à conduire, hésitait à les lui remettre.

– Donne ! donne ! lui dit Alfred ; si Bab-Ali fait le méchant, le comte lui montrera comment on met les mauvais sujets à la raison.

Georges, qui tenait Bab-Ali au mors, le lâcha.

Le cheval se cabra et essaya de se jeter à

droite, puis à gauche.

Mais, à l'aide des rênes et du fouet savamment combinés, le comte remit Bab-Ali dans le bon chemin ; de sorte que, lorsqu'il sortit de la grille, il paraissait aussi décidé à être sage que s'il eût été aux mains du cocher ou d'Alfred lui-même.

– Sur ma parole, lui dis-je, j'ai cru un instant que tu avais l'intention de faire de madame de Chamblay une veuve !

– Aide-toi et le ciel t'aidera ! répondit Alfred. Les proverbes sont la sagesse des nations.

Puis, se tournant vers son groom :

– Georges, lui dit-il, M. le baron quitte demain Reuilly pour deux ou trois jours ; veillez à ce qu'Antrim soit en état de le porter où il va.

– Ah ça ! demandai-je à Alfred, qui t'a dit que je parlais ?

– Oh ! je m'en doute bien, répondit-il, et tu conviendras qu'il ne faut pas être sorcier pour cela.

– Si tu avais l'intention d'espionner, comme la dernière fois, je te dirais tout de suite où je vais ;

ce serait toujours un peu de peine de moins pour ton homme.

Alfred secoua la tête en souriant.

– Non, me dit-il, ce n'est pas de toi que je m'occupe cette fois.

– Et de qui donc ?

– De lui.

– Qui appelles-tu *lui* ?

– Eh ! pardieu ! M. de Chamblay.

Je fis un mouvement.

– Que veux-tu ! c'est une manie, me dit-il ; mais je tiens à ce qu'il ne t'arrive pas malheur.

Le soir, en montant à ma chambre, je trouvai sur la table de nuit une charmante petite paire de pistolets de poche à canons superposés.

Les pistolets étaient tout chargés et reposaient sur un papier où étaient écrits ces mots de la main d'Alfred :

« À tout hasard. »

XVII

Le lendemain, à huit heures du matin, j'enfourchais Antrim et je sortais au grand trot de la grille de Reuilly.

À dix heures, j'avais fait cinq lieues. Je m'arrêtai pour faire souffler mon cheval et manger moi-même un morceau.

C'était un beau jour de la seconde quinzaine d'août, rafraîchi par une douce pluie tombée pendant la nuit. Les arbres, désaltérés, avaient redressé leurs branches reverdies, dans le feuillage desquelles rougissaient des pommes au vif carmin.

De temps en temps, le chemin de traverse que j'avais pris était festonné par un ruisseau clair et murmurant, comme il en jaillit à chaque pas dans les prairies normandes. La terre, divisée en échiquier, présentait des compartiments de différentes couleurs, depuis le vert vigoureux du

gazon jusqu'au jaune d'or des épis ; les vaches, couchées la tête à la brise, les grands bœufs ruminants, les moutons pressés en troupeaux, les chèvres capricieuses se dressant au tronc des arbres ou contre les traverses des haies, le berger les regardant appuyé sur son bâton ; tout cela faisait un paysage ravissant que, de temps en temps, dominait une maison longue, basse, à un seul étage, couverte d'ardoises ou de chaume, et zébrée de charpentes peintes en noir comme ses contrevents.

Et moi, le cœur joyeux, la tête haute, la poitrine libre, je voyageais au milieu de ce paysage, souriant aux animaux, aux champs, aux hommes, à l'azur.

Je n'avais jamais été si heureux, je crois.

J'arrivai vers onze heures à Juvigny ; je m'arrêtai à une auberge qui formait l'avant-dernière maison du village, et d'où, comme je l'ai dit, on voyait le château, et je demandai une chambre donnant sur la rue.

J'eus sans difficulté ce que je demandais.

Je m'assis près de la fenêtre, et, calme, sans impatience aucune, comme un homme sûr du bonheur qui l'attend, je me mis à dessiner le château, noyé dans son groupe d'arbres.

Une partie de la journée s'écoula sans que je visse passer personne ; je me fis servir à dîner, sans quitter mon poste. Sept heures sonnèrent.

Comme vibrait encore le dernier tintement, j'entendis le roulement d'une voiture venant du côté de Bernay.

C'était sans doute celle que j'attendais.

Je me rappelai alors ce que m'avait dit la comtesse de sa double vue. Je voulus essayer d'un de ces merveilleux effluves qu'on appelle influences de volonté.

Je me tins debout derrière le rideau.

Si c'était la comtesse qui venait dans sa voiture, il fallait donc qu'en passant elle me devinât caché derrière cette fenêtre et se retournât de mon côté.

La voiture s'avavançait rapidement.

Je m'effaçai de manière à pouvoir regarder

sans être vu.

Elle était dans un coupé dont les stores de soie étaient baissés ; mais, en approchant de l'auberge, elle releva le store qui était de mon côté, passa la tête par la portière, et, sans hésitation aucune, fixa son regard sur la fenêtre où je me tenais debout.

Je restai caché, la voiture passa.

Je demurai tout pensif, l'épreuve avait réussi.

D'où pouvaient venir ces affinités entre deux êtres séparés par une distance semblable ? quels courants magnétiques, s'échappant de l'un, pouvaient aller chercher l'autre, porter le désir, imposer la volonté ?

Était-ce seulement l'amour, et fallait-il dire comme Euripide : « Ô amour, plus puissant que les hommes et que les dieux ! » ou bien était-ce une loi générale, une de ces pressions dont on retrouve l'exemple dans le monde physique, comme dans le monde intellectuel, exercée par le plus fort sur le plus faible ?

Était-ce une de ces preuves que les

spiritualistes peuvent invoquer en faveur de l'âme, et cette double vue, dont on rencontre, dit-on, tant d'exemples en Écosse, franchit-elle non seulement les montagnes des Highlands, mais encore le détroit de la Manche ?

Certes, s'il existait un sujet – je me sers du terme consacré – sur lequel ces incompréhensibles phénomènes pussent se produire, c'était bien la comtesse, organisation nerveuse, esprit exalté, imagination fiévreuse s'il en fut.

Elle-même m'avait avoué être accessible à ces perceptions inconnues ; mais, en même temps, elle m'avait prié de n'exercer mon pouvoir sur elle que de son consentement.

Je le lui avais promis, j'attendais donc ; mais, en formulant vivement ce désir dans mon esprit quand je me trouverais près d'elle, sans doute aussi aurais-je l'influence de hâter sa décision.

Ce fut en faisant toutes ces réflexions que je me remis à la fenêtre.

Vous vous rappelez que j'avais un signal à

attendre.

La comtesse devait être arrivée au château et devait savoir autrement que par intuition que j'étais là.

En effet, au bout d'un instant, je vis la fenêtre, sur laquelle j'avais les yeux fixés, s'ouvrir et la comtesse poser sur le rebord de cette fenêtre un bouquet de roses dans un vase de Chine.

Elle consentait à me recevoir !

Je battis des mains comme un enfant, tant j'étais joyeux.

Je ne sais si elle distingua mon geste, mais elle me vit et me fit une douce et charmante inclination de tête, comme ferait une sœur à un frère.

Le crépuscule commençait à tomber, je n'aurais donc pas longtemps à attendre.

En effet, la nuit venue, je sortis, et, par un long détour, pour que personne ne pût deviner où j'allais, je gagnai la petite maison de Joséphine.

La bonne femme m'attendait.

– Vous aviez donc écrit à madame ? me demanda-t-elle d’abord.

– Non, répondis-je ; pourquoi cela ?

– Mais parce que, quand je lui ai dit : « M. de Villiers est ici », elle m’a répondu, en faisant comme cela de la tête (et la bonne femme fit un mouvement de la tête de haut en bas) : « Oui, je le sais. » Donc, si elle le sait, puisque ce n’est pas par moi qu’elle le sait, c’est par vous.

Je souris, sans répondre à la bonne femme. Je jugeai inutile de lui expliquer une chose qu’elle n’eût pas comprise.

– Où est madame ?

– Au château.

– Puis-je aller l’y rejoindre ?

– Sans doute ; elle vous attend.

Je fis un signe d’adieu à Joséphine et je passai la grille.

Tout était calme et silencieux sous ces grands arbres, dont pas un souffle de vent n’agitait les cimes.

De temps en temps, de grandes ombres ; puis un rayon de lumière bleuâtre descendait du ciel et allait se briser dans quelque bassin dont il faisait étinceler l'eau, agitée par les poissons qui venaient se jouer à la surface et qui semblaient des éclairs d'argent.

Il serait impossible de donner une idée du sentiment, du calme et de la sérénité épanchés sur la terre par cette belle nuit.

Je savais qu'elle m'attendait ; je brûlais du désir de la voir. Dans tout autre temps, à toute autre heure, en toute autre circonstance, je me fusse hâté, j'eusse bondi.

Non. Par cette belle nuit, par ce doux silence, par cette sérénité suprême, toute chose hâtée ou violente eût été inharmonieuse et choquante.

Lorsque j'arrivai au bout de l'allée, je la vis au haut du perron, vêtue d'un long peignoir et blanchissant sous le rayon de la lune.

En m'apercevant, elle descendit, marche à marche, l'escalier.

Il semblait que cette tranquillité profondément

tendre, mais en même temps profondément sereine de mon cœur, fût passée dans le sien.

Elle me tendit la main, que je pris et que je baisai.

En ce moment où j'accomplissais cette action en apparence plus fraternelle que passionnée, j'eusse certainement, sur un geste, sur un mot, sur un signe, donné ma vie pour elle.

– Vous voilà, me dit-elle ; je suis heureuse de vous voir.

Je la regardai à travers un sourire d'ineffable bonheur.

– Et moi donc ! lui dis-je, doutez-vous que je sois heureux ?

– Je voudrais en douter, que cela me serait impossible ; vous savez bien que j'ai le don de double vue.

– Je commence à y croire.

– À quel propos y croyez-vous ?

– Ne m'avez-vous pas deviné derrière le rideau de l'auberge ?

– Je vous y ai vu ; c’était mieux encore que de deviner.

– C’est inouï !

– Par malheur, avec moi, il faut croire. Je suis précise comme un mathématicien. Vous étiez debout, et vous aviez derrière vous un carton avec un dessin commencé ; ce dessin était une vue du château.

– Savez-vous que c’est effrayant, ce que vous me dites là ?... Et cette faculté de double vue, elle est, selon votre volonté, la même à l’égard de tous ?

– Non ; c’est une chose, au contraire, dans laquelle mon libre arbitre n’est pour rien. Tout à coup, je sens que quelque chose d’étrange se passe en moi, un voile se déchire entre moi et les objets que je dois voir, et cela avec un bruit presque matériel. Les obstacles disparaissent et se fondent comme un brouillard qui se dissipe, et je vois. C’est comme une évocation à laquelle je serais forcée d’obéir.

– Alors, dis-je cette fois, j’ai été le magicien.

J'ai désiré que vous me vissiez en passant, sans me douter que mon désir aurait cette puissance sur vous. Vous m'aviez parlé de votre susceptibilité magnétique, et j'ai voulu faire un essai. Vous m'y aviez presque autorisé en me disant qu'un jour vous me permettriez de vous endormir.

– Oui, nous verrons.

– Quand cela ?

– Peut-être ce soir, peut-être demain... Je voudrais que l'absence de mon mari se prolongeât pour rester à Juvigny le plus longtemps possible. Si vous saviez quelle joie j'ai éprouvée en me retrouvant ici, et comme je suis heureuse que ma pauvre petite cabane soit à vous ! Il me semble qu'elle est toujours à moi.

– Avec un ami de plus, vous avez bien raison. Mais est-ce que vous ne me montrerez pas, en me l'expliquant comme souvenir, ce cher appartement à vous, que j'ai visité seul ?

– Oui, et je m'en fais une joie.

Elle appuya son bras sur le mien.

– Comprenez-vous ? dit-elle ; je n’ai jamais eu un ami ! Depuis que je suis malheureuse, – et, depuis que je me connais, je le suis ! – mes douleurs sont tombées une à une dans mon cœur, sans jamais en sortir par un aveu ou par une confiance. Le cœur est un abîme ; mais, si profond que soit un abîme, à force d’y jeter les épaves de sa vie, on finit par le combler. Eh bien, aujourd’hui, mon cœur déborde ; je trouve un ami à qui faire porter une part de ma croix ; cet ami, je ne le repousserai pas. Voulez-vous être mon Simon le Cyrénéen ?

– Pourquoi ne puis-je pas, puisque je vous rencontre sur la voie douloureuse, vous prendre le fardeau tout entier et vous laisser derrière moi, radieuse et souriante ! Oh ! comme mes souffrances me paraîtraient douces du moment où ce seraient les vôtres et non pas les miennes que je porterais !

– C’est convenu. Vous emporterez, en vous en allant, la partie de ma vie qui m’appartient ; quant à l’autre, ce n’est pas moi qui en tiens la clef.

– Je saurai ce que vous voudrez bien me dire,

et je ne vous demanderai rien de plus. Le peu que vous m'accorderez sera un trésor qui, comme cette maison, appartiendra à nous deux.

La comtesse poussa un soupir.

– Quoi ? lui demandai-je.

– Rien.

– Eh ! oui, repris-je, c'est étrange !

– N'est-ce pas ? dit-elle en répondant à ma pensée.

– On se rencontre toujours trop tard !

– Mais il y a le ciel, dit-elle en levant vers la voûte d'azur qui nous enveloppait un regard de suprême espérance et de résignation infinie.

Puis, prenant mon bras, elle s'enfonça avec moi dans une des allées du parc, jusqu'à ce que, trouvant un banc, elle s'assît et me fit signe de m'asseoir auprès d'elle.

XVIII

Il y eut un instant de silence, pendant lequel la comtesse sembla revivre dans le passé.

– Je vais vous raconter des choses étranges, dit-elle, et qui, scellées au fond de mon cœur, ne devraient peut-être pas sortir de ma bouche ; mais vous êtes passé comme je jetais mon cri de détresse : ce cri, vous l’avez entendu ; vous êtes venu à moi. Je veux croire que vous venez de la part de Dieu. Écoutez donc. Je vais vous raconter tout cela sans ordre, n’est-ce pas ? Ce n’est pas un récit que je fais ; c’est une âme qui déborde et qui se répand au dehors. Ce que vous ne comprendrez pas avec l’esprit, vous le comprendrez avec le cœur.

» Je n’ai jamais connu ma mère. Elle est morte, je crois que je vous l’ai dit ou que Joséphine vous l’a dit, en me donnant la naissance.

» Mon premier souvenir date de ce banc où nous sommes assis. C'est sans doute pour cela que je vous y ai conduit, et c'est un souvenir de terreur.

» Joséphine nous promenait, Zoé et moi, lorsque, plusieurs fois, en la tirant par sa robe et en essayant de l'entraîner vers la maison, je lui dis :

» – Le chien ! le chien !

» Ma voix avait, à ce qu'il paraît, l'expression de la peur.

» Elle m'a souvent raconté cette scène depuis, et Zoé, de quatre ou cinq mois plus âgée que moi, se la rappelle parfaitement.

» Tout à coup, nous entendîmes des cris, et un énorme chien de berger, le poil hérissé, les yeux sanglants, la bouche écumante, parut dans cette allée, poursuivi par des paysans armés de fourches et de bâtons.

» Il se dirigeait droit sur nous.

» Joséphine comprit qu'il était enragé.

» Elle me prit entre ses bras, cria à Zoé de

nous suivre et s'enfuit vers le château.

» Le chien dévia de son chemin pour nous donner la chasse.

» À la façon dont Joséphine me portait, je pouvais voir derrière elle, et ce que je voyais était terrible.

» Dans son accès de rage, le chien nous poursuivait, et, tout en nous poursuivant, sans ralentir sa course, il ramassait des pierres qu'il broyait entre ses dents.

» Les paysans qui couraient après lui, effrayés en voyant la direction que le chien avait prise, s'étaient arrêtés et s'étaient tus, de peur que leurs cris et leur poursuite n'ajoutassent encore à la rapidité de sa course.

» Cette précaution n'y faisait rien, il gagnait sur nous, il allait nous atteindre.

» Tout à coup, je vis, à travers les arbres, mon père, pâle comme la mort ; il revenait de la chasse avec son fusil, et, se trouvant là par la permission de Dieu, il avait compris l'effroyable danger que nous courions.

» Il ajusta le chien et fit feu de son premier coup.

» Le chien ne parut pas touché et continua de nous poursuivre avec la même rapidité.

» Il allait atteindre la petite Zoé ; il ouvrait déjà la gueule pour la saisir, lorsque le second coup retentit.

» La bête s'arrêta, se mordit l'épaule, voulut reprendre sa course, tomba, tenta de se relever, puis retomba une seconde fois.

» Mon père était déjà entre nous et le chien.

» Il le frappa d'un si violent coup de crosse sur la tête, que la crosse se brisa.

» Mais alors il le frappa de l'extrémité du canon et de la batterie.

» À la troisième abattée, le chien resta sans mouvement.

» Joséphine m'emportait toujours ; elle rentra au château, ferma la porte de l'antichambre, passa dans la salle à manger, en ferma aussi la porte ; enfin, elle alla s'asseoir ou plutôt tomber sur le canapé du salon.

» Derrière elle, les portes se rouvrirent ; mon père entra, plus pâle que je ne l'avais vu au moment de tirer sur le chien. Il se précipita sur moi, me saisit, entre ses bras, et m'embrassa en me serrant à m'étouffer.

» Il m'aimait beaucoup, mon pauvre père ! Cette scène, qui était une preuve de son amour pour moi, est restée dans mon souvenir.

» Peut-être est-ce à la terreur que je ressentis que je dois cette surexcitation nerveuse qui a amené chez moi les singuliers phénomènes dont nous parlions tout à l'heure.

» Je me rappelle mon père dans cette circonstance. Je pouvais avoir trois ou quatre ans. Le dramatique de cette scène avait triomphé de ma faiblesse infantine, et, dans mon cerveau encore plein d'idées confuses, ce souvenir s'était profondément gravé.

» Quelque temps après, mon pauvre père mourut d'un anévrisme.

» Il avait prévu sa mort et avait pris ses précautions pour séparer entièrement ma fortune

de celle de la seconde femme qu'il avait épousée. Grâce aux précautions prises par ce bon père, je devais, par les intérêts composés – comme on dit, je crois, – d'une certaine somme placée, je devais, à l'âge de quinze ans, c'est-à-dire à l'âge où je pouvais me marier, être riche de trois millions.

» J'étais enfant. Je ne ressentis pas, comme je l'eusse fait si j'avais eu quelques années de plus, la perte terrible que je venais de faire. Je me rappelle seulement quelques détails de la nuit funèbre où mon père mourut.

» Cette mort était fort inattendue, puisqu'elle arriva instantanément, produite par la rupture d'une artère ; vers deux heures du matin, je m'éveillai tout à coup en pleurant, presque étouffée par mes larmes et criant :

» – Papa est mort !

» Et, en même temps, je frottais mes lèvres, où il me semblait sentir l'impression d'un baiser glacial.

» Dans ma pensée enfantine, mon père était

venu me dire adieu, et ce froid qui avait glacé ma bouche, c'était le contact de la mort.

» Joséphine s'était réveillée à mes cris, et, comme je ne cessais de répéter : « Papa est mort ! » elle se leva et courut à la chambre de ma belle-mère, séparée de celle de son mari par une simple cloison, et la réveilla.

» Mon père s'était couché la veille comme de coutume, à dix heures du soir ; aucun symptôme n'avait pu faire présumer dans son état quelque chose de plus alarmant ; il avait eu ses palpitations habituelles, mais voilà tout.

» Ma mère ne crut donc point d'abord à ce que lui disait Joséphine ; elle se contenta de frapper à la cloison, convaincue qu'au bruit qu'elle faisait, son mari allait s'éveiller et lui répondre ; mais aucun mouvement ne répondit à son appel.

» Elle commença à s'effrayer, descendit de son lit et alluma une bougie à la veilleuse.

» Puis elle alla à la chambre de son mari et frappa à la porte ; mais on ne lui répondit pas plus que lorsqu'elle avait frappé à la cloison.

» Elle ouvrit la porte alors, et son regard plongea dans l'alcôve : mon père était couché comme s'il dormait, il n'avait fait aucun mouvement ; seulement, une légère frange d'écume rougeâtre bordait ses lèvres.

» Il était mort.

» Explique qui voudra ce phénomène : l'âme, en s'échappant du corps, avait-elle voulu prendre congé de moi, comme la chose qu'elle avait le plus aimée au monde ? avait-elle effleuré ma lèvre du bout de son aile, et, par ce contact, me mit-elle en communication avec ce monde des esprits, invisible pour tous, visible pour moi ?

» J'ai encore un vague souvenir de quelques détails sombres ; du bruit d'un marteau enfonçant des clous ; de Joséphine me mettant un rameau bénit à la main et me faisant jeter de l'eau sur le cercueil ; du chant des prêtres s'arrêtant devant la maison avec la croix ; puis tout retombe dans la nuit pour ne s'éclairer que quand la jeunesse succède à l'enfance.

» Je me retrouve alors dans un pensionnat d'Évreux avec une foule de jeunes filles dont les

visages sont restés dans ma mémoire comme autant de boutons de rose éclos dans le céleste jardin des souvenirs.

» Ma belle-mère m'y venait voir deux fois l'an, accompagnée d'un homme noir, au teint pâle, aux cheveux rares, aux tempes concaves, au front étroit mais protubérant, aux sourcils sombres, à l'œil gris, vif et perçant, aux lèvres minces...

– C'était le prêtre ; n'est-ce pas ? m'écriai-je en interrompant la comtesse.

– Oui, dit-elle, c'était lui. À quelle époque cette figure commença-t-elle à se dresser dans ma vie, je n'en sais rien ; il me semble qu'elle y était ombre avant d'y être réalité.

» Chaque fois que ma belle-mère venait, on me laissait une heure avec le prêtre ; il me confessait sérieusement, comme si j'eusse su ce que c'était que le péché.

» Lorsque je retournais chez ma belle-mère, aux vacances, je retrouvais toujours le prêtre à ses côtés quand j'arrivais. Il me faisait un petit

sermon, me menaçant des vengeances du Seigneur, et ne me parlant jamais ni de ses miséricordes, ni de ses bontés.

» Il est vrai que toute la nature m'en parlait à sa place.

» Sur ces entrefaites, je gagnai mes treize ans, et le jour de ma première communion arriva.

» L'abbé Morin obtint de l'évêque d'Évreux d'assister le prêtre chargé de la direction du pensionnat.

» J'étais du nombre des jeunes filles dont il eut à faire l'instruction religieuse.

» Son amitié pour ma belle-mère lui donnait le droit de s'occuper tout particulièrement de moi.

» Mais c'était une chose étrange : plus il affectait une tendre inquiétude pour mon salut, plus j'éprouvais une singulière terreur. Je lui obéissais passivement, sans que mon intelligence se mêlât en rien de discuter l'action que j'accomplissais.

» Je devins ainsi, en apparence du moins, une des plus ferventes catéchumènes du pensionnat.

» Je fus choisie pour dire les Vœux du baptême. L'abbé Morin me les fit répéter comme un directeur doit faire répéter une actrice, mais non pas, à coup sûr, comme un jeune cœur apprend à parler à Dieu.

» Le jour venu, j'étais faible et fiévreuse à la fois, sortant de ma faiblesse pour passer à une suprême exaltation, et retombant de cette exaltation dans ma faiblesse.

» Lui, pendant ce temps, et chaque fois que l'occasion s'en présentait, me parlait bas à l'oreille. Que me disait-il ? Je n'en sais rien ; je n'entendais pas, ou plutôt je ne comprenais pas.

» J'ai vu depuis un tableau de Scheffer représentant Méphistophélès parlant à l'oreille de Marguerite. Je tressaillis en voyant ce tableau. Il me sembla que ce devait être avec cette expression diabolique que le prêtre me parlait.

» Le grand jour arriva ; j'étais dans un état étrange : il me semblait que rien de terrestre n'était plus en moi, et qu'au moment où la sainte hostie toucherait mes lèvres, il me pousserait des ailes d'ange et que je monterais au ciel.

» J'ai dit la peine que l'abbé Morin avait prise pour me faire réciter les Vœux d'une certaine façon. Tant qu'il avait été près de moi et m'avait fait répéter, j'avais subi son influence et imité ses intonations.

» Mais, lorsque vint le moment de parler à Dieu lui-même, tout fut oublié. La déclamation disparut pour faire place à l'enthousiasme ; ma voix devint pleine, vibrante, sonore ; si bien que, partageant l'émotion que je faisais éprouver aux autres, lorsque j'achevai, mon visage était inondé de larmes.

» Puis, enfin, vint le jour de la communion : ce fut avec un étrange frémissement de joie que je sentis l'hostie sainte toucher mes lèvres. J'éprouvai quelque chose d'un bonheur ineffable, céleste, suprême, et je m'évanouis.

» On m'emporta dans la sacristie.

» C'était, un singulier évanouissement que le mien, évanouissement pendant lequel je voyais et j'entendais, comme si j'avais les yeux ouverts, et comme si toutes mes facultés, moins celles du mouvement, m'étaient conservées.

» On m'a dit, depuis, que cet état s'appelait la catalepsie.

» Le prêtre n'avait pas pu quitter la cérémonie pour me suivre ; mais, dès qu'elle fut achevée, je le vis, à travers mes paupières fermées, s'approcher de moi ; je le sentis poser sa main sur mon cœur ; ses yeux, ardents et pareils à deux charbons, semblaient me transpercer comme deux rayons magnétiques. Il allait et venait dans la sacristie, mais ne me perdait pas de vue. Les enfants de chœur, qui dépouillaient leurs vêtements, et les personnes qui entraient et sortaient, ne remarquaient point cette persistance ; mais, à travers mon évanouissement, elle me fascinait.

» Enfin, il y eut un moment où le prêtre se trouva seul.

» Il regarda autour de lui, puis reporta les yeux sur moi, lança un dernier regard au bout de la chambre, marcha vivement vers la table où l'on m'avait déposée avec un oreiller sous la tête, et s'inclina vers mon visage.

» J'éprouvais une telle terreur, que, dans

l'effort que je fis pour me soustraire au contact de cet homme, tous les fils qui liaient mon sommeil se rompirent.

» Je jetai un cri terrible, et, sans savoir comment, je me trouvai debout.

» Le prêtre recula vivement. En ce moment, la porte s'ouvrit : c'était le curé du pensionnat qui rentrait à son tour.

» Quoique, à l'âge où j'étais arrivée, les impressions ne se gravent pas très profondément dans le souvenir et s'effacent rapidement, la scène que je viens de raconter demeura constamment présente à ma mémoire. Il est vrai que vous êtes le premier à qui j'en fais confiance, et que, n'étant pas sortie de mon cœur, elle ne sortit pas de ma pensée.

» Maintenant, expliquez ceci : cet homme, tout en m'inspirant une terreur profonde, avait conservé une suprême influence sur moi ; j'étais comme ces fées du moyen âge qui tremblent devant la baguette d'un méchant enchanteur, et qui, cependant, sont forcées de lui obéir.

» Je ne revis l'abbé Morin qu'aux vacances suivantes. Il fut pour moi ce qu'il était d'habitude : un directeur plutôt indulgent que sévère. Il ne pouvait se douter que, pendant mon évanouissement, les sens de la vue et de l'ouïe me fussent restés, et que, par conséquent, je n'eusse rien perdu de ce qui s'était passé. Il n'y fit aucune allusion, et, quant à moi, j'eusse mieux aimé mourir que de lui parler de cette étrange hallucination.

» D'ailleurs, je n'étais pas bien sûre que ce ne fût point un rêve.

» L'abbé était directeur d'un couvent d'Ursulines, et souvent il me vantait le calme et la tranquillité de ces épouses du Seigneur, en me disant que bien heureuses étaient celles à qui Dieu envoyait la vocation.

« Mais, chaque fois qu'il me parlait de ce bonheur, je devenais si pâle, et j'étais si près de m'évanouir, que ma belle-mère, qui, au fond, était une excellente femme, évoquant une prétendue aversion que mon père aurait eue pour les communautés religieuses, pria l'abbé Morin

de ne jamais revenir avec moi sur ce sujet de conversation.

» L'abbé Morin en prit son parti, et se contenta de faire des allusions aux anticipations de bonheur céleste que pouvait nous donner la terre ; mais ces allusions devenaient d'autant plus rares, que madame de Juvigny, sans que je devinasse pourquoi, mettait une certaine affectation à ne pas me laisser seule avec lui.

» Pendant l'année qui suivit ma première communion, ma belle-mère vint me voir trois fois. Chaque fois, selon son habitude, elle était accompagnée de l'abbé Morin ; mais pas une fois il n'eut l'occasion de me dire un mot qu'elle ne pût pas entendre.

» J'atteignis ainsi ma quatorzième année.

» Ce fut pendant les vacances qui suivirent cette quatorzième année que j'arrangeai la petite chambre bleue comme elle l'est aujourd'hui. J'avais trouvé, dans un magasin de curiosités d'Évreux, la Vierge que vous avez remarquée ; je la dorai moi-même et la plaçai où elle est encore. La petite chambre fut terminée au moment où je

retournais à la pension, et je me faisais une fête de la venir habiter dans un an.

» Folle espérance ! Vous allez voir ce qui devait se passer dans cette année.

» Un jour, ma belle-mère vint me chercher, quoique ce ne fût point l'époque des vacances ; j'avais eu quinze ans la veille du jour de son arrivée.

» Il y eut une longue conférence entre elle et ma maîtresse de pension ; à la suite de cette conférence, la bonne madame Leclère – c'était le nom de notre institutrice – m'embrassa et me bénit avec une solennité qui me fit comprendre qu'il se passait, ou du moins qu'il allait se passer quelque chose de très important dans mon existence.

» Ce quelque chose, je n'osais demander ce que c'était.

» Mon premier étonnement avait été, à l'arrivée de ma belle-mère, de ne pas voir le prêtre avec elle. Je m'attendais à le voir paraître d'un moment à l'autre.

» Il ne parut pas.

» Je me gardai bien de demander ce qu'il était devenu : il m'inspirait une crainte profonde, et je me disais que je le reverrais toujours assez tôt.

» Sans doute nous attendait-il à Juvigny.

» Nous arrivâmes à Juvigny. Je regardai de tous côtés, et je ne vis pas la noire apparition ; je commençai à respirer.

» Le soir, rentrée dans ma petite chambre, et la porte de ma petite chambre bien fermée, je me hasardai à demander à Joséphine ce qu'était devenu l'abbé Morin.

» Joséphine était assez peu instruite à ce sujet ; elle déplorait son absence, voilà tout. – Joséphine regardait l'abbé Morin comme un saint.

» Tout ce qu'elle avait appris, c'est qu'il y avait eu une querelle entre lui et ma belle-mère ; à la suite de cette querelle, on avait su le départ de l'abbé Morin pour Bernay, dont il était nommé curé.

» Depuis ce temps – et il y avait de cela trois mois – on ne l'avait pas revu à Juvigny. Il avait

été remplacé par un jeune vicaire nommé sous son influence.

» Le lendemain de mon arrivée au château, on me fit, vers les deux heures de l'après-midi, habiller avec des robes que je n'avais jamais mises, et qui n'avaient plus la forme de celles que je portais à ma pension.

» Je demandai le motif de ce changement à Joséphine, qui, d'un air mystérieux, me renvoya à ma belle-mère.

» Madame de Juvigny, interrogée par moi à son tour, me répondit que j'étais, non plus une enfant, mais une jeune fille, et que, par conséquent, il était tout naturel que l'on ne m'habillât plus en enfant, mais en jeune fille.

» J'étais fort satisfaite, au reste, de ce changement ; ma coquetterie y gagnait cent pour cent. Au lieu de mon fourreau de pensionnaire, gris avec des rubans bleus, j'avais une jolie robe de mousseline brodée, décolletée, avec des volants.

» On m'habillait, parce qu'il devait venir du

monde au château.

» Je dois dire que, tout en courant dans le parc, j'avais l'oreille aux écoutes et l'œil aux aguets.

» Vers quatre heures de l'après-midi, j'entendis le roulement d'une voiture.

» Je me glissai à travers les massifs, de manière à voir qui allait franchir la grille et passer dans l'allée de tilleuls.

» Je vis une calèche fort élégante, et, dans cette calèche, un homme nonchalamment couché. Cet homme pouvait avoir une trentaine d'années ; il avait une belle figure, un peu sévère peut-être, encadrée par une barbe noire parfaitement soignée. Il était vêtu simplement mais élégamment.

» La calèche s'arrêta au perron ; l'inconnu sauta lestement de la voiture à terre ; ma belle-mère s'avança au-devant de lui jusqu'à la première marche.

» Je pus remarquer, du massif où j'étais cachée, qu'on le recevait avec beaucoup de prévenances.

» Tous deux, ma belle-mère et lui, entrèrent dans l'intérieur de la maison.

» Au bout d'un instant, je m'entendis appeler par mon nom d'Edmée, et je reconnus la voix de Joséphine.

» Je fis en courant un grand tour dans le parc, et répondis seulement lorsque je fus assez éloignée de l'allée de tilleuls pour qu'on ne soupçonnât point ma curiosité.

» Je me décidai enfin à me montrer dans une allée ; la bonne femme m'aperçut et accourut à moi tout essoufflée.

» – Mais venez donc, mademoiselle, dit-elle ; au nom du bon Dieu, venez donc ! On vous cherche de tous les côtés, et, depuis dix minutes, on vous appelle à tue-tête.

» – Me voilà, ma bonne Joséphine, répondis-je, me voilà.

» – Sans doute, vous voilà, mademoiselle, mais dans quel état ! avec votre robe froissée, avec vos cheveux défrisés, et cela, quand il vient un beau monsieur pour vous voir.

» – Comment ! pour me voir ? Tu vas me faire accroire que le monsieur de la calèche vient ici pour moi ?

» – Pour vous et pour madame de Juvigny. Mais, à propos, dites-moi, vous l’avez donc vu, le monsieur de la calèche ?

» – Oui, de loin, à travers les arbres, répondis-je, toute confuse de m’être laissé surprendre en flagrant délit de curiosité.

» – Alors venez vite... Oh ! la méchante enfant !

» Et Joséphine me suivit ou plutôt me poussa devant elle.

» En arrivant sur le perron, j’étais tout essoufflée.

» – Voyons, dit Joséphine, remettez-vous, au nom du bon Dieu. Ne dirait-on pas une pensionnaire qui vient de jouer à la corde ?

» – Eh bien, dis-je, quand je viendrais de jouer à la corde, quel mal y aurait-il à cela ?

» – Voulez-vous vous taire ! dit Joséphine ; une demoiselle bonne à marier !

» Toutes ces précautions m'intriguaient énormément : les derniers mots de Joséphine me suffoquèrent. Mon cœur battait de plus en plus fort.

» Au lieu d'entrer au salon, je mourais d'envie de me sauver.

» Peut-être allais-je céder à cette envie, lorsque j'entendis violemment retentir la sonnette.

» Un domestique passa rapidement.

» – Eh bien, viendra-t-elle enfin, cette petite fille ? s'écria ma belle-mère avec impatience.

» – Qui cela, s'il vous plaît, madame ? demanda le domestique.

» – Mais mademoiselle Edmée, donc.

» – Elle est là, sous le vestibule, avec madame Gauthier.

» Ce fut pour le coup que la peur me reprit. Je fis un mouvement pour fuir.

» Joséphine m'arrêta.

» – Allez la chercher, dit madame de Juvigny.

» Il n’y avait plus moyen d’échapper ; d’ailleurs, Joséphine me poussait.

» – Mais allez donc ! me disait-elle, allez donc !

» – Me voici, madame, répondis-je faisant un effort pour répondre à madame de Juvigny, et surtout pour lui obéir.

» Le visage de ma belle-mère, qui, en me regardant, me semblait fort irrité, se radoucit : dans le demi-tour qu’elle fit en me prenant par la main pour me présenter à l’étranger, il était redevenu tout à fait riant.

» – Il faut l’excuser, monsieur, fit madame de Juvigny, elle est si jeune !...

» Puis, sans me donner le temps de me reconnaître :

» – Monsieur, dit-elle, j’ai l’honneur de vous présenter mademoiselle Edmée de Juvigny.

» Puis, se tournant vers moi :

» – Monsieur Edgard de Montigny, dit-elle.

– Mais alors, m’écriai-je, c’était votre premier

mari ?

– Lui-même, répondit madame de Chamblay.

– Oh ! continuez, madame, continuez !
m'écriai-je. Vous n'avez pas idée de l'intérêt
avec lequel je vous écoute.

XIX

– Le même soir, lorsque M. de Montigny fut parti, continua madame de Chamblay, ma belle-mère m’annonça que ce gentilhomme me faisait l’honneur de rechercher ma main, et, comme toutes les convenances de fortune et de position étaient réunies en lui, elle ne voyait aucun empêchement à ce que le mariage s’accomplît.

» Pour parler plus clairement, madame de Juvigny se trouvait, à vingt-sept ans, avoir une grande fille de quinze, que les étrangers pouvaient prendre pour sa propre fille, ce qui la vieillissait, et, quoiqu’elle fût encore jeune, elle n’était pas fâchée d’éloigner d’elle un visage plus jeune que le sien.

» Je n’étais pas habituée à avoir des volontés ; aussi répondis-je à madame de Juvigny qu’elle était libre de faire de moi ce que bon lui semblerait ; que je savais que mon devoir était de

lui obéir, et que je lui obéirais.

» Cette soumission parut combler tous les vœux de ma belle-mère, qui me fit alors un grand éloge de M. de Montigny, m'affirma que je serais avec lui la femme la plus heureuse du monde, et m'envoya coucher exactement comme lorsque j'étais une petite pensionnaire qu'il n'était aucunement question de marier.

» J'obéis sans réplique ; dans ma petite chambre, j'allais retrouver ma bonne Joséphine, avec laquelle mon cœur s'ouvrait comme avec une mère.

» Je me jetai dans ses bras en pleurant.

» Joséphine était au courant de la situation.

» Elle commença par me laisser épuiser mes larmes. Il était évident que, dans le premier moment, je n'eusse écouté aucune raison, si bonne qu'elle fût ; puis, lorsque le premier paroxysme fut un peu calmé, elle attaqua franchement la question, me demandant tout d'abord, et comme grief principal, si je trouvais M. de Montigny laid.

» Je fus obligée de répondre que non, et même d'avouer qu'il était d'une figure agréable.

» Elle me demanda alors si je le trouvais de façons vulgaires.

» Je fus de nouveau obligée de répondre qu'au contraire, M. de Montigny m'avait paru de manières extrêmement distinguées.

» Elle me demanda si c'était son âge que je trouvais disproportionné avec le mien.

» Là, j'avais bien quelque objection à faire, car M. de Montigny avait juste le double de mon âge ; mais à mes objections Joséphine répondit que plus j'étais jeune et enfant, plus j'avais besoin que l'on me donnât, pour me conduire et me diriger, un homme raisonnable, et que, sous ce rapport, je trouverais chez M. de Montigny ce double amour du père et du mari qui assure le bonheur de la femme.

» Tout cela était tellement raisonnable, que, ne sachant plus que répondre, je me tus, me couchai et m'endormis.

» Il y a un âge où c'est par là que finissent

toutes les douleurs, et j'étais encore dans cet âge-là.

» En ouvrant les yeux, je trouvai Joséphine au chevet de mon lit : la bonne femme guettait mon réveil.

» Mon premier mot fut pour lui demander si elle croyait que M. de Montigny reviendrait.

« Elle me répondit qu'elle n'en doutait pas, attendu que je lui avais beaucoup plu.

» Je soupirai, au désespoir d'avoir produit un effet si éloigné de ma volonté.

» Puis je m'habillai et m'en allai me promener dans le parc.

» Pour la première fois, je cherchai les endroits les plus sombres et les plus déserts. Je m'arrêtai au bord de la source ; je m'assis et me mis à rêver, en arrachant des myosotis et en les jetant au courant, qui les emportait.

» Les pensées poétiques qui, depuis, préoccupèrent parfois ma pensée, naquirent sans doute en ce moment-là.

» Je mentirais si je n'avouais pas que mon

regard, perdu à l'horizon, y suivait pour la première fois une forme humaine ; et, sans que ma volonté y fût pour rien, cette forme était celle de M. de Montigny.

» Je le voyais, avec ses cheveux noirs ; sa figure, dont la sévérité se tempérerait parfois d'un sourire ; son teint, dont la pâleur ajoutait encore à sa distinction. Je levais sur ce rêve un regard que, la veille, je n'avais pas osé lever sur la réalité, et je n'avais plus besoin de Joséphine pour me faire avouer que M. de Montigny était un des hommes les plus distingués que j'eusse encore vus.

» Il est vrai que, sous ce rapport, mes investigations étaient fort bornées.

» Le résultat de toutes ces réflexions fut que, quand la cloche du déjeuner sonna, je me rapprochai du château plus rêveuse que triste.

» J'y trouvai ma belle-mère, qui m'embrassa comme d'habitude, mais qui ne me dit pas un mot de M. de Montigny. En me levant de table, j'aurais pu croire que j'avais rêvé toute l'histoire de la veille.

» J'avais bien envie de lui demander si M. de Montigny reviendrait, mais je n'osai pas ; d'ailleurs, j'avais Joséphine à qui adresser ces sortes de questions.

» Mais, chose singulière ! lorsque je vis Joséphine, je n'osai pas plus m'informer auprès d'elle qu'auprès de madame de Juvigny.

» En montant dans ma chambre, je trouvai trois ou quatre robes étendues sur mon lit.

» J'en choisis une, et j'appelai Joséphine pour qu'elle m'aidât à m'habiller.

» – Allons, allons, me dit-elle, je vois que la chère enfant ne veut pas paraître trop laide à M. de Montigny.

» – Il vient donc aujourd'hui ? demandai-je.

» – Dame, répondit-elle, je ne sais pas.

» – Ah ! c'est que, s'il ne venait pas, repris-je, ce ne serait point la peine que je m'habillasse.

» – Bon ! dit-elle en riant, habille-toi toujours, et à tout hasard.

» Je choisis celle des quatre robes qui me parut

la plus jolie, et je m'habillai, je dois le dire, avec plus de soin que je n'avais fait la veille.

» Puis, ma toilette achevée, je redescendis au parc, non pas cette fois pour aller, comme la veille, épier l'arrivée du visiteur, mais pour reprendre ma promenade et mes rêves du matin.

» Tout à coup, au moment où j'étais le plus profondément perdue dans ces vagues pensées que roule un esprit de quinze ans, j'entendis un bruit de pas et un froissement de branches ; je levai la tête : M. de Montigny était à dix pas de moi.

» Je ne jetai qu'un regard sur lui ; mais il me suffit pour m'assurer que lui aussi avait donné à sa toilette plus de soin que la veille.

» En l'apercevant, j'avais fait un mouvement involontaire, presque poussé un cri.

» – Excusez-moi, mademoiselle, dit-il ; je vous ai fait peur ?

» – Je ne vous attendais pas, monsieur, répondis-je.

» – J'ai été autorisé par madame de Juvigny à

vous chercher, me dit-il ; et, comme j'ai su que cette partie du parc était votre promenade favorite...

» – Au contraire, monsieur, je n'y venais jamais, me hâtai-je de répondre, et c'est ce matin que, pour la première fois, je me suis aperçue, en effet, qu'elle était une des plus jolies.

» M. de Montigny regarda autour de lui, et se rendit compte des moindres détails du paysage.

» Il sourit.

» Ce sourire me fit passer une flamme sur le visage ; il me sembla qu'il voyait dans ce paysage tout ce que j'y avais vu moi-même.

» Je me détournai.

» Je le sentis s'approcher de moi.

» – Aimez-vous les poètes ? me demanda-t-il.

» Je le regardai avec étonnement ; je n'avais pas bien compris sa question.

» – La poésie ? aurais-je dû dire.

» – On ne m'a jamais laissé lire que les poésies sacrées de Racine, répondis-je.

» – Ah ! me dit-il ; et, n'ayant lu que les poésies sacrées de Racine, vous aimez les endroits sombres, le murmure des sources, le tremblement du soleil sur le gazon, les fleurs suivant le fil de l'eau ; alors, vous avez deviné ce que vous n'avez pas lu ; vous avez deviné Burns, Gray, Millevoie, André Chénier, Goethe, Lamartine, tous vieux amis à moi, que je serai heureux de vous faire connaître.

» – Une de mes amies m'a dit un jour des vers de Millevoie qui m'ont paru si tristes et si beaux, que je les ai appris par cœur.

» – *La Chute des feuilles* :

De la dépouille de nos bois... ?

dit M. de Montigny en souriant.

» – Oui, répondis-je.

» – Et ces vers vous ont plu ?

» – Beaucoup !

» – Voulez-vous que je vous en dise d'autres ?

» – Je le veux bien.

» Et je lui pris le bras, pleine de curiosité.

» Il appuya sa main sur la mienne ; et, d'une voix douce et harmonieuse, il commença ces vers qui firent la réputation des premières poésies de Lamartine :

Un soir, t'en souviens-tu ? nous voguions en silence...

» J'écoutai d'un bout à l'autre, et dans une espèce d'extase, cette merveilleuse chanson qui éveillait en moi une foule de cordes inconnues ; ou plutôt, muette jusque-là, tout le temps qu'elle avait duré, j'avais retenu mon haleine, comme on fait pour un oiseau qui chante, de peur de l'effaroucher : je ne respirai qu'après que la dernière strophe se fut éteinte, tout à la fois comme une musique et comme un parfum.

» Sans doute, M. de Montigny craignit d'émousser mes sensations en les prolongeant ; il savait à merveille conserver leur volonté à ces

premières fleurs de l'âme dont Dieu fait la couronne de ses anges ; de sorte qu'il passa des vers, cette poésie de l'homme, à la nature, cette poésie de Dieu.

» En un instant, et sans sortir des limites de l'intelligence d'une enfant de quinze ans, il me parla botanique, mythologie, physique, astronomie, science enfin, c'est-à-dire toutes choses que je connaissais à peine de nom, que je regardais comme fort ennuyeuses, et qui m'apparurent dès lors comme autant de séduisantes fées dont chacune gardait un trésor plus précieux que ceux des *Mille et une Nuits*.

» Il en résulta que, le soir, lorsque Joséphine, en me déshabillant, m'annonça que mon mariage était fixé à trois semaines, c'est-à-dire au temps strictement nécessaire à l'accomplissement des formalités, je me contentai de répondre avec un soupir qui, cette fois, n'avait rien de désespéré :

» – Que veux-tu, Joséphine ! puisque ma belle-mère le veut !

» – Oui, n'est-ce pas ? il faudra bien lui obéir. Pauvre victime !

» Et je m'endormis en répétant ces quatre derniers vers du *Lac* :

*Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que le parfum léger de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on
respire.*

Tout dise : « Ils ont aimé ! »

XX

» À partir de ce moment, M. de Montigny revint tous les jours.

» Je ne vous dirai pas que j'en vins à aimer M. de Montigny ; si je l'eusse aimé, certes les événements qu'il me reste à vous raconter ne seraient point arrivés ; mais, à travers une certaine crainte respectueuse que m'inspirait l'universalité de ses connaissances, je reconnus vaguement qu'avec un pareil homme, une femme pouvait être parfaitement heureuse.

» Supposez-moi vingt ans et une certaine expérience du monde, au lieu de mes quinze ans et de mon inexpérience de tout, et j'eusse regardé comme un bonheur cette union, que je n'envisageai jamais sans une certaine crainte.

» Pendant ces trois semaines, au lieu de me faire *sa cour*, M. de Montigny ne se préoccupa que d'une chose.

» C'était de découvrir en moi, comme fait un mineur, tous les filons de mon intelligence, si je puis dire cela. Si je sais quelque chose aujourd'hui, si je ne suis pas tout à fait étrangère à la musique et à la peinture, cela tient à l'éveil donné par lui à toutes les facultés de mon esprit, facultés qui se développèrent d'abord dans la solitude, ensuite dans le malheur.

» Au reste, on pressait le jour de mon union avec M. de Montigny, comme si l'on craignait que quelque obstacle inconnu ne vînt tout à coup s'y opposer. Lui-même paraissait attendre le jour de cette union avec la plus grande impatience. Si je n'avais pas été à cette époque une enfant à peu près nulle, je dirai même en beauté, n'ayant jamais été précisément jolie, j'affirmerais qu'il était amoureux de moi.

» Une ou deux fois, au milieu de nos conversations, auxquelles ses connaissances et son genre d'esprit faisaient prendre une tournure grave, il avait abordé la question religieuse, sondant, pour ainsi dire, mes principes, et s'inquiétant si je tenais beaucoup au dogme

catholique.

» J'avoue que ses questions, à cet endroit, dépassaient les bornes de mon intelligence ; mon éducation religieuse, je vous l'ai dit, avait été faite par l'abbé Morin ; j'avais reçu ses instructions sans les discuter, et ces instructions se bornaient à deux ou trois préceptes : croire et adorer aveuglément les dogmes de la religion catholique ; craindre et haïr toute personne, quels que fussent son pays et son éducation, qui professait des dogmes opposés ; regarder une hérésie comme plus condamnable qu'une séparation complète.

» Tout au contraire de ces principes si absolus, M. de Montigny m'avait paru, chaque fois qu'il avait abordé la question religieuse, non pas avec moi, bien entendu, mais avec les personnes du voisinage qu'il avait rencontrées au château, d'une tolérance complète. Seulement, un jour, il avait, avec une science qui m'avait émerveillée tout en m'effrayant, énuméré les malheurs que la France avait dus aux persécutions catholiques de Charles IX et de Louis XIV, et il s'était hasardé à

dire qu'il n'y aurait pas eu de Vendée en 1793 s'il n'y avait pas eu de prêtres et surtout s'il n'y avait pas eu de *confessionnal*.

» Je n'avais pas très bien compris ce que le *confessionnal*, dans lequel je ne voyais que son côté matériel, pouvait avoir eu à faire dans la guerre de la Vendée.

» Il est vrai que je savais assez mal ce que c'était que la guerre de la Vendée ; mais ce qui avait survécu dans mon esprit de ces différentes conversations, c'est que l'esprit de M. de Montigny n'était pas exempt d'une certaine impiété.

» Il en résulta que cette crainte vague que m'avait inspirée sa science, à laquelle les bornes de mon savoir et de mon intelligence donnaient les proportions de l'infini, prit une consistance qui s'augmenta lorsque, deux ou trois jours avant celui qui avait été fixé pour notre mariage, il me demanda si je tenais énormément à ma religion.

» Je le regardai avec des yeux si effarés, qu'il se mit à rire.

» – Écoutez, me dit-il, et surtout ne me prenez pas pour Satan qui vient vous tenter ; croyez-vous qu'un cœur tendre puisse faire, par amour, ce qu'un cœur ambitieux peut faire par ambition ?

» – Je ne vous comprends pas, lui dis-je.

» – Vous avez lu, dans votre *Histoire de France* telle qu'on vous l'a apprise, – et je dois vous dire, ma pauvre enfant, qu'on vous l'a apprise assez mal, – vous avez lu, dis-je, dans votre *Histoire de France*, que Henri IV avait abjuré le protestantisme, en disant que Paris valait bien une messe ?

» – Oui.

» – Eh bien, je vous demande, si vous ne feriez pas, vous, par amour, ce que Henri IV fit par ambition, et si, arrivant un jour à aimer profondément quelqu'un, vous ne consentiriez pas à abandonner votre religion pour suivre celle de l'homme que vous aimeriez ?

» Je jetai un cri de terreur.

» – Jamais ! lui dis-je, jamais !

» Et j'ajoutai vivement :

» – D’abord, je n’aimerai jamais un homme ayant une autre religion que la mienne.

» – Diable ! fit M. de Montigny avec un sourire de doute, voilà une résolution bien précise et bien arrêtée pour une enfant de quinze ans.

» – Mais, lui dis-je, je ne suis plus une enfant, puisque je vais me marier.

» – Le mariage, me dit toujours en riant M. de Montigny, peut changer votre situation ; mais il ne changera pas votre âge. Nous recauserons de cela quand vous aurez vingt ans, et que, depuis cinq ans, vous serez ma femme.

» Puis, m’enveloppant le cou de son bras, il approcha doucement mon front de ses lèvres et y déposa un baiser en ajoutant :

» – Petite fanatique !

» Le mouvement avait été si rapide et si inattendu, que je n’avais pas même eu l’idée de m’y opposer ; mais, quoique la sensation que j’éprouvai n’eût rien de douloureux, je jetai un cri, et, le repoussant, je me sauvai.

» Cette scène se passait au salon. Dans le

corridor, je rencontrai madame de Juvigny.

» – Eh bien, petite, me demanda-t-elle en me voyant tout effarée, qu’y a-t-il donc ?

» – Oh ! madame, madame, lui dis-je en tremblant, M. de Montigny vient de m’embrasser.

» – Bah ! dit madame de Juvigny, et où cela ?

» – Au front, madame.

» Elle éclata de rire ; ce rire me fit relever la tête. J’aperçus M. de Montigny à la porte du salon : au lieu d’être confus comme doit l’être un coupable, il souriait.

» – Oh ! c’est affreux ! c’est affreux ! m’écriai-je en me sauvant de nouveau.

» Je me réfugiai, cette fois, dans les bras de Joséphine. Je m’y jetai en pleurant.

» Elle me fit la même question que madame de Juvigny ; je lui fis la même réponse que j’avais faite à ma belle-mère, et, à mon grand étonnement, elle se mit à rire.

» J’avoue que ce rire me bouleversa.

» – Ah ! Joséphine, Joséphine, et toi aussi ? lui dis-je.

» Et j'allai me réfugier dans le jardin, près de ma source.

» Cependant ma terreur, pour être sans cause, n'était pas sans excuse. Je vous ai dit que, dès mon enfance, j'avais eu l'abbé Morin pour directeur. Chaque fois que je m'étais confessée à lui, et surtout depuis que j'étais jeune fille, il m'avait fait regarder, même dans les jeux les plus innocents, le contact des lèvres d'un homme comme un énorme péché, et, à part ce baiser glacé que j'eusse juré que mon père avait déposé sur mon front en mourant, à part ce baiser étrange que j'avais cru, dans la sacristie, sentir souiller mes lèvres, jamais le souffle même d'un autre que madame de Juvigny, de Joséphine ou de Zoé n'avait effleuré mon visage. Or, complètement ignorante des nouvelles relations que créait le mariage dans la vie d'une femme, j'avais regardé comme une audace inouïe l'action, moitié paternelle, moitié conjugale, de M. de Montigny.

» En outre, ces mots de M. de Montigny : « Soyez tranquille, je ne suis pas Satan qui vient vous tromper », me revenaient sans cesse à l'esprit.

» L'abbé Morin m'avait fort parlé des tentations de Satan ; le mauvais génie qui perdit notre première mère jouait toujours un grand rôle dans la péroraison des discours qu'il m'adressait avant de me donner l'absolution ; de sorte que je ne fus pas loin de croire que c'était pour mieux se déguiser que M. de Montigny avait dit : « Je ne suis pas Satan. »

» J'en étais là de mes réflexions, lorsque j'entendis un léger bruit dans le feuillage, et qu'à travers les branches doucement écartées, j'aperçus M. de Montigny.

» Je vous ai dit qu'il était beau ; sa beauté même en ce moment, et surtout son genre de beauté tout méridional, me rappela celle de l'ange rebelle du *Paradis perdu* de Milton, poème qui faisait partie de la bibliothèque du château et dont souvent je m'étais amusée à regarder les gravures. J'éprouvai donc une véritable terreur en

l'apercevant.

» – Ne m'approchez pas ! lui criai-je.

» – Je venais vous demander pardon, me dit-il, et vous promettre que je ne me permettrai plus une pareille liberté que lorsque je serai votre époux.

» – Jamais ! jamais ! répondis-je en m'enfuyant.

» Je rentrai au château et courus à la bibliothèque ; je voulais m'assurer de la ressemblance qu'il y avait entre M. de Montigny et le héros du poème de Milton.

» Le hasard fit que la ressemblance était réelle ; je restai absorbée dans cette contemplation une partie de la journée.

» On m'appela pour dîner ; je descendis toute tremblante ; M. de Montigny avait quitté le château ; il ne devait revenir que le surlendemain, c'est-à-dire le jour du mariage.

» Madame de Juvigny passa une longue soirée à me faire de la morale ; elle essaya de me faire comprendre la différence qu'il y avait entre un

mari et les autres hommes, et à me donner une idée des droits que donnait le mariage et des privilèges que donnaient les fiançailles. J'écoutai presque sans entendre ; mes regards étaient fixés sur le point le plus sombre du salon ; il me semblait, dans la pénombre, voir se dessiner le visage pâle, aux dents blanches et aux yeux brillants, de M. de Montigny.

» Comme je ne répondis point, madame de Juvigny me quitta, persuadée qu'elle me laissait raisonnable et convaincue.

» Il va sans dire que je ne lui avais pas soufflé mot de la ressemblance de M. de Montigny avec le prince des ténèbres.

» Excusez-moi de m'appesantir sur ces folies, me dit madame de Chamblay, hélas ! elles ont décidé du destin de ma vie.

» En rentrant dans ma chambre, je trouvai, sur ma table, un livre, sinon étranger, du moins inconnu ; comme tous les livres de la bibliothèque, il portait le chiffre de mon père. – Je l'ouvris et je lus :

HISTOIRE VÉRITABLE
du
procès du magicien Urbain Grandier
et de la possession des religieuses de Loudun.

» J'appelai Joséphine.

» – Qui a mis là ce livre ? lui demandai-je.

» Elle parut étonnée et regarda le livre.

» – Je n'en sais rien, dit-elle.

» Puis, voyant qu'il portait la marque de la bibliothèque :

» – C'est vous qui l'aurez été chercher en dormant, comme vous faites d'habitude, dit-elle.

» C'était possible ; je n'insistai pas. Je renvoyai Joséphine, je fis ma prière devant ma petite Vierge, je me déshabillai et me couchai.

» Puis j'étendis le bras et j'ouvris le livre.

» Vous le connaissez et, par conséquent, vous savez les choses étranges que j'y lus.

» Il est vrai que ces choses étranges demeurèrent dans mon esprit à peu près incompréhensibles ; mais les noms de Satan, d'Astaroth et de Belzébut, prononcés à chaque page, étaient si bien en harmonie avec ce qui se passait dans mon cerveau, que je n'en devins que plus craintive à l'endroit de M. de Montigny.

» Je dormis à peine : toute frissonnante de peur, je dévorai le livre.

» Moins j'avais compris ces mystères de la possession, et plus les détails m'en avaient paru obscurs, plus ma terreur devint grande. Deux ou trois fois, je pensai à l'abbé Morin, et, malgré ma vague répulsion pour lui, je me dis que, s'il était encore à Juvigny, j'irais lui confier mes craintes.

» Je passai une journée fort agitée ; je m'étais réfugiée près de ma source, et, comme on pensait que, si jeune que je fusse, je méditais sur mon changement de position, on me laissa méditer à loisir.

» C'était le soir même que j'allais à confesse ; quoique les péchés que j'avais commis jusque-là fussent des péchés bien véniels, on avait suivi la

coutume adoptée, et qui consiste à mettre le moins de temps possible entre l'absolution et la cérémonie nuptiale.

» Je tremblais en entrant à l'église : elle était fort sombre, n'étant éclairée que par une lampe qui brûlait dans le chœur ; c'était la première fois que je me confessais au nouveau prêtre, et j'avais préparé une liste de péchés pris à ces examens de conscience que l'on imprime pour les enfants.

» Joséphine m'accompagnait. Elle s'arrêta à dix pas du chœur et se mit à dire ses prières.

» Je m'acheminai vers le confessionnal et m'y agenouillai.

» À peine y étais-je, que j'entendis le pas du prêtre.

» Ce pas lent, compassé, solennel, plutôt pareil au pas tardif et sombre de la Vengeance antique, qu'au pas doux et empressé du Pardon chrétien, retentissait sur les dalles froides et humides et avait un écho frissonnant dans mon cœur.

» Je n'osai me retourner.

» La robe du prêtre silencieux effleura la

mienne ; il ouvrit la porte du confessionnal et la referma.

» Je sentis son souffle s'approcher du grillage qui sépare la pénitente de son directeur ; ce souffle était haletant et chaud.

» J'éloignai vivement ma joue ; il me sembla éprouver la même impression que j'avais déjà ressentie dans la sacristie lorsque j'étais évanouie.

» Je tombai dans cette espèce de stupeur que doit éprouver l'oiseau devant la fascination du serpent, et, quoique ce fût naturellement à moi de prendre la parole la première, je restai muette.

» – Parlez, ma chère enfant, me dit le prêtre au bout de quelques secondes.

» Je jetai un cri.

» – Oh ! m'écriai-je, c'est vous ?

» J'avais reconnu la voix de l'abbé Morin, et je compris alors l'impression que m'avaient produite son pas et son souffle.

» – Oui, ma chère enfant, répondit-il, c'est moi qui viens exprès pour sauver votre âme des

griffes du démon. Arriverai-je à temps ?

» – Ah ! m'écriai-je, c'était donc vrai ?

» – Quelle chose regardiez-vous comme vraie, ma chère enfant ?

» – Que M. de Montigny...

» J'hésitai à aller plus loin.

» – M. de Montigny, reprit le prêtre avec un accent de haine impossible à rendre, est un hérétique qui est d'avance voué à l'enfer et qui vous entraînera en enfer avec lui.

» – Oh ! mon père ! mon père ! murmurai-je, voilà ce que j'avais pressenti.

» – On a hâte de se débarrasser de vous, pauvre enfant, et l'on vous jette aux bras du premier venu. Voilà pourquoi on m'a éloigné, voilà pourquoi on a pressé ce mariage impie ; on espérait qu'il s'accomplirait sans que j'en fusse prévenu ; mais j'ai tout appris, et me voici prêt à vous protéger.

» Un frisson me passa par tout le corps. Le protecteur, je ne savais comment m'expliquer cela, me paraissait plus à craindre que celui

contre lequel il me protégeait.

» – Par malheur, continua le prêtre d'une voix sombre, je ne puis vous défendre ouvertement ; par malheur, vous n'oserez pas lutter contre la volonté de votre belle-mère, et, au pied de l'autel, dire : « Non. »

» – Je n'oserai jamais, je n'oserai jamais, m'écriai-je.

» – Je m'en doutais, dit le prêtre. Mais, au moins, reprit-il, quand vous appartiendrez à cet homme, aurez-vous la force de lutter contre lui ?

» – Je ne vous comprends pas, mon père, répondis-je ; pourquoi lutter contre lui, et de quel danger dois-je me défendre ?

» – Avez-vous lu, dans les saintes Écritures, l'histoire du possédé exorcisé par le Christ ?

» – Oui, mon père.

» – Eh bien, le danger que vous courez est celui d'être possédée.

» – Comme les religieuses de Loudun ? m'écriai-je.

» – Avez-vous lu ce livre pieux, mon enfant ?

» – Hier, par miracle, sans doute, je l'ai trouvé dans ma chambre.

» – Eh bien, je n'ai plus rien à vous dire. M. de Montigny est un hérétique, un de ces êtres réprouvés par le ciel, contre lesquels malheureusement, aujourd'hui, la justice n'informe plus comme au temps du cardinal de Richelieu et de la révocation de l'édit de Nantes ; si jamais vous lui appartenez, vous êtes perdue.

» – Mais, demain, à dix heures du matin, je lui appartiendrai, mon père.

» – Pas tout à fait, ma fille : vous serez sa femme ; mais le mariage n'est pas encore tout à fait la possession.

» – Qu'est-ce que c'est donc que la possession ? demandai-je.

» – Ne l'avez-vous pas vu dans l'histoire des religieuses de Loudun ?

» – Si ; mais je n'ai pas compris.

» – Eh bien, alors, dit le prêtre avec un accent étrange, puisque ceux qui devaient vous instruire

du danger ont négligé de le faire, c'est à moi de tout vous dire.

» Et, en effet, continua madame de Chamblay, il me dit tout.

» Ô saint mystère de la confession, celui qui t'a institué se douta-t-il jamais combien on oserait, un jour, t'écarter de ta voie, te détourner de ton but !

» Alors, tout ce qui m'était resté obscur dans l'histoire de la possession des religieuses de Loudun s'éclaircit aux paroles du prêtre. Ces sensations dont elles s'accusaient et qui, selon elles, étaient l'œuvre du démon, me furent expliquées ; mieux que cela, analysées. Je courbai la tête sous les paroles impures que j'entendais, comme si la honte n'en devait pas appartenir tout entière à celui qui les prononçait ; dix fois, je fus prête à lui dire : « Assez, au nom du Ciel, assez ! » Je n'osai point ; mais j'appuyai mes mains sur mes oreilles et je cessai d'entendre.

» Je ne sais combien de temps je restai ainsi ; je sentis avec terreur qu'on essayait de me

soulever en me prenant par-dessous les bras ; je me retournai vivement, prête à crier si c'était le prêtre... C'était Joséphine.

» Le prêtre était sorti du confessionnal et était rentré dans la sacristie.

» – Viens, dis-je alors vivement à ma nourrice.

» Et je l'entraînai hors de l'église.

» Un instant après, en rentrant au château, j'eus l'envie de me jeter aux pieds de madame de Juvigny et de la supplier de ne pas me forcer à devenir la femme d'un hérétique ; mais il y avait plus d'une heure qu'elle s'était retirée dans sa chambre, en recommandant qu'on ne la réveillai point avant le lendemain, sept heures du matin.

» Mon courage échoua devant cette défense ; d'ailleurs, je sentais que ma démarche serait inutile et qu'il y avait chez madame de Juvigny un parti pris de m'éloigner d'elle.

» Je rentrai dans ma chambre et je tombai à genoux devant ma petite Vierge en disant à Joséphine de m'envoyer Zoé.

» Joséphine ne savait qu'une chose, m'obéir

aveuglement. Vous savez où elle demeure ; pour m'envoyer Zoé, il lui fallait traverser le parc, éveiller sa fille, qui, elle aussi, était couchée, la faire lever et me l'amener.

» Trois quarts d'heure après, Zoé était dans ma chambre.

» J'avais toute confiance en Zoé ; elle avait été élevée près de moi ; elle ne m'avait jamais quittée ; j'étais sûre qu'elle ferait à la lettre ce que je lui ordonnerais de faire.

» Je lui racontai tout. Zoé ne partageait point mes préventions contre M. de Montigny ; elle le trouvait fort bel homme, ne savait pas ce que c'était qu'un hérétique ; mais elle déclarait que, si Satan lui ressemblait, elle n'était plus étonnée que tant de gens se donnassent à Satan.

» L'impression était trop profonde pour céder aux raisonnements de Zoé ; ses plaisanteries sur ce sujet me semblaient une impiété. Je lui dis que, si elle continuait sur ce ton, j'allais la renvoyer chez elle. Elle se tut, m'aida à me déshabiller en gardant le silence ; puis, quand je fus couchée, elle tira un grand fauteuil près de

mon lit, s'y étendit en me disant qu'elle y dormirait à merveille, et, dix minutes après, j'avais la preuve qu'elle ne m'avait pas menti : Zoé dormait profondément.

» Quant à moi, je ne parvins à fermer les yeux qu'écrasée par la fatigue.

» Je fus réveillée par Zoé, qui m'annonça que madame de Juvigny, accompagnée de la coiffeuse et de la couturière, m'attendait dans la chambre verte pour me faire ma toilette de mariée. On eût dit que madame de Juvigny prenait à tâche de ne point se trouver seule avec moi ; peut-être n'y pensait-elle pas, mais c'était ma conviction, à moi.

» Il était huit heures du matin ; la cérémonie aurait lieu à dix, et ce n'était pas trop de deux heures pour me transformer en mariée.

» Je me laissai faire machinalement, sans aider à ma toilette, ni me défendre ; à neuf heures, j'entendis le roulement d'une voiture dans la cour du château ; quelques minutes après, un domestique frappa à la porte de la chambre verte fermée en dedans, et, à travers la porte, annonça :

» – M. de Montigny.

» Je crus que j'allais tomber de mon haut ; je me sentis devenir très pâle ; mes jambes tremblaient.

» – C'est bien, dit madame de Juvigny, qu'il entre au salon et nous y attende.

» Puis, se retournant vers moi :

» – Voyons, petite sotte, me dit-elle avec brutalité, n'allons-nous pas faire du scandale ?

» Je ne répondis rien, j'étouffais.

» Cinq minutes après, ma toilette était achevée. On me conduisit devant la glace, afin que je pusse me voir de la tête aux pieds ; on me dit que j'étais jolie, on me caressa, on m'embrassa et nous descendîmes.

XXI

» M. de Montigny était, en effet, au salon, dans une toilette irréprochable.

» Je ne jetai qu'un regard sur lui ; il me parut encore plus beau que d'habitude ; mais, je vous l'ai déjà dit, sa beauté même, ou plutôt son genre de beauté était pour beaucoup dans mon effroi.

» Lui, se leva, vint à nous, et, après quelques paroles qui retentirent sourdement à mon oreille et qui me parurent une permission demandée, il me baisa la main.

» Quoique ses lèvres eussent effleuré mon gant seulement, je me sentis frissonner par tout le corps.

» Dans les deux occasions où ses lèvres avaient touché, une fois mon front, l'autre fois ma main, j'avais ressenti une impression qui me rappelait ce que j'avais lu dans le livre des

religieuses de Loudun, et ce que m'avait dit l'abbé Morin des sensations fébriles et presque enivrantes qui précèdent la possession.

» M. de Montigny s'aperçut de ma terreur : son sourcil se fronça légèrement ; mais madame de Juvigny se hâta de lui dire, en riant, quelques mots ; lui alors sourit à son tour, et, comme dix heures sonnaient à l'horloge de l'église :

» – Rien ne nous arrête plus ? dit-il.

» – Non, répondit madame de Juvigny, nous pouvons partir.

» Je regardai autour de moi pour chercher quelqu'un qui compatît à ma position, que je trouvais on ne peut plus malheureuse ; mais tous les visages souriaient, même celui de Zoé, qui, moins le bouquet blanc et la couronne d'oranger, était mise à peu près comme moi.

» Il est évident qu'au fond de son cœur, Zoé me trouvait très heureuse.

» On monta en voiture ; j'avais avec moi madame de Juvigny, Zoé et Joséphine.

» M. de Montigny nous suivait dans une

seconde voiture, avec deux de ses amis.

» La noce se faisait sans aucun bruit, sans aucune fête. M. de Montigny, qui regardait le mariage civil comme le seul important, parce qu'il est le seul légal, avait renoncé, pour ne pas éveiller mes scrupules, au mariage devant le pasteur.

» Les voitures s'arrêtèrent à la porte de la mairie ; j'aurais marché à l'échafaud, que je n'eusse certainement pas été plus pâle et plus tremblante.

» Madame de Juvigny tira mon voile sur mon visage pour qu'on ne vît pas ma pâleur.

» Et cependant, ce n'était pas là ma crainte.

» La cérémonie s'accomplit sans que j'eusse la conscience de ce que je faisais ; on me souffla le mot *oui*, et, à la demande du maire : « Consentez-vous à prendre pour votre époux M. de Montigny », je répondis comme un écho inerte et monotone :

» – Oui.

» J'étais liée pour la vie.

» Mais, je l'ai dit, là n'était pas ma crainte ; ma crainte, mon effroi, ma terreur étaient de rencontrer à l'autel l'abbé Morin.

» Je descendis les degrés de la mairie comme un automate ; mais, en arrivant à l'église, je poussai une sorte de gémissement et je chancelai.

» Madame de Juvigny me soutint en me prenant par-dessous le bras, et, se penchant à mon oreille :

» – Êtes-vous folle, me dit-elle, et ne comprenez-vous pas que, maintenant, tout est fini ?

» Si je n'étais pas folle, j'étais au moins bien près de le devenir. Rien n'était fini pour moi, au contraire, et, si l'officiant était l'abbé Morin, je sentais qu'à sa vue je tomberais morte sur les dalles de l'église.

» Vous comprenez avec quelle angoisse je marchai vers la nef ; le chœur était encore vide, le prêtre attendait notre arrivée dans la sacristie. Nous nous agenouillâmes sur les coussins préparés pour nous. M. de Montigny se pencha

vers moi et me dit, pour me rassurer sans doute, quelques mots que je n'entendis pas, m'étant, par un mouvement machinal, écartée de lui.

» Une seule voix m'était perceptible et parvenait jusqu'à mon cœur, qu'elle glaçait d'effroi ; elle murmurait à mon oreille ces mots terribles entendus au confessionnal : « Cet homme est un hérétique ; tu es perdue en ce monde et dans l'autre si tu lui appartiens. »

» La sonnette de l'enfant de chœur donna le signal de l'entrée du prêtre ; chacun de ses tintements retentissait dans ma poitrine ; j'écoutais, je ne voyais plus ; d'ailleurs, je n'osais pas regarder. J'entendis un pas jeune et léger ; en le comparant au pas lent et sombre de la veille, je commençai d'espérer. Au moment où le prêtre montait à l'autel, je levai les yeux : ce n'était pas l'abbé Morin, c'était le jeune vicaire qui lui avait succédé ; je respirai.

» Que vous dirai-je ? À partir de ce moment, au lieu de l'état d'angoisse et d'exaspération nerveuse dans lequel j'avais passé la nuit et la matinée, je tombai dans une espèce

d'engourdissement. M. de Montigny eut un instant l'idée de m'offrir le bras pour sortir de l'église ; mais il me vit si pâle et si chancelante, qu'il fit un signe à madame de Juvigny et, comme j'étais entrée, je sortis appuyée sur elle.

» Dans l'état où j'étais, il n'y avait pas à me faire assister au déjeuner. Madame de Juvigny me conduisit à ma chambre, me chapitra longuement ; mais, de toute cette longue mercuriale, je n'entendis que ces mots :

» – Je vous tiens quitte du déjeuner ; mais soyez prête à descendre pour le dîner.

» Puis elle sortit.

» Mais, presque aussitôt, rouvrant la porte :

» – Si M. de Montigny venait vous voir, j'espère que vous ne feriez pas l'enfant comme vous le faites vis-à-vis de moi.

» Ces mots, presque menaçants, me tirèrent de mon apathie ; je m'écriai :

» – Oui, oui, je descendrai, madame ; mais qu'il ne vienne pas.

» Puis j'ajoutai en éclatant en sanglots :

» – Zoé, envoyez-moi Zoé, je vous en supplie !

» Madame de Juvigny s'éloigna, et je la vis hausser les épaules en s'éloignant.

» À peine fut-elle sortie, que, dans une espèce de mouvement de désespoir, j'arrachai de mon front ma couronne blanche, de ma poitrine mon bouquet d'oranger, et, couronne et bouquet, j'allai tout mettre au cou et au côté de ma petite Vierge ; puis, en m'inclinant pour baiser ses pieds, comme c'était mon habitude, je vis un papier qui débordait du socle sur lequel elle était posée.

» Je tirai le papier toute frissonnante, car personne n'entrait jamais dans ma chambre, et je lus :

» Rappelez-vous l'engagement que vous avez pris devant Dieu, de ne jamais appartenir à un hérétique. »

» Quoique l'écriture fût déguisée, je reconnus celle de l'abbé Morin.

» En ce moment, Zoé entra. Je me jetai dans

ses bras en criant :

» – Non, non, jamais !

» – Jamais, quoi ? me demanda-t-elle.

» – Jamais je ne serai à cet homme.

» Zoé se mit à rire. Ce rire, mêlé à mes larmes, m'exaspéra.

» – Toi aussi ! lui dis-je, toi aussi !

» – Mais, me répondit-elle, tu es à cet homme, puisque tu l'as épousé deux fois : une fois devant M. le maire, une fois devant M. le curé.

» – N'importe ! m'écriai-je ; devant ma Vierge sainte...

» Zoé se jeta à mon cou, fit plier mon bras étendu, coupa la parole sur mes lèvres, et, m'entraînant sur un sofa :

» – Pas de serment, Edmée, me dit-elle effrayée, pas de serment ; il ne faut faire, vois-tu, ma sœur bien-aimée, il ne faut faire de serments que ceux qu'on peut tenir.

» – Et qui m'empêchera de tenir celui-là ?

» – Lui ! Il est ton mari, il a tout droit sur toi.

» Je sanglotai en me tordant les bras.

» – N’as-tu pas entendu quand le maire t’a lu l’article du Code ?

» – Je n’ai rien entendu, m’écriai-je.

» – Il y a en toutes lettres, vois-tu, ma pauvre Edmée : « La femme doit obéissance à son mari. »

» – Oui, m’écriai-je ; mais les hommes ont beau ordonner, puisque Dieu défend, j’obéirai à Dieu.

» – À Dieu ? répéta Zoé en me regardant, à Dieu ? Et qui donc t’a dit que Dieu défendait à la femme d’appartenir à son mari ?

» – Lui, lui ! m’écriai-je.

» – Alors c’était lui, tu l’as vu : je ne m’étais pas trompée. Ah ! maudit homme, va !

» – De qui parles-tu ?

» – De l’abbé Morin, donc !

» – Silence ! lui dis-je en lui mettant la main sur la bouche.

» – Ah ! oui, je comprends, c’est pour cela

qu'il est revenu de Bernay, c'est pour cela qu'il a pris dans le confessionnal la place du vicaire.

» – Qui te l'a dit ?

» – J'étais dans l'église quand tu y es entrée avec ma mère ; je priais pour toi, ma pauvre Edmée, demandant à Dieu de te donner tout le bonheur que tu mérites ; je l'ai vu passer, je l'ai reconnu, et j'ai deviné pourquoi il était venu.

» – Et pourquoi était-il venu ?

» – Pour rompre ton mariage s'il le pouvait, donc ! Tu sais bien qu'il voulait te faire religieuse, et puis, et puis...

» – Et puis quoi ?

» – Rien ; je m'entends... Ah ! vieux coquin !

» – Zoé ! m'écriai-je.

» – Edmée, reprit Zoé, crois à ce que je dis : ce n'est pas M. de Montigny, qui est un beau, loyal et honnête gentilhomme, que tu as à craindre ; avec lui, j'en suis certaine, moi, ton bonheur est assuré dans ce monde et dans l'autre.

» – Tais-toi ! puisqu'il m'a dit hier dans

l'église, en face de Dieu, que, si je lui appartenais, j'étais perdue ; puisqu'il me l'a répété aujourd'hui, ici.

» – Ici ? fit Zoé.

» – Regarde !

» Je lui montrai le billet que j'avais trouvé sous le socle de ma Vierge.

» – Il sera entré par l'escalier dérobé qui donne sur le verger, ce matin, pendant que tout le monde était à l'église, murmura Zoé. Ce prêtre, ce n'est pas un homme, c'est un fantôme ; il ne marche pas, il glisse. Défie-toi de lui, Edmée, défie-toi de lui !

» Un frisson me passa par tout le corps ; je me rappelai les Vœux du baptême, je me rappelai mon évanouissement, je me rappelai la scène de la sacristie.

» Je sentis sur mes lèvres l'impression de ce baiser infernal qui m'avait tirée de ma léthargie.

» Tout cela m'écrasait sans m'éclairer.

» Je me jetai dans les bras de Zoé en m'écriant :

» – Zoé ! Zoé ! il n’y a que toi qui m’aimes ; ne m’abandonne pas.

» – Pauvre sœur ! me dit Zoé, tu sais bien que je suis à toi, que tu peux faire de moi tout ce que tu veux ; ordonne, et, pourvu que ce que tu me demanderas ne soit pas trop déraisonnable, j’obéirai.

» – Eh bien, écoute : l’abbé...

» Je m’arrêtais, le nom ne pouvait sortir de ma bouche.

» – L’abbé Morin, acheva Zoé.

» – Oui ; il m’a dit que, ce soir, mon mari oserait entrer dans ma chambre à coucher.

» – Sans doute, il l’osera, dit Zoé en riant ; il serait bien bête s’il n’osait pas.

» – Si tu ris, Zoé, non seulement je ne te dis plus rien, mais encore je ne te revois ni ne te pardonne de ma vie.

» – Voyons, je ne ris plus ; parle.

» – Eh bien, tu resteras avec moi, tu te cacheras dans ma chambre à coucher, tu

m'aideras à me défendre contre cet homme, qui est le démon.

» – C'est encore l'abbé Morin qui t'a dit cela ?

» – Peu importe qui me l'a dit, cela est.

» – Eh bien, soit, cela est ; mais avoue que le démon est bel homme.

» – Oh ! mon Dieu, tu ne vois pas ce que je vois, moi.

» – Pauvre Edmée, je crois à ce que tu vois les yeux fermés, mais pas à ce que tu vois les yeux ouverts.

» – Eh bien, alors, regarde.

» Je pris le *Paradis perdu* de Milton, et montrai à Zoé cette gravure où l'archange, défiant Dieu, offrait, par les traits de son visage, une si parfaite ressemblance avec M. de Montigny.

» – Et qui t'a donné ce livre ? demanda Zoé.

» – Personne ; je l'ai pris dans la bibliothèque.

» – Hum ! fit Zoé, le diable est bien fin, et l'abbé Morin...

» Elle s'arrêta.

» – Quoi ? que veux-tu dire ?

» – Je veux dire que l'abbé Morin est plus fin que le diable, voilà tout.

» – La question n'est pas là ; tu resteras près de moi cette nuit, n'est-ce pas ?

» – Oui.

» – Tu me le promets ?

» – Je te le promets.

» – C'est bien, me voilà plus tranquille.

» Tout à coup je tressaillis.

» – Bon ! dit Zoé, te voilà plus tranquille et tu frissonnes.

» – Zoé ! Zoé ! m'écriai-je.

» – Eh bien, quoi ?

» – Il vient.

» – Qui ?

» – M. de Montigny.

» – Où cela ?

» – Je le vois.

» – Tu es folle !

» – Il monte l’escalier, il pousse la porte du grand salon ; je te dis que je le vois.

» – À travers les murailles ?

» Je saisis le bras de Zoé.

» – Entends-tu son pas ? lui dis-je.

» – En effet, j’entends un pas, répondit-elle ; mais qui te dit que ce soit le sien ?

» – Tu vas voir.

» Et nous restâmes toutes deux debout, écoutant, elle avec l’expression de la curiosité, moi avec celle de la terreur.

» On frappa doucement à la porte ; nous restâmes muettes toutes deux.

» – Peut-on entrer ? demanda une douce voix.

» – Réponds donc *oui*, mais réponds donc *oui*, dit Zoé.

» Je répondis *oui* d’une voix presque inintelligible en me laissant retomber sur le sofa.

» M. de Montigny entra.

» Il était impossible de voir une plus douce, plus noble et plus loyale figure.

» Zoé fit un mouvement, non pas pour sortir, je la tenais par sa robe, mais pour s'éloigner de moi.

» M. de Montigny vit le mouvement.

» – Restez, dit-il à Zoé ; mademoiselle Edmée – il appuya en souriant sur le mot *mademoiselle* – mademoiselle Edmée a été un peu indisposée ce matin, je crois, et a besoin d'une amie auprès d'elle. Quand je serai son mari, je ne céderai mon poste d'honneur à personne ; mais je ne le suis encore que de nom, et je viens seulement prendre de ses nouvelles.

» – Oh ! je vais mieux, beaucoup mieux, répondis-je vivement, espérant que cette assurance hâterait son départ.

» – Rien ne pouvait m'être plus agréable que cette assurance reçue de votre bouche, chère enfant de mon cœur, répondit-il ; me permettez-vous de m'asseoir un instant près de vous ?

» Je me reculai vivement ; mais, comme ce mouvement, qui avait pour but de m'éloigner, pouvait aussi bien s'interpréter par le désir de lui faire de la place, il l'interpréta ou parut l'interpréter du bon côté ; il s'assit près de moi.

» – Que disiez-vous, que faisiez-vous toutes deux ainsi ensemble ? de quoi parliez-vous ?

» – De rien, dis-je vivement.

» – Voilà un livre ; vous lisiez sans doute ?

» Et il étendit la main vers le *Paradis perdu*.

» – Ah ! continua-t-il, le poème de Milton ; il paraît que nous faisons des progrès en poésie, et que, de nos poètes nationaux, nous passons aux poètes étrangers. Je savais que vous parliez l'anglais ; mais j'ignorais que vous fussiez assez forte dans cette langue pour lire la poésie de Milton.

» – Nous ne lisions pas, monsieur, balbutiai-je.

» – Et que faisiez-vous ?

» – Nous regardions les gravures.

» Il ouvrit le livre.

» – Ah ! en effet, ce sont celles de Flaxman, dit-il ; le dessinateur, chose rare, est, cette fois, digne du poète.

» Il était tombé justement à la gravure où Satan défie Dieu, et où nous avons remarqué la ressemblance qui existait entre M. de Montigny et le prince des ténèbres.

» – Voyez, dit-il en me mettant sous les yeux cette gravure, qui me fit frissonner, n'est-ce point là l'idée que l'on peut se faire de la beauté de l'ange rebelle ? Ce front, ces yeux, cette bouche, tout l'ensemble de ces traits, n'est-ce pas l'expression de la témérité, du défi, de la menace, et ne sent-on pas qu'un pareil adversaire ne peut être renversé que par la foudre ?

» Zoé se mit à rire ; M. de Montigny la regarda avec étonnement.

» Ce regard avait le côté impératif de l'interrogation adressée du supérieur à l'inférieur.

» – Savez-vous, monsieur, ce que nous disions justement un instant avant que vous entriez ?

» Je joignis les mains ; Zoé fit semblant de ne

pas voir mon geste.

» – Non ; dites-le-moi ; c'est la première chose que j'ai demandée en entrant. Que disiez-vous ? Aurais-je eu le bonheur que mademoiselle Edmée s'occupât de moi ?

» – Eh bien, nous disions que cet archange...

» – Zoé ! fis-je avec instance.

» – Ah ! ma foi, répondit Zoé, puisque j'ai commencé, laissez-moi dire.

» M. de Montigny l'encouragea d'un signe de tête.

» – Nous disions, continua Zoé, que cet archange-là, c'était tout votre portrait.

» M. de Montigny sourit.

» – Autant qu'un homme peut ressembler à un dieu, dit-il.

» – Vous appelez Satan un dieu ? m'écriai-je.

» – Il a été bien près de l'être, dit M. de Montigny.

» – Ah ! monsieur, répliquai-je vivement, êtes-vous bien sûr que ce que vous dites là n'est point

un blasphème ?

» – Le blasphème est dans l'intention, chère enfant, répondit-il, et non dans les paroles ; quant à ma ressemblance avec Satan, elle me flatte infiniment.

» Je le regardai avec effroi.

» – Mais je ne puis accepter le compliment dans son entier ; les mains de Satan sont ornées de griffes avec lesquelles il entraîne ses victimes en enfer, et moi...

» Il tira le gant de sa main gauche.

» – Je n'ai pas de griffes, ou du moins elles ne sont pas encore poussées, ajouta-t-il.

» Le gant ôté laissa à découvert une main petite, blanche, effilée, presque une main de femme, au petit doigt de laquelle, comme pour faire ressortir sa blancheur, semblait fleurir, telle qu'un large myosotis, une des plus belles turquoises que j'aie vues.

» Mon regard, malgré moi, se porta sur cette main si blanche et si aristocratique, malgré moi s'arrêta sur la turquoise.

» – Bon ! dit-il en souriant, je crois pouvoir vous offrir un bijou qui vous fera plaisir, puisque vous l’avez regardé.

» Il tira la turquoise de son doigt.

» – Cette pierre, dit-il, si l’on en croit les traditions de la terre qui lui donne naissance, est douée d’une vie et d’une propriété à elle : sa vie, dit-on, s’identifie à celle de la personne qui la porte ; si cette personne est menacée d’un danger, son azur devient foncé ; si elle tombe malade, son azur pâlit ; si elle meurt, la pierre devient d’un vert livide et perd toute sa valeur. Sa propriété, dit-on encore, est de porter bonheur à la personne qui la porte. Il y a trois ans que je l’ai achetée à Moscou, d’un Tatar Mogol. Depuis ce temps, tout m’a réussi ; la dernière faveur que je lui dois, ma chère Edmée, est de vous avoir connue et d’être devenu votre époux. Elle a donc fait pour moi tout ce qu’elle pouvait faire. À votre tour d’être protégée par elle, et puisse-t-elle être aussi efficace pour votre avenir qu’elle l’a été pour le mien !

» En disant ces mots, il essaya de prendre ma

main et de me passer la turquoise au doigt. Mais je retirai vivement ma main.

» Alors, s'adressant à Zoé :

» – Je vois bien, dit-il, qu'Edmée a encore à mon endroit quelques préjugés qui lui viennent de ma ressemblance avec Satan. Vous, Zoé, qui me paraissez un esprit fort, prenez cette bague, courez à l'église, trempez-la dans l'eau bénite, et, si elle ne se change pas en charbon ardent, si elle ne fait pas bouillir l'eau, c'est que je ne suis ni Satan, ni un de ses suppôts.

» Puis, se levant sans que je fisse aucun mouvement pour m'y opposer, il me prit la main, y appuya ses lèvres et sortit.

XXII

» Restée seule avec Zoé, je levai les yeux sur elle.

» Zoé me regardait en riant et en tournant et retournant la bague entre ses doigts.

» – En vérité, lui dis-je, tu es insupportable.

» – Et en quoi ? En ce que je ne suis pas de ton avis sur M. de Montigny, en ce que je ne le regarde pas comme le démon, comme Satan, comme l'antéchrist ? Ah ! ma pauvre Edmée, je ne suis qu'une paysanne ; mais, si tu n'adores pas cet homme-là, tu passeras auprès de ton bonheur comme un aveugle passe, sans le voir, près d'un trésor qui renfermerait sa fortune.

» – Comment veux-tu que j'aime jamais un hérétique ?

» – D'abord, dit Zoé, je ne sais pas ce que c'est qu'un hérétique ; mais, si ignorante que je

sois, je sais que c'est un honnête homme, et je me trompe fort si M. de Montigny n'est pas un homme et, en outre, un fort bel homme ; ce qui n'est pas tout à fait à dédaigner dans un mari.

» – Un mari ! un mari ! m'écriai-je ; il est donc mon mari ?

» – Dame, il me semble qu'il n'y a plus à s'en dédire.

» Je poussai un soupir.

» – Voyons, dit Zoé, que dois-je faire de cette bague ? Dois-je, comme l'a dit M. de Montigny, l'aller tremper dans l'eau bénite pour l'éprouver ? dois-je la jeter dans le puits du verger ? dois-je la passer à ton doigt, comme cela me paraît être sa véritable destination ?

» Et Zoé la passa au sien en la mettant sous mes yeux.

» – Vois, dit-elle, comme elle fait bien sur ma main noire ; juge donc de l'effet qu'elle fera sur ta main blanche : le même qu'elle faisait sur la main de M. de Montigny... Sais-tu qu'il a une fort belle main ?

» Je ne répondais rien, car tout ce que Zoé me disait était l'irrécusable vérité.

» Elle prit ma main gauche, la même où était déjà l'alliance, et passa la bague à mon doigt.

» – Eh bien, me demanda-t-elle, te blesse-t-elle, te brûle-t-elle, cette bague terrible ?

» Rien de tout cela. Elle allait à mon index comme si elle eût été faite pour moi.

» En ce moment, j'entendis et je reconnus le pas de madame de Juvigny. Zoé avait posé sur une table le billet que j'avais trouvé sous le socle de ma petite Vierge ; je le pris, je le déchirai vivement et j'en jetai les morceaux dans la cheminée.

» Madame de Juvigny venait me chercher ; il était, disait-elle, ridicule qu'un jour de noces, je restasse enfermée dans ma chambre de jeune fille avec une petite paysanne.

» Je regardai Zoé ; quoique le compliment fût peu gracieux pour elle, elle paraissait donner raison à madame de Juvigny.

» Décidément, tout le monde était ligué contre

moi.

» Je descendis. M. de Montigny était au salon avec quelques personnes de nos amies qui devaient être les convives de notre dîner.

» Le regard de M. de Montigny se porta vivement sur ma main ; un éclair de joie passa dans ses yeux en voyant qu'elle était parée de sa bague ; il se leva, vint au-devant de moi et me dit tout bas :

» – Merci !

» Ce mot me fit passer un frisson dans les veines : ne venais-je pas de donner un gage à Satan en mettant cette bague à mon doigt ?

» Je m'assis muette et tremblante ; tout le monde dut me prendre pour une idiote.

» On annonça que le dîner était servi.

» On m'avait placée en face de M. de Montigny ; je ne parlais pas, je ne mangeais pas ; il paraissait horriblement souffrir de cette espèce de torpeur dans laquelle j'étais plongée.

» À la suite du dîner, il y eut un assez long colloque entre madame de Juvigny et lui ; M. de

Montigny paraissait hésiter, ma belle-mère insistait.

» Depuis, je compris de quoi il était question.

» M. de Montigny vint à moi.

» – Je me souviens, dit-il, de nos promenades dans le parc, je me souviens que vous écoutiez avec plaisir les vers de nos grands poètes ; il fait un temps magnifique, une nuit admirable ; voulez-vous jeter un châle sur vos épaules et venir nous promener du côté de la source, sous le rayon silencieux de la lune amie, comme dit Virgile ; à l'obscur clarté qui tombe des étoiles, comme dit Corneille ? Nous parlerons un instant d'un poète plus grand que tous ceux dont je vous ai dit des vers.

» Je me levai machinalement ; M. de Montigny m'enveloppa d'un superbe cachemire.

» Je pris son bras et nous sortîmes. Dans l'antichambre, je rencontrai Zoé et je lui fis signe d'aller m'attendre dans ma petite cellule de pensionnaire ; elle parut me comprendre et me répondit de son côté par un autre signe.

» Je me rappellerai toujours cette soirée, comme on se rappelle un des moments suprêmes de la vie. Supposez un homme condamné à mort, qui sait que, dans une heure, la sentence qui le condamne non seulement dans ce monde, mais encore dans l'éternité, sera exécutée, et à qui l'on permet d'errer dans un beau parc au milieu des douces ténèbres de la nuit, au murmure des sources, au chant du rossignol, sous un ciel d'azur tout constellé de fleurs d'or, et vous aurez une idée de ce que j'éprouvai.

» M. de Montigny dut sentir le frémissement de mon bras sous le sien ; car, sentant que j'étais près de le retirer, il l'y fixa en appuyant sa main gauche dessus.

» Puis, comme il avait déjà pu remarquer la puissance de sa voix sur moi, il commença à me parler de *ce poète plus grand que tous ceux dont il m'avait dit des vers*, c'est-à-dire à me parler de Dieu.

» Il me serait impossible de vous répéter tout ce que me dit, avec une suprême éloquence, cet esprit supérieur de ce Dieu, moteur unique, âme

universelle, ouvrier sublime, créateur des mondes semés dans l'espace comme une poussière de diamant. Cent fois, cette conversation est revenue à mon esprit dans toute l'harmonie de son ensemble, dans toute la splendeur de ses détails. Quoique plus de la moitié des choses que me disait M. de Montigny échappât à la faiblesse de mon esprit, je sentais que ces paroles dont je n'avais aucune idée, c'était la vérité, mais la vérité avec quelque chose de l'entraînement de la révélation ; elles semblaient, comme un nouveau baptême, se répandre sur mon front et pénétrer jusqu'à mon cœur ; je me demandais lequel était véritablement le roi du ciel, de ce Dieu bon, miséricordieux, immense, infini, portant notre monde dans un pli de sa robe d'azur, éclairant l'univers de son regard, le réchauffant de son haleine, ou de ce Dieu irrité, jaloux, colère, dont l'abbé Morin m'avait, la veille encore, fait un si terrible portrait. Tout enfant que j'étais, j'avais déjà une certaine justesse d'esprit, et il me semblait que, de ces deux paroles si opposées, celle de M. de Montigny était non seulement la plus éloquente, mais encore la plus selon le cœur

de l'homme, de la nature et de Dieu.

» Je me laissai peu à peu aller au charme de cette poésie, et il n'eut plus besoin de retenir mon bras sur le sien.

» Voulait-il arriver seulement à ce but, de ne plus m'inspirer de crainte, et avait-il compris que ce but était atteint ? C'est probable, car, sans risquer une seule caresse, il me ramena au château...

J'interrompis madame de Chamblay.

– Mais savez-vous, madame, lui dis-je, que ce M. de Montigny était tout simplement un homme adorable ?

Elle sourit tristement comme à un souvenir mal effacé.

– Et, continuai-je, que, chose étrange, je suis plus jaloux du mort que du vivant ?

– Et vous avez raison, me dit-elle.

– Alors, m'écriai-je vivement, vous me permettez d'être jaloux ?

– Je vous permets d'être le plus tendre ami de

mon cœur, me dit-elle ; j'ai pour vous un indéfinissable sentiment de reconnaissance, parce qu'à vous seul je dois les quelques moments de douce rêverie et de calme bonheur que j'ai eus dans ma vie. Ce sentiment est encore indéfini dans mon âme, ne me forcez pas à l'analyser, laissez-le vague et flottant comme une vapeur, comme un rêve, et ne demandez pas qu'il se matérialise en passant du rêve à la réalité, en descendant de mon âme à mon cœur.

Je me tus en cherchant sa main, qu'elle m'abandonna.

– Continuez, lui dis-je.

– Ces confidences d'une pensionnaire ne vous ennuient donc point ?

– Elles ont pour moi un charme suprême ; c'est le livre de votre vie entrouvert à ses premières pages, et que je lis avec vous au lieu de le lire seul ; tournons le feuillet, nous sommes au bas d'une page.

Madame de Chamblay continua :

– Deux heures après, j'étais dans la chambre

verte, écoutant les exhortations de madame de Juvigny, qui, après m'avoir fait une longue énumération des devoirs d'une femme envers son mari, me laissa en peignoir de nuit, en m'annonçant la visite de M. de Montigny.

» Mais, comme si elle eût pensé que ses devoirs de belle-mère n'étaient point entièrement accomplis par ses recommandations de docilité, elle rentra et ne me quitta que lorsqu'elle m'eut vu couchée dans ce même lit où ma pauvre mère m'avait mise au monde et était morte.

» Ce souvenir m'avait serré le cœur ; il me semblait qu'en m'imposant cette même chambre mortuaire pour chambre nuptiale, madame de Juvigny commettait une impiété ; mais, à moins d'une de ces exaltations qui appartiennent à mon caractère, ou plutôt qui me font sortir de mon caractère, j'avais pris avec ma belle-mère l'habitude d'une obéissance passive. Je me couchai donc sans résistance aucune et ne parus faire aucune attention aux frissons qui couraient dans mes veines et aux larmes qui coulaient de mes yeux.

» Je l'entendis fermer la porte à double tour et tirer la clef de la serrure.

» Elle m'enfermait. – Je ne cherchai pas dans quel but ; je m'élançai dans ma chambre, presque certaine d'y trouver Zoé et ayant hâte de faire ma prière aux pieds de ma chère petite Vierge.

» Zoé était là, en effet, cachée derrière un grand écran ; elle avait prévu le cas où madame de Juvigny entrerait chez moi, et elle avait pris ses précautions pour ne pas être vue.

» Ma première idée fut de m'enfermer dans ma chambre et de ne pas répondre à M. de Montigny ; mais je cherchai vainement la clef ; bien plus, le verrou avait été dévissé. Toutes les précautions avaient été prises contre ce que l'on appelait ma folie.

» Je me jetais aux pieds de ma Vierge pour y faire ma prière habituelle, lorsqu'en abaissant les yeux, je vis, sous le socle, à la même place, un papier pareil à celui que j'y avais trouvé le matin.

» Mes yeux se portèrent rapidement vers la cheminée ; les fragments du papier déchiré y

étaient encore ; ce n'était donc pas le même, et ma mémoire ne me trompait pas : je l'avais bien détruit.

» Je montrai l'autre à Zoé, toute tremblante et n'osant y toucher même.

» Zoé le prit, et elle voulait le brûler sans le lire ; mais je le lui arrachai vivement des mains ; mon mauvais génie me poussait. Je lus :

« Au moment où vous dépendez encore de vous-même, au moment où vous pouvez perdre ou sauver votre âme, rappelez-vous l'engagement que vous avez pris devant Dieu de ne jamais appartenir à un hérétique. »

» C'était plus que n'en pouvait supporter ma pauvre imagination ; je me renversai en arrière, me tordant les bras et criant :

» – Non, non, je te promets, Vierge sainte, je ne serai jamais à cet homme !

» Écoutez ceci, mon frère, dit madame de Chamblay en me serrant la main avec plus de

terreur que de tendresse ; fut ce l'effet de mon imagination frappée, fut-ce celui de ma double vue, de même que je vous ai reconnu, dans la chambre de l'auberge, à travers les rideaux de ma fenêtre, je vis le prêtre dans la chambre de ma vieille nourrice, le visage collé à la vitre, les bras croisés, les yeux menaçants, la sueur sur le front.

» Mes yeux devinrent fixes et se dilatèrent horriblement ; mon bras s'étendit, comme dans un accès cataleptique, du côté de la terrible vision ; mes lèvres blémirent et tremblèrent.

» – Qu'as-tu ? mais qu'as-tu donc ? me demanda Zoé.

» – Là, là, lui dis-je, vois-tu ?

» – Quoi ? Que veux-tu que je voie ?

» – Le prêtre !

» – L'abbé Morin ? Tu es folle : il est reparti ce matin pour Bernay.

» – Non, non ; à un quart de lieue de Juvigny, il est descendu ; il a attendu la nuit, il est chez ta mère, il a les yeux fixés sur la fenêtre de ma chambre, il me menace de l'enfer, si jamais je

suis à cet homme... Non, non, jamais, je jure...

» – M. de Montigny ! interrompit Zoé.

» En effet, absorbée que j'étais par l'effrayante vision, je n'avais pas entendu la clef de la grande chambre tourner dans la serrure, je n'avais pas vu M. de Montigny s'approcher de la porte.

» Au cri de Zoé, je me retournai ; il était debout sur le seuil.

» À cette vue, je sentis que toute ma raison m'abandonnait ; je ne songeai qu'à fuir ; je m'élançai avec une telle violence, que j'écartai M. de Montigny. La porte par laquelle il était entré était déjà refermée ; mais restait celle du couloir, qui conduisait à l'escalier dérobé, au verger, à la rivière.

» Tout me paraissait préférable, même la mort, à cette damnation dont j'étais menacée. J'entendis la voix de Zoé qui criait :

» – Au nom du Seigneur ! arrêtez-la ! elle est folle.

» Puis des pas me suivirent dans l'obscurité ;

je continuai de fuir, éperdue, haletante ; tout à coup, la terre sembla manquer sous mes pieds, un cri m'échappa ; un cri plus terrible peut-être que le mien lui répondit ; je roulai comme dans un abîme.

» Je me vis tout environnée d'éclairs, puis je ne vis plus rien. Ma tête avait porté contre l'angle de l'escalier, je poussai un gémissement et m'évanouis...

– Ah ! pauvre amour à moi ! m'écriai-je en serrant Edmée contre ma poitrine oppressée et en cherchant avec mes lèvres dans ses cheveux la trace de la blessure.

Elle se dégagea doucement de mon étreinte.

– J'étais bien insensée, n'est-ce pas ? dit-elle.

– Oh ! répliquai-je, moins que le prêtre n'était coupable... Oh ! le misérable ! Et Dieu ne l'a pas puni ?

– Non, reprit Edmée, ce fut l'innocent, ce fut le bon qui fut puni à sa place, si toutefois la perte d'une sotte enfant comme moi est une punition.

– Achevez, Edmée, achevez, lui dis-je ; ne

voyez-vous pas que mon âme est suspendue à vos lèvres ?

Elle reprit :

– À la suite de cet événement, dont la cause resta un mystère pour tout le monde, l'abbé Morin rentra triomphant dans la maison. Ce qui transpara de cette scène, c'est que, dans un accès de brutalité, la première nuit de ses noces, M. de Montigny m'avait brisé la tête contre la muraille.

» La blessure était grave ; je restai, à ce que l'on m'a dit depuis, plus de douze heures sans connaissance ; lorsque je rouvris les yeux, l'abbé Morin était au pied de mon lit, son doigt mince allongé sur ses lèvres pâles, pareil à la statue du Silence.

» Il fut le premier que je vis.

» En se détachant de lui, mon regard s'arrêta sur les autres personnes ; ces autres personnes étaient le médecin, ma belle-mère et Zoé.

» Je vis Zoé me tendre les bras avec une indéfinissable expression de joie ; mais j'avais perdu une telle quantité de sang, j'étais si faible,

que je m'effrayai à l'idée de parler ou d'entendre parler, et que je refermai les yeux, emportant pour tout souvenir, dans le demi-sommeil où je me plongeai, l'image du prêtre, dont le geste impératif me commandait le silence.

» J'avais remarqué que M. de Montigny n'était point là, et, contradiction étrange, je lui en faisais presque un reproche.

» Le médecin recommanda que l'on me laissât seule, affirmant que désormais c'était à la nature de faire elle-même son œuvre. J'entendis Zoé qui insistait pour demeurer près de moi, promettant qu'elle resterait immobile dans le fauteuil et que, quand même je m'éveillerais et lui parlerais en m'éveillant, elle ne me répondrait pas.

» Elle tint parole, et ce ne fut que quatre ou cinq jours après que j'appris d'elle ce qui s'était passé.

» Au cri que j'avais poussé et auquel M. de Montigny avait répondu par un cri non moins désespéré, Zoé était accourue avec une bougie ; elle avait vu, au bas de l'escalier, M. de Montigny me soulevant sanglante dans ses bras.

Elle et lui me crurent tuée sur le coup.

» – Rien ne pouvait se comparer, me dit Zoé, au désespoir de M. de Montigny.

» À nos cris, à ceux de Zoé, madame de Juvigny était accourue. Elle demanda ce qui s'était passé ; mais, secouant la tête, M. de Montigny se contenta de lui répondre avec une profonde tristesse :

» – Si vous m'aviez dit, madame, que la pauvre Edmée avait pour moi une si cruelle antipathie, croyez-le bien, jamais je ne fusse devenu son mari.

» Puis, se détachant de mon corps inanimé :

» – Je vais monter à cheval et vous amener un médecin, continua-t-il ; quant à moi, mon devoir m'est tracé par la terreur que j'inspire ; je ne reparaitrai devant Edmée que lorsqu'elle me rappellera.

» Et, appuyant ses lèvres sur mon front tout sanglant, il salua madame de Juvigny et sortit. Cinq minutes après, on entendit le bruit du galop d'un cheval qui s'éloignait.

» Une heure après, le médecin était arrivé ; M. de Montigny lui avait fait promettre de le tenir jour par jour au courant de ma santé ; puis il s'était retiré dans son château, situé à deux lieues de celui de Juvigny.

» J'abrège.

» L'abbé Morin reprit une telle influence sur madame de Juvigny, qu'elle partit pour Paris, me laissant aux soins de Joséphine et de Zoé, et le faisant maître absolu de la situation.

» Il en profita pour se porter partie civile, demandant ma séparation de corps par suite de mauvais traitements.

» Il n'y avait, au reste, qu'une voix contre M. de Montigny : à dix lieues à la ronde, un chœur tout entier de dévotes, inspirées par l'abbé Morin, le calomniaient à qui mieux mieux.

» D'ailleurs, les apparences n'étaient-elles pas là, et n'est-ce pas un monstre digne de l'exécration publique, qu'un homme qui, la première nuit de ses noces, brise, pour une légère résistance qu'elle oppose à ses désirs, la tête de sa

femme contre la muraille, surtout quand cet homme est un hérétique et que cette résistance est inspirée par des sentiments religieux ?

» J'étais une martyre ; M. de Montigny était un bourreau.

» Ce bourreau était admirable jusqu'au bout. Voyant que je ne le rappelais pas comme il l'avait espéré, il ne revint pas au château ; voyant que mon avocat et mon avoué poursuivaient, en quelque sorte au nom de la morale outragée, ma séparation d'avec lui, il ne fit aucune défense, s'en rapporta à la justice du tribunal, et se laissa condamner sans plaider.

» Le jour même du jugement, il partit pour l'étranger sans me dire vers quelle partie du monde il se dirigeait, mais en me laissant ces mots :

« Chère enfant de mon cœur, je n'ai pas le droit de faire votre malheur, n'ayant pas su faire votre félicité. Je ne me tuerai pas, si malheureux que je sois, parce que le suicide est un crime ; mais je puis vous promettre une chose, c'est qu'avant que vous ayez atteint l'âge de vingt ans, l'homme que vous aimerez pourra devenir votre époux.

» DE MONTIGNY. »

– Et, vous avez eu le courage de le laisser partir ? m'écriai-je, emporté par l'admiration que m'inspirait cet homme.

– Je n'étais plus à Juvigny, je ne m'appartenais plus ; j'étais au couvent des religieuses Ursulines de Bernay.

– Oh ! murmurai-je, entre les mains de cet homme ; Dieu vous protège !

– Dieu m'a protégée, répondit madame de Chamblay.

– Oh ! pardon de vous avoir interrompue, lui dis-je ; continuez, continuez.

XXIII

– Le lendemain de l’arrivée de madame de Juvigny à Paris, je reçus d’elle une lettre dans laquelle elle m’annonçait que ce que j’avais de mieux à faire, c’était, après le scandale causé par ma sottise, d’entrer comme pensionnaire au couvent des Ursulines de Bernay.

» Elle partait pour faire un voyage en Italie avec sa sœur et son beau-frère ; ce voyage durerait un an ou deux, peut-être davantage. En cas de mort de M. de Montigny, mort peu probable, puisque M. de Montigny avait à peine trente-deux ans, je serais libre de prendre le voile, de me remarier ou d’attendre ma majorité.

» Une procuration laissée par elle à l’abbé Morin l’autorisait à la remplacer près de moi en toute circonstance.

» Je montrai cette lettre à Zoé, ma seule confidente ; ma bonne vieille Joséphine était tout

entière en la puissance de l'abbé Morin, et, chaque fois que j'aurais à lutter contre lui, je savais d'avance qu'en aucune façon je ne pouvais compter sur elle.

» Zoé lut la lettre ; sous une apparence de frivolité, c'est un esprit très juste et surtout un cœur très résolu, à qui plus d'une fois j'ai dû un bon conseil, une solide assistance.

» Elle réfléchit un instant.

» – Tu n'as que deux choses à faire, ma pauvre Edmée, me dit-elle : ou suivre le conseil que te donne ta belle-mère, ou m'autoriser, à l'instant même, à partir pour le château de M. de Montigny et à le ramener.

» – Que me proposes-tu là, Zoé ? m'écriai-je.

» – Je te propose ton bonheur.

» – Je n'oserai jamais reparaître devant lui ; il refuserait de me revoir.

» – Il rentrerait dans ta chambre à genoux, vois-tu.

» – Non, non, jamais ! murmurai-je d'une voix sourde ; c'est impossible ; l'abbé Morin dit que je

serais damnée.

» – Que Dieu pardonne à l'abbé Morin le mal qu'il a fait, et, si miséricordieux que Dieu soit, je doute qu'il le fasse ; car ce ne serait plus de la miséricorde, ce serait de l'injustice. Encore une fois, veux-tu que j'aille chercher M. de Montigny ?

» – Non, je te dis que non.

» – Si je vais le chercher sans te le dire, me pardonneras-tu ?

» – Jamais, ne fais jamais cela, Zoé ; car, si je le revoyais, cette fois, je n'irais pas jusqu'à l'escalier, je me jetterais par la fenêtre.

» – Alors, tenons-nous au conseil donné par ta belle-mère, et allons au couvent.

» – Allons au couvent, dis-tu ?

» – Sans doute ; si tu vas au couvent, j'y vais avec toi.

» – Oh ! avec toi, Zoé, m'écriai-je, je n'hésiterais pas ; mais...

» – Mais quoi ?

» – Il ne permettra pas que tu m’accompagnes.

» – Qui cela ?

» – Lui.

» – Qui, lui ?

» – L’abbé Morin.

» – Oh ! ne sois pas inquiète, cela me regarde.

» Je secouai la tête.

» – D’abord, voyons, dit Zoé, regarde-moi en face ; pourquoi crois-tu que l’abbé Morin ne me laissera pas aller au couvent avec toi ?

» – Je ne sais, répondis-je ; mais tu connais la faculté que j’ai de deviner certaines choses. Eh bien, je suis certaine qu’il s’opposera à ce que tu me suives.

» – Oh ! quant à cela, oui, bien certainement, dit Zoé.

» – Mais, alors, comment feras-tu ?

» – Je te suivrai malgré lui, donc ?

» – Malgré lui ! Entreras-tu au couvent malgré lui ?

» – J’y entrerai de son consentement ; il est vrai que cela lui fera gros cœur, mais j’y entrerai.

» – Alors, il n’y a pas à hésiter, ma chère Zoé, allons à Bernay.

» – Oh ! ne nous pressons pas tant ; ce n’est pas une vie si agréable que celle du couvent.

» – Celle que je mène ici est-elle bien gaie ?

» – Non, je le sais bien ; mais encore ne faut-il pas se jeter ainsi tête baissée dans un gouffre sans regarder le fond.

» En ce moment, on frappa à la porte ; comme les plus grands ménagements étaient recommandés à mon égard, quoique je fusse en pleine convalescence et que je commençasse à descendre et à me promener dans le parc, il était défendu à qui que ce fût d’entrer sans frapper.

» Zoé alla voir à la porte ; c’était un des domestiques restés au château qui venait prévenir Zoé qu’on la demandait chez sa mère pour affaire d’importance.

» Elle fit répéter au domestique deux fois les mêmes paroles.

» – Moi, s'écria-t-elle en riant, moi, pour affaire d'importance ? Entends-tu, Edmée ? On demande mademoiselle Zoé chez madame sa mère pour affaire d'importance.

» Puis, se tournant vers le domestique :

» – Dites que j'y vais.

» Zoé referma la porte et revint à moi.

» – Te doutes-tu de ce que cela peut être ? lui demandai-je.

» – Par ma foi, non ; quelque manigance de l'abbé Morin, probablement. En tout cas, quelque chose que ce soit, dans un quart d'heure, tu en sauras autant que moi. Je reviens.

» Je restai seule, convaincue que c'était M. de Montigny qui faisait demander Zoé, et peut-être le désirant au fond du cœur.

» J'avais souvent repassé dans mon esprit tous les détails de ses relations avec moi, et je ne pouvais me dissimuler que, si la fatale influence de l'abbé Morin ne m'avait pas éloignée de lui, comme me l'avait dit Zoé dans son langage moitié naïf, moitié pittoresque, mon bonheur était

là.

» Zoé rentra.

» – Eh bien, lui dis-je vivement, que te voulait-on ?

» – Oh ! presque rien : on voulait me marier.

» – Te marier, toi ?

» – Tiens ! et pourquoi ne me marierait-on pas, au bout du compte ? On t'a bien mariée, et j'ai huit mois de plus que toi ; donc, je suis une grande personne.

» – Et qui donc voulait te marier ?

» – M. le vicaire, ni plus ni moins.

» – M. le vicaire ?

» – Oui, c'était lui en personne qui m'attendait.

» – Avec qui voulait-il te marier ?

» – Avec Jean-Louis le sacristain.

» – Mais Jean-Louis est pauvre, tu n'es pas riche ; comment feriez-vous en ménage ?

» – Voilà ce qui te trompe. On a découvert à

Jean-Louis un protecteur inconnu qui lui donne trois mille francs en le mariant. Avais-tu trouvé à Jean-Louis d'assez beaux yeux pour qu'on lui donnât dessus mille écus de dot, toi ?

» – Ma foi, non ; il louche !

» – C'est ce que j'ai répondu ; mais M. le vicaire m'a répliqué que j'avais tort, que Jean-Louis était très joli garçon, que c'était une fantaisie seulement qu'il avait dans l'œil ; qu'outre les trois mille francs qu'on lui donnait en le mariant avec moi, on portait ses appointements comme bedeau à six cents francs ; que ses fonctions à l'église, qui lui prenaient un quart d'heure par jour de la semaine et deux ou trois heures le dimanche, ne l'empêchaient pas d'exercer son état de sabotier ; enfin que, si je refusais Jean-Louis, jamais je ne retrouverais son pareil.

» – Et qu'as-tu fait ?

» – J'ai refusé, naturellement.

» – Sous quel prétexte ?

» – Sous celui que, t'accompagnant au

couvent des Ursulines de Bernay, je ne pouvais, juste à ce moment-là, jurer obéissance à un homme qui pourrait m'ordonner de rester à Juvigny. J'ai, du reste, reconnu les belles qualités physiques et morales de Jean-Louis, et lui ai souhaité une plus digne appréciatrice que je ne l'étais de ses mérites et de sa fortune.

» – Et ta mère, qu'a-t-elle dit ?

» – Ah ! ma mère, du moment qu'elle a su que c'était pour te suivre que je refusais Jean-Louis, elle a approuvé mon refus ; seulement, M. Morin la retournera.

» – Comment, M. Morin ?

» – Sans doute ; tu ne devines pas que le coup vient de lui ?

» – Non.

» – Innocente que tu es, va !

» Et Zoé haussa les épaules.

» Je réfléchissais à l'intérêt que pouvait avoir l'abbé Morin à marier Zoé à Jean-Louis, lorsque le même domestique reparut, disant pour la seconde fois à Zoé qu'on la demandait chez sa

mère.

» – Cette fois, c’est lui, dit-elle.

» – Qui, lui ?

» – Ah ! ma foi, puisque tu as la seconde vue, regarde.

» Je me recueillis, et, fermant les yeux, je fis un effort de volonté, en m’imposant à moi-même l’obligation de voir à distance. Tout à coup, je tressaillis.

» – L’abbé Morin ! m’écriai-je en pâlisant.

» – Eh bien, je l’avais deviné, moi, sans avoir la seconde vue.

» Puis, me prenant les deux mains et les baisant en s’agenouillant devant moi :

» – Voyons, me dit Zoé, es-tu bien décidée à ne pas voir M. de Montigny ?

» – Oui, tant que le prêtre vivra ; il me rendrait folle.

» – Et mieux vaut être enfermée aux Ursulines de Bernay qu’au Bon-Sauveur de Caen¹, tu as

¹ Le Bon-Sauveur, maison de fous à Caen.

raison ; demain, nous partons pour Bernay.

» – Et toi avec moi, n'est-ce pas ?

» – Certainement.

» – Mais, s'il ne veut pas que tu m'accompagnes ?...

» – Il voudra, sois tranquille.

» – Comment t'y prendras-tu ?

» – Cela me regarde.

» Et, se relevant, elle m'embrassa sur les deux joues, la chère fille, et sortit.

» Maintenant, ajouta madame de Chamblay, pour ne pas interrompre mon récit déjà bien long, laissez-moi vous dire ici ce que je ne sus que plus tard, au couvent même des Ursulines.

– Chère Edmée, lui dis-je, je ne sais si tout ce que vous venez de me dire paraîtrait long à un étranger ; mais je sais que chaque mot que vous prononcez semble correspondre à une des fibres de mon cœur ; vous voyez avec quelle ardeur je vous écoute, vous sentez avec quelle avidité j'aspire vos paroles. N'oubliez donc aucun détail

de cette vie qui m'est chère ; ne m'avez-vous pas prévenu, d'ailleurs, que vos pressentiments vous disaient que j'étais destiné à vous sauver d'un grand danger ? Pour prévoir ce danger, pour l'écarter de vous, il faut que je connaisse votre vie tout entière. Parlez, parlez donc : je vous écoute.

Madame de Chamblay continua.

XXIV

– En arrivant chez elle, Zoé trouva sa mère qui l’attendait au rez-de-chaussée ; la bonne femme, avec sa vue courte, sa foi naïve, est restée, même aujourd’hui encore, la fidèle de l’abbé Morin ; elle ignore, au reste, complètement ce qui s’est passé.

» – Qu’as tu donc fait à M. l’abbé ? demanda-t-elle. Il semble fâché tout rouge contre toi ; il est à la chambre ; montes-y vite, mon enfant, et fais ta paix avec lui.

» Zoé monta sans répondre ; c’est un cœur non seulement dévoué, mais encore résolu que celui de la pauvre enfant, et, quand vous saurez tout ce qu’elle a fait pour moi, vous ne vous étonnerez pas que, lorsqu’il s’est agi de son propre bonheur, j’aie risqué près de votre ami la démarche à laquelle je dois le bonheur de vous connaître.

Un serrement de main mutuel, un regard

échangé, un sourire passant des lèvres au cœur, interrompirent pendant une seconde le récit de madame de Chamblay, qui reprit :

– L’abbé Morin attendait, en effet, Zoé au premier étage ; il était assis dans un fauteuil, les sourcils froncés, les lèvres contractées, et, comme pour ne pas se laisser aller à sa colère, il se tenait cramponné des deux mains aux deux bras de son fauteuil.

» Zoé entra, lui fit la révérence et se tint debout devant lui.

» – C’est donc vous, petite fille, dit l’abbé rompant le premier le silence, qui refusez le bien que l’on veut vous faire ?

» – Et en quoi cela, monsieur l’abbé ? demanda Zoé, comme si elle ignorait complètement la cause de son irritation.

» – En ce qu’un brave garçon veut bien vous choisir pour femme et que, brutalement et sans raison, vous refusez son offre.

» – Oh ! monsieur l’abbé, on vous a mal rapporté la chose ; je n’ai pas refusé brutalement :

j'ai dit que M. Jean-Louis me faisait honneur. Je n'ai pas refusé sans raison : j'ai dit que je n'aimais pas M. Jean-Louis, et, sauf votre avis, monsieur l'abbé, quoique je n'aie pas grande expérience en ces sortes de matières, je crois la bonne amitié encore plus nécessaire en amour qu'un sac d'argent, si gros qu'il soit.

» – Ce n'est point là la raison qui vous a fait refuser, mademoiselle, dit l'abbé, étonné de cette résistance railleuse à laquelle il ne s'attendait pas.

» – Ce n'est point là la raison tout à fait, monsieur l'abbé ; mais c'est une des deux raisons.

» – Et quelle est l'autre ? Voyons.

» – Madame de Montigny – Zoé appuya sur ce mot, qui amena sur les lèvres de l'abbé un funèbre sourire – madame de Montigny, répéta Zoé, va, suivant le conseil de sa belle mère et votre désir, monsieur l'abbé, se rendre au couvent des Ursulines de Bernay.

» – Ah ! fit l'abbé, c'est bien heureux ; elle s'est décidée, enfin !

» – Oui, mais à une condition.

» – Elle fait des conditions ?

» – Oh ! mon Dieu, oui ; comme on dit, vous savez, monsieur l'abbé, le mariage émancipe, et Edmée est mariée.

» – Voyons, quelle est la condition que fait mademoiselle Edmée ?

» – Que fait madame de Montigny, vous voulez dire ?

» – Soit.

» – Eh bien, la condition qu'elle fait est que je ne la quitterai pas ; je ne peux pas me marier aujourd'hui, vous comprenez, monsieur l'abbé, et m'en aller au couvent demain ; ce serait d'un mauvais exemple, si l'on ne se mariait que pour cela.

» – Soit ; mais, par malheur, le désir de mademoiselle Edmée est impossible à réaliser.

» – Et qui s'y opposera ?

» – Votre mère d'abord ; elle est bien décidée à ne pas se séparer de vous.

» – Bonne mère ! dit Zoé, je la reconnais bien là ; mais, par bonheur, monsieur l'abbé, je sais quelqu'un qui a une grande influence sur elle et qui obtiendra que je suive ma sœur de lait.

» – Qui cela ? demanda l'abbé d'un air de doute.

» – Vous, monsieur Morin, dit Zoé.

» – Moi ? répéta l'abbé.

» – Oui, vous-même.

» – Ah bien, oui ! compte sur moi pour cela.

» – J'y compte cependant, monsieur l'abbé.

» – Eh bien, tu te trompes, et du tout au tout.

» Zoé secoua la tête.

» – Parce que vous ne savez pas les raisons que j'ai d'y compter, monsieur Morin.

» – Je serais curieux de les connaître, ces raisons.

» – Oh ! mon Dieu, je vais vous les dire, à vous, comme je les dirais à tout le monde.

» – J'écoute.

» L'abbé s'accommoda dans son fauteuil pour mieux entendre les raisons de Zoé.

» – La première, c'est que madame de Montigny...

» – Ne pouvez-vous, ma chère, vous déshabituer d'appeler mademoiselle de Juvigny de ce nom ?

» – Pourquoi m'en déshabituerais-je, monsieur l'abbé, puisque c'est le sien ?

» – Vous savez qu'elle va être séparée de son mari ?

» – Une séparation, monsieur l'abbé, n'est pas le divorce.

» – Vous êtes bien savante.

» – Dame, on m'a dit cela ; et puis elle n'est pas séparée encore.

» – Elle va l'être ; j'ai tous pouvoirs de madame de Juvigny pour poursuivre cette séparation.

» – Oui ; mais ; supposez que madame de Montigny ne veuille pas qu'on la poursuive ?

» – Hein ! que dites-vous là ? s'écria l'abbé.

» – Je dis une chose tout à fait possible.

» – Après ce qui s'est passé, après les mauvais traitements dont la pauvre enfant a été victime, que penserait le monde ?

» – Si le monde restait dans l'ignorance des causes qui ont amené ces prétendus mauvais traitements...

» – Prétendus ?

» – Je m'entends, monsieur l'abbé, et je suis sûre que, vous aussi, vous m'entendez ; si le monde savait ce que je sais, moi, par exemple...

» – Vous ! dit l'abbé ; et que savez-vous ? Dites.

» – Si le monde savait, monsieur l'abbé... Ah ! mais, tenez, j'aime mieux ne vous rien dire ; laissez-moi ne pas quitter Edmée : – vous voyez, pour vous faire plaisir, je ne l'appelle plus madame de Montigny ; – laissez-moi ne pas quitter Edmée, et je ne dirai rien, et tout restera comme cela est.

» – Non pas, mademoiselle, dit l'abbé, vous

parlerez, au contraire, et à l'instant même.

» – Vous le voulez, monsieur l'abbé ?

» – Je le veux !

» Zoé baissa la voix.

» – Si le monde savait, par exemple, que, la veille du mariage d'Edmée, vous vous êtes donné la peine de quitter Bernay pour venir la confesser vous-même ?

» – N'étais-je pas, de tout temps, son confesseur, et devais-je, à un moment aussi intéressant de la vie, abandonner ma pupille spirituelle ?

» – Non, monsieur l'abbé, et le monde, en effet, ne pourrait qu'applaudir à ce dévouement ; cependant, lorsque le monde saurait que vous n'avez pris la peine de venir de Bernay ici que pour expliquer à votre pupille la possession des religieuses de Loudun...

» – Que dites-vous là ?

» – Que pour la menacer de la perte de son corps en ce monde et de son âme dans l'autre, si elle devenait jamais la femme de celui que, le

lendemain, la loi et l'Église allaient lui donner pour époux !

» L'abbé fit un mouvement comme pour arrêter de la main les paroles sur la bouche de Zoé ; ses lèvres pâles et minces murmurèrent quelques mots de menace ; mais Zoé se recula ; elle était décidée à pousser la chose jusqu'au bout.

» – Lorsque le monde saurait que ce livre des religieuses de Loudun, c'était vous qui l'aviez tiré de la bibliothèque et fait mettre par ma mère sous les yeux d'Edmée ; lorsque le monde saurait que le premier billet qu'elle a trouvé, le matin de ses noces, sous le socle de la Vierge, c'est vous qui l'aviez écrit et qui l'aviez fait mettre là par ma mère encore ; lorsque le monde saurait que le second billet qu'Edmée a trouvé à la même place le soir, et que j'ai gardé, venait toujours de vous et avait été mis là par ma mère, toujours ; lorsque le monde saurait que, pendant cette fatale nuit de noces, vous étiez ici, caché dans cette chambre même, attendant le résultat de vos menaces et prévoyant le malheur qui est arrivé : voyons,

monsieur l'abbé, croyez-vous que le monde ne plaindrait pas la pauvre enfant que vous avez rendue presque folle, n'absoudrait pas M. de Montigny et n'accuserait pas le véritable coupable ?

» L'abbé se leva livide, les yeux étincelants, les lèvres serrées ; s'il eût été certain de l'impunité, à coup sûr Zoé eût payé son audace de sa vie : il l'eût étranglée de ses mains.

» Mais, avec un violent effort sur lui-même, il retomba dans son fauteuil en murmurant :

» – Petite misérable !

» Zoé ne s'intimida point.

» – Et, continua-t-elle, supposez que la connaissance de tous les faits que je viens de vous raconter parvienne à M. de Montigny, accompagnée des preuves, croyez-vous qu'il existe, dites-moi, un tribunal qui ait l'infamie de prononcer cette séparation de corps que vous poursuivez avec l'autorisation de madame de Juvigny ?

» – Fais cela, vipère, et Edmée deviendra folle,

et, au lieu de la conduire aux Ursulines de Bernay, tu l'enverras au Bon-Sauveur de Caen.

» – C'est justement ce qu'elle m'a dit, monsieur l'abbé, c'est justement ce qui fait que je me tairai.

» – Ah ! fit l'abbé.

» – Mais, comme je vous l'ai dit, à la condition que je ne quitterai pas Edmée, qu'elle ne sortira qu'avec moi, et que nous n'aurons qu'une chambre pour nous deux.

» L'abbé abaissa ses sourcils sombres sur ses yeux, réfléchit un instant, essuya avec son mouchoir son front inondé de sueur, et dit d'une voix qu'à force de puissance sur lui-même il était arrivé à rendre calme :

» – J'ai voulu votre bonheur, vous le refusez ; si votre mère consent à vous laisser suivre Edmée, je ne m'y oppose pas ; allez.

» Zoé fit une révérence, descendit, embrassa sa mère, lui assura qu'elle venait de faire sa paix avec l'abbé Morin, et, tout courant, rentra dans ma chambre en disant :

» – Nous partons demain pour Bernay.

» – Ensemble ?

» – Ensemble.

» – Alors, charge-toi de tous les préparatifs, lui dis-je ; je suis si faible de corps et d'esprit, que je suis incapable de penser à rien, ni de rien faire.

» Et je pris et serrai ma tête entre mes mains comme pour empêcher la raison de s'en échapper.

» En effet, tant d'événements venaient, dans l'espace de quelques jours, de se succéder dans ma vie si calme jusque-là, que, plus d'une fois, je sentis le délire près de s'emparer de moi, et que je fus sur le point de m'écrier :

» – Je deviens folle !

» Eh bien, souvent Zoé m'a répété, depuis, que la crainte seule de voir se déchirer dans mon cerveau cette frêle barrière qui sépare l'imagination de la folie, l'avait retenue de tout me dire et d'amener M. de Montigny au pied de mon lit.

» Elle ne le fit pas ; les desseins de Dieu sont impénétrables. – Nous partîmes comme la chose avait été convenue et sans que ma bonne Joséphine, entièrement au pouvoir de l'abbé Morin, mît obstacle au départ de Zoé pour Bernay, où je n'eus plus de nouvelles de M. de Montigny que par la lettre où, notre séparation de corps prononcée, il m'annonça son départ pour l'étranger.

» Pendant les trois semaines qui s'étaient écoulées depuis mon arrivée à Bernay, j'avais retrouvé beaucoup de calme, et peu à peu Zoé, qui ne perdait pas l'espoir de me réunir à M. de Montigny, dont j'appréciais au fond du cœur toutes les nobles qualités et dont la fatale influence de mon mauvais génie m'avait seule éloignée, peu à peu Zoé était arrivée à me faire consentir à une entrevue, lorsque, tout à coup, la lettre que je vous ai dite arriva.

» Il y avait dans cette lettre une telle tristesse, une telle grandeur, une telle abnégation, que je fondis en larmes en la lisant.

» Zoé me suivait des yeux.

» – Tu l’aimes ? me dit-elle toute joyeuse.

» Je ne répondis pas.

» – Tu l’aimes ? insista-t-elle.

» – Je le plains, lui dis-je.

» Elle me sauta au cou, m’embrassa et s’élança hors de notre cellule en me criant :

» – Je reviens.

» Je continuai de pleurer, les larmes me soulageaient ; je n’aurais jamais cru que des larmes pussent faire tant de bien.

» À mon grand étonnement, une heure se passa, deux heures se passèrent sans que je visse revenir Zoé.

» – L’heure du dîner sonna ; la tourière, chargée de notre petit ménage, monta dresser la table et me demanda si je dînais seule ou si elle devait mettre deux couverts.

» Je ne comprenais pas ce qui pouvait retenir Zoé dehors ; pas un instant elle ne m’avait quittée depuis notre arrivée à Bernay.

» L’abbé Morin m’avait fait deux visites, et,

pendant ces deux visites, elle était restée debout, appuyée à mon fauteuil, sans s'inquiéter de la singulière expression du regard que lui avait lancé l'abbé Morin.

» Quelques jours auparavant, sans que je devinasse dans quel but, elle avait fait mettre deux verrous à la porte, me faisant promettre, si une obligation quelconque l'éloignait de moi, de ne recevoir, le jour, personne en son absence, et de pousser avec soin les verrous la nuit.

» Comme j'attendais Zoé d'un moment à l'autre, je dis à la tourière de mettre les deux couverts.

» Je l'attendis une heure au-delà de l'heure du dîner pour me mettre à table ; elle ne reparut pas. Je dînai seule, occupée d'une seule chose, c'est-à-dire de cette lettre de M. de Montigny et du chagrin que celui qui l'avait écrite devait éprouver.

» Le soir vint ; huit heures sonnèrent. À huit heures, dans la saison d'été, on fermait le couvent. La tourière entra dans ma cellule.

» Elle venait me prévenir que l'on avait dû faire connaître l'absence de Zoé à l'abbé Morin et lui demander si l'on devait, en cas de retour pendant la nuit, contrevenir aux règles ordinaires du couvent, qui défendaient d'ouvrir les portes à qui que ce fût, au directeur excepté, après neuf heures du soir.

» L'abbé Morin avait répondu qu'il ne voyait pas pourquoi l'on ferait une exception pour Zoé.

» Si Zoé n'était pas rentrée avant neuf heures, elle ne rentrerait donc pas avant le lendemain, huit heures.

» J'attendis avec une véritable angoisse.

» Depuis le soir où, dans un accès de folie, je m'étais échappée de ma chambre et m'étais fendu la tête en roulant du haut en bas d'un escalier, je n'étais jamais restée seule la nuit ; souvent, Zoé couchée à côté de moi, je me réveillais en proie à des terreurs sans cause, toute frémissante de fièvre, toute trempée de sueur, poussant des cris d'effroi.

» Je croyais voir courir des flammes sur les

murailles, je croyais voir ma chambre se peupler de fantômes.

» Mais, en rouvrant les yeux, je me sentais entre les bras de Zoé, j'entendais sa voix qui me rassurait, et, toute frissonnante, je rappelais ma raison.

» J'entendis sonner le quart, la demie, les trois quarts avant neuf heures.

» Puis, neuf heures enfin. Zoé n'était pas revenue.

» J'espérai que la tourière remonterait pour me demander si je n'avais pas quelque ordre à lui donner ; elle ne remonta point.

» Le jour s'était complètement éteint ; je poussai les verrous de ma porte, me rappelant les recommandations de Zoé, et j'allumai ma bougie.

» Vers dix heures, je m'aperçus que je n'avais de lumière que pour une heure et demie ou deux heures ; je cherchai une seconde bougie, mais inutilement.

» Nous étions au bout de notre provision, et j'avais oublié de la faire renouveler.

» Je pouvais sortir de ma chambre, descendre chez la tourière en demander une autre ; mais il me fallait traverser un long corridor et longer le cloître qui servait de cimetière ; je n'en eus pas le courage.

» Deux fois, j'allai jusqu'à la porte ; deux fois, je revins m'asseoir, le cœur bondissant, les jambes défaillantes.

» J'ouvris la fenêtre afin d'appeler ; toute lumière était éteinte chez la tourière ; il se faisait dans le couvent, et même dans les rues, le plus profond silence : j'eus peur de ma propre voix, les mots expirèrent dans ma gorge.

» Je refermai la fenêtre et tombai dans mon fauteuil ; j'étais anéantie.

» Deux choses seulement vivaient en moi : mes yeux, qui suivaient la cire fondante et la décroissance de la bougie ; mes oreilles, qui saisissaient la première vibration de la cloche sonnant l'heure et qui en gardaient jusqu'à la dernière vibration.

» J'avais beau me dire que je ne courais aucun

danger ; l'instinct du danger inconnu s'obstinait à demeurer dans mon esprit et faisait frissonner tout mon corps.

» La bougie me semblait décroître avec une fantastique rapidité.

» Vers onze heures et demie, elle n'eût plus, pour s'alimenter, que la cire fondue que la chaleur maintenait liquide dans le récipient du chandelier.

» Je maintins la mèche debout et l'alimentai le plus longtemps que je pus ; mais, entre minuit moins un quart et minuit, elle commença de pétiller, puis jeta une lumière plus vive, puis enfin s'éteignit.

» Je demeurai dans la plus complète obscurité, la nuit étant sans lune et le ciel presque sans étoiles.

» Quelques minutes avant que minuit sonnât, je sentis en moi cette agitation et ce trouble qui précèdent ces hallucinations étranges où ma vue acquiert cette acuité presque surhumaine qui lui permet de voir à travers les murailles.

» Je sentis que le danger que j'avais deviné approchait.

» Je ne puis comparer l'impression éprouvée par moi qu'à celle que doit ressentir la gazelle enfermée dans une cage, lorsque, sans voir encore le tigre qui s'approche d'elle, elle le sent déjà.

» Tout mon corps était secoué par un mouvement convulsif ; ma poitrine semblait écrasée du poids d'une montagne ; il n'y avait pas un cheveu de ma tête qui n'eût sa goutte d'eau.

» Tout à coup, j'entendis un bruit lointain de pas qui allaient se rapprochant ; tout à coup, je vis, dans le corridor, comme s'il était éclairé ou par le soleil ou par mille bougies, – je vis une chose qui m'épouvanta.

» Une ombre se glissait obscure dans ce corridor éclairé ; elle essayait d'assourdir en marchant le bruit de ses pas, et cependant chacun de ses pas retentissait dans ma poitrine, agitant toutes les fibres de mon cœur ; cette ombre, dont je ne pouvais distinguer les traits, avait la forme

et la tournure de l'abbé Morin.

» Je me rappelai la scène de la sacristie, cette scène où, du fond de ma léthargie, j'avais vu cet homme s'approcher de moi à pas lents et sourds, puis se pencher vers moi, puis poser ses lèvres impures sur les miennes.

» Je demeurai muette, immobile, fascinée.

» Il arriva ainsi, posant sa main contre la muraille, afin de se faire un appui, jusqu'en face de la porte de ma cellule.

» Là, comme si la force lui manquait, ou comme s'il eût été pris d'hésitation, il s'adossa à la muraille opposée.

» Je le voyais se découpant en noir sur la muraille blanche.

» Au bout d'un instant, il se redressa, tira une clef de sa poche et l'approcha de la serrure.

» J'oubliai que le double verrou qu'avait fait poser Zoé me servait de rempart contre ses tentatives ; je m'élançai vers la fenêtre, je l'ouvris pour me précipiter, et je l'eusse fait, quelle qu'eût été sa hauteur.

» Par bonheur, la fenêtre était grillée.

» Je m'accrochai à l'un des barreaux, que je secouai de toutes mes forces, et je m'écriai, haletante, éperdue :

» – À moi ! au secours !

» J'entendis la clef tourner rapidement dans la serrure ; il me sembla qu'elle accrochait en tournant la fibre de vie cachée au plus profond de mon cœur. Je poussai un gémissement inarticulé, je lâchai le barreau, je tombai sur mes genoux et je m'évanouis...

Vous n'avez pas idée, cher ami, des émotions éprouvées par moi pendant ce récit de ma chère Edmée ; je ressentais toutes ses terreurs, et elle les dépeignait avec une telle vérité, que, moi aussi, je croyais voir ce qu'elle voyait, elle, avec les yeux du souvenir.

Peu à peu je m'étais rapproché d'elle, et, par un simple mouvement de protection qui n'avait rien de sensuel, quoiqu'il fût d'une douceur infinie, je l'avais enveloppée de mon bras et je la serrais contre mon cœur.

Ses cheveux touchaient les miens, son haleine effleurait mon visage ; je voyais en quelque sorte les paroles sortir de sa bouche et j'eusse pu, pour ainsi dire, les saisir en passant avec mes lèvres.

Elle comprit le danger d'une pareille situation, me donna son front à baiser comme eût fait une sœur, et s'éloigna doucement de moi sans que j'essayasse de la retenir autrement que par la main.

Seulement, ma bouche, presque malgré elle, murmurait ces mots :

– Edmée ! chère Edmée !

Les entendit-elle ? Je n'en sais rien ; mais, dégagée de mon étreinte, elle continua :

– Je revins à moi seulement au bruit de coups violents frappés à ma porte, et à celui de mon nom répété avec angoisse par une voix effrayée.

» Il était grand jour.

» J'étais étendue à l'endroit même où j'étais tombée ; je me soulevai lentement. Un grand froid m'avait saisie, exposée que j'avais été à l'air de la nuit au-dessous de cette fenêtre

ouverte ; je ne me souvenais de rien ; je me fusse levée de mon tombeau, que je n'eusse pas été plus inerte et plus anéantie.

» La première pensée qui se fit jour dans mon esprit, fut que Zoé était à ma porte et qu'elle m'appelait.

» Je fis un effort pour rappeler ma voix.

» – Entre ! lui dis-je.

» – Mais je ne puis, me répondit-elle, puisque tu es enfermée en dedans.

» – Ah ! murmurai-je.

» Et, l'œil fixe, la main sur mon front alourdi, les jambes chancelantes, j'allai tirer les verrous et ouvrir.

» Zoé se précipita dans la chambre, jeta un regard rapide autour d'elle et le ramena sur moi. Elle vit que j'étais tout habillée et que mon lit n'avait pas été défait.

» – Tu ne t'es pas couchée ? me dit-elle.

» – Je ne sais pas, répondis-je.

» – Qu'as-tu donc ? s'écria-t-elle. Tu es pâle et

froide comme un marbre.

» – Je n'en sais rien, dis-je en secouant la tête.

» Elle alla à la porte, la referma, revint vivement à moi qui étais restée muette et sans mouvement, me prit à bras-le-corps et m'entraîna vers mon lit, où elle me fit asseoir avec elle.

» – Voyons, me dit-elle, la porte est fermée, nous sommes seules ; que s'est-il passé ?

» Je la regardai avec un œil vide de pensée.

» – Voyons, dit-elle, rappelle-toi.

» Je baissai la tête sur ma poitrine et fis un effort sur moi-même pour rappeler mes souvenirs.

» Tout à coup, je tressaillis : quelque chose comme un de ces phares qui éclairent les ténèbres de l'Océan venait de s'éveiller dans mon esprit et illuminait ma mémoire ; comme on voit les flots suivis des flots monter sur le rivage, je voyais le flux de mes souvenirs se succéder depuis le moment où Zoé m'avait laissée seule jusqu'à celui où j'avais entendu sa voix criant mon nom. Je lui jetai mon bras autour du cou, et, tout bas à

l'oreille, de peur que quelqu'un ne l'entendît, je lui racontai, à elle, ce que je viens de vous raconter à vous-même.

» – Eh bien, me dit-elle, tu vois que j'ai eu bien raison de faire mettre des verrous à notre porte.

» – Mais toi, lui demandai-je, pourquoi m'as-tu quittée ? À quel propos m'as-tu laissée seule ? Où étais-tu allée ?

» – Hélas ! me dit-elle, j'étais allée chercher M. de Montigny.

» Je sentis un frisson me courir par tout le corps ; mais ce frisson n'avait rien de douloureux.

» – Eh bien ? lui demandai-je.

» – Eh bien, répondit-elle, il était trop tard ; il est parti hier matin, et nul ne sait la route qu'il a prise, étant parti seul à cheval avec son domestique ; les portes et les fenêtres étaient fermées, le château avait l'air d'une tombe.

» Je poussai un soupir.

» – Ainsi soit-il !... murmurai-je.

Je tressaillis : c'étaient les trois mêmes mots que vous m'aviez laissés pour consolation et dont j'avais fait ma devise.

Ces trois mots, sortant de la bouche de madame de Chamblay, me firent tressaillir au point qu'elle s'en aperçut et me demanda ce que j'avais.

Je lui racontai alors, en quelques paroles, à quels tristes et tendres souvenirs se rapportaient ces trois mots ; j'eus peu de chose à lui dire, au reste : le soir de la noce de Gratien et de Zoé, je lui avais déjà parlé de la mort de ma mère et des sensations que cette mort m'avait fait éprouver.

Mais j'avais hâte d'entendre la suite de son récit.

– Vous n'avez pas fini ? lui dis-je.

– Ce qui me reste à vous raconter, me dit-elle, peut se dire en deux mots :

– Zoé m'ouvrit les yeux sur les sentiments que me portait l'abbé Morin. Cet homme m'aimait d'un amour de prêtre, plus terrible et plus menaçant qu'une haine. – Il s'aperçut facilement

que je savais cet amour ; d'ailleurs, Zoé lui en avait assez dit pour qu'il comprît qu'elle l'avait deviné, et, du moment que Zoé l'avait deviné, il ne doutait pas qu'eussé-je eu des écailles sur les yeux, ces écailles ne fussent tombées à la voix de Zoé.

» Seulement, ce qu'il ignorait, ce qu'il ignore encore, ce qu'il ignorera probablement toujours, c'est ce don inconcevable de la nature, c'est cette incroyable faculté de mon organisation qui m'a fait trois fois le voir quand il se croyait caché à mes yeux : la première fois dans la sacristie, la seconde fois pendant la soirée de mes noces dans la maison de Joséphine, la troisième fois la nuit où il avait essayé inutilement d'ouvrir la porte de ma cellule.

» Je me sentais une grande force sur lui, sachant ce qu'il devait croire que je ne savais pas.

» Que vous dirai-je ? Trois ans s'écoulèrent ainsi sans que Zoé me quittât d'une heure ; pendant ces trois ans, je sentis en quelque sorte les regards du prêtre sur moi.

» Madame de Juvigny était restée à Florence ;

la vie italienne lui avait plu et il n'était pas question de son retour en France. Les jours s'écoulaient dans une monotonie inouïe ; par bonheur, une de nos sœurs, Anglaise de naissance et catholique quoique Anglaise, se prit d'amitié pour moi, en même temps que je me prenais d'amitié pour elle. Elle m'offrit de me donner des leçons d'anglais. J'acceptai. Chaque jour, elle venait passer deux ou trois heures avec moi, et, au bout de dix-huit mois, je parlais l'anglais comme une Anglaise. Cette bonne sœur était, en outre, excellente musicienne. J'avais étudié le piano comme une pensionnaire étudiante ; j'achetai un piano et je travaillai aussi sérieusement la musique que j'avais travaillé l'anglais. Comme la sœur était fort instruite en tout, elle m'indiqua les livres que je devais lire ; ces livres, Zoé les faisait venir, soit de Caen, soit d'Évreux ; j'appris ainsi l'histoire. Le temps passait lentement, mais il passait, et, si je n'étais pas heureuse, j'étais au moins tranquille.

» Ces trois années ont laissé dans ma vie la trace calme et mélancolique d'un lac plein d'ombre et de fraîcheur dans un paysage désolé.

» Au reste, un souvenir planait sur ma vie, celui de M. de Montigny ; j'en étais arrivée à lui rendre pleine et entière justice, et, si j'eusse su où le retrouver, j'eusse bien certainement été me jeter à ses pieds et lui demander pardon ; mais quelques informations que prît Zoé dans les différents voyages qu'elle fit à Juvigny, voyages pendant lesquels la religieuse anglaise la remplaçait près de moi, elle ne put rien apprendre sur lui.

» Peu de jours se passaient sans que je songeasse à lui et sans que j'arrêtassee, souvent pendant une heure entière, mes yeux sur la bague qu'il m'avait donnée.

» Un jour, – c'était le 16 avril 1840, – il me sembla que ma turquoise pâlissait ; ne ressentant aucun malaise, je crus que ce changement de couleur était une erreur de mes yeux.

» Le lendemain, il me parut qu'elle était plus pâle encore que la veille ; je la montrai à Zoé ; Zoé fut frappée comme moi de la teinte verdâtre qui succédait à son splendide azur.

» Elle s'inquiéta de ma santé, se rappelant ce

que nous avait dit M. de Montigny de la propriété sympathique de cette pierre ; jamais je ne m'étais mieux portée.

» Cependant la turquoise allait chaque jour pâlissant, et, je l'avoue, j'étais profondément affectée des progrès visibles de cette teinte, qui lui enlevait toute sa beauté primitive.

» Enfin, neuf jours après celui où elle avait commencé à se ternir, c'est-à-dire le 25 avril, en m'éveillant, comme je le faisais depuis une semaine, mon premier regard fut pour ma bague.

» Elle était livide et gercée en croix.

» Cette gerçure, dont il n'y avait pas trace la veille, s'était faite pendant la nuit.

» Un mois après, arriva une lettre cachetée de noir ; elle était timbrée de New-York.

» Elle m'annonçait la mort de M. de Montigny.

» Il s'était battu en duel avec un Américain ; le duel avait eu lieu au pistolet ; les deux combattants avaient fait feu l'un sur l'autre en même temps ; M. de Montigny avait tué roide son

adversaire et avait été blessé mortellement.

» L'événement avait eu lieu le 16 avril 1840 ; M. de Montigny était mort neuf jours après, c'est-à-dire dans la nuit du 25 au 26 avril.

» Le 16 avril était le jour où ma turquoise avait commencé à pâlir ; la nuit du 25 au 26 était celle où elle était devenue livide.

» La pierre sympathique était restée fidèle à son premier maître, et était, pour ainsi dire, morte avec lui.

» On avait trouvé dans le portefeuille de M. de Montigny un testament par lequel il me léguait toute sa fortune...

– Oh ! madame, madame, m'écriai-je tristement, voilà un souvenir contre lequel nul ne peut avoir la prétention de lutter.

– Mon ami, me répondit Edmée, c'est plus qu'un souvenir, c'est un remords.

Je me levai brusquement et, presque sans savoir ce que je faisais, j'allai, en chancelant, appuyer ma tête contre un platane.

Je n'avais jamais, je crois, éprouvé plus

poignante angoisse de jalousie.

Edmée, sans me dire un seul mot, me laissa un instant livré tout entier au sentiment qui m'agitait ; puis elle vint doucement s'appuyer sur mon épaule.

– Mais comprenez donc, lui dis-je en me retournant vers elle, comprenez donc que cet homme, c'était la perfection sur la terre.

– Voilà, sans doute, répondit Edmée, pourquoi Dieu l'y a laissé si peu de temps.

– Edmée, lui dis-je, je n'ai point les vertus de M. de Montigny, mais je jure de vous aimer comme il vous aimait.

– Alors, répliqua tristement Edmée, alors j'aurai fait deux malheureux au lieu d'un !

XXV

Je restai appuyé au platane ; Edmée, debout près de moi, avait passé son bras sous le mien, et je serrais son bras contre mon cœur.

Le bas de ma figure effleurait son front, et la brise de la nuit, en soulevant ses cheveux, les faisait flotter sur mon visage.

Un doux parfum, parfum étrange, composé de celui de la violette et du géranium, montait à moi, émané d'elle, et m'enivrait.

Le mouvement violent qui, pendant quelques minutes, m'avait agité, se calmait peu à peu et faisait place à un indicible bien-être.

Ma poitrine se soulevait sous des aspirations inconnues, pleines d'une volupté céleste et dont aucune sensation humaine ne m'avait jusque-là donné l'équivalent.

Je levai les yeux au ciel et laissai, d'une voix

pleine de reconnaissance, échapper cette double exclamation :

– Mon Dieu ! mon Dieu !

– Ami, dit-elle.

– Ô Edmée ! m'écriai-je, quel charme divin le Seigneur a-t-il donc mis en vous ?... Vous êtes moins que l'ange, puisque, par bonheur, vous n'avez pas ses ailes ; mais, à coup sûr, vous êtes plus que la femme ; vous avez pris quelque chose à tout ce que la nature a de charmant, son parfum à la fleur, la douceur de sa voix à l'oiseau, sa poétique mélancolie à la nuit ; vous êtes un de ces êtres mystérieux placés entre l'homme et la Divinité, pour servir d'intermédiaire entre la terre et le ciel ; cette double vue, ce don surhumain que Dieu a mis en vous, c'est la sublime révélation, à mes yeux, de sa grâce infinie. Ô Edmée, Edmée ! je ne vous aime pas, je vous adore !

Je me laissai glisser à ses pieds et je baisai le bas de sa robe.

Une autre femme se fût écartée devant moi ou

m'eût repoussé.

Elle, au contraire, restant debout, posa doucement sa main sur ma tête.

– Ami, dit-elle avec une voix d'une ineffable douceur, un jour peut-être saurez-vous comment je puis écouter sans colère ce que vous me dites : ma vie n'est qu'une longue énigme, qu'un inexplicable mystère ; j'en suis à me demander souvent si la chaîne des événements qui ont formé mon existence est une raillerie du hasard ou une combinaison de la Providence ; seulement, sachez une chose, et, croyez-le, cet aveu je puis vous le faire sans crime, je vais avoir vingt-trois ans, Max ; eh bien, la seule heure bénie de ma vie, le seul moment heureux de mon existence, je viens de les rencontrer sur ce banc et contre ces arbres. Relevez-vous, Max ; vous n'en demandiez pas davantage, n'est-ce pas ?

– Oh ! Dieu m'est témoin, m'écriai-je, que je n'en demandais pas tant.

Elle sourit.

– Vous me regardez d'un œil étonné, dit-elle ;

la seule chose que je puisse vous dire, c'est que cet aveu, je vous le répète, j'ai le droit de vous le faire ; c'est que je n'enlève rien à personne en vous le faisant.

– Edmée, répliquai-je, si je vous demandais la fin de votre récit, me la diriez-vous ?

– Volontiers, et il sera court, répondit Edmée avec un sourire si singulier, que je n'en pus comprendre l'expression. Un an et demi après la mort de M. de Montigny, fatiguée de cette vie végétative du cloître, j'épousai M. de Chamblay.

– Et qui vous fit faire ce mariage ? demandai-je. Je vis le même sourire reparaître sur ses lèvres.

– Lui, dit-elle.

– Qui, lui ? demandai-je.

– Le prêtre.

– Mais, s'il vous aimait, si cet amour l'avait si cruellement rendu jaloux de M. de Montigny, comment alors vous mariait-il à un autre ?

– Ceci, mon ami, dit Edmée avec le même sourire et avec une intonation de voix aussi

singulière que son sourire, c'est le secret de M. de Chamblay et non le mien ; permettez-moi donc de le garder.

Puis, comme elle sentait que j'allais la questionner :

– Adieu, Max, me dit-elle en me donnant à baiser ses deux mains ; voilà une heure du matin qui sonne, il est temps de nous quitter.

Je compris bien que je n'avais pas le droit d'exiger davantage ; j'avais, dans cette douce soirée, obtenu d'Edmée plus que je n'eusse osé lui demander ; je n'insistai pas ; j'appuyai mes lèvres sur ses mains en murmurant :

– Toujours, n'est-ce pas ? toujours !

Et je m'éloignai sans même ajouter : « À demain ! » tant j'avais, dans l'étreinte qui nous avait réunis, senti battre le cœur d'Edmée à l'unisson du mien.

J'étais rentré depuis dix minutes à peine et ne pensais aucunement à me coucher ; j'étais près de ma fenêtre, étendu sur un fauteuil, continuant par le souvenir ma délicieuse soirée, repassant un à

un dans ma mémoire les événements étranges de cette vie d'un enfant se faisant femme dans le sein de la solitude et sous l'œil du malheur, me demandant quel était ce privilège inconnu qui avait valu à M. de Chamblay de devenir le mari de l'adorable créature qu'il paraissait si complètement méconnaître, essayant de deviner quel était ce secret qu'Edmée n'avait pu me dire parce qu'il n'était pas le sien, lorsque j'entendis mon nom prononcé deux fois dans la rue.

Je me mis à la fenêtre, et, à la clarté de la lune, je reconnus la vieille Joséphine.

– Ah ! mon Dieu, m'écriai-je, serait-il arrivé un malheur à madame de Chamblay ?

– Non, me dit-elle ; seulement, elle veut vous parler à l'instant même.

– À moi ?

– À vous, oui, et je viens vous chercher.

– Soyez la bienvenue ! Je descends.

Je m'élançai dans l'escalier, et en un instant je fus près de Joséphine.

– Qu'y a-t-il donc de nouveau ? lui demandai-

je.

– Rien de grave, je l’espère.

– Mais enfin ?

– Je l’attendais pour la déshabiller et la mettre au lit, comme quand elle avait dix ans, ma pauvre chère petiotte ; elle est remontée très calme et paraissant très heureuse, lorsqu’au moment de se coucher, elle s’est sentie prise d’une grande agitation ; elle est entrée dans sa petite chambre en me disant de l’attendre dans la grande ; au bout de cinq minutes, elle est sortie plus pâle et plus inquiète qu’elle n’était entrée.

» – Ma bonne Joséphine, m’a-t-elle dit, je te demande pardon de la peine que je vais te donner.

» Vous comprenez bien que je haussai les épaules : prendre de la peine pour elle vaut mieux qu’avoir du plaisir pour les autres.

» – Voyons, parle, lui dis-je ; n’aie pas peur ; car, la chère créature, elle permet que je la tutoie toujours comme lorsqu’elle était petite.

» – Eh bien, me dit-elle, cours à l’auberge où est M. de Villiers ; j’ai oublié de lui dire une

chose importante, et, comme il est possible que, malgré mon désir de le voir demain, ou plutôt aujourd'hui, j'en sois empêchée, dis-lui de venir tout de suite. Ne crains pas de le déranger ; va ! ajouta-t-elle avec ce bon sourire qui vous ferait vous jeter à l'eau pour elle ; je suis sûre que ton message lui sera agréable.

» C'est ce qui fait que je suis venue tout courant, puisque je savais que je lui faisais plaisir à elle, et à vous aussi.

Oui, certes, son message m'était agréable, quoique je le sentisse mêlé d'une certaine inquiétude ; pour qu'Edmée m'envoyât chercher, dans la situation de nos cœurs, un quart d'heure après que je l'avais quittée, il fallait qu'il fût survenu quelque chose de grave. Aussi laissai-je Joséphine me suivre de loin et m'élançai-je vers le château.

La grille en était ouverte ; ayant oublié de demander à Joséphine où je trouverais madame de Chamblay, je courus d'abord au banc près duquel je l'avais laissée ; puis, le voyant vide, je montai le perron et m'engageai à tâtons dans

l'escalier ; mais, presque au même instant, je vis apparaître, sur le palier, Edmée une bougie à la main.

Elle avait changé de costume et avait un vêtement de nuit, c'est-à-dire un long peignoir de mousseline blanche qui lui donnait, admirablement éclairée comme elle l'était, l'air d'une statue antique.

Je m'arrêtai à quelques pas d'elle.

– Eh bien ? me demanda-t-elle.

– Eh bien, vous le voyez, lui dis-je, je vous regarde avec mes yeux de peintre cette fois : vous êtes éclairée à merveille et belle à ravir. Oh ! un portrait de vous par Van Dyck, quel chef-d'œuvre cela serait !

– Je vous voyais venir, me dit-elle, et, sachant l'escalier dans l'obscurité, j'ai eu peur qu'il ne vous arrivât quelque accident.

Et elle me tendit la main comme pour hâter mon ascension vers elle.

– Je ne suis pas Dante, lui dis-je ; mais vous ressemblez fort à Béatrix aidant son poète à

gravir les degrés du paradis.

– Venez vite ! me dit-elle ; j’ai peur d’être obligée de quitter ce paradis plus tôt que je ne voudrais.

– Mon Dieu ! c’est ce que m’a dit Joséphine ; vous êtes inquiète, agitée, assure-t-elle ; qu’est-il arrivé ?

– Je n’en sais rien encore ; mais suivez-moi, vous allez me le dire.

Elle marcha devant moi, m’éclairant, et me conduisit dans sa petite chambre, s’assit sur le canapé, et me fit signe de m’asseoir près d’elle.

Cette petite chambre était remplie d’un parfum enivrant.

Je m’arrêtai pour le respirer.

– Quel baume avez-vous donc brûlé ici ? lui demandai-je.

– Aucun, dit-elle.

– Mais cette odeur qu’on respire mêlée à l’atmosphère, cette combinaison merveilleuse du parfum de la violette et du géranium ?

– C’est une infirmité que j’ai, dit-elle en riant ; ne vous en inquiétez pas, à moins qu’il ne vous soit désagréable, auquel cas, je serais bien malheureuse, car il me faudrait renoncer à votre société, ou plutôt il vous faudrait renoncer à la mienne.

– Comment ! lui demandai-je, ce parfum est naturel ?

– Si naturel, que, quand j’étais jeune fille, je m’amusais souvent à aller près d’une ruche d’abeilles, un gros bouquet de fleurs à la main. Eh bien, quoique je leur présentasse mes fleurs, les capricieuses préféraient s’abattre sur moi ; elles fouillaient mes cheveux, exploraient mes épaules, pénétraient partout où leur donnait entrée l’ouverture de ma robe, et, au bout d’un instant, s’envolaient toutes désappointées.

– Et aucune ne vous a jamais piquée ?

– Jamais ! Il est vrai qu’elles me connaissaient ; mais cela n’y faisait rien, elles s’y laissaient toujours prendre.

– Ne faites jamais cette expérience-là devant

moi, je mourrais de peur.

– Vous auriez tort ; il faut qu’un animal, quel qu’il soit, se trouve accidentellement jeté hors de lui-même pour me vouloir du mal ; j’ai toujours trouvé les animaux bons pour moi ; par malheur, il n’en a pas été de même des hommes. Mais je ne vous ai pas envoyé chercher à deux heures du matin pour faire de la botanique ou de l’histoire naturelle ; asseyez-vous et écoutez-moi.

Je m’assis près d’elle et lui tendis les deux mains ; elle y posa les siennes.

Ce parfum qui émanait d’elle m’enivrait.

– Écoutez-moi, mon ami, reprit-elle ; ce que j’ai à vous dire est très sérieux. À peine m’aviez-vous quittée, que j’ai été prise d’un de ces tremblements, d’une de ces terreurs vagues qui s’emparent de moi quand je suis menacée de quelque danger. Alors j’ai laissé Joséphine dans la chambre et je suis entrée ici pour m’isoler et essayer de voir ; mais tous mes efforts ont été inutiles. Il faut croire que ce danger est encore éloigné ; s’il n’eût été question de moi, peut-être eussé-je hésité à vous déranger ; mais il me

semble, mon cher Max, que vous êtes de moitié dans mon danger ; peut-être est-ce une erreur, et l'espèce de communion que nous avons faite de nos idées, ce soir, a-t-elle mêlé les uns aux autres quelques-uns des fils sympathiques de notre vie, si bien que, par erreur, je dis *vous* au lieu de *moi* ; mais n'importe, je suis trop inquiète.

– Que puis-je faire qui calme cette inquiétude ? Je vous avoue, chère Edmée, que je ne comprends pas.

– Eh bien, j'ai pensé que ma vue, demeurée trouble à l'état de veille, s'éclaircirait pendant le sommeil magnétique ; en dormant, je suis d'une lucidité étonnante. Endormez-moi, dirigez-moi, et je suis sûre que *je verrai*.

– Oh ! m'écriai-je, en effet, vous m'aviez promis cette joie un jour. Merci ! merci !

Elle fixa sur moi son œil bleu, profond et limpide comme l'azur du ciel.

– C'est mon frère qui m'endort, dit-elle, et il ne me demandera rien que je ne puisse lui dire.

Je me levai et j'étendis la main vers la petite

Vierge.

– Oh ! m’écrai-je.

– Tenez, dit-elle, voici mes deux mains ; vous n’avez besoin que de vouloir ; des passes me chargeraient de trop de fluide, je deviendrais *vous*, et ne serais plus *moi* ; cela pourrait nuire à ma lucidité.

Je m’agenouillai devant Edmée, je réunis ses deux mains dans les deux miennes, je plongeai mon regard dans le sien, et je *voulus* fortement qu’elle s’endormît.

Au bout de quelques secondes, ses mains devinrent moites, ses yeux se voilèrent doucement, ses paupières se fermèrent peu à peu, et elle se renversa doucement en arrière, cherchant pour sa tête l’appui du dossier du canapé en murmurant :

– Je dors.

J’avais vu magnétiser, mais c’était la première fois que je magnétisais moi-même ; les sensations que je recevais de celles produites par moi étaient donc complètement nouvelles et, je dois le dire,

délicieuses.

Tous les rayons de l'extase étaient concentrés sur le visage d'Edmée ; une espèce d'auréole de bonheur visible ceignait son front ; un sourire ineffable, le sourire des anges, voltigeait sur ses lèvres.

– Comment vous trouvez-vous ? lui demandai-je.

– Parfaitement bien ; laissez-moi un instant ainsi ; tout à l'heure il sera temps de m'interroger.

– Êtes-vous fatiguée ?

– Non, je suis heureuse.

Au bout d'un instant, elle me serra doucement la main, son sourcil se fronça, son visage peignit une vague inquiétude.

– Attendez, attendez, dit-elle.

Sa tête s'agita doucement, comme ferait quelqu'un qui essaierait de regarder au travers d'une gaze très épaisse.

– Ordonnez-moi de voir, dit-elle ; imposez-

moi votre volonté ; c'est très loin.

Je fis ce qu'elle m'ordonnait de faire, en murmurant à voix basse :

– *Voyez*, JE LE VEUX !

Elle fit un nouvel effort de volonté.

– Je vois, dit-elle.

– Qui voyez-vous ? lui demandai-je.

– M. de Chamblay.

– Dois-je vous interroger ? dois-je vous laisser dire ?

– Laissez-moi dire ; je le suis.

Ses sourcils et ses paupières firent différents mouvements.

– Il part de Bernay, à cheval, et va jusqu'à Évreux. À Évreux, il prend une voiture jusqu'à Rouen ; à Rouen, le chemin de fer. Il arrive à Paris à cinq heures du soir, prend une voiture et descend hôtel *Louvois*... Ah !...

– Vous voyez toujours ?

– Oui ! parfaitement ; votre volonté a un grand

pouvoir sur moi. Attendez... Il remonte en voiture ; où va-t-il ? Il traverse le Carrousel, le pont Royal. Je sais où il va.

– Est-ce un secret ?

– Non ; il va chez son notaire au numéro 53 ; c'est cela, il s'y arrête... Ah ! le notaire dîne en ville ; il reviendra le lendemain matin, c'est-à-dire hier.

Elle haussa les épaules.

– Le malheureux ! murmura-t-elle comme se parlant à elle-même, il ne sera content que lorsqu'il nous aura complètement ruinés. Le notaire lui rendra réponse à cinq heures ; il faut des papiers qui sont à Bernay ; ces papiers sont urgents ; il ne peut rien faire sans cela. Réveillez-moi vite, Max, et redites-moi tout ce que je viens de vous dire ; je ne me souviens de rien de ce que je vois pendant mon sommeil ; réveillez-moi, il n'y a pas un instant à perdre, il sera à Bernay à onze heures du matin.

Je n'avais qu'à obéir sans discuter. Je donnai une légère secousse aux mains de madame de

Chamblay, en lui ordonnant de se réveiller.

Presque aussitôt, un frisson rapide passa dans ses veines ; ses lèvres s'agitèrent et elle ouvrit les yeux.

– Oh ! demanda-t-elle, qu'est-il arrivé ?

Je lui racontai tout ce qu'elle avait vu dans son sommeil.

– Onze heures, répéta-t-elle après moi, onze heures ! il sera à onze heures à Bernay ; mais, en partant à l'instant-même, je puis y être à sept heures.

– Vous partez ?

– Vous voyez bien qu'il le faut. Adieu, mon ami, ou plutôt au revoir ! Venez à cette partie de chasse où il vous a invité. Qui sait si je n'aurai pas besoin de vous ? Partez vous-même sans perdre une minute, et allez droit à Reuilly au lieu d'aller à la préfecture, afin que personne ne vous voie rentrer.

– Ô Edmée, Edmée, vous quitter ainsi ! m'écriai-je.

– Que demandez-vous de plus ? Ne me suis-je

pas donnée à vous de cœur, et de moi-même ?

– Oh ! oui, oui.

– Eh bien ?

– Vous penserez à moi, n'est-ce pas ?

Elle sourit, haussa les épaules et me présenta son front à baiser.

Je pris sa tête entre mes deux mains et l'appuyai contre mes lèvres.

– Partez, partez, répéta-t-elle.

– Oui, oui ; songez que vous m'avez dit : « Au revoir ! »

– Cela dépend de vous ; mais partez.

– Je pars.

Je m'élançai hors de la chambre ; les premiers rayons de l'aube commençaient à paraître ; il pouvait être trois heures ou trois heures et demie du matin.

Je pris ma course vers l'auberge, et, en tournant le coin de la rue, je vis un domestique sans livrée tenant un cheval en main et frappant à la porte de l'auberge.

En approchant, je reconnus Georges, le domestique de confiance d'Alfred.

Lui ne me voyait pas, tout préoccupé qu'il était de se faire ouvrir la porte.

Son cheval était tout fumant.

Je l'appelai.

– Ah ! c'est vous, monsieur de Villiers ? Je vous cherche.

Et, tirant de sa poche une lettre dans une grande enveloppe :

– De la part de M. le baron, dit-il.

Je rompis vivement l'enveloppe et je vis une dépêche télégraphique datée du ministère de la police.

Elle contenait ces mots :

« M. de C..., arrivé hier à Paris par le chemin de fer de Rouen, descend à l'hôtel *Louvois*, va le même soir chez son notaire, M. Bourdeaux, rue du Bac, 53 ; va à l'Opéra, revient coucher à l'hôtel ; le lendemain, à huit heures du matin,

retourne chez son notaire, y revient une troisième fois à cinq heures.

» Parti ce soir à huit heures par le chemin de fer de Rouen.

» Paraît très pressé.

» Huit heures un quart du soir. »

Cette lettre était suivie de ces deux mots d'Alfred :

» Peut être à onze heures du matin au château ; tu seras prévenu à trois heures et demie, tu peux être chez moi à cinq heures, et la comtesse chez elle à six.

» Ne ménage pas ton cheval ; j'aime fort mes chevaux, mais j'aime encore mieux mes amis.

» Je t'attends.

» *P. S.* Avoue que la police est bonne à quelque chose, et que le télégraphe électrique est une utile invention. Et quand on pense que c'est un homme qui s'appelle Morse, comme mon

terrier, qui a inventé cela ! »

Ainsi, madame de Chamblay m'avait dit exactement ce que me répétait Alfred.

Vous avouerez, mon ami, qu'il y avait là du miracle.

Je courus à l'écurie, et, tandis que Georges bouchonnait son cheval, je sellai moi-même le mien ; puis, sautant en selle, nous partîmes tous deux au galop.

Le lendemain, je reçus la visite de Zoé ; la comtesse était arrivée à temps ; mais, ne fût-elle pas arrivée, il n'y aurait pas eu de malheur.

Le comte, sans demander de ses nouvelles, était monté droit à sa chambre, avait ouvert son secrétaire, y avait pris des papiers, et était reparti à l'instant même.

J'eusse pu profiter de cette seconde absence pour voir la comtesse ; mais je n'osai en demander la permission.

XXVI

D'ailleurs, de mon côté, j'avais un voyage à faire à Paris. Cette lucidité étrange de madame de Chamblay, dont j'avais fait l'expérience et dont j'avais eu la preuve, me donnait de graves inquiétudes ; on se rappelle que, dans un moment d'abandon, elle m'avait dit : « Un pressentiment m'annonce que vous êtes appelé à me sauver d'un grand danger. »

Quel était ce danger ? Peut-être, dans le sommeil magnétique, arriverait-elle à le voir clairement ; mais elle m'avait dit un jour : « Ne m'endormez jamais, que je ne vous en prie la première. » Elle m'avait, à Juvigny, envoyé chercher pour l'endormir ; sans doute à l'approche de ce danger en serait-elle instruite par cette espèce de démon familier qui éveillait ses sensations instinctives.

Eh bien, ce danger dont j'étais appelé à la

sauver, le prévît-elle, il fallait qu'il me trouvât prêt à lui faire face.

D'où venait ou plutôt d'où viendrait ce danger ? Je n'en savais rien ; mais, à mon tour, mon instinct me disait qu'il viendrait, ou de l'abbé Morin, ou de M. de Chamblay.

Avec quoi conjure-t-on à peu près tous les dangers, excepté celui de la mort ? Avec de l'argent.

Je voulais donc aller à Paris pour réunir une somme assez forte, trente ou quarante mille francs en billets de banque, autant en traites sur Londres, sur New-York et sur la Nouvelle-Orléans, que je porterais toujours sur moi dans un portefeuille. Puis le hasard faisait que mon notaire, lui aussi, demeurait rue du Bac, n° 42, c'est-à-dire presque en face de celui de M. de Chamblay ; peut-être pourrait-il me donner quelques renseignements sur la fortune du comte. J'en avais vu assez, et surtout Alfred m'en avait dit assez pour que je comprisse que les grands troubles intérieurs du ménage de madame de Chamblay étaient soulevés par des questions

d'argent.

Cette fois, je ne fis à Alfred aucun mystère de mon voyage ; je lui dis tout, excepté le côté sibyllique de ce voyage. Il mit sa bourse à ma disposition ; ses tantes, ou plutôt ses parques, comme il les appelait, lui entretenaient toujours un fonds de caisse d'une centaine de mille francs.

Pour le moment, je remerciai Alfred, mais lui dis que je ne répondais pas de ne point recourir plus tard à son obligeance.

Comme j'allais partir, on vint m'annoncer qu'un jeune homme de Bernay me demandait. C'était à Reuilly ; j'étais seul, Alfred étant à sa préfecture. Je me doutai que c'était Gratien. Je dis à Georges de le faire entrer, et, en même temps, j'allai au-devant de lui.

Je le trouvai à la porte de la salle à manger ; mon déjeuner était servi ; je le fis entrer ; je dis de mettre un second couvert.

Gratien se défendit longtemps de *l'honneur* de déjeuner avec moi, mais finit cependant par accepter.

Mon voyage pour Paris n'était pas tellement pressé, que je ne pusse le remettre au soir ou même au lendemain matin ; ce dont j'étais pressé, c'était de causer avec Gratien de madame de Chamblay.

Il venait de sa part et m'apportait une lettre.

La lettre était conçue en ces termes :

« Ami, voulez-vous me faire un cadeau inestimable pour moi et sans importance pour vous ? Voulez-vous autoriser Gratien à aller prendre à Juvigny ma petite Vierge à la couronne et au bouquet d'oranger ? J'y suis tout particulièrement religieuse, et je voudrais en faire ma gardienne en ce monde et dans l'autre. J'ai pour elle une chapelle où je voudrais pouvoir passer mon éternité avec vous.

» Vous pouvez garder la couronne et le bouquet d'oranger en dédommagement, si toutefois vous croyez qu'un dédommagement soit nécessaire.

» Cette couronne et ce bouquet *n'appartiennent* à personne qu'à moi, et je puis les donner à mon frère sans qu'il y manque un seul bouton.

» Votre reconnaissante,

» EDMÉE. »

J'approchai la lettre de mes lèvres ; je mourais d'envie d'en baiser les caractères.

Gratien vit le mouvement, et comprit que je faisais un effort sur moi-même.

– Oh ! monsieur Max, me dit-il en riant, vous pouvez baiser la lettre comme si je n'y étais pas, allez ! nous savons bien, Zoé et moi, que vous aimez la comtesse et...

– Et quoi ? lui demandai-je.

– Et – ma foi, tant pis ! je crois que je ne vous apprends rien de nouveau – et que madame la comtesse vous aime.

Mon cœur tressaillit de joie ; je portai la lettre à mes lèvres.

– Tu sais ce que la comtesse me demande ? dis-je à Gratien.

– Je crois qu’il est question comme cela de la petite Vierge de Juvigny, dit-il.

– Justement.

– Voilà, elle y tient beaucoup, pauvre chère dame. Vingt fois, elle a dit devant Zoé : « Oh ! si j’avais ma petite Vierge, oh ! si j’avais ma petite Vierge ! » tant et si bien, que Zoé lui a dit : « Eh ! demandez-la-lui, votre petite Vierge ; il vous la donnera avec bonheur ; que voulez-vous qu’il en fasse ? » Et madame secouait la tête. « Peut-être, disait-elle, y tient-il plus que tu ne crois. – Voulez-vous que j’aille la lui demander de votre part, moi ? fit Zoé. De votre part, je suis sûre qu’il me recevra bien, allez. – Non, a-t-elle dit ; je vais lui écrire. » Il faut vous dire que, quand on parle de vous, on ne dit jamais *M. Max*, ni *M. de Villiers*, on dit *lui*.

– Chère Edmée ! murmurai-je en serrant la grosse main de Gratien.

– Elle a donc dit : « Je vais lui écrire, parce

que, vois-tu, Zoé, si on le trouve à Reuilly et s'il y consent... – Oh ! il y consentira, madame, a dit Zoé ; il vous donnerait sa vie, il peut bien vous donner une petite Vierge. – Eh bien, a repris madame la comtesse, s'il y consent, Gratien partira tout de suite pour Juvigny avec un bon cheval et une bonne voiture, et, en se hâtant un peu, il pourra être de retour ce soir. » C'est pour cela surtout, et puis un peu parce que j'étais honteux de m'asseoir à votre table, que je ne voulais pas déjeuner avec vous.

– Tu n'aurais donc pas mangé ?

– Oh ! si fait, j'aurais acheté un pain et un saucisson et, fouette cocher ! j'aurais mangé en route ; mais, ma foi, vous avez été si bon, que je n'ai pas eu le courage de vous refuser ; ça me retardera un peu, mais enfin, en me pressant, je puis encore être à Bernay vers onze heures du soir ; ce qu'elle ne pourra pas faire cette nuit, elle le fera demain matin.

– Eh bien, tu y seras à neuf heures, mon garçon, lui dis-je.

– Ah ! ça, dit Gratien, ça n'est pas possible ;

non, voyez-vous, monsieur Max. Il est midi ; nous déjeunons, n'est-ce pas ? Au train dont ça va, ça durera une demi-heure, le déjeuner ; une demi-heure pour trouver une carriole, ça fait une heure. J'irais bien à cheval ; mais je ne peux pas, pendant sept lieues, car il y a sept lieues et sept grandes lieues, rapporter une bonne Vierge dans mes bras ; je ne me sens pas assez bon cavalier pour cela. Je dis donc une heure ; une demi-heure pour atteler, ça fait une heure et demie ; deux heures et demie pour aller là-bas, quatre heures, n'est-ce pas ? Deux heures pour prendre la bonne Vierge, l'emmailoter, causer avec la mère Gauthier, faire manger le conducteur, faire reposer le cheval, six heures. Nous voilà à six heures du soir, et nous sommes à Juvigny ; le cheval a encore sept grandes lieues à faire, et il en a déjà près de six dans le ventre. Eh bien, il faut être juste pour les animaux comme pour les hommes. Il va demander quatre heures ; donc, dix heures ou dix heures et demie ; mais à neuf heures, impossible, et j'avais bien raison de dire que madame ferait demain matin ce qu'elle ne pouvait pas faire cette nuit.

– Et que voulait-elle faire cette-nuit, Gratien ?

– Ça, je ne puis pas le dire ; vous m’excuserez, n’est-ce pas, monsieur Max ? c’est son secret.

– Oh ! Dieu me garde de t’interroger, mon ami !

– Vous êtes bien aimable de ne pas m’interroger, parce que, voyez-vous, vous êtes si bon, que je vous le dirais ; non, parole d’honneur, je n’y tiendrais pas.

– N’en parlons plus, Gratien.

– Non, n’en parlons plus, monsieur Max.

– Mais parlons d’autre chose, mon ami.

– De ce que vous voudrez, monsieur Max ; si je connais la chose dont vous me parlerez, je vous répondrai ; si je ne la connais point, cela m’instruira.

– Eh bien, je te disais que tu serais à neuf heures au château, et tu y seras.

– Ah ! ça serait bon avec les chevaux de M. le préfet, qui viennent tout droit d’Angleterre, à ce qu’on dit ; mais, avec une rosse du pays, ça n’est

pas probable, et, à coup sûr, M. le préfet ne me prêtera pas ses chevaux.

– Eh bien, c’est ce qui te trompe, Gratien, il te les prêtera.

– À moi ? à Gratien Picard ? Jamais ! En voilà une bonne bourde que vous me contez là, monsieur Max, dit le brave garçon, que le vin d’Alfred commençait à échauffer. Allons, allons, vous voulez vous moquer de moi.

– Non, je ne veux pas me moquer de toi, et la preuve...

Je me retournai vers le domestique qui me servait.

– Dites à Georges de mettre le bai brun au tilbury.

Le domestique sortit ; Gratien le suivit des yeux.

– La preuve, répéta-t-il, eh bien, la preuve, monsieur Max, parole d’honneur, je ne la comprends pas.

– La preuve, mon ami, répétai-je à mon tour, c’est que je vais te conduire moi-même de

Juvigny à Bernay, et, demain, je prendrai la poste à Bernay au lieu de la prendre ici ; comprends-tu maintenant ?

– Oui, je comprends.

– Et tu ne refuses pas, j’espère ?

– Non, monsieur Max, non ; car, je devine bien, vous faites cela pour elle et non pour moi.

– Diable ! Gratien, tu es clairvoyant.

– Non, mais j’ai du cœur : quand j’étais amoureux de Zoé, – entendons-nous bien, je le suis toujours, – je voulais dire que quand je n’étais pas encore le mari de Zoé, pour qu’elle eût cinq minutes plus tôt ce qu’elle désirait, j’aurais passé la rivière à la nage.

– La Charentonne ?

– Oh ! non, la Charentonne, je n’aurais eu besoin que de sauter par-dessus, mais la Seine, la Seine à Rouen, à Villequier, à Honfleur ; j’aurais passé le détroit de Douvres à Calais, comme on dit.

Gratien en était à son second verre de vin de Champagne et ne trouvait plus rien d’impossible ;

il eût traversé l'Océan du Havre à New-York, toujours pour Zoé, bien entendu, quoique, en le traversant, il l'eût fait aussi un peu pour la comtesse et pour moi.

Dix minutes après, on vint nous prévenir que le cheval était attelé.

Nous sortîmes ; il était, en effet, au tilbury, et Georges le tenait par la bride.

Gratien regarda avec inquiétude les deux places assez étroites que nous offrait le véhicule.

Il tournait autour du cheval et du tilbury en faisant :

– Hum ! hum !...

– Eh bien, lui demandai-je, qu'as-tu donc, Gratien ?...

– Dame, monsieur Max, sauf votre respect, il n'y a que deux places dans la voiture, pas de siège devant, pas de siège derrière, et nous sommes trois.

– D'abord, nous ne sommes que deux, mon cher Gratien ; Georges va m'attendre à Bernay. – Vous m'entendez, Georges ? Vous irez

m'attendre au *Lion d'or*, à Bernay, sans livrée et par la voiture publique ; nous revenons demain.

– C'est bien, vous voilà débarrassé de M. Georges ; mais moi ?

– Comment, toi ?

– Oui, moi, où vais-je me mettre ?

– À côté de moi, parbleu !

– À côté de vous, avec ma veste, avec mon chapeau de paille ? Allons donc !

– Veux-tu que je te fasse donner un habit de préfet et un chapeau à plumes ?

– Ah ! oui, cela m'irait bien !... Ah ! Zoé rirait-elle si elle me voyait avec un habit de préfet et un chapeau à plumes, et madame la comtesse aussi, quoiqu'elle ne rie pas souvent, pauvre chère dame ! pourtant elle est plus gaie depuis son voyage à Juvigny.

– Voyons, lui dis-je, monte ! monte !

– Mais, monsieur Max, que va-t-on dire en me voyant là assis près de vous ?

– On dira que tu es mon ami, Gratien, dis-je en

lui tendant la main, et l'on ne se trompera pas.

– Ah ! ah ! dit-il, ah ! par exemple, voilà qui est fort, et je n'ai pas apporté mes gants de noces pour vous faire honneur, monsieur Max ; je ne me doutais pas de cela ; il est vrai qu'ils sont crevés, mes pauvres gants ; mais, vous savez, monsieur Max, continua Gratien en riant bruyamment et comme un homme content de lui, un jour de noces, ça crève les gants.

– Voyons, monte, monte, bavard !

– C'est que je ne sais pas très bien conduire, voyez-vous, et votre cheval, ou plutôt le cheval de M. le préfet, il a l'air fringant en diable.

– Ne t'inquiète pas de cela, Gratien ; c'est moi qui conduis.

– Comment ! vous me voiturez, et vous me conduirez encore par-dessus le marché ! Je n'ai donc plus rien à faire que de me croiser les bras ? Eh bien, je me les croise, c'est un bon métier.

– Y es-tu ?

– Oui, monsieur Max.

– Alors, partons !

Je lâchai la bride au cheval, et nous partîmes d'un trot allongé qui devait nous faire faire trois lieues à l'heure.

XXVII

Deux heures après, nous étions à Juvigny. Comme j'étais sûr d'être à neuf heures à Bernay, je ne voulais pas surmener le cheval.

Il n'était pas trois heures de l'après-midi lorsque nous entrâmes dans le parc.

J'avais laissé tilbury et cheval à l'auberge où j'étais déjà descendu la seconde fois que j'étais venu ; car, vous vous le rappelez, c'était la troisième fois que je venais à Juvigny.

Et, à chaque fois, je m'étais trouvé plus heureux d'y venir.

Je passai près du banc où nous nous étions assis, Edmée et moi, près de l'arbre au pied duquel elle avait appuyé sa tête sur ma poitrine. J'envoyai un souvenir à l'un, un baiser à l'autre, et nous gagnâmes le château.

Nous montâmes l'escalier, nous traversâmes la

chambre verte, nous entrâmes dans la petite chambre virginale où Edmée m'avait fait appeler pour l'endormir.

La petite Vierge était là avec son bouquet au côté, sa couronne au cou.

Je détachai la couronne et le bouquet, et les posai dans une des deux coupes de Sèvres.

– Dans quoi vas-tu envelopper la madone ? demandai-je à Gratien en regardant autour de moi et en cherchant quelque objet de toile fine qui pût servir à cet usage.

– Oh ! dit Gratien, ne vous inquiétez pas de cela, j'ai son affaire, à la bonne petite Vierge, et elle sera bien difficile si elle ne s'en contente pas.

Et, en même temps, Gratien tira de sa large poche un paquet enveloppé de papier, contenant une espèce de nappe d'autel en mousseline brodée et garnie de dentelles de Valenciennes. Le brave garçon maniait le tout fort délicatement, non pas qu'il connût le prix de la dentelle, mais il avait eu soin de me dire, en la déployant, que c'était la comtesse qui avait brodé la mousseline

et cousu la dentelle.

Je lui dis alors que je me chargeais d'envelopper la Vierge, et qu'il pouvait aller porter à la mère Gauthier des nouvelles de sa fille.

Dans une heure, il reviendrait.

Soit que Gratien comprît que je désirais rester seul, soit qu'il n'eût pas d'objection à faire, il se retira en me disant que, dans une heure, il serait de retour.

Une grosse montre qu'il tira de sa poche et qu'il consulta, m'offrait une assurance de sa ponctualité.

Lorsque j'eus entendu le bruit de ses pas s'éloigner, décroître et s'éteindre, je fermai la porte derrière moi et je me mis à genoux devant la petite Vierge, dont j'allais me séparer avec un sentiment à la fois plein de joie et de tristesse. Je la priai de veiller sur Edmée, et peu à peu, passant des paroles à la rêverie pieuse, je restai un quart d'heure peut-être agenouillé devant elle, croyant avec toutes les puissances de la foi,

quoique fils d'un siècle impie, ou à peu près ; l'influence d'une femme, de ma pieuse mère sur mon éducation se fait toujours sentir, et toute grande joie ou toute grande douleur prête ses ailes à mon âme pour la conduire à Dieu.

Ma prière faite, je pris respectueusement la petite Vierge, et, après avoir baisé ses pieds nus, où il me semblait encore sentir l'impression des lèvres d'Edmée, je l'enveloppai de son voile et la couchai sur le canapé.

Mes yeux se portèrent alors sur le bouquet et sur la couronne d'oranger ; un mot de la lettre d'Edmée, qui se rapportait à une chose qu'elle m'avait dite le soir où elle m'avait raconté sa vie, me revenait à l'esprit et me préoccupait d'autant plus que je ne pouvais m'expliquer ni ce que madame de Chamblay avait voulu dire dans sa lettre, ni ce qu'elle m'avait dit de vive voix.

Il y avait un si étrange mystère dans ces paroles, le sens qu'elles présentaient à mon esprit était tellement invraisemblable dans ma situation, que j'en repoussai jusqu'à la possibilité pour me jeter dans les plus folles divagations.

Je promenai une dernière fois les yeux autour de moi ; j'arrêtai avidement mon regard sur cette couronne et ce bouquet de fleurs d'oranger ; je les pris et les appuyai sur mes lèvres par un mouvement convulsif qui était, je dois l'avouer, bien opposé à celui avec lequel j'avais, un instant auparavant, baisé les pieds de la Vierge ; un moment j'eus envie de les emporter pressés sur mon cœur ; mais il me sembla que leur véritable place était cette chambre virginale où, depuis sept ans, ils étaient suspendus, et que les enlever de leur sanctuaire serait une impiété.

Je les laissai donc dans la coupe de Sèvres, et refermai la porte de la chambre, emportant la petite Vierge, que je déposai dans l'antichambre, et j'allai chercher dans le jardin les endroits décrits par Edmée dans son récit si naïf et si coloré à la fois.

Je m'assis près de la source, probablement au même endroit où, plus d'une fois, elle s'était assise, et où, un jour, M. de Montigny était venu la chercher, et, chose singulière, mon cœur battit à son souvenir, et encore une fois je me sentis

plus jaloux de l'époux mort que de l'époux vivant.

Le ruisseau, transparent comme un cristal, était tout bordé de myosotis ; je présamai que cette plante, tout imprégnée de sa poésie allemande, devait être chère à Edmée. J'en cueillis un bouquet que je trempai dans la source pour qu'il se conservât frais le plus longtemps possible, et que je mis aux pieds de la Vierge.

Au bout d'une heure, Gratien revint et me trouva sur le perron ; il avait occupé le loisir que lui avait laissé la mère Gauthier à faire, chez son confrère du village, une petite caisse où coucher la Vierge. Nous cueillîmes une brassée de fleurs des champs, bluets, boutons d'or et marguerites, et nous la couchâmes dessus, remplissant tous les interstices avec des fleurs.

En ce moment, une hallucination me traversa l'esprit, une vive douleur au cœur, comme celle d'une fibre qui se romprait, me fit fermer les yeux, et, de même que la Vierge était couchée sur des fleurs dans sa boîte enveloppée de son riche linceul blanc, il me sembla voir Edmée couchée

de la même façon sur des fleurs dans son cercueil, vêtue de blanc comme la Vierge.

Cette vision eut la rapidité de l'éclair ; mes yeux se rouvrirent ; je ne vis plus rien.

Je portai la main à mon front ; il était couvert d'une sueur froide, tant la sensation avait été violente et aiguë.

Je secouai la tête et marchai vivement vers la grille pour chasser mes pensées ou plutôt ma pensée, car je n'en avais qu'une ; puis je me mis à rire de moi-même ; mais, ce rire, il me fut impossible de l'achever.

Le cheval s'était reposé une heure et demie ; il était un peu plus de cinq heures du soir. J'allai dire à mon tour adieu à Joséphine Gauthier, qui trouva moyen, dans les quelques paroles qu'elle me dit, de me demander des nouvelles du bon abbé Morin ; puis, pour que le pèlerinage fût complet, je montai dans la petite chambre derrière les rideaux de laquelle Edmée m'avait vu passant.

Puis nous partîmes, moi conduisant, et Gratien

portant respectueusement sur ses genoux la petite Vierge dans sa boîte.

À huit heures et demie, c'est-à-dire à la nuit tombante, nous arrivions à Bernay, et nous nous arrêtions au *Lion d'or*.

Gratien avait reçu de moi la recommandation positive de ne pas dire que je l'eusse accompagné ni que je fusse à l'hôtel du *Lion d'or*. Je voulais savoir si ce sens intérieur si étrange dont la comtesse m'avait parlé, et même donné une preuve, lui révélerait ma présence à Bernay.

Gratien me donna sa parole de ne rien dire, et partit avant même que le cheval fût dételé. Il avait à peu près pour six ou huit minutes de chemin à faire avant d'être arrivé au château.

L'hôte, pour qui j'étais une ancienne et même une bonne connaissance, vint lui-même à ma rencontre et me conduisit au n° 3, c'est-à-dire à la plus belle chambre de l'hôtel, où il me fit servir immédiatement à souper.

J'étais à moitié de mon repas, à peu près, lorsque la porte s'ouvrit et que Zoé parut.

Je lui tendis la main en riant.

– Ah ! lui dis-je, Gratien m'a trahi, à ce qu'il paraît ?

– Au contraire, et il a été bien grondé par madame la comtesse, allez !

– Comment cela ?

– Mais de ne lui avoir pas dit que vous êtes ici.

– Pardon, si Gratien ne le lui a pas dit, qui le lui a dit, alors ?

– Elle vous a vus descendre tous deux d'un tilbury à la porte de l'hôtel du *Lion d'or* ; j'étais près d'elle, elle est restée un instant les yeux fermés, puis elle a dit : « Les voilà qui arrivent ; ils apportent ma chère petite Vierge couchée sur des fleurs. Mon Dieu ! qu'il est bon et comme il m'aime ! Il a voulu conduire Gratien à Juvigny et le ramener ici pour que j'aie ce que je désire une heure plus tôt. » Puis elle s'est tue jusqu'au moment où Gratien est arrivé. Gratien alors a voulu commencer une histoire de voiture et de conducteur ; mais madame l'a regardé en face ; alors Gratien s'est embrouillé, et madame s'est

mise à rire et m'a dit : « Va à l'hôtel du *Lion d'or*, et dis-lui qu'il peut venir me voir un instant ce soir ; tu le trouveras au n° 3 ; inutile de le demander à l'hôtel. » Je suis partie, personne ne m'a vue, je n'ai rien demandé, je suis passée par la grande porte, j'ai pris l'escalier de la cour, et me voilà. Êtes-vous prêt ?

– Je le crois bien, que je suis prêt ! m'écriai-je en jetant ma serviette et en prenant mon chapeau. Allons, Zoé.

Zoé descendit par le même escalier de la cour et sortit par la grande porte, sans être plus vue en s'en allant qu'en venant. Je passai, moi, par la salle commune en recommandant qu'on fît veiller pour m'attendre, au cas où je rentrerais un peu tard.

Pardon de tous ces détails, mon ami ; peut-être les trouverez-vous longs et sans intérêt ; mais, moi qui repasse par le chemin de mes joies et de mes douleurs, j'éprouve un sentiment de céleste bonheur à m'arrêter sur la route et à y retrouver la trace de mes pas.

Dante a dit, ou plutôt a fait dire à Françoise de

Rimini :

*Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria.*

Moi, je dirai : « Il n’y a pas de plus grande joie que de se rappeler les temps malheureux dans le bonheur. »

Et je suis si heureux à cette heure, mon ami, que je voudrais non seulement me rappeler les jours de ce temps, mais les minutes mêmes de ces jours.

Je marchais d’un tel pas, que Zoé avait peine à me suivre.

Elle arriva tout essoufflée et voulut passer devant moi pour m’annoncer.

Mais madame de Chamblay était venue au-devant de moi sur le perron.

– Toujours bon ! me dit-elle en me tendant la main.

– Toujours belle ! lui dis-je avec un soupir.

En effet, chaque fois que je revoyais Edmée, cette beauté empreinte d'une si profonde tristesse me semblait augmentée et s'emparait de mon être en agitant non seulement toutes les fibres de l'amour, mais encore toutes celles de la pitié.

– Je vous ai vu revenir, me dit Edmée, et je n'ai pas voulu attendre à demain pour vous remercier ; d'abord, demain, n'avez-vous pas un voyage à faire ? J'ai le sentiment d'une absence, d'un éloignement, d'un plus grand espace enfin mis entre nous.

– En effet, madame, lui dis-je, demain, je vais à Paris, mais pour deux jours seulement.

– Je vous reçois dans ma chambre à coucher, dit-elle ; nous étions en train de travailler, Zoé et moi ; j'ai pensé que vous me pardonneriez de ne pas faire allumer le salon. Une Anglaise, ajouta-t-elle en souriant, ne commettrait pas une pareille inconvenance.

Je ne répondis pas ; je venais d'être pris par ce parfum étrange qui m'avait déjà frappé deux fois.

Je le respirai avec une espèce d'enivrement en jetant les yeux tout autour de moi.

La chambre était tendue en satin de Perse à fleurs et à oiseaux ; c'était évidemment une étoffe du temps de Louis XV, bleu glacé, rose et argent. Les dessus de porte étaient de Boucher ; tous les meubles, garnitures et cheminée comprises, étaient du même temps.

Le dernier des meubles, je l'avoue, sur lequel j'arrêtai ma vue, fut le lit.

Le lit était juste de la même dimension que celui de la petite chambre de Juvigny, un lit de pensionnaire, tout au plus de jeune fille.

Chose incroyable ! il y avait autour de cette femme, jeune, belle et mariée deux fois, un immaculé parfum de virginité.

– Mais, lui dis-je répondant à ma pensée, cette chambre n'est pas la vôtre ?

– Si fait, répliqua-t-elle.

– Impossible !

– Pourquoi cela ?

Et elle fixa sur moi ses grands yeux clairs, limpides et profonds comme l'azur du ciel.

– Vous êtes un mystère d'amour et de chasteté, madame, lui dis-je. Heureux celui à qui vous ouvrirez tout entier le tabernacle de votre cœur !

– Si la seconde partie de ma vie était à moi comme la première, cet homme heureux serait vous, Max ; et, en tout cas, je le promets, cet homme heureux, répéta-t-elle en souriant, ne sera jamais un autre que vous.

– Edmée, lui dis-je, vous qui devez être dans les secrets des anges, et qui, par conséquent, voyez dans la pensée de Dieu, apprenez-moi donc pourquoi ce monde est ainsi fait que l'on s'y rencontre toujours trop tôt ou trop tard.

– Croyez-vous à une autre existence, Max ?

– Ne vous ai-je point déjà dit que je n'osais y croire, mais que je l'espérais ?

– C'est que les malheurs de celui-ci vous seraient expliqués par cette croyance. Même aux mains du Seigneur, la nature procède

matériellement, et du premier coup n'atteint pas à la perfection. Les savants ne parlent-ils pas de six ou sept formations successives pour notre globe, et ne racontent-ils pas, des débris de plantes et d'animaux fossiles à la main, que ce n'est qu'à force de tâtonnements et d'imperfections corrigées par le sublime ouvrier, que le Créateur universel en est arrivé à l'homme et aux animaux qui peuplent le globe ? Eh bien, mon ami, peut-être notre monde à nous, que, dans notre orgueil, nous croyons le monde de la perfection, n'est-il qu'un monde de passage, un monde d'essai enfin. Les hommes lancés au hasard s'y rencontrent, s'éloignent les uns des autres par les antipathies, se rapprochent par les sympathies ; c'est le crible qui, aux mains du suprême moteur, sépare le bon grain de l'ivraie ; les justes et les bons restent ensemble ; les méchants, plus légers, sont emportés par le vent. Tâchons d'être des justes et des bons, Max, pour rester ensemble dans ce monde et nous retrouver dans l'autre.

– Vous parlez avec une adorable conviction, Edmée.

– C’est que cette conviction, je l’ai, mon ami.

Elle sourit tristement.

– J’ai été très malheureuse, si malheureuse, que souvent, sans désirer la mort, je l’ai regardée comme un terme et comme un repos ; mais, à force de réfléchir, je me suis dit que la mort, terme et repos seulement, n’était qu’un accident et non une rémunération ; qu’il fallait, pour que Dieu fût complet dans sa miséricorde comme dans sa justice, qu’elle fût une rémunération de nos vertus ou une punition de nos fautes ; c’est alors que j’ai cru et que j’ai regardé la tombe comme un de ces passages obscurs et souterrains qui mènent des ténèbres à la lumière ; c’est alors que je me suis dit que plus tôt on arrivait à cette tombe, mieux valait, puisque l’on quittait ici-bas ceux que souvent l’on n’aimait pas, pour retrouver là-haut ceux que l’on avait aimés.

– Et ce sentiment est-il toujours le vôtre ? cette ardeur de la mort vit-elle toujours dans votre cœur, Edmée ?

Elle me regarda.

– C’est tout simplement un aveu que vous me demandez, Max ; cet aveu, je vais vous le faire dans toute la franchise de mon âme. Lorsque je désirais la mort, j’étais complètement malheureuse. Je ne vous avais pas rencontré, je ne vous avais pas vu, et, par conséquent, les nouveaux sentiments qu’a excités en moi votre présence n’existaient pas. Le complément de la vie humaine, Max, c’est l’union des âmes. Je crois nos corps séparés, mais nos âmes unies ; ma vie, tout entière autrefois dans l’obscurité de la tristesse, a donc aujourd’hui son côté sombre et son côté lumineux. Ce côté lumineux, c’est votre tendre et amicale bonté pour moi qui l’a fait. Je vous aime, Max, plus peut-être que *les apparences* ne me permettent de vous aimer. Eh bien, dans ce sentiment nouveau que j’éprouve, il y a, sinon le bonheur complet, du moins une douceur infinie. La vie, qui était pour moi à peu près ce qu’est un jardin pendant l’hiver, c’est-à-dire une terre couverte de neige, des arbres couverts de givre ; la terre commence, je ne dirai pas à renaître, mais à naître ; les primevères s’azurent et commencent à fleurir ; les violettes

s'ouvrent et parfument ; le gazon verdit et fait un tapis moelleux à mes pieds endoloris ; l'air se veloute et caresse mon visage au lieu de le gercer. Je suis au printemps, mon cher Max, c'est-à-dire aux promesses et aux espérances ; ma vie, qui, si elle eût suivi le cours des existences ordinaires, aurait atteint son été, entre à peine dans son avril. Eh bien, je vous l'avoue, je voudrais avoir, au moins, ces trois mois de soleil que Dieu donne à toute plante et à toute fleur, je voudrais vivre mon printemps, Max, depuis que je vous connais. Est-ce là ce que vous me demandiez ? Depuis que je vous connais, j'ai peur de mourir.

Un murmure de joie s'élança de ma poitrine ; je me laissai tomber à ses pieds ; je baisai ses genoux à travers son peignoir de mousseline.

Elle abaissa ses deux mains sur ma tête.

– Pourquoi n'ai-je pas le pouvoir de bénir, dit-elle ? Je vous bénirais dans ce monde et dans l'autre.

Ses deux mains, en me touchant, me firent passer un frisson par tout le corps.

Je n'en pouvais pas supporter davantage ; ce n'étaient plus ses genoux, ce n'étaient plus ses mains, ce n'étaient plus même son front, c'étaient ses lèvres que j'eusse voulu couvrir de baisers, où j'aspirais à puiser une nouvelle vie.

Je me relevai le regard étincelant, le visage enflammé, les cheveux épars.

J'étais prêt à la prendre dans mes bras, à l'emporter... Où ? Je n'en sais rien ! dans un désert où ni les lois ni les hommes ne me la vinssent disputer.

Mais elle, avec une sérénité de déesse, me regarda, prit ma tête entre ses deux mains, appuya ses lèvres sur mon front et se leva en me disant :

– Suivez-moi, Max ; vous allez savoir pourquoi je vous ai redemandé ma petite, ou plutôt, ami, notre petite Vierge.

Elle fit un signe à Zoé.

J'étais resté à genoux ; j'avais saisi une de ses mains, je la couvrais de baisers, je la baignais de larmes. J'étais dans un de ces moments d'exaltation où les sensations ont besoin de se

répandre au dehors par des pleurs et par des cris ; j'eusse été seul, que je me fusse roulé sur le tapis dans une de ces crises nerveuses que nous reprochons peut-être un peu trop inconsidérément aux femmes.

– Venez, Max, répéta-t-elle ; l'air vous fera du bien.

– Je me relevai tout chancelant, les mains sur les yeux ; la chambre me semblait une mer de flammes, le sang montait de mon cœur à mon front comme une tempête, et battait dans les artères de mes tempes.

– Où allons-nous donc ? lui demandai-je.

Elle sourit et me tendit la main.

– Entendre chanter le rossignol, dit-elle.

XXVIII

Je la suivis.

Ces quelques paroles qu'elle m'avait dites m'indiquaient le but de notre course.

Nous allions au cimetière.

Il y avait une chose étrange dans Edmée.

La mort est au fond de toutes les choses de la vie, et, Pline l'a dit dix-neuf cents ans avant nous, du moment où il naît, l'homme commence à mourir ; mais, toute la vie, surtout si cette vie est jeune et lumineuse, la mort reste cachée dans un nuage.

Pour Edmée, la mort, toujours présente, semblait la nourrice d'une vie nouvelle et inconnue, toujours prête à l'allaiter d'un lait céleste et à la bercer sur son sein immortel.

Zoé prit la petite Vierge, un grand devant d'autel auquel la comtesse travaillait lorsque

j'entrai, et nous suivit.

Sans attendre que je lui offrissse mon bras, – chose à laquelle, plongé dans mes réflexions, je ne songeais guère, – Edmée le prit et s'y appuya.

Nous nous dirigeâmes vers le cimetière, distant de deux cents pas à peine.

Nous n'en avons pas fait cinquante, qu'Edmée s'arrêta.

– L'entendez-vous, mon poète ailé ? dit-elle.

Et, en effet, les notes égrenées par le mélodieux gosier du rossignol venaient jusqu'à nous.

– Il raconte ses amours avec la rose, continua Edmée, et, pour être une rose des tombeaux, il n'en aime que mieux son amante. Si ce que vous m'avez dit est vrai, Max, il y a quelque ressemblance entre vous et lui ; vous aussi, vous aimez une rose des tombeaux, une rose blanche et pâle, ajouta-t-elle avec un accent de mélancolie impossible à décrire, et qui peut-être ne vivra pas plus longtemps que celle dont le pauvre *bulbul*¹

¹ Nom persan du rossignol.

est amoureux.

– Edmée ! Edmée ! m'écriai-je en serrant son bras contre mon cœur, pouvez-vous me dire de pareilles choses !

– Que voulez-vous, mon ami ! depuis que le malheur m'a faite sérieuse, j'ai toujours eu le pressentiment d'une mort prochaine. Les anciens disaient : « Une mort prompte est une preuve de l'amour des dieux » ; et à peine croyaient-ils à l'âme. Pour nous, la croyance, mieux que cela, la certitude de notre vie est un dogme de la religion ; pourquoi ne serions-nous pas de l'avis des anciens ?

Nous venions d'entrer dans le cimetière ; Edmée s'arrêta ; je crus que c'était pour mieux écouter le rossignol, qui redoublait ses chants. C'était pour regarder autour d'elle.

Je cherchai ce qui pouvait attirer l'attention de la comtesse, quand je vis deux hommes se lever du banc placé à la porte de l'église, se détacher de la muraille et s'approcher de nous.

– Quels sont ces hommes ? demandai-je à

Edmée en tressaillant malgré moi.

– L'un est Gratien, que vous connaissez ; l'autre est le fossoyeur, auquel je fais d'avance une petite pension, en prévision du service qu'un jour ou l'autre il me rendra.

– Vous êtes cruelle, Edmée !

– Pourquoi cela, Max... ? Si jamais je vous quitte, ce sera pour aller vous attendre ; il est vrai que, si je me presse trop, je cours peut-être risque d'être oubliée.

– Oh ! jamais, jamais ! m'écriai-je ; je suis à vous, je vous le jure, Edmée, en ce monde et dans l'autre ; je vous le jure en face de...

– Ne jurez pas, interrompit Edmée ; peut-être vous croiriez-vous lié par votre serment ; non, Max, vous êtes trop bon, trop grand, trop généreux pour que Dieu vous éloigne de lui. Si nous ne nous retrouvons pas là-haut comme amants, nous nous y retrouverons comme amis.

Puis, s'adressant aux deux hommes :

– Eh bien, Gratien, eh bien, père Fleury, demanda Edmée, que faites-vous ?

– Nous attendons les ordres de madame la comtesse.

– Ne savez-vous pas pourquoi je suis venue, Gratien ?

– Oui, certainement ; mais je ne savais pas si, devant M. de Villiers...

Edmée sourit.

– M. de Villiers est *des miens*, Gratien, dit-elle ; levez la pierre.

Les deux hommes s'approchèrent de la tombe que madame de Chamblay, le soir de la noce de Zoé, m'avait désignée comme devant être la sienne. Ils soulevèrent lentement cette pierre, sur laquelle je l'avais vue couchée comme une morte, tandis que le rossignol chantait au-dessus de son front.

À l'approche des deux hommes, l'oiseau s'était envolé ; mais il chantait dans le massif voisin.

Je m'approchai avec curiosité, mais non sans une certaine terreur.

La pierre, en se soulevant, découvrit un

escalier d'une douzaine de marches, fermé par une porte de chêne.

Je compris que cette porte était celle d'un caveau funéraire.

– Vous allez descendre là ? dis-je à Edmée en la retenant.

– Sans doute, dit-elle. Il y a, si vous vous en souvenez, dans *Notre-Dame de Paris*, – je parle du livre et non du monument, – un chapitre intitulé *le Retrait où dit ses heures M. Louis de France*. Eh bien, ceci est le retrait où je dis les miennes.

Pendant ce temps, le père Fleury avait ouvert la porte.

Edmée quitta mon bras, et, comme on ne pouvait descendre qu'un à un par l'étroit escalier, elle mit le pied sur la première marche, et, se tournant de côté :

– Qui m'aime me suive ! dit-elle.

Je l'eusse suivie dans un gouffre ; je descendis derrière elle.

Lorsque je fus arrivé à la dernière marche,

Edmée, qui m'avait précédé, me tendit la main en disant :

– Permettez que je vous fasse les honneurs de chez moi.

J'entrai.

Je me trouvai dans un caveau de dix pieds de long sur six à peu près de large. Au fond était un sofa sur lequel Edmée me fit asseoir.

Ce caveau était faiblement éclairé par une lampe d'albâtre pendue au plafond.

À la lueur de cette lampe, on distinguait confusément un petit autel, et, le long de la muraille, des draperies sur lesquelles brillaient des étoiles d'or.

– Laissez-nous, mes amis, dit la comtesse à Gratien et au fossoyeur, et revenez lorsque onze heures sonneront.

Zoé prit la clef des mains du père Fleury, qui sortit avec Gratien.

Zoé ferma la porte derrière eux, et nous nous trouvâmes tous les trois séparés du reste du monde, dans un tombeau.

Je cherchai où prendre l'air que nous allions respirer ; mais, en levant la tête, j'aperçus, cachée par un massif de fleurs, une grille, à travers les barreaux de laquelle on distinguait les étoiles du ciel.

– Oh ! vous me direz un jour, n'est-ce pas, Edmée ? lui demandai-je, quelles sont les douleurs qui vous ont conduite à faire votre oratoire d'une tombe. Pauvre cœur chéri ! combien d'angoisses il t'a fallu souffrir pour en arriver là !

– Oui, j'ai souffert, c'est vrai, beaucoup et longtemps, car la douleur se mesure surtout à son éternité ; mais, je vous l'ai dit, Max, Dieu vous a conduit à moi, et vous avez fait dans mon nuage un coin d'azur. Par cette trouée, j'ai entrevu le ciel ; d'ailleurs, vous allez voir, mon ami, que mon oratoire n'est pas si triste qu'il vous est apparu au premier abord. Tirez les rideaux et allumez l'autel, Zoé ; c'est aujourd'hui fête.

Zoé alluma une foule de petits cierges posés sur des gradins surmontant l'autel, et une vive lumière succéda bientôt à la demi-obscurité que

j'avais trouvée en entrant dans le caveau.

Alors Zoé releva et attacha, par des embrasses d'argent à chaque angle, des rideaux de velours violet à franges d'argent ; ces rideaux, en se relevant, laissèrent voir un fond de satin légèrement teint d'azur, comme un pâle ciel d'automne, et brodé d'étoiles d'argent, fruit d'un long travail. Ces rideaux de velours, en retombant, c'est-à-dire en reprenant leur position primitive, pouvaient recouvrir tout le fond de la tapisserie, et donner au caveau, assez gai quand une grande lumière ruisselait sur les plis de l'étoffe argentée, l'aspect funèbre d'un caveau mortuaire, surtout lorsque, les cierges éteints, il n'était plus éclairé que par la lueur sépulcrale de la lampe.

– Voyez, dit Edmée, nous avons travaillé près de deux ans, Zoé et moi, à cette triste besogne. Tant que je possédai Juvigny, mon idée avait été de placer ma petite Vierge sur l'autel, afin qu'elle veillât sur la mort comme elle avait veillé sur la vie. Quand j'appris que Juvigny était vendu, meublé tel qu'il était, ma plus poignante douleur

fut de ne pas avoir eu l'idée d'enlever ma Vierge et de la transporter d'avance ici ; mais je ne voulais la placer sur l'autel que lorsque le caveau serait complètement terminé. Nous avons encore pour une quinzaine de jours de travail, Zoé et moi. Les bras me tombèrent, nous interrompîmes notre travail ; puis, le soir de la noce de Zoé, vous me dîtes que l'acquéreur, c'était vous. Alors, l'espoir me revint. Je me dis que, bien certainement, vous m'accorderiez ma demande, et nous nous remîmes à notre broderie avec plus d'ardeur que jamais. Avant-hier, nous avons terminé la nappe de l'autel ; avant-hier, Gratien a achevé de clouer la tapisserie et de suspendre les rideaux ; hier, nous avons garni l'autel de ses cierges, et, ce matin, Gratien est allé vous porter ma lettre. Vous avez fait mieux que de permettre qu'il reprît ma chère madone, vous me l'avez apportée ; je vous devais l'inauguration de mon reposoir. – Zoé, donne-moi la Vierge et étends la nappe sur l'autel.

La comtesse alors prit la Vierge et la plaça dans le vide ménagé au milieu des cierges, tandis que Zoé étendait la nappe et tirait jusqu'à terre le

devant de l'autel.

– Et, demandai-je à Edmée, M. de Chamblay connaît-il ce caveau et sait-il les préparatifs lugubres que vous faites ?

– Pourquoi le connaîtrait-il, demanda vivement Edmée, puisque, ni mort ni vivant, il n'y doit entrer ?

– Alors, m'écriai-je plein de joie, vous m'accordez, à moi, une faveur que vous refuseriez à votre mari et qu'il pourrait réclamer comme un droit ?

– Mon mari n'a qu'un seul droit sur moi, Max, le droit de me rendre malheureuse, et ce droit, je l'espère, il ne l'exercera pas au-delà de la vie.

– De sorte que – je joignis les mains – de sorte que, chère Edmée, si vous aimiez quelqu'un... ?

Je m'arrêtai tout tremblant.

Elle sourit.

– Continuez, dit-elle.

– Celui que vous aimeriez, séparé de vous dans la vie, pourrait espérer dormir près de vous

pendant l'éternité dans cette tombe ?

– Max, dit Edmée, la chaste Vierge que voici – et elle étendit la main vers la statue – la chaste Vierge que voici sait que je puis vous faire cette promesse et que je n'aurai point à rougir en apparaissant devant Dieu appuyée au bras d'un autre que celui que le monde aura appelé mon mari.

– Eh bien, Edmée, lui dis-je en étendant le bras à mon tour vers la madone, par cette Vierge, moi, je vous jure que l'homme que son amour et son respect rendront digne de dormir près de vous, pendant l'éternité, ce sera moi.

Une prière commune succéda à ce double serment. À minuit, je me séparai d'Edmée, ivre d'un bonheur qui avait quelque chose du bonheur divin.

Au point du jour, je quittai Bernay, et, le même soir, j'arrivai à Paris.

XXIX

Le lendemain, à dix heures du matin, je fis approcher une voiture et j'ordonnai au cocher de me conduire rue du Bac, n° 42. Je crois vous avoir dit que c'était là que demeurait mon notaire, M. Loubon.

M. Loubon put me remettre vingt mille francs comptant et s'engagea à m'en faire passer, avant huit jours, trente mille autres en traites sur la maison Behring et C^{ie}, de Londres.

C'était tout ce qu'il me fallait : avec cinquante mille francs, on pare à toutes les éventualités.

Cette petite affaire réglée, j'entamai la question de M. de Chamblay, priant M. Loubon de me mettre au courant, autant que les lois de sa profession le permettraient, de la situation pécuniaire du comte.

Il n'avait, lui, personnellement, aucune

relation avec le comte ; mais souvent il prêtait sa signature comme second notaire à son confrère M. Bourdeaux, chargé des intérêts de M. de Chamblay.

Or, voici ce qu'il savait de source certaine :

M. de Chamblay, après avoir mangé sa fortune personnelle, plus apparente au reste qu'effective, avait attaqué celle de sa femme, quoique marié avec elle sous le régime dotal. Il avait commencé par des emprunts faits à un certain prêtre, nommé l'abbé Morin, que l'on disait fort riche, quoique l'on ignorât la source de sa fortune. Ces emprunts, il avait fallu les rembourser, et le comte avait obtenu de sa femme une procuration générale valable pour un an. C'est fondé de cette procuration qu'il avait, en moins d'une année, vendu trois terres dont il avait englouti l'argent dans le gouffre du jeu, seule passion qu'on lui connût. La dernière vente, me dit M. Loubon, était celle de cette terre de Juvigny que j'avais achetée.

Enfin, il y avait quelques jours, M. de Chamblay était venu pour vendre la terre de

Bernay, que, par habitude, on appelait de son nom la terre de Chamblay, quoiqu'elle vînt de sa femme ; mais, la procuration étant sur le point d'expirer, le notaire avait voulu avoir la procuration sous les yeux. M. de Chamblay était reparti pour Bernay et en était revenu en toute hâte avec la procuration, qui expirait au 1^{er} septembre. Chargé des intérêts de madame de Chamblay en même temps que de ceux de son mari, M. Bourdeaux avait regardé comme chose grave de vendre, cent ou cinquante mille francs au-dessous de sa valeur, une terre appartenant à la femme, quand le mari, porteur d'une procuration expirant dans quelques jours, lui avait paru pressé de vendre cette terre avant que la procuration expirât. Il avait pensé que madame de Chamblay, aux trois quarts déjà dépouillée de sa fortune, pourrait bien ne pas renouveler sa procuration. Il alléguait donc, vis-à-vis de M. de Chamblay, la difficulté de trouver immédiatement un acquéreur qui eût un demi-million disponible, M. de Chamblay voulant être payé comptant, et il demanda un délai de huit ou dix jours. Ces huit ou dix jours conduisaient

justement M. de Chamblay au lendemain ou au surlendemain de l'expiration de la procuration de la comtesse.

En outre, M. Bourdeaux écrivit confidentiellement à celle-ci, lui donnant un état exact des affaires de son mari et de sa fortune à elle, fortune dont il ne restait plus que cette terre de Bernay, d'une valeur de huit à neuf cent mille francs, mais que le comte, vu le besoin d'argent qu'il avait, disait-il, voulait vendre à tout prix.

Madame de Chamblay avait résolument répondu qu'elle ne renouvelerait pas sa procuration, ajoutant qu'elle désirait garder Bernay, dernier débris de sa fortune paternelle.

Tout cela était on ne peut plus récent ; la lettre de madame de Chamblay datait de la veille.

J'en étais là de ma conversation avec l'homme de loi, lorsque la porte s'ouvrit et que l'on annonça M. de Chamblay.

– Faites passer au salon, dit le notaire.

Mais, comme, à travers la porte entrouverte, M. de Chamblay m'avait aperçu, je ne crus pas

devoir faire mystère de ma présence, et, vivement :

– Non, non, dis-je, faites entrer dans votre étude ; c'est moi qui vais passer au salon.

Et, allant à la porte, j'insistai pour que le comte entrât. Celui-ci entra en effet, le visage souriant, et me tendit la main avec sa courtoisie habituelle, se félicitant de me rencontrer au moment où il s'attendait si peu à me voir.

De mon côté, je lui présentai mes compliments et lui expliquai ma présence chez M. Loubon par le désir que j'avais de faire un voyage pour lequel une assez forte somme m'était nécessaire.

Mes paroles prenaient une certaine authenticité de la présence des vingt mille francs en billets de banque que, comme je l'ai dit, M. Loubon avait pu me donner comptant.

– Heureux homme ! s'était écrié M. de Chamblay en jetant un regard de convoitise sur mes billets de banque.

Puis, revenant à l'invitation qu'il m'avait faite à Évreux :

– Ah çà ! me dit-il, j’espère que ce départ n’est point tellement rapproché, que vous ne puissiez pas venir ouvrir la chasse chez moi ?

– Oh ! lui dis-je, mon voyage est encore à l’état de projet.

– Mais, en homme prudent, vous prenez vos précautions. Quant à la chasse, ajouta-t-il passant, avec une agitation fébrile, d’un sujet à un autre, quant à la chasse, elle s’ouvre le 1^{er} du mois prochain ; mais, comme mes affaires peuvent m’occuper jusqu’au 3, que Chamblay est une terre gardée, nous n’ouvrons la chasse que le 4. Il en résulte que nous aurons non seulement notre gibier, mais encore celui des autres ; au reste, soyez tranquille : si vous êtes véritablement chasseur, vous vous amuserez ; j’ai fait très bien épurer la terre, et nous avons, à ce qu’il paraît, cette année, des myriades de cailles. Mais je vous dérange ; je vais passer au salon ; terminez, terminez.

– Non, répondis-je, c’est moi qui y passerai si vous voulez bien. J’ai à causer longuement avec M. Loubon.

– Et moi, je n'en ai que pour quelques minutes, un oui ou un non.

– Vous voyez bien.

– Alors, sans façon, j'accepte.

Je m'avançai vers la porte du salon.

– Je vous serrerais la main en m'en allant, n'est-ce pas ?

– Faites-moi dire vous-même au salon quand je pourrai rentrer.

– Eh bien, c'est cela ; merci, merci.

Il m'accompagna, comme pour me conduire, jusqu'à la porte, qu'il poussa derrière moi.

Toutes les paroles de M. de Chamblay avaient été dites, tous ses mouvements avaient été faits, les paroles avec cet accent saccadé, les mouvements avec cette agitation fébrile de l'homme inquiet et pressé. Il était évident que le comte venait chez mon notaire pour la même affaire qui l'avait conduit chez le sien.

Quoiqu'il n'eût qu'un oui ou un non à entendre de la bouche de M. Loubon, le comte

resta près d'un quart d'heure avec lui ; au bout de ce quart d'heure, la porte du salon s'ouvrit tout à coup et avec une certaine violence.

M. de Chamblay parut.

Il avait ce sourire nerveux du joueur qui perd, et que j'avais vu voltiger sur ses lèvres pendant la soirée de la préfecture.

– Eh bien, c'est convenu, me dit-il, le 3 au soir, rendez-vous à Chamblay, ou plutôt à Bernay. J'ai pris la mauvaise habitude de donner mon nom à cette terre qui vient des Juvigny. On couche au château ; donc, au château, à l'heure de la journée que vous voudrez, mais au plus tard à huit heures du soir, on soupe à dix ; après le souper, jeu d'enfer... J'oubliais que vous ne jouez pas ; vous causerez avec madame. Songez que je n'admets aucune excuse, j'ai votre parole.

– Et je vous la renouvelle bien volontiers, monsieur le comte.

– Alors, au 3 septembre. Retournez-vous à la préfecture avant le commencement du mois ?

– C'est selon le temps que mes affaires me

prendront à Paris.

– C’est comme moi ; on ne sait jamais à quoi s’en tenir avec ces diables de notaires. Je ne connais rien de plus ennuyeux que tous ces gaillards-là. Ainsi, au revoir, n’est-ce pas ? Je me fais une fête de vous recevoir chez moi ; qui sait ! c’est peut-être la dernière chasse que nous ferons à Bernay ; ce serait fâcheux, la terre est giboyeuse ! Le 3, à huit heures du soir.

Il me tendit la main, je sentis cette main frissonner dans la mienne, et il sortit.

Je rentrai dans l’étude de M. Loubon.

– Eh bien, lui demandai-je, il venait s’enquérir auprès de vous si vous étiez aussi scrupuleux que votre confrère du numéro 53 ?

– Justement.

– Il veut vendre sa terre de Bernay ?

– Ou plutôt la terre de la comtesse.

– Oui.

– La vendre ou emprunter dessus. Il veut la vendre six cent mille francs, mais la donnerait

pour cinq cent mille, tant il paraît pressé d'argent ; ou bien il donnerait hypothèque pour cent vingt-cinq mille, si l'on voulait lui prêter cent mille francs comptant. Que dites-vous d'un homme qui veut emprunter à vingt-cinq du cent devant notaire, plus l'intérêt légal ?

– Je dis que c'est un fou, mon cher monsieur.

– Vous devriez acheter cela, vous.

– Quoi ?

– La terre de Bernay.

– Vous n'y pensez pas ! Ma fortune est de quinze cent mille francs à peine, et en terres ; je ne suis pas assez riche, cher monsieur Loubon.

– On est toujours riche quand on est rangé comme vous l'êtes. Puis j'ai, dans ce moment-ci, un parti de deux millions comptant, avec autant d'espérances, à vous offrir.

Je souris.

– Je n'ai jamais moins pensé à me marier qu'à cette heure.

– Achetez sans vous marier. La terre vaut huit

cent mille francs, haut la main.

– Mon cher monsieur Loubon, où voulez-vous que je prenne six cent mille francs comptant ?

– Je vous ai dit que vous l’auriez pour cinq cent mille.

– Mais je n’ai pas plus cinq cent mille francs que six cent mille.

– Je vous les trouverai.

– Qui diable vous a donné cette idée-là ?

– M. de Chamblay lui-même ; vous lui êtes apparu comme la Providence en personne. Il m’a dit : « Puisque M. de Villiers a ma terre de Juvigny, il peut aussi avoir ma terre de Chamblay. S’il n’a pas toute la somme, son ami Alfred, le préfet de l’Eure, lui prêtera le complément. D’ailleurs, à lui, je ne demanderai que moitié comptant.

– Mon cher monsieur, dis-je en riant à M. Loubon, vous m’avez tout l’air, si j’acceptais, de vouloir passer par-dessus la petite irrégularité de la procuration de madame de Chamblay sur le point d’expirer.

– J’avoue que, remplissant les désirs du vendeur et faisant faire une excellente affaire à l’acheteur, client de l’étude de père en fils, j’avoue que je passerais par-dessus ce petit scrupule. Au bout du compte, tant que la procuration n’est pas expirée, le mandataire peut s’en prévaloir.

– Oui ; mais, moi qui ai l’honneur de connaître madame de Chamblay, qui savais lui faire une chose agréable en achetant Juvigny, et qui saurais lui faire une chose désagréable en achetant Chamblay, je refuse positivement, mon cher monsieur Loubon, et j’ajouterai même que je vous prie de ne pas insister davantage.

Je me levai.

– Alors, n’en parlons plus, dit M. Loubon ; mais c’est une bien belle occasion que vous laissez échapper là.

– Quand aurai-je mes trente mille francs sur Londres ?

– Voyons, nous sommes le 26 août, n’est-ce pas ?

- Oui, et le mois a trente et un jours.
- Vous les aurez le 1^{er} septembre. Où faut-il vous les envoyer ?
- À Évreux, chez le préfet.
- Ah ! oui, M. Alfred de Senonches. En voilà un qui fait son chemin ; avant trois ans, il sera ministre. Maintenant, donnez-moi un reçu de vingt mille francs ; il suffira que vous m'accusiez réception des trente mille autres.
- Et je les aurai le 1^{er} septembre, n'est-ce pas ?
- Vous ai-je jamais manqué de parole ?
- Il ferait beau voir ! dis-je en riant ; un notaire, c'est-à-dire la loi faite homme !
- Vous repartez, quand ?
- Ce soir probablement, demain au plus tard ; j'ai quelques objets de voyage à acheter.
- Vous allez faire un voyage ?
- Probablement... Cela me rappelle qu'il serait peut-être bon que je vous laissasse une procuration générale.
- Faites-vous donc un long voyage ?

- Je ne sais.
- Où logez-vous ?
- Hôtel de *Paris*, rue de Richelieu.
- La procuration générale sera chez vous dans deux heures.

Je quittai M. Loubon. Deux heures après, la procuration générale était chez moi, et, le 1^{er} septembre, je recevais, à Reuilly, les trente mille francs de traites sur la maison Behring et C^{ie}, de Londres.

C'était la ponctualité même que ce brave M. Loubon.

Il y a des hommes chez lesquels une qualité remplace toutes les vertus.

XXX

On se rappelle que l'ouverture de la chasse avait été fixée par M. de Chamblay au 4 septembre, et que les invitations avaient été faites par lui pour le 3 au soir.

Le 3, en déjeunant avec Alfred, je lui annonçai mon départ pour Bernay.

Il me répondit par un signe de tête insignifiant ; puis, après le déjeuner :

– C'est aujourd'hui dimanche, me dit-il, jour auquel tout préfet redescend au rang de simple mortel. Allons faire un tour dans le parc ; nous chanterons les champs et l'amour, en alternant, comme deux bergers de Virgile :

Amant alterna camenæ !

J'étais accoutumé aux originalités d'Alfred ; je

compris qu'il avait à me dire quelque chose dont il n'avait pas voulu parler devant les domestiques. Je pris son bras et nous descendîmes dans le parc.

Au bas du perron, en mettant le pied sur la dernière marche, nous rencontrâmes le curé du Hameau ; sa messe dite, il venait nous remercier au nom de ses administrés ; nos noms, placés en tête de la liste de souscription pour les incendiés, lui avaient porté bonheur : le total des souscriptions avait monté à dix mille francs, et, avec cette somme, non seulement les pertes causées par le feu pourraient être réparées, mais encore ses administrés se trouveraient plus riches et mieux logés qu'ils ne l'étaient avant l'accident.

Seulement, lui était plus pâle et plus faible encore que je ne l'avais vu lors de sa dernière visite au château. L'implacable maladie dont il était atteint suivait sa marche et faisait lentement mais sûrement son œuvre de destruction de chaque jour.

À sa vue, le rire sceptique qui voltigeait sans cesse sur les lèvres d'Alfred s'effaça pour faire

place à une expression de suprême bonté.

Je regardais ce prêtre, si différent de cet autre prêtre qui, je le sentais, était entré dans ma vie pour y jouer un rôle douloureux ou fatal, et je me demandais comment un même arbre, cet arbre si miséricordieux de la religion, pouvait porter deux fruits si opposés.

Alfred reprocha au curé d'être venu trop tard pour partager notre déjeuner, et insista pour qu'il acceptât quelque chose. Pressé par Alfred, il demanda une tasse de lait.

Fatigué de la course, le curé du Hameau s'était assis sur les marches du perron, essuyant son front pâle, où perlait la sueur ; Alfred monta jusqu'à l'antichambre et appela lui-même les domestiques, tandis que, le chapeau à la main, je tenais compagnie au digne prêtre.

Alfred reparut au haut du perron, suivi d'un domestique portant le plateau tout chargé.

– Voulez-vous entrer, mon père, dit Alfred, ou préférez-vous prendre votre tasse de lait sous ces tilleuls ?

– Sous ces tilleuls, si vous le permettez, monsieur, dit le prêtre ; Dieu, qui ne m'avait pas destiné à en jouir longtemps, m'a fait amoureux de la nature ; cet amour et celui de notre prochain sont les seules amours qui nous soient permises.

– Le premier a fait de vous un philosophe et l'autre un saint, monsieur le curé, dit Alfred ; Dieu fait bien ce qu'il fait.

Et, me prenant par le bras, il m'entraîna vers le parc en me disant de son ton railleur et saccadé :

– Viens, Max, viens ; ce prêtre est tout simplement un magicien qui en arriverait à me faire estimer mes semblables.

– Eh bien, demandai-je à Alfred, où serait le mal ?

– Un préfet qui estimerait les hommes, mon cher Max ! Et le moyen, une fois tombé dans une telle erreur, de suivre les ordres de mon gouvernement ? Non, par ma foi, j'aime mieux dire comme le comte de Monte-Cristo, exécration de quelque un de ta connaissance, je crois : « Décidément, c'est une vilaine chenille que

l'homme ! »

– Et, cependant, tu le vois, mon ami, ce prêtre, c'est un homme.

– Oui, mais une exception parmi les hommes, une espèce d'hybride, la tulipe noire que cherchent les Hollandais, le dahlia bleu que cherchent les Bretons. Comme on dit en poésie, il a fleuri dans un petit village de Normandie par une combinaison d'ombre et de lumière arrangée par le hasard ; mais ces plantes-là ne laissent pas de graine et ne reprennent pas de bouture. Revenons à ta chasse : c'est demain l'ouverture chez M. de Chamblay ?

– Oui ; et tu as quelque chose à me dire à ce propos ?

– Moi ? Rien, sinon que vous ferez une merveilleuse chasse ; c'est un propriétaire fort jaloux que M. de Chamblay, et qui garde scrupuleusement son gibier.

– Tu vois bien que non, puisqu'il nous le fait tuer.

– Mon cher, Crassus a prêté treize ou quatorze

millions à César – je ne me rappelle pas le chiffre exact – lorsque celui-ci est parti pour sa préture d'Espagne ; et cependant Crassus était fort avare. Seulement, il y a des avares qui savent bien placer leur argent : ces treize millions de Crassus lui ont valu le triumvirat et le commandement de l'expédition parthique. Il est vrai que l'expédition a mal tourné ; mais c'est un détail ; Crassus, pour ses treize millions, n'en avait pas moins obtenu ce qu'il désirait.

– Où veux-tu en venir ?

– À rien ; je fais une excursion dans l'antiquité : c'est bien permis à un barbiste, que diable !

– Oui... Mais tu as fait ton excursion dans l'antiquité à propos de M. de Chamblay.

– C'est vrai ; lui aussi a fait une excursion, mais à Paris tout simplement ; sais-tu cela ?

– Je l'ai rencontré chez mon notaire, M. Loubon.

– Oui, il sortait de chez le sien, M. Bourdeaux ; il n'y a rien d'étonnant à cela, au

reste : les deux tabellions demeurent rue du Bac, presque en face l'un de l'autre.

– Tu sais cela ?

– M. Loubon est le notaire de mes trois tantes, et j'ai reçu hier ou avant-hier une lettre de lui.

– Où il est question de moi ?

– Justement... Il me dit que tu as envie de la terre de Bernay, mais que tu ne te trouves pas assez riche pour l'acheter. Tu sais que, si tu as besoin de trois ou quatre cent mille francs, je les ai à ton service ; cent mille francs de *mes propres*, comme on dit en termes de notariat, et cent mille francs par tante, cela ne dépasse pas mes moyens. Tu es déjà propriétaire de Juvigny, tu seras propriétaire de Bernay ; de sorte que, le jour où M. de Chamblay aura perdu au jeu son dernier lopin de terre et se brûlera la cervelle, tu pourras épouser la veuve ; son troisième mari lui rendra ce que lui aura enlevé son second.

– Mon ami, dis-je à Alfred sérieusement, et en posant la main sur son bras passé sous le mien, ne parle jamais légèrement de madame de

Chamblay, je t'en supplie.

– Dieu me garde de parler légèrement d'une pareille femme, mon cher Max ! me répondit Alfred en reprenant à son tour son sérieux ; elle est, pour la bonté du cœur et la chasteté de l'âme, ce qu'est ce pauvre prêtre qui s'en va mourant : deux lis de pureté. Aussi, tu vois, ni l'un ni l'autre ne laisseront de descendants. S'il y avait beaucoup de prêtres comme le curé du Hameau, il n'y aurait plus d'athées. Si toutes les femmes étaient comme madame de Chamblay, il n'y aurait plus de célibataires. Or, moi, célibataire, célibataire par tempérament, par conviction, par philosophie, je te dis, mon ami : Puisque tu aimes madame de Chamblay, et que madame de Chamblay t'aime, le jour où tu pourras l'épouser, épouse-la, et, ce jour-là...

– Eh bien, ce jour-là ?

– Tu auras, je crois, une agréable surprise.

– Que veux-tu dire ?

– Rien... C'est toujours ma police ; mais, cette fois, je ne réponds pas d'elle et ne veux pas

m'avancer. Revenons donc à M. de Chamblay : je te préviens qu'il est de très mauvaise humeur.

– À quel propos ?

– Pardieu ! mais à propos de ce qu'il n'a pu, la procuration de sa femme expirant le 1^{er} septembre, je crois, ni vendre sa terre de Bernay, ni emprunter dessus. Cela le rend de mauvaise humeur, ce cher comte ; cependant, si tu te décides à acheter cette terre, je sais qu'il apporte un acte de vente en blanc qu'il a promis de reporter à M. Bourdeaux revêtu de la signature de sa femme ; en échange de quoi, MM. Bourdeaux et Loubon lui ont promis la somme de six cent mille francs, dont trois cent mille seulement comptant ; ce qui est une grande facilité pour l'acheteur. Voilà ce que j'avais à te dire. C'est une très bonne affaire que l'acquisition de Bernay pour six cent mille francs, attendu que Bernay vaut huit cent mille francs à donner comptant, et que j'ai quatre cent mille francs à t'offrir, en prenant, bien entendu, hypothèque sur la terre de Bernay et sur les autres biens ; car mes trois tantes, assistées de

M. Loubon leur notaire, mon notaire et le tien, ne comprendraient pas que je prêtasse, même au Cid Campeador, quatre cent mille francs sans hypothèque. Sur ce, je te quitte.

– Et pourquoi ?

– Pour te laisser à tes réflexions ; la solitude est meilleure conseillère que le meilleur ami ; seulement, avant de te quitter, un conseil.

– Parle.

– Je t’ai dit que M. de Chamblay était de mauvaise humeur.

– Oui.

– Eh bien, les gens de mauvaise humeur sont distraits ; les gens distraits sont de mauvais voisins à la chasse ; ne te mets pas trop près de M. de Chamblay : un coup de fusil est bientôt parti, et qui sait où va le plomb ?

– Alfred !

– Je ne te dis pas qu’il le ferait exprès, Dieu m’en garde ! au contraire, il te ménage pour sa terre ; mais les gens distraits, vois-tu, c’est une peste en chasse, c’est pis que les myopes : les

myopes voient encore à une certaine distance ; les distraits ne voient à aucune. Adieu ! ne pars pas sans me serrer la main.

– Bonne recommandation !

– Eh ! toi aussi, tu es un distrait.

– Comme M. de Chamblay ?

– Tout au contraire... Il est, lui, un distrait malheureux, et toi, mortel favorisé, tu es un distrait heureux.

Il fit quelques pas en s'éloignant ; puis, revenant tout à coup :

– J'oubliais, dit-il : fût-ce à propos de l'Évangile et des miracles du Christ, ne parle jamais devant ton hôte d'épileptique ni d'épilepsie.

– Pourquoi cela ?

– Parce que tu connais le proverbe : « Il ne faut point parler de corde devant les pendus. » Au revoir !

Je restai seul, et, je l'avoue, comme me l'avait dit Alfred, j'avais grand besoin de solitude.

Depuis le jour où j'avais rencontré madame de Chamblay, un singulier changement s'était fait dans ma vie ; il me semblait que ma nouvelle existence avait perdu quelque chose de la réalité de l'ancienne. Je vivais comme on vit dans certains rêves, marchant dans une voie mystérieuse qui devait aboutir à un but inconnu. Le labyrinthe de Crète n'avait pas plus de détours que ceux qui s'offraient à mes pas. J'avais à la fois au fond du cœur quelque chose de triste qui n'allait pas jusqu'aux larmes, quelque chose de joyeux qui n'allait pas jusqu'au rire. Chacune de mes haleines était un soupir, mais un soupir qui n'avait rien de pénible ; on eût dit qu'Edmée m'avait communiqué quelque chose de sa double vue, et que, à travers un crêpe de deuil, je devinais un lointain lumineux.

En tout cas, je me sentais entraîné par une force plus puissante que ma volonté, ou plutôt contre laquelle ma volonté ne tentait pas même de lutter.

J'étais plongé au plus profond de ces réflexions, qui me faisaient tout oublier, même le

temps, lorsque j’entendis un bruit de pas froissant les premières feuilles tombées des arbres, non pas encore sous les rigueurs de l’hiver, mais sous les chaleurs d’août.

Je relevai la tête et je vis le curé du Hameau.

À tous les sentiments qui s’agitaient dans mon cœur, vint se joindre une sensation profonde de religion ; ce prêtre, qui, avant l’âge de mourir, marchait, le front calme et le cœur pur, vers la tombe, en faisant le bien, m’apparaissait comme la véritable incarnation de l’Évangile en ce monde ; par un mouvement irréfléchi, tout instinctif, par ce besoin que l’homme a de se mettre en rapport avec Dieu, j’allai à lui, et, la tête découverte et inclinée :

– Mon père, lui dis-je, je suis sur une route qui me peut conduire également ou à la félicité suprême ou au désespoir. Bénissez un homme croyant en Dieu, pour que Dieu lui envoie un de ses anges qui veille sur lui et le maintienne dans la voie heureuse.

Le prêtre me regarda avec étonnement.

– Monsieur, me dit-il, la foi est rare de nos jours, et c’est un grand bonheur pour moi d’entendre sortir, avec cet accent de vérité, des paroles chrétiennes de la bouche d’un homme de votre âge. Nul plus que vous n’a droit à la bénédiction des hommes du Seigneur. Je vous donne donc la mienne du plus profond de mon âme, non seulement en mon nom, mais encore au nom de tous les malheureux auxquels votre généreuse pitié a porté secours.

Et, levant les yeux au ciel comme pour adjurer Dieu d’accueillir cette bénédiction, il posa doucement sa main sur ma tête, tandis que je disais dans mon cœur :

– Mon Dieu ! bénissez-la comme votre serviteur me bénit.

Si le monde m’eût vu, – et vous savez, mon ami, vous pour qui j’écris ce récit, ce que j’entends par le monde, – si le monde m’eût vu, il eût raillé ce grand enfant de trente-deux ans demandant, sans savoir pourquoi, ni dans quel but, la bénédiction d’un prêtre ; mais, vous, mon ami, vous, poète, vous me comprendrez et ne me

raillerez pas.

Je me relevai le front aussi joyeux que si Dieu lui-même y eût mis le cercle d'or qui ceint la tête de ses anges, et cependant des larmes roulaient sur mes joues aussi pressées que le jour où mon âme était brisée par la douleur.

Est-ce une preuve de la faiblesse de l'homme ou de la puissance de Dieu, que la créature n'ait qu'un même signe pour la douleur et pour la joie ?

Le prêtre s'éloigna sans m'interrompre, mais en continuant de me bénir des yeux et du geste.

Et moi, plus près du ciel que je n'avais jamais été, même au moment où je serrais Edmée contre mon cœur, j'allai prendre congé d'Alfred, le sourire sur les lèvres, riant de ses tristes prévisions, et certain que ce prêtre venait de me mettre sous la garde de Dieu.

Une heure après, je roulais avec Georges sur la route de Bernay.

XXXI

Cette fois, au lieu de descendre au *Lion d'or*, je m'acheminai vers le château de M. de Chamblay.

Cependant, quoique ce fût retarder le moment où je reverrais Edmée, j'arrêtai le tilbury devant la maison de Gratien.

De la porte de la rue, j'entendais la chanson du joyeux menuisier ; j'entrai et je le trouvai les manches retroussées et poussant vigoureusement le rabot.

Il releva la tête au bruit que firent mes pas dans les copeaux, et poussa un cri de joie en m'apercevant.

Puis, après un moment d'hésitation, lâchant son rabot :

– Ah ! ma foi, tant pis, dit-il en s'élançant vers moi, vous me l'avez déjà donnée une fois, vous

me la donnerez bien encore.

Et il me tendit les deux mains.

Je les lui pris de grand cœur, ces deux mains laborieuses et loyales, et les serrai cordialement dans les miennes.

– Eh bien, lui demandai-je, comment va-t-on au château et ici ?

– Grâce au ciel, monsieur Max, dit Gratien, tout le monde se porte à merveille ; il n’y a pas jusqu’à madame la comtesse qui ne refleurisse et ne sourie comme une rose au printemps. Je commence, en vérité du bon Dieu, monsieur Max, à croire que vous êtes la bénédiction du Seigneur déguisée en homme.

– Et M. de Chamblay ? demandai-je.

– Oh ! lui ne refleurit ni ne sourit. Je l’ai rencontré hier en allant au château, où madame m’avait appelé pour quelques réparations dans la salle à manger. Il se promenait avec l’abbé Morin, dans la grande allée de tilleuls, vous savez, celle par laquelle on entre. Ils avaient l’air de deux conspirateurs ; en passant près d’eux, j’ai

entendu ces mots :

» – Elle a nettement refusé.

» – Bon ! a répondu le prêtre, une femme veut toujours ce que veut son mari.

» – Aussi je ne me tiens pas pour battu, a dit le comte avec un mauvais sourire, il faudra bien qu'elle signe.

» Puis, comme je marchais dans un sens et eux dans l'autre, je n'ai plus rien entendu, à cause de l'éloignement. D'ailleurs, je n'étais pas venu pour écouter leur conversation, j'étais venu pour faire mon état.

– La comtesse ne t'a rien dit ?

– Si fait ; elle m'a conduit dans une chambre et elle m'a dit :

» – Visite bien tout et veille à ce qu'il ne manque rien dans cette chambre ; c'est celle de M. de Villiers.

Je murmurai :

– Chère Edmée !

– Aussi, continua Gratien, rien n'y manquera,

à votre chambre, allez ! tout le temps que j'ai été là, la comtesse est restée avec Zoé ; et « Zoé, vois donc par ici !... » et « Zoé, vois donc par là !... As-tu pensé au sucre ? as-tu pensé à la fleur d'oranger ? » La comtesse était furieuse, Zoé avait pensé à tout.

– Et, sans indiscretion, mon cher Gratien, où est cette chambre ?

– Porte à porte avec celle de la comtesse ; il n'y a que le cabinet de toilette qui vous sépare.

Les paroles de Gratien allèrent droit à mon cœur, qui battit violemment.

– Et cette chambre, lui demandai-je encore, est-ce aussi la comtesse qui l'a choisie ?

– Non, me dit-il, c'est le comte ; comme elle est la plus belle du château, il a voulu vous en faire honneur ; il a son idée.

– Et laquelle ?

– Vous avez déjà Juvigny, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Eh bien, je crois qu'il veut vous colloquer

Bernay. Vous savez qu'il cherche à vendre Bernay ?

– Oui, je sais cela.

– Mais, s'il vend Bernay, que lui restera-t-il ? Il a encore une petite terre entre la Délivrande et Courseulles ; mais c'est son reste. Quand il aura vendu celle-là, il sera comme les oiseaux à l'air du bon Dieu, plus pauvre que Gratien, qui est riche, grâce à vous, et qui ne vendrait pas sa maison quand on lui en donnerait cent mille francs. Non, pour cent mille francs, je ne la donnerais pas, ma maison.

– Tu as tort, Gratien ; pour cent mille francs, tu aurais un château et une terre.

– Et qu'en ferais-je ?... Non, monsieur Max, dans un château, voyez-vous, il y a trop de place ; je veux une maison où il n'y ait qu'une chambre ; nous finirions peut-être, Zoé et moi, par faire comme M. de Chamblay et sa femme, par demeurer chacun à un bout de la maison, et encore, je crois qu'ils ne se sont arrêtés là que parce qu'il y avait les murs qui les empêchaient d'aller plus loin. Mais je vous retiens en

bavardant comme une pie borgne, et j'oublie que vous êtes pressé de voir madame de Chamblay.

– Qui t'a dit que je fusse aussi pressé que cela, Gratien ?

– Soit ; alors, j'oublie qu'elle est pressée de vous voir.

– Qui te fait croire cela ? Voyons.

– Ce qu'elle disait elle-même en rangeant dans votre chambre.

» – À quelle heure crois-tu qu'il arrive ? demandait-elle à Zoé.

» – Le plus tôt qu'il pourra, soyez tranquille, répondait la folle.

» – Moi, répliquait la comtesse, je crois qu'il n'arrivera que le matin pour la chasse.

» – Et moi, je suis sûre qu'il arrivera le soir pour le souper, et même, voulez-vous que je vous dise comment il viendra ?

» – Ah ! disait la comtesse, c'est toi qui as la double vue, à ce qu'il paraît, maintenant.

» – Oh ! mon Dieu, oui.

» – Voyons un peu.

» – Il s’arrêtera chez Gratien, il demandera de vos nouvelles ; il dira au domestique de faire le grand tour avec la voiture ; il entrera dans l’église ; il traversera le cimetière et, du cimetière, viendra à pied au château.

» – Tu crois ?

» – Madame veut-elle parier ma layette ?

» À propos, vous savez qu’elle est grosse, Zoé ?

– Non, repris-je ; mais tu me l’annonces. Je t’en fais mon compliment, tu n’as pas perdu de temps, Gratien.

– Oh ! moi, je ne suis pas comme les grands seigneurs, qui remettent tout au lendemain, et puis, le lendemain, c’est jamais. N’est-ce pas que Zoé avait raison ?

– De point en point ; d’abord en ce que je me suis arrêté chez toi pour te demander des nouvelles de tout le monde ; ensuite parce que je vais suivre pas à pas l’itinéraire indiqué par Zoé. Ainsi donc, adieu, Gratien.

– Adieu, monsieur Max ; je ne vous retiens pas ; bien du plaisir à la chasse !

Je serrai encore une fois la main du brave garçon, et je n'étais pas à la porte, qu'il avait repris sa chanson et son rabot.

J'entrai dans l'église ; je baisai les pieds de la Vierge à l'endroit où j'avais vu, un jour, se poser les lèvres d'Edmée ; je mis un louis dans le tronc des pauvres, je traversai le cimetière, je cueillis une rose dans le buisson qui ombrageait la pierre sépulcrale sous laquelle j'étais descendu un soir, et je m'acheminai vers le château. Dans l'antichambre, je trouvai Zoé ; elle m'attendait ; de loin, elle m'avait vu venir. J'ai dit, je crois, que, de la fenêtre de madame de Chamblay, on voyait, le cimetière, le jardin et la maison de Gratien et partie du village.

– Je le savais bien, me dit-elle, que vous viendriez aujourd'hui.

– Et tu savais aussi que je passerais par chez Gratien, par l'église et par le cimetière ?

– Je l'avais deviné.

– Où est madame ? N’a-t-elle pas deviné, elle aussi, que je venais, et ma présence l’a-t-elle fait fuir ?

– Oh ! non pas ; mais elle ne fait pas ce qu’elle veut, la pauvre servante du Seigneur ; elle m’a dit de vous attendre ici.

– Où est-elle donc ?

– Au salon, où elle reçoit nos invités, en l’absence de M. de Chamblay.

– Alors, je vais au salon.

– Attendez donc ; comme vous êtes pressé !

– Tu ne comprends pas que je sois pressé de la revoir, Zoé ?

– Oh ! si fait, je comprends cela ; mais, si j’ai quelque chose à vous répéter de sa part...

– Parle.

– Eh bien, elle m’a dit :

» – Tu vas l’attendre ici ; tu lui diras que, lorsque mes lèvres, en face des étrangers, lui diront : « Bonjour, monsieur ! » mon cœur lui dira : « Bonjour, mon ami ! » que, lorsque, pour

obéir aux convenances sociales, mes yeux passeront de lui à un autre, mon cœur s'arrêtera à lui. Tu lui diras enfin de deviner tout ce que je ne lui dis pas.

– Et toi, Zoé, si je ne puis le lui dire à elle-même, tu lui diras qu'elle est adorable et que je l'adore ; tu lui diras que je l'aime non seulement comme amie, comme sœur, mais encore comme amante ; tu lui diras que les anges du ciel se présentent après elle à ma pensée, viennent après elle dans mes prières ; tu lui diras que, depuis que je la connais, elle est ma joie, mon espérance, ma religion, mon culte ; dis-lui que, par bonheur, je n'ai rien à oublier pour elle, car, pour elle, j'oublierais tout.

– Eh bien, maintenant, me dit Zoé, je crois que vous pouvez entrer ; vous m'avez dit de votre part et je vous ai dit de la sienne à peu près tout ce que nous avons à nous dire.

Un domestique entra.

– Annoncez M. Max de Villiers, dit Zoé.

Le domestique ouvrit la porte et annonça.

La porte, en s'ouvrant, me laissa voir Edmée et lui permit de me voir ; nos regards se croisèrent ou plutôt se rencontrèrent, tandis que le domestique m'annonçait.

Je ne sais si la langue des hommes pourrait exprimer tout ce que nous nous dîmes dans ce regard ; l'œil a reçu de Dieu le rayon céleste ; le regard de madame de Chamblay m'en avait plus dit dans une étincelle d'amour que Zoé dans toutes ses phrases.

Elle se leva, fit un pas au-devant de moi, me sourit de son plus doux sourire, et me tendit la main.

– M. Max de Villiers, messieurs, dit-elle s'adressant aux cinq ou six chasseurs déjà arrivés, un ami de quinze jours que nous aimons comme un ami de quinze ans.

Des yeux elle me montra un fauteuil.

– Je dois, continua-t-elle, vous présenter comme je l'ai fait à ces messieurs, les excuses de M. de Chamblay ; une affaire indispensable l'a appelé à Caen, au moment où il s'y attendait le

moins ; mais il est parti en poste pour revenir plus vite, et, très certainement, il sera de retour à temps pour souper avec vous. En attendant, messieurs, que puis-je vous offrir ? Vous avez le billard, vous avez la promenade dans le parc, vous avez même la musique, et, malgré mon peu de mérite, je suis prête à me sacrifier si quelqu'un veut m'accompagner ou que je l'accompagne.

Il n'y eut qu'une voix pour demander que la comtesse chantât.

Je me hâtai de me mettre au piano : j'eusse été jaloux d'une communauté d'harmonie avec tout autre.

J'ai juste, en musique, le même talent que j'ai comme dessinateur, c'est-à-dire celui de lire à livre ouvert facilement, rapidement.

J'ouvris au hasard une partition ; c'était celle de la *Lucia*. Je feuilletai jusqu'au troisième acte, et m'arrêtai à l'air de la folie.

Je regardai Edmée pour lui demander son adhésion.

– Ce que vous voudrez, dit-elle ; la musique

est un des moyens de distraction dans la solitude ; j'ai plus chanté dans ma vie pour moi que pour les autres, de sorte que j'ai grand-peur de ne pas chanter à votre goût ; mais, comme je sais par cœur à peu près toutes les partitions, depuis Weber jusqu'à Rossini, je chanterai ce que vous voudrez.

Je fis entendre les premiers accords du récitatif :

Il dolce suono mi colpi di sua voce !

Et Edmée se mit à chanter.

Les premières notes qui sortirent de ses lèvres ne me produisirent pas l'effet que j'en attendais ; madame de Chamblay avait une méthode admirable ; on la sentait excellente musicienne ; mais sa voix, un peu voilée, semblait un instrument rebelle et qui n'atteignait pas toute l'étendue qu'il aurait dû avoir. Sa manière de chanter était celle de la Persiani, et, je l'avoue, je m'attendais plutôt à trouver en elle l'âme de la

Malibran que les trilles savantes de madame Damoreau.

Elle chanta la *Casta Diva* de Bellini et le rondeau de *la Cenerentola*. Pendant ces trois airs, sa voix s'éclaircit successivement et il devint visible pour moi qu'elle faisait un effort pour ne pas lui laisser prendre toute son étendue, et qu'après l'air triste et solennel, elle avait choisi le rondeau de *la Cenerentola* pour briser sa propre émotion prête à s'élancer au dehors.

À la fin du rondeau, elle se leva en posant sa main sur mon épaule, comme pour me dire de demeurer où j'étais.

– Messieurs, dit-elle interrompant les bravos dont on avait accompagné les dernières mesures du morceau de Rossini, je ne veux pas abuser plus longtemps de votre galanterie ; vous mourez d'envie de fumer, j'en suis sûre ; allez fumer, en faisant une partie de billard, dans le fumoir à côté de la salle ; vous y trouverez des cigares qui sèchent. Accompagnez-vous ces messieurs ? ajouta-t-elle en se tournant de mon côté.

– Hélas ! madame, répondis-je, j'ai le malheur

de détester le cigare et d'adorer la musique ; je vous demande donc la permission de m'éloigner autant que possible du fumoir et de me rapprocher tant que je pourrai du piano.

– Restez ; ces messieurs et vous, vous savez que vous êtes chez un ami ; agissez donc comme avec un ami ; les jours de chasse, il n'y a plus à la maison de comtesse de Chamblay, il y a un chasseur de plus, voilà tout.

Ces messieurs sortirent ; nous restâmes seuls.

– Ami, dit-elle en me donnant sa main à baiser, j'ai pensé à une double chose, au moment où j'ai commencé de chanter : c'est qu'il faut garder son cœur pour les gens que l'on aime. Or, au lieu de faire ce que j'avais annoncé, j'ai chanté, non pas pour moi, mais pour tout le monde. Maintenant, voulez-vous que je chante pour moi et pour vous ?

– Vous avez juré d'avoir toutes les délicatesses, lui dis-je.

– Celle-là, si c'en est une, m'est venue à l'instant même, continua Edmée ; j'ai eu un

remords ; je me suis dit : « Si je donne à ces étrangers tout ce que je puis renfermer en moi de joie ou de douleur, de rire ou de larmes, que lui restera-t-il, à lui qui doit avoir sa part de mes larmes, de mes rires, de ma douleur, de ma joie ? » Je vous ai donc gardé la meilleure part de moi-même, et, cette fois, je vais vous la donner tout entière.

– Cédez-moi votre place au piano ; pour ce que je vais chanter, il faut que je m’accompagne moi-même.

– Et qu’allez-vous me chanter ?

– Les tristesses de mon âme et les rêveries de mon cœur.

– Et les paroles et la musique ?

– Sont d’un poète et d’un musicien inconnus. D’ailleurs, les paroles ne sont point des vers, les mélodies ne sont point des notes. Supposez les plaintes du vent, les soupirs de la harpe éolienne, le murmure des feuilles se détachant de l’arbre et rasant la terre dans une nuit d’octobre, et vous aurez juste l’équivalent de ce que vous allez

entendre.

– J’écoute avec religion.

– Voulez-vous un souvenir de votre auteur favori, de Shakespeare ?

– Je ne demande pas mieux.

– Eh bien, tenez.

Les doigts d’Edmée coururent sur les touches et en tirèrent des accords d’une enivrante mélancolie ; puis, avec une voix qui n’avait plus rien de celle que j’avais entendue et qui semblait dépouillée de tout souvenir terrestre, elle commença :

« Ophélia, ma sœur, que fais-tu sur la rive ?

– Je viens, vous le voyez, pour y chercher des fleurs.

– Pourquoi ton front si pâle et ta voix si plaintive ?

– Demandez au ruisseau qui recueille mes pleurs.

» – Pourquoi, quand le palais de lumière étincelle,

Cueillir, risquant ton pied sur le glissant talus,

Le pâle nénufar et la sombre asphodèle ?

– Hélas ! mon père est mort, et lui ne m’aime plus.

*» Mon esprit est allé dans le pays des songes,
Égaré sur les pas du spectre paternel,
Et je cherche, à minuit, la terre des mensonges,
Où la mort est vivante et l'amour éternel. »*

Edmée l'avait bien dit, ce n'était plus de la musique, ce n'étaient plus des vers ; c'était une plainte, un murmure, un gémissement, quelque chose de vague, d'égaré, de flottant, comme la folie ; c'étaient de ces vers que l'on fait pour soi, de cette musique qu'une femme chante quand elle est bien sûre d'être seule ou quand elle est avec cet autre soi-même pour lequel elle n'a plus ni secret de l'âme ni mystère du cœur.

Edmée ne m'eût pas encore dit qu'elle m'aimait, que ce chant me l'eût dit clairement pour elle.

– Ô chère Edmée ! murmurai-je, je n'ose pas dire que je voudrais baiser vos lèvres ; ce serait trop de bonheur, mais je voudrais aspirer la voix qui en sort et qui monte au ciel avec cet enivrant

parfum qui émane de vous. Encore, encore quelque chose, je vous en supplie, quelque chose de vous, qui soit bien de vous !

– Prenez garde ! me dit Edmée, si j’allais vous chanter quelque chose, non plus de mes jours de tristesse, mais de mes jours de désespoir, je serais capable de vous assombrir pour huit jours, et, ne pouvant pas être soleil pour mes amis, je ne voudrais pas être nuage.

– Soyez ce que vous voudrez, mais chantez.

– Vous voulez donc avoir une idée des profondeurs où peut plonger le découragement ?

– Je veux vous suivre, Edmée, partout où vous avez été, comme désormais, je vous le jure, je vous suivrai partout où vous irez.

– Eh bien, alors, écoutez.

Ses mains retombèrent sur les touches, qui rendirent un son douloureux et funèbre comme celui de la cloche des morts, et, presque aussitôt, sa voix prit le dessus sur l’accompagnement.

– Lamentation !... murmura-t-elle.

Et sa voix se mit à réciter à la manière antique

plutôt qu'à chanter :

*Oh ! certes, c'est un sort funeste, épouvantable,
Qu'avant que du sépulcre il ait touché le seuil,
Un cœur, sous les semblants d'une mort véritable,
Soit, tout vivant encor, cloué dans un cercueil.*

*Mais il est un destin bien plus cruel au monde,
Il est un plus fatal et plus terrible sort,
Il est une douleur bien autrement profonde,
C'est d'être, encor vivant, le cercueil d'un cœur
mort !*

Edmée avait dit vrai ; le plongeur de Schiller, au fond des abîmes de Charybde, n'avait pas entrevu plus de formes terribles et indécises que mon cœur ne venait d'en deviner dans cet abîme de découragement.

– Oh ! par grâce, Edmée, ne me laissez pas sous cette impression ; il me semble qu'il nous arriverait quelque malheur !

– Que vous avais-je dit, pauvre ami ? Vous

avez voulu sonder la douleur ; ne saviez-vous pas qu'il y a des endroits où la mer n'a pas de fond ? Vous êtes tombé sur un de ces endroits-là ; mais j'ai pitié de vous. Allons, plongeur sans haleine, vite à la surface ! ou vous étoufferiez pour une minute passée dans cette atmosphère où, moi, j'ai si longtemps vécu. Respirez, mon ami, respirez à pleine poitrine ; voici de l'air, de la lumière, du jour !...

Et, cette fois, sans accompagnement autre qu'une espèce de frémissement d'amour, elle chanta :

*D'où vient, vers ce papier, que je me tourne encor ?
Ne le demande pas, je n'ai rien à te dire ;
Mais, plus heureux que moi, mon unique trésor,
Il va te voir, et je soupire.*

*Pourquoi donc ce papier, hélas ! et non pas moi ?
Oh ! c'est que je languis en des chaînes mortelles.
Dieu, qui soumit mon corps à cette dure loi,
À mon âme devait des ailes.*

*Il ne te dira rien de l'un à l'autre bout,
Si ce n'est que t'aimer est mon bonheur suprême,
Que je t'aime !... attends donc... Que je t'aime ! Est-
ce tout ?*

Mais non, ce n'est pas tout : je t'aime !

À ces vers :

*Dieu, qui soumit mon corps à cette dure loi,
À mon âme devait des ailes,*

Edmée avait levé les yeux au ciel avec une angélique expression de foi. Mais à ceux-ci :

*Que je t'aime !... attends donc... Que je t'aime ! Est-
ce tout ?*

Mais non, ce n'est pas tout : je t'aime !

elle renversa la tête en arrière, belle comme une Sapho en extase, et comme si elle voulait, ainsi

que je le lui avais demandé, me donner sa voix à baiser.

Un mouvement d'irrésistible attraction me courba vers elle ; les dernières notes montèrent à moi mêlées de son haleine ; encore une faible distance et ce n'était pas sa voix, c'étaient ses lèvres elles-mêmes qu'allaient toucher mes lèvres, quand une espèce d'éclair sombre passa devant les vitres. C'était M. de Chamblay qui rentrait dans la cour au grand galop de son cheval.

Je m'éloignai vivement d'Edmée ; mais elle me retint.

– Attendez, dit-elle en fixant son regard sur la muraille dans la direction où devait être le comte, attendez, il ne rentre pas ici ; il monte directement à sa chambre... Ah ! il a réussi ; tant mieux ! Vous aurez au moins un hôte à gracieux visage.

– Et à quoi a-t-il réussi ? demandai-je.

– Il était allé chercher de l'argent chez nos fermiers et a touché une somme assez forte, qu'il

compte doubler au jeu et qu'il perdra probablement.

Puis, se levant :

– Hélas ! qui m'eût dit, murmura-t-elle, que le mot *argent* tiendrait une place si importante dans l'histoire de ma vie ?

Elle poussa un soupir accompagné d'un léger haussement d'épaules.

Puis, après ces mots qu'elle avait dits pour elle-même, se tournant vers moi :

– Donnez-moi votre bras, mon cher Max, ajouta-t-elle, et passons à la salle de billard.

XXXII

À peine y étions-nous, que M. de Chamblay y entra à son tour, le sourire sur les lèvres. Il était vêtu d'une veste de velours noir, d'un pantalon collant en peau de daim ; des bottes molles couvertes de poussière montaient jusqu'au-dessus de son genou. Il portait à la main une de ces casquettes de velours que les gentilshommes campagnards ont empruntées aux jockeys.

Il nous salua d'abord collectivement du geste et des yeux ; mais, avant d'adresser la parole à aucun de nous, il alla droit à la comtesse, lui prit la main, et, en la lui baisant :

— Madame, lui dit-il, votre bonne mine me dispense de vous demander des nouvelles de votre santé. Je vais donc m'informer de celle de nos amis ; quoique remise à vos soins, il est probable que je la trouverai en excellent état.

Puis, se tournant vers nous, saluant les uns,

serrant la main des autres selon le degré d'intimité, il dit à chacun un de ces mots aimables dont le secret est à quelques hommes de race et de courtoisie seulement.

J'eus une part remarquable dans les compliments de M. de Chamblay.

— Messieurs, dit-il, voici M. Max de Villiers, que je vous dénonce comme ne jouant jamais ; mais, quoiqu'il ne joue pas, il ne peut empêcher que l'on ne parie pour lui. Or, je parie vingt-cinq louis, et je vous préviens que je parie à coup sûr, vu que j'ai entendu parler de son adresse ; donc, je parie vingt-cinq louis qu'il sera demain le roi de la chasse. Au reste, même pour ceux qui ne sont pas de sa force, il y aura du plaisir à voir. Mes gardes me parlent de vingt-cinq ou trente compagnies de perdreaux, rien que sur Chamblay. Quant aux lièvres, ils n'ont pas pris la peine de les compter. Le soir, nous reviendrons par un petit bois où nous trouverons une centaine de faisans et cinq ou six chevreuils. Cela, un dîner qu'assaisonnera un bon appétit et un jeu d'enfer après le dîner, c'est tout ce que je puis

vous offrir.

On remercia en chœur M. de Chamblay, les uns du plaisir qu'ils se promettaient à la chasse, les autres de celui qu'ils se promettaient au dîner, les autres, enfin, de celui qu'ils se promettaient au jeu.

Puis M. de Chamblay demanda la permission d'aller faire sa toilette. Les joueurs se remirent à leur poule ; madame de Chamblay et moi, nous descendîmes au jardin.

J'aurais peine à raconter ce que nous nous dîmes ; notre conversation fut telle qu'on peut l'imaginer dans l'état de nos cœurs ; pour ceux qui nous regardaient des fenêtres, – car nous ne nous éloignâmes point hors de la portée de la vue, – nous étions deux étrangers causant de choses indifférentes ; pour nous, nous étions deux cœurs appuyés l'un à l'autre, deux voix chantant, à l'unisson, une douce symphonie d'amour, deux flammes brûlant sur deux autels séparés, mais tendant sans cesse à se réunir.

La cloche du dîner nous appela au château.

Quoique chaque incident de cette journée soit présent à mon esprit jusque dans ses moindres détails, je vous ferai grâce, cher ami, et du dîner et de la soirée, où, comme une escarmouche d'avant-poste précède une grande bataille, les joueurs commencèrent d'en venir aux mains en attendant l'affaire décisive.

Nous nous retirâmes dans un coin, madame de Chamblay et moi, et, comme personne, pas même son mari, ne faisait attention à nous, il nous fut facile de reprendre notre conversation où la cloche du dîner l'avait interrompue.

Nous causâmes ainsi jusqu'à onze heures, à peu près. Le jeu, quoiqu'on ne l'eût considéré que comme le prélude de la véritable partie, était fort animé ; M. de Chamblay tenait la banque et gagnait beaucoup.

À onze heures, madame de Chamblay me serra la main et se retira. Je ne demurai pas longtemps après elle ; un domestique m'attendait sous le vestibule pour me montrer ma chambre. Je devais passer, comme me l'avait dit Gratien, devant celle de madame de Chamblay pour

arriver à la mienne ; la porte du corridor était fermée. Mais, en passant devant cette porte, toute fermée qu'elle était, je sentis cet enivrant parfum dont elle embaumait sa trace. Si j'eusse été seul, je me serais mis à genoux devant cette porte et j'en eusse baisé le seuil.

Je me contentai de lui envoyer silencieusement, en passant, tous les souhaits et tous les respects de mon cœur, en murmurant cet hémistiche de Virgile :

Incessu patuit dea.

Je ne me sentais aucun besoin de dormir ; une bibliothèque garnie de quelques livres de choix était dans ma chambre ; j'essayai de lire ; mes yeux seuls déchiffraient les caractères, ma pensée était ailleurs.

Les rayons de la lune filtraient à travers ma persienne ; j'ouvris ma fenêtre, qui était à balcon.

Au moment où je l'ouvrais, il me sembla que l'on refermait la fenêtre voisine, qui était à

balcon aussi.

Sans doute, Edmée, atteinte de la même insomnie que moi, avait cherché comme moi la même distraction. Le hasard lui avait fait fermer sa fenêtre au moment où j'ouvrais la mienne, ou bien, craignant d'être vue ou de m'enhardir par notre voisinage, elle était rentrée dans sa chambre au moment où je sortais de la mienne.

Je restai une heure sur le balcon à suivre des yeux la marche des mondes, tout baigné de la triste et pâle lumière de la lune, qui éclairait le silencieux sommeil de la terre.

Il me semblait, au milieu de ce silence, entendre cette voix de céleste harmonie qu'élèvent, pendant le périple qu'elles accomplissent, les étoiles errant dans le ciel, chant sublime et éternel que l'homme ne peut entendre à cause de la distance, mais qui, pénétrant en lui par un sens secret et inconnu, lui inspire cette invincible piété que chacun sent au fond de son cœur, et qui, le plongeant dans les vagues souvenirs d'une vie passée et dans les suaves espérances d'une vie à venir, le prédispose

aux larmes. Je voyais comme dans un rêve, à travers la transparence d'une belle nuit d'été, le petit cimetière, qui semblait avoir inspiré à Gray sa plus belle ode ; les deux ou trois tombes ambitieuses qui blanchissaient dans la nuit, l'église romane qui s'élevait lourdement à son centre et dont une des fenêtres, réfléchissant les rayons de la lune, semblait un œil regardant le ciel ; tout, jusqu'au toit de la maison de Gratien, dont la base posait au versant de la colline, tandis que le jardin montait jusqu'au faîte. De temps en temps, un chant brillant, clair, saccadé, rapide, arrivait à mon oreille, et, comme il était né tout à coup, cessait tout à coup. C'était le rossignol d'Edmée, qui, avant de se taire et de s'exiler, jetait au vent ses dernières notes. Tout cela, dans la disposition d'esprit où j'étais, emplissait mon cœur de cette suprême mélancolie si douce, que, comme toutes les sensations suprêmes, même celles de la joie, elle touche à la douleur.

Au moment où je rentrais dans ma chambre, je vis vaguement une espèce d'ombre se détacher d'un massif et s'éloigner dans la direction d'un petit groupe de maisons placées à quelques pas de

la grille, et qui servaient de communs au château.

Je refermai ma fenêtre sans refermer ma persienne ; je ne voulais pas interdire l'entrée de ma chambre à ce rayon de lune qui venait la visiter. D'ailleurs, je devais me lever avec le jour, et, comme je ne savais point à quelle heure je m'endormirais, je comptais sur le soleil pour me réveiller.

En regagnant mon lit, je vis un papier qui avait été glissé dans ma chambre, sous la porte de communication s'ouvrant dans le cabinet de toilette de madame de Chamblay.

Je me baissai vivement, je me rapprochai de la lumière, je reconnus l'écriture d'Edmée, j'ouvris le billet et je lus :

« Ami, j'eusse été bien heureuse de partager avec vous la douce contemplation dont m'a tirée, tout à l'heure, le bruit de votre fenêtre ; mais nous étions espionnés et j'ai dû renoncer à ce bonheur. Cette femme que vous avez vue, le jour où nous avons passé une heure dans le jardin de

Zoé, est à quelques pas de nous, cachée dans un massif et toute prête à livrer, si elle peut le surprendre, notre secret au mauvais esprit qui veille autour de nous.

» Endormez-vous en pensant à moi ; réveillez-vous en pensant à moi.

» Je vous aime, Max !

» EDMÉE. »

Je baisai ce billet en bénissant presque la perverse créature qui me l'avait fait écrire ; puis je me rapprochai de la porte du cabinet de toilette pour écouter si je n'entendrais pas quelque bruit. Tout était silencieux.

Je me couchai en relisant le billet d'Edmée, et je m'endormis en le pressant sur mon cœur.

Je fus réveillé au point du jour, non seulement par les premiers rayons du soleil, mais encore par le piqueur de M. de Chamblay, qui allait frappant de porte en porte. Georges m'avait préparé, sur une chaise, mon costume complet de chasseur. Je relus le billet d'Edmée, je le baisai encore une

fois et je m'habillai.

Le domestique m'avait averti qu'une légère collation était préparée dans la salle à manger. À onze heures, la chasse nous conduirait dans un petit bois où nous trouverions notre déjeuner nous attendant au milieu des ruines d'une petite chapelle gothique.

Je sortais de ma chambre, me demandant s'il n'y avait pas un moyen de voir Edmée avant le départ, lorsqu'au moment où je passais devant sa porte, cette porte s'entrouvrit et j'en vis sortir une main qui, évidemment, attendait mes lèvres.

Mes lèvres ne se firent pas attendre, et, à travers l'étroite ouverture de la porte, j'aperçus Edmée en long peignoir de nuit ; elle avait quitté sa toilette commencée pour venir à moi, et ses longs cheveux cendrés, dans leur abondance luxuriante, dont sa coiffure habituelle ne pouvait donner une idée, tombaient presque jusqu'à terre.

– Ô Edmée ! murmurai-je, que je vous remercie et que je vous aime !

Le bruit, d'une porte qui s'ouvrait força

Edmée de retirer sa main ; mais, avant que sa porte à elle fût refermée, elle eut le temps de tirer de sa poitrine un objet qu'elle me jeta.

C'était un mouchoir, un mouchoir tout imprégné de cette odeur qui déjà deux ou trois fois m'avait enivré.

Ce petit billet y était attaché avec une épingle :

« Vous aimez, avez-vous dit, non seulement la plante, mais encore son parfum ; prenez ce mouchoir et essuyez-vous-en le front pendant cette journée de fatigue.

» Je vous forcerai de penser à moi.

» E. »

Je pressai contre mes lèvres ce mouchoir embaumé ; j'y enfermai le billet de la veille et celui du matin, et je l'enfonçai dans ma poitrine.

Si Edmée ne voulait pas me rendre un jour le plus heureux des hommes, à coup sûr, elle devait m'en rendre le plus malheureux.

XXXIII

M. de Chamblay nous attendait dans la salle à manger.

On avala lestement deux œufs et une tasse de thé ou de café, au choix des convives : on passa la carnassière, on jeta le fusil sur l'épaule et l'on sortit au milieu des abois des chiens.

La chambre d'Edmée donnait sur le jardin par lequel nous quittions le château ; je me retournai, espérant l'apercevoir ; je ne me trompais pas : par son rideau entrouvert, je vis son visage souriant.

Puis un signe de tête imperceptible me dit que c'était pour moi seul qu'elle était là.

Personne que moi ne la vit et, probablement, personne que moi ne pensait à elle.

M. de Chamblay avait eu un bonheur insolent pendant toute la soirée, et deux ou trois de nos chasseurs, qui étaient des environs, avaient été

obligés d'envoyer leurs domestiques chez eux pour pouvoir faire face aux éventualités de la seconde soirée.

Le comte avait dit vrai, la chasse commençait à la grille du parc ; il me donna un de ses gardes avec son chien ; le chien chassait pour moi, le garde ne tirant pas.

Il avait dit vrai encore en nous promettant une terre giboyeuse. Soit chance de chasseur, soit que le garde eût reçu ses instructions, je ne faisais pas cent pas sans tirer un coup de fusil. Lorsque nous arrivâmes au rendez-vous du déjeuner, j'avais trente pièces.

Le déjeuner était servi avec une admirable élégance ; c'était un grand art qu'avait M. de Chamblay, dans la situation gênée où il était, de maintenir de pareilles apparences de luxe. Les meilleurs vins de Bordeaux et de Bourgogne furent prodigués dans cette halte d'une heure, et pour cette collation en plein air, à laquelle le voisinage du château et même l'intérieur confortable d'une salle n'eût rien pu ajouter.

On se remit en chasse vers deux heures, c'est-

à-dire quand la grande chaleur du jour était déjà passée. M. de Chamblay avait tracé l'itinéraire avec toute la science d'un chasseur, de sorte que nous trouvâmes constamment le coup de fusil à faire.

Je l'avais regardé avec attention pendant tout le déjeuner, et, pour la première fois, je m'étais aperçu d'un mouvement nerveux dans la partie gauche de son visage ; cela m'avait, malgré moi, rappelé la recommandation d'Alfred, de ne point parler devant lui d'épilepsie ni d'épileptique.

Vers cinq heures, nous nous rapprochâmes du château et nous trouvâmes au petit bois les faisans et les chevreuils promis.

En arrivant au château, chacun accusa son gibier ; j'avais tué soixante pièces, et j'étais le roi de la chasse, comme l'avait prédit notre hôte.

M. de Chamblay en avait tué cinquante-sept, et, par courtoisie, n'avait pas voulu atteindre mon chiffre ni le dépasser ; car, vers la fin de la chasse, – plus rapproché de lui que je ne l'avais été de toute la journée, – je remarquai qu'il eut de très beaux coups à faire et n'épaula même pas.

Le son du cor annonça notre entrée. Madame de Chamblay vint au-devant de nous sur le perron ; elle avait la même toilette et la même coiffure que le jour de la noce de Zoé.

Mon premier coup d'œil lui dit que je reconnaissais tout cela et que je la remerciais de se si bien souvenir.

– Messieurs, nous dit M. de Chamblay, il est cinq heures et demie ; dans une heure, la cloche vous annoncera que le dîner est servi ; allez et pas de cérémonie, je vous en supplie ; nous sommes à la campagne et c'est un dîner de chasseurs.

Chacun de nous, en rentrant dans sa chambre, trouva un bain préparé : c'était de l'hospitalité antique.

Le dîner n'avait pas la savante ordonnance de celui de mon ami Alfred de Senonches ; mais il avait la profusion et l'élégance d'un grand dîner parisien. M. de Chamblay s'échauffa beaucoup en en faisant les honneurs, et but beaucoup en faisant boire les autres. Je remarquai que les mouvements nerveux de son visage devenaient plus fréquents et plus visibles, et je crus

m'apercevoir que madame de Chamblay faisait la même remarque avec inquiétude.

Au dessert, avec des vins et des liqueurs de toute espèce, on apporta des cigares. Madame de Chamblay se leva.

J'étais fort embarrassé ; l'odeur du cigare, vous le savez, m'est insupportable ; puis je mourais d'envie de suivre Edmée. J'avais tant de choses à lui dire qui m'étaient venues à l'esprit depuis le matin, non pas en m'essuyant le front avec son mouchoir, mais en le pressant sur mes lèvres.

M. de Chamblay me mit fort à mon aise.

– Monsieur de Villiers, me dit-il, je sais que ce serait abuser de votre courtoisie, vous qui ne fumez pas, que de vous faire assister à un dessert de fumeurs ; soyez donc assez bon pour tenir compagnie à la comtesse, laquelle partage votre antipathie pour le cigare.

Puis, arrêtant la comtesse, qui, pour aller au salon, passait à la portée de sa main :

– Vous savez ce que je vous ai demandé, lui

dit-il à demi-voix, le visage souriant, mais d'un ton impératif qui démentait l'expression de son visage ; rappelez-vous donc ma prière.

Si bas qu'il eût prononcé ces paroles, comme je suivais de près madame de Chamblay, je les avais entendues.

Je saluai le comte en signe de remerciement et j'entrai au salon avec Edmée.

La porte donnant sur le jardin en était ouverte ; il faisait une magnifique soirée.

La comtesse alla s'appuyer sur la balustrade du perron ; je l'y suivis.

– Ô chère Edmée, lui dis-je, combien j'avais hâte de me retrouver avec vous, et que de choses j'ai à vous dire !

Elle me regarda en souriant.

– J'ai bien peur, dit-elle, qu'en les récapitulant, toutes ces choses ne se bornent à trois mots.

– C'est vrai ; mais, dans ces trois mots, Edmée, sont enfermés tout le bonheur et toutes les espérances de ma vie : *Je vous aime !* c'est

vous dire : avant de vous voir, je n'avais pas vécu ; c'est vous dire : tous les instants que je passe loin de vous, je ne vis pas ; c'est vous dire enfin : de ce monde ouvert à tant d'ambitions, je n'ambitionne, moi, qu'une chose, votre amour.

– Eh bien, Max, cet amour, vous l'avez, dit-elle en me tendant la main ; je n'ai pas même essayé de vous le cacher. Le sentiment que vous m'avez fait éprouver, mon ami, a été tellement nouveau pour moi, que je vous l'ai avoué plus encore peut-être dans mon étonnement que dans mon abandon. Vous ne vivez pas quand vous êtes loin de moi, dites-vous ? Mais, moi aussi, je ne vis loin de vous que par votre pensée ; moi aussi, je n'ai qu'un désir en votre absence, c'est de vous revoir. Hier, je savais bien que vous ne vous coucheriez pas sans venir un instant à votre balcon, et je vous attendais au mien, lorsqu'un mouvement du feuillage a trahi la présence de cette créature que l'on m'a donnée pour espion. Au bruit de votre fenêtre qui s'ouvrait, j'ai refermé la mienne ; mais l'idée m'est venue que, si vous entendiez le bruit que j'avais fait en la fermant et que vous ne sachiez pas la cause de ma

retraite, vous pourriez l'attribuer, non pas à mon indifférence, mais à une puérile soumission aux convenances sociales. Alors, mon cher Max, j'ai pensé à votre nuit agitée, à tous ces serremments de cœur du doute que je n'ai jamais ressentis, mais que je devine : je me suis dit que, quand la femme aime un homme supérieur comme vous, Max, il ne lui suffit pas d'aimer, il faut qu'elle donne, par tous les moyens qui sont en son pouvoir, la preuve qu'elle aime ; il faut que le sentiment que l'élu de son cœur lui a voué ne s'irrite point par de vaines coquetteries, mais s'augmente par toutes les prévenances que l'esprit peut mettre au service du cœur ; alors je vous ai écrit, et il y avait moitié égoïsme, moitié amour, dans le sentiment qui m'a fait vous écrire. Je me suis dit – vaniteuse que j'étais peut-être : – « Il va être heureux en lisant mon billet, il va s'endormir en le serrant sur ses lèvres ou sur son cœur ; » et moi, dans cette conviction, j'ai été heureuse de votre bonheur. M'étais-je trompée, Max ?

– Oh ! non, non ! m'écriai-je en serrant sa main contre ma poitrine, non, je vous le jure,

Edmée !

– Laissez-moi finir.

– Oh ! je n'ai garde de vous interrompre.

– Je me suis dit ce matin : « Ils vont partir au point du jour ; s'il ne me voit pas avant son départ, il aura une journée mauvaise, et, moi, j'aurai une journée triste ; faisons-nous à tous deux une bonne journée » ; et je me suis levée avant l'aube, et j'ai attendu votre passage. Ce n'est pas de la *dignité* d'une femme, comme on dit dans le monde, je le sais bien ; mais pourquoi, quand elle aime, une femme serait-elle digne, c'est-à-dire fautive avec l'homme qu'elle aime ? Non, je ne suis pas ainsi, je vous jure ; je vous ai attendu, je vous ai donné non seulement ma main que vous étiez forcé de me rendre, mais encore quelque chose que vous pouviez emporter avec vous.

– Oh ! oui, oui, ce mouchoir bien-aimé !... m'écriai-je en le pressant sur mes lèvres, ce mouchoir marqué, non pas de votre nom de femme, mais de votre nom de jeune fille, E. J.

– Ah ! vous vous en êtes aperçu ? dit-elle en tressaillant de plaisir. À la bonne heure ! il m’a toujours semblé, ami, que la véritable tendresse, que l’amour élevé au-dessus de la passion vulgaire à laquelle on donne ce nom, non seulement vivait, mais encore s’augmentait de toutes les petites délicatesses. Rien ne vous échappe, tant mieux ! Vous m’aimez sincèrement.

– Oh ! oui, oui, je vous aime, Edmée.

– Maintenant, écoutez-moi, continua-t-elle. Je me suis débarrassée de Nathalie en l’envoyant à Caen ; nous pourrons donc, ce soir, causer deux bonnes heures, vous à votre fenêtre, moi à la mienne. Je ne vous reçois pas dans ma chambre pour deux raisons : d’abord, parce qu’on pourrait savoir que vous y êtes venu, et que votre présence dans ma chambre à coucher, tandis que mon mari et ses convives sont au salon, ne serait pas convenable ; puis je vais vous dire ce qu’aucune femme ne vous dirait, mais ce que je vous dis franchement : je ne me défie pas de vous, je me défie de moi.

– Edmée, chère Edmée, que dites-vous là et quelle joie vous me faites !

– Du moment où je vous ai avoué que je vous aimais, Max, du moment où je vous ai donné mon cœur, c'est-à-dire la plus précieuse partie de moi-même, il me semble que je n'ai plus la puissance de vous rien refuser. Mais laissez-moi dans la pleine disposition de mon libre arbitre ; je crois avoir un droit, celui de me donner ; ne faites pas une chose d'entraînement, un acte de surprise, d'une décision de ma volonté ; si j'ai tort et si je commets une faute, laissez-moi la responsabilité de cette faute devant les hommes et devant Dieu.

– Ô Edmée, Edmée ! m'écriai-je, je voudrais tomber à vos pieds pour vous dire non seulement combien je vous aime, mais encore combien je vous admire.

– Mon ami, je n'ai jamais volontairement fait de mal à personne ; pourquoi Dieu, par une chaîne de circonstances dans lesquelles ma volonté n'est pour rien, vous eût-il amené sur mon chemin, si cette rencontre devait me faire

commettre une faute ou causer mon malheur ? Non ! – elle leva au ciel ses beaux yeux limpides, profonds et azurés comme lui, – non ! j’ai toute croyance dans le pouvoir infini de Dieu, mais j’ai toute foi dans son immense et éternelle bonté. Depuis six ans, et pendant les six plus belles années de la femme, je suis malheureuse, malheureuse par la méchanceté des hommes ; c’est au tour de la justice du Seigneur d’intervenir. Je sais bien qu’à la vue de ces mondes flamboyants et splendides qui roulent dans le firmament, nous, les habitants d’un des plus petits de ces mondes, nous sommes des atomes bien orgueilleux de croire que Dieu règle notre destinée ; mais, s’il a créé ces mondes, s’il nous a créés, nous, s’il a créé l’insecte qui rampe à nos pieds, l’éphémère qui vit une seconde, il y aurait injustice de sa part à nous avoir créés éphémères, insectes, hommes et mondes, pour nous abandonner, une fois créés, au hasard, c’est-à-dire à ce qui est tout justement le contraire de la Providence. Non, mon ami, croyons, d’abord parce qu’il est plus facile de croire que de douter, et ensuite parce que la foi est la sœur de

l'espérance et de la charité. Oh ! je vous le jure du plus profond de mon cœur, je crois !

J'éprouvais un véritable désir de presser Edmée sur mon cœur, et j'allais céder à ce désir lorsque les convives firent bruyamment invasion dans le salon, où les attendaient le café et le jeu.

En passant devant sa femme, le comte sembla l'interroger impérativement du regard ; mais, au lieu de répondre à cette muette interrogation, la comtesse détourna les yeux.

M. de Chamblay fronça le sourcil et frappa du pied avec impatience ; mais la comtesse ne parut pas remarquer l'irritation de son mari.

Il n'en fut point ainsi de moi, et je me promis d'interroger Edmée sur les quelques mots que le comte lui avait adressés en sortant de la salle à manger et sur les signes de colère qu'il venait de donner en entrant au salon.

Je ne sais pourquoi il me semblait que j'étais pour quelque chose dans ces paroles et dans ces signes.

XXXIV

Aussitôt le café et les liqueurs pris, les joueurs se mirent autour du tapis vert.

Comme la veille, le comte prit la banque ; seulement, on avait changé le jeu : on jouait le trente-et-quarante au lieu de jouer le lansquenet.

Madame de Chamblay, qui était sortie un instant après sa muette altercation avec son mari, rentra dans le salon aussitôt qu'il fut assis à la table de jeu.

Il avait pris deux poignées d'or dans ses poches ; il compta et compléta six mille francs.

Puis il commença de tailler.

Il était déjà tellement occupé, qu'il ne fit point, ou ne parut pas faire attention à la rentrée de sa femme.

Celle-ci vint, sans hésitation, s'asseoir à côté de moi.

Il me sembla que M. de Chamblay jetait un coup d'œil rapide de notre côté.

– Ne craignez-vous pas, lui demandai-je tout bas, que M. de Chamblay ne remarque cette bonté de votre part qui me rend si heureux ?

– Non, dit-elle en secouant la tête, je sais ce que je fais et ce que je puis faire ; M. de Chamblay n'est point jaloux, à la manière dont vous l'entendez, du moins.

Je la regardai avec étonnement.

– Écoutez, dit-elle, j'avais encore besoin de vous dire quelques mots. Lorsque je suis sortie tout à l'heure, mon intention était d'abord de ne pas rentrer ; mais peut-être n'eussiez-vous rien compris à mon absence et m'eussiez-vous accusée de ne pas éprouver tout le bonheur qu'en réalité, je ressens à être auprès de vous. Je ne veux jamais que vous ayez un doute, mon ami, sur la persistance du sentiment que j'éprouve pour vous, et ce sentiment est aussi présent à mon cœur que le sang qui l'alimente et sans lequel mon cœur ne saurait pas vivre. Je suis donc revenue pour vous dire : J'ai une puissante raison

de ne pas rester ici ; je vais monter à ma chambre, où je penserai à vous. Ne quittez pas trop tôt le salon, mais ne vous croyez pas non plus obligé d'y rester trop tard. Quand vous verrez les joueurs tout entiers à leur jeu, montez à votre tour dans votre chambre ; la lune se lève tard, nous aurons deux heures d'obscurité ; éteignez vos bougies, et l'on croira que, fatigué de votre journée de chasse, vous vous êtes couché. Comme nos balcons sont un peu éloignés et que, de mon balcon au vôtre, nos mains ne peuvent s'atteindre, vous trouverez, en traversant le corridor, ma main, ce soir, comme vous l'avez trouvée ce matin.

– Et trouverai-je aussi vos beaux cheveux défaits et pendants, comme ils étaient ce matin ?

– Vous les trouvez beaux ?

– Oh ! vous savez vous-même qu'ils sont d'une merveilleuse couleur et d'une magnifique richesse.

– Voulez-vous que je les coupe et que je vous les donne en passant, en même temps que je vous donnerai ma main.

– Dieu du ciel ! ne commettez jamais un pareil crime.

Son visage prit une adorable expression de mélancolie.

– De ce moment, Max, dit-elle, ces cheveux que vous avez trouvés beaux sont à vous ; le jour où vous les demanderez, je vous les donnerai.

– Oh ! jamais, jamais, je vous le répète.

– Eh bien, alors, faites-moi une promesse, Max.

– Laquelle ?

– Si je meurs avant vous...

Je l’interrompis.

– Que dites-vous là ! m’écriai-je.

Elle posa sa main sur la mienne, et, d’un ton doucement impérieux :

– Si je meurs avant vous, dit-elle, jurez-moi une chose.

– Mon Dieu ! vous me faites frissonner, Edmée, de me parler ainsi.

– Jurez-moi une chose, c’est que, d’une façon ou de l’autre, ces cheveux seront à vous ; si j’ai le temps de les couper, si je suis maîtresse de moi-même au moment de ma mort, je les remettrai à Zoé, et Zoé vous les remettra.

– Edmée, Edmée, vous ne sentez donc pas que vous me broyez le cœur ?

– Si je meurs subitement, – et c’est là qu’il me faut un serment de vous qui me rassure, – si je meurs subitement et qu’on m’ensevelisse sans que j’aie le temps de vous les envoyer, vous descendrez dans ce tombeau, où vous avez, comme je vous l’ai dit, le droit de dormir près de moi ; vous rouvrirez ma bière et vous les couperez vous-même.

– Quelle lugubre pensée, Edmée !

– Pourquoi lugubre ? Ai-je l’air triste ? Voyez, mon ami : j’ai le sourire sur les lèvres. Regardez la pendule, il est dix heures du soir. Eh bien, aujourd’hui 4 septembre, à dix heures du soir, promettez-moi que ces cheveux que vous avez trouvés beaux, vous viendrez les couper sur le front de la morte, si la mourante n’a pas eu le

temps de vous les envoyer.

– Je vous le jure, Edmée, lui dis-je ; et, à mon tour, ces cheveux dormiront sur mon cœur pendant l'éternité.

– Merci de la promesse. Le serment...

– Eh bien, le serment ?

– Le serment doit être fait dans un lieu plus solennel ; demain matin, à sept heures, vous le renouvellerez dans notre petite église, devant la Vierge au pied de laquelle j'étais agenouillée quand vous êtes entré, et que j'ai deviné que vous étiez là.

– Avec joie, Edmée.

– C'est bien ; dans une heure, ou plutôt quand vous voudrez.

Au moment où madame de Chamblay se levait, il me sembla que son mari lui jetait un second regard plus interrogatif et plus impérieux encore que le premier ; mais la comtesse sortit avec son indifférence ou plutôt son impassibilité ordinaire.

Edmée sortie, je reportai mes yeux sur la

table ; la chance avait tourné, le comte perdait. Un des joueurs avait fait sauter la banque et M. de Chamblay pontait à son tour ; des poignées d'or sortaient de ses poches et étaient dévorées comme s'il les jetait dans un gouffre. Son visage, à part le mouvement nerveux que j'avais remarqué et qui devenait plus fréquent d'heure en heure, était impassible ; à chaque plateau qu'apportaient les domestiques, et les plateaux se renouvelaient avec cette prodigalité particulière aux maîtres de la maison, il avalait ou un verre de vin de Champagne, ou une tasse de punch. Bientôt ses poches s'épuisèrent, et je le vis, avec un mouvement fébrile, déchirer un jeu de cartes neuf, et, avec un crayon, écrire au dos des cartes des chiffres destinés à remplacer de l'or ; il devait, approximativement, et d'après l'or que j'avais vu passer devant lui, avoir perdu de quinze à vingt mille francs.

Il était si sérieusement occupé de son jeu, qu'il était évident que je pouvais aller où bon me semblerait sans qu'il s'occupât de moi. Je sortis du salon ; pas un joueur, en effet, ne détourna la tête. Le château eût brûlé, que, pourvu que le feu

n'atteignît point le salon, personne ne s'en fût occupé.

L'antichambre était déserte ; les domestiques étaient aux cuisines, occupés du service sans doute. Je montai l'escalier sans être vu.

En passant par le corridor, je vis s'ouvrir la porte d'Edmée ; elle attendait ma venue, et, comme elle me l'avait promis, me tendait la main avec son charmant sourire ; ses cheveux étaient dénoués comme le matin ; je l'en remerciai.

– Ne me l'aviez-vous pas demandé ? dit-elle.

Je pris dans mes bras, et j'appuyai contre mon cœur en les baisant, ces cheveux qui eussent pu servir de manteau à une reine, et je rentrai dans ma chambre enivré.

Oh ! que peu de femmes savent combien la façon d'accorder une faveur ajoute à la faveur elle-même ! Les âmes délicates et aimantes donnent deux fois, tandis que les âmes ordinaires donnent à moitié ; les unes vous rendent fou de bonheur, les autres simplement amoureux.

J'entrai dans ma chambre, et, selon la

recommandation d'Edmée, je n'allumai point mes bougies ; j'allai droit à ma fenêtre, que j'ouvris. Edmée était déjà à son balcon.

– Sommes-nous seuls ? lui demandai-je.

– Oh ! bien seuls, dit-elle ; autant qu'on est seul au milieu de la nature, où tout vit, où tout palpite.

– Et où tout aime ! ajoutai-je. Dieu me garde de ne pas sentir, surtout en ce moment où vous donnez à toutes mes facultés leur plus complète étendue, cette palpitation universelle de la nature que n'arrête pas la nuit, que n'interrompt pas le sommeil ; la moitié des êtres créés dort et se repose, l'autre moitié veille et agit ; non, je vous demandais prosaïquement, chère Edmée, si vous ne craigniez point d'être troublée, si vous aviez eu le soin de fermer votre porte.

– J'ai fermé ma porte par une habitude de pensionnaire, mon ami, par une suite de ces terreurs d'enfant qui se croit toujours poursuivi par un danger inconnu ; la terreur a passé quand l'âge raisonnable est venu : le mouvement machinal est resté. Fermée ou ouverte, Max, ma

porte est un rempart que personne ne franchit, et le seuil en est aussi vierge que celui de ma petite chambre de Juvigny.

– Edmée, lui dis-je avec une violente palpitation de cœur, voilà déjà plusieurs fois que vous faites allusion à une chose impossible et qui me rend fou quand j’y pense. Edmée, expliquez-moi, au nom du ciel, ce que vous voulez dire.

– Le moment n’est pas venu, ami ; probablement, un jour, vous saurez tous les mystères de mon existence ; seulement, ne hâtez rien. Il me semble qu’en ce moment Dieu a la main sur nous ; laissons Dieu agir. Que faisait M. de Chamblay au moment où vous avez quitté le salon ?

– Je ne sais si je dois vous dire cela, pauvre amie ; car, si détachée que vous soyez des biens de ce monde, le contre-coup de cette fatale passion du comte vous frappe toujours. M. de Chamblay, lorsque je suis sorti du salon, perdait énormément.

– Le malheureux !

– Et maintenant, Edmée, à mon tour de vous interroger. Pendant toute la soirée, il m’a paru attendre de vous une chose à laquelle vous ne vouliez pas répondre.

– Vous avez remarqué cela, Max ?

– Oui, et, je l’avoue, ses regards et ses signes d’impatience ne m’ont pas laissé sans inquiétude. Que vous demandait-il ou plutôt qu’exigeait-il de vous ?

– Je puis répondre à une partie de votre question, en vous demandant de laisser l’autre dans l’obscurité.

– Vous êtes mon porte-flambeau, Edmée ; les endroits que vous éclairez sont dans la lumière, tout le reste est ténèbres, je ne vois qu’avec votre permission.

– Eh bien, il veut que je consente à la vente de cette terre de Bernay, mon dernier bien personnel.

– Vous me l’avez dit pendant votre sommeil, et, à mon voyage à Paris, j’ai acquis la certitude que vous aviez bien vu.

– Voilà donc l’objet de sa préoccupation. En trois ans, il a dévoré deux millions ! Eh bien, je vous avoue que j’hésite à me dépouiller de ce dernier héritage paternel et à revêtir la robe de mendicante. Bernay vendu, nous n’avons plus rien ; et, porteur de ma procuration, il a déjà emprunté dessus une centaine de mille francs ; mais ma procuration est expirée et je refuse d’en signer une autre. Il a rapporté de Paris un acte de vente en blanc, et, hier et avant-hier, nous avons eu de graves contestations à ce sujet. Avec l’homme que j’aime, avec vous, Max, je supporterais sans me plaindre la médiocrité, la misère même ; mais, avec l’homme qu’on n’aime pas, la misère est une double infortune, et je n’aime pas M. de Chamblay. Demain, s’il a perdu, comme vous me le dites, nous aurons quelque nouvelle altercation, et ces altercations, je les crains, non pas que j’aie peur d’y céder, je sais ma force morale, mais, physiquement, elles me brisent.

J’allais répondre, quand je vis Edmée l’œil fixe, l’oreille tournée du côté de sa chambre et écoutant avec inquiétude.

Au même moment, on frappa un coup sec, presque violent à la porte du corridor.

– Qui est là ? demanda Edmée en tressaillant.

– Moi, madame, répondit la voix du comte.

– Max, me dit-elle, votre parole d’honneur que, quelque chose qui se passe chez moi, quelque menace que vous entendiez, vous ne paraîtrez pas, à moins que je ne vous appelle.

– Cependant, Edmée...

– Votre parole d’honneur ? Ne me la faites pas attendre, Max.

– Ma parole d’honneur !

– C’est bien.

Puis, se retournant vers l’intérieur de la chambre :

– Me voici, monsieur, dit-elle.

– Vous reverrai-je ?

– Oui.

Et elle referma la fenêtre.

Je me rejetai moi-même dans ma chambre, les

cheveux mouillés de sueur et le cœur bondissant.

Qu'allait-il se passer, et quelle sorte de danger courait cette femme qui était plus que ma vie, et à laquelle il m'était défendu de porter secours ?

XXXV

Mon premier mouvement fut de coller mon oreille à la porte de communication des deux chambres. Edmée m'avait défendu de paraître, mais ne m'avait pas défendu d'écouter.

Par malheur, comme je l'ai dit, ma chambre était séparée de celle de la comtesse par un cabinet de toilette, de sorte que les sons arrivaient jusqu'à moi sans que je pusse distinguer les paroles.

J'aurais pu aller écouter à la porte du corridor, et alors j'entendais tout ; mais, si j'étais vu, à quel mouvement attribuerait-on ma curiosité ?

Je repris ma place sur le balcon ; mais, de là, j'entendais encore moins distinctement que de la porte du cabinet de toilette.

Je revins à celle-ci.

J'essayai de l'ouvrir, chose que je n'eusse pas

faite dans une autre circonstance ; je la trouvai fermée en dedans ; cette dernière chance me manquant, je résolus d'attendre.

De seconde en seconde, la voix du comte augmentait de violence sans que celle d'Edmée montât au-dessus de son diapason ordinaire.

Il me sembla entendre mon nom deux ou trois fois prononcé par le comte, et, quoi que m'en eût dit Edmée, je commençai à croire que j'étais le prétexte d'une scène de jalousie.

Il est difficile d'exprimer à quelle inquiétude j'étais en proie.

Bientôt la voix du comte – ce qui en parvenait jusqu'à moi du moins – prit l'accent de la menace. Je me rappelai ce que m'avait dit Alfred, du danger que courait la comtesse près de son mari, et, tout en écoutant, je reculai jusqu'au tiroir où, dans la prévision d'une semblable scène, j'avais enfermé les pistolets qu'il m'avait donnés.

Je les pris tout frissonnant et les mis dans les poches de mon pantalon.

Puis je revins.

Tout à coup j'entendis distinctement et la voix d'Edmée et celle du comte ; je compris que la porte du cabinet venait de s'ouvrir du côté de la chambre de madame de Chamblay.

– Si vous ne sortez pas de chez moi, monsieur, disait la comtesse, et si vous continuez à me menacer, je serai obligée d'appeler à mon aide un protecteur et de rendre un étranger témoin des excès indignes auxquels vous vous portez et de l'état où vous êtes.

– Eh bien, s'écria le comte, que notre destinée s'accomplisse jusqu'au bout ; vous n'appellerez pas.

J'entendis la détonation d'une arme à feu, je sentis une vive douleur au bras gauche, la porte s'ouvrit, Edmée se jeta dans ma chambre et je me trouvai en face du comte.

J'étais dans un état d'exaspération difficile à décrire, non pas à cause de ma blessure, que je sentais être très légère, mais à cause du danger qu'avait couru Edmée.

Je marchai droit au comte, ne songeant pas même à tirer mes pistolets de ma poche ; je me sentais fort à l'étouffer entre mes deux mains.

– Monsieur le comte, lui dis-je en marchant sur lui et en le faisant reculer devant mon regard, vous êtes un misérable ! Vous êtes un lâche ! Vous êtes un gentilhomme indigne du titre que vous portez ! entendez-vous ? c'est moi qui vous dis cela, moi, Max de Villiers, et je vous le dis non seulement au nom de la comtesse, non seulement au mien, mais au nom de toute la noblesse de France.

En reculant, il se trouvait acculé à la muraille et ne pouvait faire un pas de plus en arrière.

Son visage était d'une pâleur livide, ses lèvres crispées laissaient voir ses dents grinçantes ; sans prononcer une parole, il leva convulsivement un second pistolet sur moi.

– Tirez, lui dis-je, et vous ne serez plus justiciable de l'épée d'un honnête homme, mais de la hache du bourreau.

Et je lui présentai ma poitrine.

En ce moment, rapide comme l'éclair, Edmée s'élança entre son mari et moi. Le comte fit entendre une imprécation étouffée, un blasphème impossible, et pressa la détente de l'arme presque à bout portant.

Par un miracle du ciel, la capsule seule partit.

Je fis un mouvement pour m'élançer sur le comte.

– Au nom de notre amour, Max, s'écria Edmée, ne touchez pas cet homme ; il faut que nous puissions être heureux... D'ailleurs, regardez, Dieu nous venge !

En effet, il venait de se faire un effroyable bouleversement dans les traits du comte ; il commença un éclat de rire insensé qui s'acheva dans un cri de douleur, et il s'abattit sur le plancher, où il se roula et se tordit, en proie à une effroyable attaque d'épilepsie.

Je tenais Edmée serrée contre mon cœur et je regardais avec étonnement les progrès de ce mal si terrible, que nos pères, dans leur naïveté, pensaient qu'il ne pouvait être suscité que par le

démon, et qu'il fallait le secours de Dieu lui-même pour le guérir.

Mon premier mouvement fut d'entraîner Edmée dans ma chambre et de la couvrir de baisers. Ne venait-elle pas, sinon de tout m'accorder, du moins de tout me promettre ?

Elle devina mon intention, et, avec un ton de doux reproche :

– Max, dit-elle, nous ne pouvons le laisser ainsi.

– Que faire alors ? lui demandai-je.

– Appeler les domestiques et le faire transporter dans sa chambre.

– Vous avez raison, il souille la vôtre.

J'allai pour sonner, Edmée m'arrêta.

– Mon ami, me dit-elle, avant tout, sortez de ma chambre ; il ne faut pas que les domestiques vous trouvent ici. Toutes les portes et toutes les fenêtres étaient fermées ; on n'a entendu ni les cris ni la détonation ; le comte est venu dans ma chambre pour y demander du secours, se sentant indisposé ; il s'est trouvé mal ; voilà ce qu'il faut

que je dise, voilà ce qu'il faut que l'on croie. Son valet de chambre de confiance est habitué à ces attaques, qui le prennent deux ou trois fois par an ; il l'emportera dans sa chambre et nul ne saura ce qui s'est passé. Demain, le comte lui-même n'en aura aucune idée ; à la suite de ces accès, il perd toute mémoire.

– Attendez, dis-je à Edmée, nous pouvons faire mieux encore. Je vais emporter le comte dans sa chambre, je le poserai sur son lit ; alors vous sonnerez les domestiques et vous direz ce que vous voudrez. Nul n'entrera dans votre chambre, où l'odeur de la poudre peut faire deviner ce qui s'est passé.

– Vous avez raison, Max. Pourrez-vous l'emporter, ou plutôt y consentirez-vous ?

– Pour éloigner cet homme de vous, Edmée, je l'emporterais jusqu'en enfer.

Je me baissai vers le comte : à la suite de l'accès effroyable auquel il venait d'être en proie, il était tombé dans un sommeil qui tenait de l'évanouissement ; ses yeux étaient ouverts, mais sans regard ; les veines de son front et de son cou

étaient gonflées comme si elles allaient se rompre ; ses lèvres étaient blanches d'écume.

Je le pris dans mes bras et le soulevai comme j'eusse fait d'un enfant.

– Maintenant, guidez-moi, dis-je à Edmée ; je ne sais pas où est la chambre du comte.

Edmée regarda dans le corridor ; il était vide comme elle l'avait présumé, aucun bruit n'avait été entendu, les portes et la distance avaient tout absorbé.

Elle marcha devant moi, je la suivis.

À l'autre extrémité du corridor, elle ouvrit une porte, c'était celle du comte.

– Voici sa chambre, dit-elle, posez-le sur son lit et allez m'attendre chez moi ; je vous rejoins aussitôt que je l'aurai remis à son valet de chambre ; il sait ce qu'il faut lui faire en pareil cas.

J'obéis ; je déposai le comte sur son lit et je me retirai.

Arrivé au milieu du corridor, j'entendis retentir la sonnette ; au moment où je refermais la

porte d'Edmée, un bruit de pas retentissait dans l'escalier.

En entrant dans la chambre, je jetai un coup d'œil rapide autour de moi ; sur la tablette du secrétaire, deux bougies brûlaient et éclairaient un acte de vente sur papier timbré.

La date et les noms étaient en blanc ; il était signé d'avance par M. de Chamblay, mais il ne l'était point par la comtesse.

De là était venue la discussion.

J'entendis dans le corridor des pas légers et le froissement d'une robe ; je courus à la porte et l'ouvris ; Edmée entra.

Je refermai la porte derrière elle et lui tendis les bras.

Elle me jeta les siens autour du cou en murmurant :

– Cher Max, que vous êtes bon, et combien vous méritez d'être heureux !

Puis, tout à coup, poussant un cri d'effroi :

– Oh ! mon Dieu, s'écria-t-elle, qu'avez-vous

donc ? Vous êtes couvert de sang !

Seulement alors, je me souvins de ma blessure.

– Ce n'est rien, lui dis-je en souriant.

– Comment ! ce n'est rien ? répliqua-t-elle en pâlisant et près de défaillir.

– Rien, vous dis-je, chère Edmée, ou presque rien ; la balle du coup qu'il a tiré sur vous a traversé la porte de ma chambre, et, comme j'étais derrière la porte, prêt à vous porter secours, elle m'a effleuré le haut du bras. Je vais rentrer dans ma chambre, effacer toutes les taches de ce sang qui vous a fait si grand-peur, et je reviens à vous.

– Oh ! que non ! dit-elle. Max, vous êtes mon chevalier, et, comme les anciennes châtelaines, il est de mon devoir de panser vos blessures. Voyons vite cela.

Je voulus me défendre.

– Merci, Edmée, merci ; vous êtes cent fois trop bonne, et, si l'on entrerait...

– Je vous l'ai dit, mon cher Max, nul n'entre

jamais dans ma chambre.

– Vous me disiez cela, Edmée, un quart d’heure avant que M. de Chamblay y entrât.

– Jetez les yeux sur ce papier, dit-elle en me montrant l’acte posé sur la tablette du secrétaire, et vous verrez pourquoi il y est entré.

– Oh ! lui répondis-je, je le sais déjà.

– Eh bien donc, vite, vite, et voyons ce que c’est que cette blessure.

Je rentrai dans ma chambre pour ôter mon habit, tandis qu’Edmée épaississait devant la fenêtre les doubles rideaux.

XXXVI

Les efforts que je fis pour ôter mon habit ravivèrent la blessure, dont le sang s'échappa avec une nouvelle violence, si bien qu'on eût pu la croire en réalité plus grave qu'elle n'était.

Lorsque je rentrai dans la chambre d'Edmée, quoique j'y rentrasse le visage souriant, elle fut effrayée ; en effet, la manche de ma chemise était complètement ensanglantée.

Elle me fit asseoir sur le tapis, ouvrit la manche de ma chemise avec des ciseaux, et la détacha à la hauteur de l'épaule en mettant ma blessure à découvert.

La balle avait seulement effleuré les chairs, mais, dans son passage, avait ouvert une petite veine ; de là venait l'abondance du sang perdu.

Edmée lava elle-même la blessure, y appliqua une compresse d'eau glacée, la banda avec un

mouchoir pareil à celui qu'elle m'avait donné, et assura la bande avec un de ses rubans.

Le meilleur chirurgien n'eût pas pu faire mieux, tant la femme qui aime a l'instinct de toutes les délicatesses.

Puis elle me fit asseoir dans un fauteuil, s'assit près de moi, posa mon bras blessé sur ses épaules et prit ma main dans les siennes.

Le moment de l'explication était venu.

Voici ce qui s'était passé :

À son retour de Paris, M. de Chamblay avait renouvelé ses tentatives pour obtenir de madame de Chamblay qu'elle signât ou une procuration nouvelle, ou un acte de vente en blanc ; mais elle s'y était complètement refusée.

Alors, M. de Chamblay, dans son besoin de se procurer de l'argent pour faire face aux dépenses du château et surtout à celles du jeu, pendant les deux jours où il devait recevoir ses convives, était allé faire une tournée chez ses fermiers ; quelques-uns étaient en retard avec lui, il avait fait payer ceux-ci ; d'autres, moins nécessaires,

avaient fait leur paiement d'avance ; d'autres enfin, pour renouveler leurs baux à de meilleures conditions, avaient consenti à donner des pots-de-vin.

M. de Chamblay était revenu avec une douzaine de mille francs.

Malgré cette somme, qui lui permettait de faire face aux besoins du moment, il avait renouvelé ses tentatives auprès de madame de Chamblay, lui disant que j'étais tout disposé à acheter la terre de Bernay, et qu'autant valait que je fusse propriétaire de Bernay, puisque je l'étais déjà de Juvigny.

Un mot de la comtesse, ajoutait M. de Chamblay, me déciderait si j'hésitais encore.

Mais la comtesse avait obstinément maintenu son refus, non seulement pour m'inviter à acheter la terre de Bernay, mais même pour la vendre.

De là les regards interrogateurs du comte, de là ses mouvements d'impatience en voyant l'impassibilité de la comtesse.

La première soirée s'était bien passée ; M. de

Chamblay avait gagné une dizaine de mille francs et avait ainsi presque doublé son capital de jeu.

Mais la seconde soirée avait été orageuse. M. de Chamblay avait perdu, outre l'argent qu'il possédait, trente mille francs sur parole. Madame de Chamblay devait consentir ou à un nouvel emprunt, ou à la vente de Bernay.

Sous le coup de cette nécessité, surexcité d'ailleurs par le vin de Champagne et le punch qu'il avait bu, il avait quitté la table de jeu, laissant les joueurs à leur partie, était monté à sa chambre, y avait pris ses pistolets, n'ayant sans doute aucune intention de s'en servir, mais voulant tenter de l'intimidation, et, son acte de vente à la main, était venu frapper à la porte de la comtesse.

Edmée avait ouvert à son mari.

Alors, la discussion interrompue avait recommencé, et il avait insisté pour que la comtesse, non seulement signât l'acte de vente, mais encore me fit, le lendemain matin, la proposition d'achat.

La comtesse était restée calme, mais ferme dans ses refus.

Cependant, elle avait consenti, non point à me parler de l'acquisition de Bernay, mais à donner son consentement à la vente, si, sur cette vente, cent vingt mille francs étaient distraits pour racheter, en son nom à elle, la terre de Juvigny, dont elle me prierait de me défaire en sa faveur, et si une séparation complète de corps et de biens lui assurait sa liberté dans l'avenir.

Mais une pareille proposition entraînait trop de délais ; d'ailleurs, M. de Chamblay devait déjà cent mille francs sur Bernay ; cent vingt mille qu'il donnerait à sa femme réduiraient la somme à toucher à celle de quatre-vingt mille francs, attendu qu'il ne pouvait guère espérer toucher plus de trois cent mille francs comptant ; sur ces quatre-vingt mille francs, il en devait trente mille ; resteraient donc cinquante mille seulement. Or, la somme était insuffisante pour ses projets d'automne, qui étaient d'aller jouer à Hombourg et de faire sauter la banque à l'aide d'une combinaison qu'il croyait sûre, et pour

laquelle il lui fallait au moins cent mille francs.

La proposition n'avait donc fait que redoubler la colère du comte. Il avait pressé avec plus de violence ; la comtesse avait refusé avec plus d'obstination. Il avait alors tiré un pistolet de sa poche ; vous savez le reste, ami.

Mon intervention, en redoublant encore l'état d'exaspération auquel le comte était arrivé, avait provoqué cette attaque d'épilepsie dont j'avais été témoin et qui avait tout terminé.

Edmée me fit ce récit avec toute la sincérité et la simplicité de son cœur ; puis, le récit terminé, elle se leva, alla au secrétaire, prit la plume et signa l'acte de vente.

– Que faites-vous donc là ? lui dis-je.

– Mon ami, répondit Edmée, avec la résolution que j'ai prise, je ne veux plus rien avoir à moi que moi.

Puis, levant les yeux au ciel :

– Dieu pourvoira à tout, dit-elle.

Je la regardai avec une tendresse profonde.

– Et maintenant, dit-elle, mon bien-aimé Max, je t’aime et je te le dis sans remords et du plus profond de mon cœur.

Je la serrai dans mes bras, cherchant ses lèvres, qui vinrent au-devant des miennes, et je voulus l’entraîner dans ma chambre.

– Non, Max, dit-elle en résistant ; à partir de cette heure, je suis à toi ; mais laisse-moi me donner à toi comme je l’entends, mon bien-aimé.

– Edmée ! Edmée ! m’écriai-je.

– Pas sous le toit de cet homme, pas à la suite de cette orageuse soirée, pas pendant qu’il souffre, pas pendant que des étrangers nous entourent ! Notre amour, Max, par la situation étrange que Dieu m’a faite, sans doute pour que je puisse appartenir au seul bien-aimé de mon cœur, notre amour n’a rien d’un amour ordinaire. Quand je me donnerai à toi, qu’il n’y ait entre nous, je ne dirai pas aucun remords, je puis, je te le répète, disposer de moi sans remords, mais pas même un nuage. Rentre chez toi, ami, et laisse-moi seule avec mon amour ; demain, à sept heures, nous nous trouverons, comme il est

convenu, à l'église de Notre-Dame-de-la-Culture ; je t'y renouvellerai le serment de t'appartenir, et tu me feras, de ton côté, celui que je t'ai demandé ce soir. Au revoir, mon Max bien-aimé ; tu m'emportes dans ton cœur, je te garde le mien, nous ne nous séparons pas.

Et elle appuya de nouveau ses lèvres sur les miennes en me poussant doucement dans ma chambre.

J'y rentrai le paradis dans le cœur ; cette femme avait des persuasions célestes ; ce n'étaient point des paroles ordinaires, c'était un miel enivrant qui sortait de ses lèvres. Elle semblait marcher dans la vie à la lueur d'une lumière en dehors de ce monde ; elle avait pour moi quelque chose de l'essence d'un ange gardien que Dieu aurait envoyé sur la terre, les yeux couverts d'un bandeau et qui se guiderait à l'aide d'une flamme intérieure.

Oh ! mon ami, la douce chose que de marcher aveuglément à la suite de la femme qu'on aime, d'abandonner son libre arbitre pour lui obéir en tout point et de mettre la volonté et la force de

l'homme sous la protection de son instinct et de sa faiblesse !

Cette nuit du 4 au 5 septembre fut une des plus douces nuits de ma vie.

Je ne sais pas si je dormis ou si je veillai, si elle fut dans mon cœur en souvenir ou dans mes bras en rêve ; ce que je sais, c'est que je ne la quittai pas un instant.

Un peu avant sept heures, je m'habillai et je descendis ; elle m'avait dit : « Nous nous verrons à l'église », et c'était là seulement que je voulais la revoir ; personne n'était levé au château, ni maîtres ni domestiques, et l'on n'entendait pas le moindre bruit.

En passant devant les écuries, je trouvai un palefrenier ; je lui dis de réveiller Georges, de lui donner en mon nom l'ordre d'atteler et d'aller m'attendre à la porte de Gratien.

Puis je sortis du château.

Après la scène de la nuit, – le comte oubliât-il tout, comme me l'avait dit Edmée, – je ne pouvais revoir cet homme ; lui serrer la main

m'eût été chose complètement impossible. Et comment me souvenir, s'il oubliait, lui ?

En moins de cinq minutes, je fus à l'église ; la porte en était ouverte ; j'y entrai. À mon grand étonnement, quand je croyais arriver le premier, j'y vis Edmée, agenouillée devant l'autel de la Vierge.

J'allai m'agenouiller à quelques pas d'elle ; elle se retourna.

– Plus près de moi, dit-elle.

Je rapprochai ma chaise de la sienne.

– Déjà ici ? lui demandai-je.

– J'y suis depuis le point du jour, dit-elle ; j'avais besoin, pour la paix de ma conscience, ajouta-t-elle, de m'entretenir un peu seule à seul avec Dieu.

– Et la paix est faite ? lui demandai-je.

– Oui, fit-elle, le cœur joyeux, l'âme pure et la conscience tranquille. Je vous jure, Max, que je serai à vous en ce monde et dans l'autre ; à votre tour, jurez-moi... je ne sais pourquoi j'insiste sur ce point, mais quelque chose de plus fort que moi

m'y pousse ; à votre tour, jurez-moi que, si je meurs sans avoir pu vous envoyer mes cheveux, vous descendrez dans mon tombeau pour les couper vous-même, en attendant qu'on vous y descende pour y reposer près de moi.

– Oh ! m'écriai-je, je le jure et de toute mon âme !

– En voici la clef, dit-elle ; à partir de cette heure, il est à nous deux.

Puis, se levant de la chaise où elle était agenouillée :

– Conduisez-moi jusqu'à la porte, dit-elle ; à la porte, nous nous séparerons.

– Oh ! pas pour longtemps ? m'écriai-je.

– Non, je vous le promets ; car, moi aussi, croyez-le bien, Max, j'ai hâte de vous revoir. Retournez à Reuilly et attendez-y une lettre de moi.

Nous nous acheminâmes côte à côte vers la sortie de l'église ; nous puisâmes de l'eau bénite au même bénitier ; nous fîmes le signe de la croix ensemble ; puis, arrivée à la porte :

– À bientôt ! me dit Edmée.

– Ainsi soit-il !

Et elle s'éloigna du côté du château, tandis que je descendais vers la maison de Gratien.

Je demandai au brave garçon une plume et du papier et j'écrivis à mon notaire :

« Mon cher monsieur Loubon, vous pouvez traiter du château et de la terre de Bernay avec le comte pour la somme de sept cent mille francs et lui donner trois cent mille francs comptant. Si vous ne pouvez pas, de vos propres ressources, réaliser cette somme, adressez-vous à Alfred de Senonches.

» MAX DE VILLIERS.

» Bernay, 3 septembre. »

Je mis moi-même la lettre à la poste, et, le même jour, vers onze heures, j'étais de retour à Évreux.

– Je parie que tu as acheté Bernay ? me dit

Alfred.

– Parie et tu gagneras, lui répondis-je en souriant.

– Alors, tu as besoin de ma bourse ?

– Peut-être ; M. Loubon t’écrit probablement à ce sujet.

– Et en attendant ?

– En attendant, mon ami, je suis le plus heureux des hommes.

– On peut donc être heureux sans être préfet ? dit Alfred. Parole d’honneur, je ne l’aurais pas cru.

XXXVII

Cinq jours après, c'est-à-dire le 9 septembre, je reçus de M. Loubon, mon notaire, une lettre qui me disait que tout était terminé pour l'achat de la terre de Bernay, et qu'il avait pu remettre deux cent mille francs à M. de Chamblay sans avoir recours à personne.

Quant aux autres cent mille francs, il les avait gardés par devers lui, comme la chose avait été convenue, pour purger l'hypothèque légale.

Le surlendemain, je reçus d'Edmée une lettre conçue en ces termes :

« M. de Chamblay part ce soir pour Hombourg ; demain, à cinq heures de l'après-midi, je serai à Juvigny.

» Ton EDMÉE. »

Elle me tenait parole : la première, elle venait à moi.

Edmée, comme on le voit, ne me recommandait aucune précaution ; peut-être se trouvait-elle libre et croyait-elle avoir payé assez cher une liberté qui lui coûtait sept cent mille francs.

Ces précautions qu'elle ne jugeait pas à propos de me recommander, je résolus de les prendre de moi-même. J'arrêtai que j'irais seul à Juvigny, que je ferais la route à cheval, et que je partirais pendant la nuit afin d'arriver avant le jour.

De cette façon, et pourvu que je me tinsse dans l'intérieur du château, personne ne connaîtrait ma présence à Juvigny, et Joséphine seule serait dans le secret.

J'avais annoncé à Alfred ma nouvelle acquisition, et j'avais eu toutes les peines du monde à obtenir de lui qu'il ne me fit pas nommer membre du conseil général. Il affirmait que, si je consentais à cette nomination, je serais certainement une des lumières du département. Par malheur, ma vocation n'était point là.

J'avais habitué Alfred à me voir paraître à Reuilly et à m'en voir disparaître au moment où l'on s'y attendait le moins ; je ne crus donc pas avoir à le prévenir de ma prochaine disparition. Au reste, grâce à sa police si bien faite, je n'espérais pas lui cacher quelque chose, mais je me fiais à sa discrétion.

Le soir, en dînant, Alfred me dit tout à coup :

– Quel malheur que tu ne sois pas joueur !

– Tu regardes cela comme un malheur ? lui dis-je.

– Oui.

– Pourquoi cela ?

– Parce que je regarde toujours comme un malheur qu'on ne connaisse pas une passion qui surexcite tellement la vie, qu'elle parvient à vous la faire oublier.

– Et, si j'étais joueur, que m'arriverait-il ?

– Qu'en partant pour Hombourg, tu trouverais un partenaire digne de toi.

– M. de Chamblay ?

– Justement ; il doit partir, à l’heure qu’il est, pour Hombourg. Au reste, je ne crois rien t’apprendre de nouveau, n’est-ce pas ?

– Non, lui dis-je en riant, je le savais.

– Et tu ne me préviens pas que cette absence va nous séparer pour quelques jours, ingrat ami ?

– Et pourquoi cette absence nous séparerait-elle ?

– Oh ! un nouveau propriétaire, quand il est homme d’ordre comme toi, doit une visite à sa terre, et, quand il est homme du monde comme toi, toujours, il a la délicatesse d’attendre l’absence de l’ancien maître pour faire cette visite.

– As-tu encore, dans le cas où ce serait mon intention, lui demandai-je en riant, quelque conseil de prudence à me donner ?

– T’es-tu mal trouvé de ceux que tu as reçus de moi jusqu’à présent ?

– Non pas, au contraire ! et c’est pour cela que je t’en demande de nouveaux.

– Pour le moment, je ne crois pas que tu aies

grand-chose à craindre ; tant que ses deux cent mille francs dureront, M. de Chamblay restera à Hombourg. Seulement, le jour où ils seront épuisés, il tombera à Bernay comme une bombe. Quand je dis le jour, tu comprends, c'est peut-être la nuit. Or, un homme qui vient de perdre deux cent mille francs, quand il ne lui en reste plus que quatre cent mille à perdre, est de très mauvaise humeur, et mieux vaut être à côté de son chemin que sur son chemin. Combien de temps peut-il habiter Bernay, malgré la vente qu'il t'en a faite ?

– Il avait demandé six mois, j'ai accordé un an ; mais je suis prêt à prolonger l'autorisation tant qu'il voudra.

– Je comprends ; cela t'est commode, qu'il loge à la porte de Juvigny : – car je présume que Juvigny sera désormais ta terre de prédilection ; – un nouveau propriétaire, quand il a conservé de bonnes relations avec l'ancien, a toujours quelques renseignements utiles à lui demander. Maintenant, si tu peux te raccommode sans affectation avec l'abbé Morin, – je ne te crois pas très bien avec lui, – fais-le, à moins que tu ne

puisses l'écraser sous ton pied comme une chenille. En ce cas-là, je t'aiderai. J'ai certains renseignements sur un couvent d'Ursulines qui ne seraient pas sans intérêt dans un procès scandaleux. D'ailleurs, une de mes tantes est cousine germaine de monseigneur l'archevêque de Paris.

– Ma foi, mon cher Alfred, à tout hasard, je te remercie, répondis-je, et tu lirais dans ma pensée, que tu n'y répondrais pas plus catégoriquement. C'est vrai, je n'aime pas l'abbé Morin, et je crois qu'il me hait. Mais que veux-tu que cet homme puisse contre moi ?

– Mon cher ami, il existe une pièce d'un certain Molière... je ne sais pas si tu la connais, on l'appelle *Tartufe* ; il y a là un homme d'Église qui convoite madame Elmire, femme de son hôte, et qui, alors, fait toute sorte d'infamies, je ne me rappelle plus lesquelles. Si tu les as oubliées comme moi, prends dans ma bibliothèque les *Œuvres de Molière*, et relis *Tartufe* dans tes moments perdus, c'est une bonne lecture. Au revoir !

Et, craignant de me gêner sans doute ; Alfred se leva et sortit. Il me laissait libre de faire ce que bon me semblerait.

À onze heures du soir, j'allai aux écuries et je sellai moi-même un cheval. À deux heures du matin, j'étais à Juvigny, je réveillais la vieille Joséphine, et je m'installais dans la chambre verte, en recommandant à la bonne femme le secret sur mon arrivée.

Je passai la journée à courir par tout le parc et à reconnaître les endroits dont m'avait parlé madame de Chamblay. Chose singulière et que je vous ai déjà dite, je crois, c'est de cette partie de sa vie que j'étais le plus préoccupé, et j'étais plus jaloux de M. de Montigny mort que de M. de Chamblay vivant.

Je prévins Joséphine que madame de Chamblay arriverait pour le dîner, et lui dis de se mettre en mesure de bien recevoir sa *petiote*, comme elle l'appelait.

La bonne femme fut au comble de la joie.

Dès quatre heures, j'étais à la grille,

interrogeant des yeux l'horizon de la grande route.

À quatre heures et demie, j'aperçus une voiture de louage, venant aussi vite que pouvait l'amener un maigre cheval, sur lequel son conducteur frappait à coups redoublés.

Dans le conducteur, je reconnus Gratien ; une femme, enveloppée d'une mantille noire, se tenait au fond de la voiture.

Mon premier mouvement fut de courir au-devant d'elle ; mais alors je la rencontrais au milieu du village, et j'attirais l'attention sur elle et sur moi.

Certain qu'elle m'avait vu comme je l'avais vue, je me rejetai, au contraire, de l'autre côté de la grille, et j'attendis.

Cinq minutes après, Gratien poussait la grille et s'arrêtait en me voyant. Je sautai au marchepied de la voiture, et reçus Edmée dans mes bras.

Il y avait cinquante pas de la grille au perron ; il y avait deux pas de la grille à un massif

d'arbres. J'entraînai Edmée derrière le massif et la pressai sur mon cœur.

Pour de pareilles émotions, la voix est impuissante ; tous les sens y concourent avec une telle violence, qu'il n'y a que le silence, entrecoupé de soupirs et de cris de joie, appelé à peindre les suprêmes émotions, qui devienne l'interprète des sensations que l'on éprouve.

Nos noms dix fois répétés, le mot *je t'aime* murmuré et éteint sur nos lèvres, nos regards encore pleins de doute et cependant déjà pleins de bonheur, le frissonnement de nos deux cœurs appuyés l'un à l'autre, un sentiment d'indicible joie s'infiltrant dans nos veines, voilà tout ce que je me rappelle, voilà ce qu'il m'est impossible d'exprimer.

Nous fûmes un quart d'heure, peut-être, sans que rien de suivi pût s'établir entre nous ; enfin, le hasard nous conduisit à un banc ; nous nous y assîmes les bras enlacés, et seulement alors nous respirâmes.

Il faut renoncer à faire comprendre aux indifférents ces puissantes émotions du cœur qui

font bouillir le sang et battre les artères ; quant à ceux qui les ont éprouvées, toute description leur serait inutile : ils ne les oublieront jamais.

Un bruit de pas nous rappela à nous-mêmes ; c'était Joséphine qui venait nous annoncer que le dîner nous attendait.

Elle avait eu soin de dresser notre table à deux couverts, non pas dans la salle à manger, mais dans un petit boudoir au rez-de-chaussée donnant sur le jardin, et dont la fenêtre était littéralement obstruée par un rideau de rosiers qui tamisait le soleil couchant, n'en laissant parvenir jusqu'à nous que des rayons brisés par les feuilles et par les fleurs.

Ce dîner est encore un de nos charmants souvenirs ; changer de verre, manger dans la même assiette, mordre au même fruit, respirer la même fleur, oublier qu'on mange pour se regarder et se serrer la main, tout cela est le printemps de l'amour et le mois de mai de la vie.

Pendant le dîner, la nuit vint ; il faisait une de ces ravissantes soirées du mois de septembre qui mêlent aux derniers souffles ardents de l'été les

premières brises fraîches de l'automne. Nous descendîmes au jardin, et bientôt l'obscurité fut si profonde, qu'à peine nous voyions-nous au milieu des ténèbres, rendues plus épaisses encore par le feuillage des platanes.

Je conduisis doucement Edmée vers le banc où, à notre dernier voyage, elle m'avait fait le récit de sa vie. Je le lui montrai en lui demandant si elle n'avait pas un second récit à me faire, touchant ce côté mystérieux de sa vie qu'elle m'avait dit ne pas lui appartenir à elle. Mais elle, en souriant et en s'amusant à effleurer mon visage avec les boucles de ses cheveux :

– Ce soir, mon bien-aimé Max, me dit-elle, je n'aurai plus de secrets pour toi, et, si je ne te raconte qu'à moitié ce que tu veux savoir, tu devineras le reste.

Nous restâmes longtemps sous notre platane, moi appuyé contre l'arbre, elle contre mon cœur.

L'horloge du village sonna ; je comptai les coups du timbre par des baisers sur le front et les yeux d'Edmée.

Le timbre résonna dix fois.

– Rentrons-nous ? dis-je à Edmée.

– Quand tu voudras, mon bien-aimé, me dit-elle.

– Où veux-tu que je te conduise ?

– Dans ma chambre de jeune fille.

– Sera-t-elle fermée en dedans ?

– Oui. Ne t'ai-je pas dit que c'était moi qui voulais aller à toi ?

– Et où attendrai-je mon Edmée ?

– Dans la chambre verte.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je, est-ce que je ne serai pas mort de bonheur d'ici là ?

Nous rentrâmes au château et montâmes l'escalier. Edmée prit un bougeoir et entra dans sa chambre, dont elle referma la porte sur elle, en me disant :

– Attends-moi.

Je tombai sur un fauteuil ; mes jambes tremblaient à ne plus pouvoir me soutenir, et je

restai les yeux ardemment fixés sur cette porte, ne pouvant me figurer que l'adorable créature qui venait d'y entrer en sortirait jamais.

Au bout d'un instant, mon émotion devint si violente, que je fermai les yeux et appuyai ma main sur mon cœur, et que, presque malgré moi, machinalement, je me mis à appeler tout bas :

– Edmée ! Edmée ! Edmée !

Comme si mes paroles avaient eu la puissance de l'évocation, j'entendis, à un léger grincement, que la porte d'Edmée se rouvrait, et je la vis apparaître vêtue d'une robe blanche, la couronne au front, le bouquet d'oranger à la poitrine.

Je jetai un cri d'étonnement, de joie, de délire, et, n'osant parler, j'étendis ma main vers le symbole virginal.

– Comprends-tu maintenant, mon Max bien aimé, me dit-elle, comprends-tu pourquoi le prêtre m'a choisi cet homme et me l'a fait épouser ?

– Non, non, m'écriai-je, pas encore ; achève.

– Eh bien, dit Edmée, c'est pour que, veuve et

mariée, je pusse venir à mon seul époux, au bien-aimé de mon cœur, avec la robe blanche et le bouquet virginal de la jeune fille.

– Edmée ! Edmée ! répétai-je en ouvrant mes bras tremblants.

– Me voilà, prends-moi ! dit-elle.

Et elle se laissa tomber sur mon cœur.

XXXVIII

Nous passâmes huit jours dans de suprêmes délices.

Edmée avait annoncé qu'elle allait faire un voyage à Paris. Elle avait, disait-elle, à rectifier l'acte de vente de son mari, et, comme personne ne pouvait se douter qu'elle l'eût signé pendant la nuit même où le comte avait eu son attaque d'épilepsie, son absence ne pouvait inspirer aucun soupçon.

Pendant la soirée du septième jour, Gratien était revenu à Juvigny avec une autre voiture de louage prise à Évreux ; la comtesse, au lieu de retourner tout droit à Bernay, devait s'en aller par Évreux ; à Évreux, elle prendrait la diligence de Paris à Cherbourg et descendrait à Bernay, comme si elle arrivait de Paris.

Nous étions si heureux, qu'il était convenu, quoique nous fussions sûrs désormais de nous

revoir, qu'elle me donnerait un jour de plus, et, au lieu de partir le huitième jour, ne partirait que le neuvième.

Mais, dans la matinée du huitième jour, je la vis inquiète et troublée ; je l'interrogeai, et elle m'avoua qu'elle éprouvait un de ces malaises qui étaient chez elle l'annonce d'un danger quelconque. Je lui offris de l'endormir.

Elle accepta.

Cette fois, elle ne me fit pas de condition ; elle était tout entière à moi, et nous n'avions plus de secrets l'un pour l'autre.

Peut-être s'endormit-elle plus facilement encore cette seconde fois que la première.

– Ah ! dit-elle, attends, baisse tes mains sur ma tête, et exige que je voie ; c'est du côté de Bernay qu'il faut que je regarde !

Je fis ce que disait Edmée.

Elle continua :

– Il n'y a rien au château ; Zoé est dans ma chambre et plie mes dentelles ; toutes les chambres sont vides, les domestiques sont à

l'office ou à l'écurie.

Elle sembla faire un effort pour voir.

– Que cherches-tu ? lui demandai-je.

– Je cherche... je cherche Nathalie ; je vois bien l'enfant qui joue sur la pelouse avec le terre-neuve, mais je ne vois pas Nathalie.

– Tâche de la voir ; je suis prévenu que c'est d'elle surtout que tu dois te défier.

– Oui ; aussi je cherche... Je suis sur sa trace... Je m'en doutais ! s'écria-t-elle tout à coup.

– Eh bien ? demandai-je après un moment de silence, pendant lequel le mouvement fébrile des paupières d'Edmée témoignait des efforts qu'elle faisait pour voir.

– Eh bien, dit-elle, répondant à mon interrogatoire, elle est chez lui.

– Chez qui ?

– Chez le prêtre.

– Ah ! c'est donc de ce côté que viendrait, cette fois, le danger ?

– Je le crois... Mais, attends, attends, je vais le

savoir...

Elle écouta.

– Oh ! la méchante créature, murmura-t-elle, moi qui ne lui ai fait que du bien !

– Peux-tu entendre ce qu'ils disent ?

– Non ; mais je vois le mouvement de leurs lèvres, et je devine. Elle lui dit que je ne suis pas à Paris ; que, le jour où j'ai annoncé que je partais, Gratien a loué une voiture à Bernay, et n'est revenu que le lendemain ; que, sans doute, il m'a conduite à Juvigny, et que, comme il a disparu de nouveau, il est probable qu'il est venu me chercher.

– Et que répond-il, lui ?

– Rien ; il est très pâle, ses lèvres sont serrées, ses yeux ternes ; il prend une résolution.

– Laquelle ?

– Il ne l'a pas dite ; mais, sois tranquille, je vais le suivre. Il congédie Nathalie, et lui donne une bourse. Elle sort. Il reste un instant à la même place ; on dirait qu'il hésite à faire ce qu'il a résolu... Non, il se décide ; il sonne. Son

domestique entre. Il lui ordonne de mettre le cheval au cabriolet ; il rentre dans la salle à manger, et déjeune à la hâte. Le cheval est attelé et attend à la porte. Il monte dans le cabriolet ; il prend le fouet et les rênes, il est seul et conduit lui-même.

– Voyons où il va.

– C’est bien ce que je regarde... Ah ! mon Dieu !

– Quoi ?

– Il n’oserait jamais !

– Que fait-il ?

– Il prend la route de Juvigny, il vient ici.

– Comment ! ici, chez moi ?

– Oh ! oui, il n’y a plus à en douter ; il vient, il est parti à huit heures du matin, il en est dix ; dans une heure, il sera ici.

– Il ne faut pas qu’il t’y trouve, chère Edmée.

– Oh ! s’il y trouve Joséphine, c’est absolument la même chose ; par Joséphine, il saura tout. La pauvre femme le tient pour saint.

– Eh bien, voyons, tandis que tu es endormie, pense toi-même à ce que tu dois faire.

– Oui, tu as raison, j’y pense... Voici. Je vais prendre Joséphine avec moi, je conduirai la voiture moi-même. Il comptait me rencontrer avec Gratien sur la route de Juvigny à Bernay, ou me surprendre ici. Moi, je pars pour Évreux avec Joséphine, et je te laisse Gratien ; Joséphine absente, personne ne parlera ; s’il vient jusqu’à toi...

– Il n’osera pas.

– Oh ! il te hait bien ; s’il vient à toi, tu sauras que lui répondre.

– Oh ! quant à cela, sois tranquille.

– Maintenant, réveille-moi, et raconte-moi tout.

Je la réveillai, et lui racontai tout.

Elle resta un instant pensive ; puis :

– Ce doit être vrai, dit-elle ; agissons donc comme si nous étions sûrs.

– Y a-t-il autre chose à faire que ce que tu as

dit pendant ton sommeil ?

– Je ne crois pas.

En ce moment, Joséphine entra.

– Joséphine, dit la comtesse, je pars, et je t’emmène avec moi.

– Pour toujours ? s’écria la bonne femme toute joyeuse.

– Non, mais pour quelques jours ; ne serais-tu pas contente de voir Zoé ?

– Oh ! si fait ; mais comment fera M. Max ?

– Je lui laisse Gratien ; d’ailleurs, M. Max va sans doute partir aujourd’hui ou demain.

– Et quand partons-nous ?

– Tout de suite.

– Comment ! tu pars comme cela sans déjeuner, petiote ?

– Tu me donneras une bonne tasse de lait que tu iras traire toi-même.

– J’y cours.

– Dis en même temps à Gratien d’atteler et

d'amener la voiture devant le perron.

– Cela va être fait.

Et la bonne femme sortit, courant aussi fort que le lui permettait son âge.

– Et maintenant, demandai-je à Edmée, nous, qu'allons-nous faire ? Comment nous revoir ? où nous réunir ?

– Laisse-moi réfléchir à cela, mon bien-aimé... Une lettre de moi te donnera des instructions.

– Et je la recevrai bientôt, cette lettre ?

– Le temps qu'il faudra à la poste pour te l'apporter, je n'en demande pas davantage.

– Merci.

Nous restâmes un instant muets dans les bras l'un de l'autre ; le roulement d'une voiture se fit entendre ; Gratien entra.

– Là ! dit-il, tout est prêt.

– Déjà ? murmurai-je.

– Cette fois, tu sais que ce n'est pas pour longtemps que nous nous séparons, n'est-ce pas ?

– Oh ! je l’espère, du moins.

– Et moi, j’en suis sûre.

Joséphine entra à son tour, tenant sa tasse de lait tout mousseux et tout fumant.

– Tiens, petiote, dit-elle.

Edmée prit la tasse, en but la moitié, et me donna l’autre.

Puis, me prenant le bras :

– Je le sens qui s’approche, dit-elle ; il est temps que je parte.

Je la soulevai et la fis asseoir dans la voiture ; elle me prit la tête entre ses deux mains, et me baisa le front.

Joséphine monta, et s’assit près de la comtesse.

Je tournai de l’autre côté de la voiture pour lui prendre encore une fois la main.

– Tu le recevras au rez-de-chaussée, dit-elle, si toutefois il te convient de le recevoir ; je ne veux pas que cet homme entre, ni dans la chambre verte, ni dans ma petite chambre.

– Tu as raison, lui dis-je, l’une est la nef, l’autre le tabernacle : pas d’impies dans les lieux saints.

– Vite, vite, vite ! il entre dans le village, dit Edmée ; Gratien, cours ouvrir la grille qui donne sur la route d’Évreux.

Et, m’envoyant un dernier adieu avec un dernier signe de main, elle fouetta son cheval, qui disparut au milieu de l’allée, juste au moment où la tête du cheval de l’abbé Morin s’arrêtait à la grille donnant sur le village.

Tandis que, descendu de voiture, il attachait son cheval à l’anneau extérieur de l’un des piliers donnant passage dans le parc, j’eus le temps de rentrer au château, et de regagner le salon.

Comme l’avait prévu Edmée, il commença de s’acheminer vers la maison de Joséphine ; mais, un instant après, il en sortit tout désappointé. Il était évident qu’il comptait sur les indiscretions de la bonne femme pour amasser des armes contre nous.

Il entra alors dans l’allée des platanes, et

s'achemina vers le château, regardant à droite et à gauche s'il ne trouverait personne pour l'annoncer.

En ce moment, Gratien revenait de conduire la comtesse jusqu'à la grille.

La figure du prêtre s'éclaira d'un mauvais sourire ; la présence de Gratien était déjà un commencement de preuves sur la présence de la comtesse.

L'abbé l'interrogea ; mais, quoique je ne pusse entendre la conversation ; je devinai, aux gestes de Gratien, qu'il répondait négativement.

L'abbé parut insister, et tous deux s'acheminèrent vers le perron.

Un instant, j'entendis un bruit de pas qui allait se rapprochant, puis on frappa à la porte.

– Entrez, dis-je.

La porte s'ouvrit, démasquant la chétive personne du prêtre, et, derrière lui, la figure narquoise de Gratien.

Sur un signe de moi, Gratien referma la porte, et nous laissa seuls.

Je fis un pas au-devant de l'abbé, et, avec le plus de courtoisie que je pus, quoique cette courtoisie fût mêlée de quelque peu de raillerie :

– Donnez-vous la peine de vous asseoir, monsieur l'abbé, lui dis-je ; je vous attendais.

– Vous m'attendiez ?

– Oui.

– Puis-je savoir depuis quand ?

– Mais depuis ce matin huit ou neuf heures.

– Depuis ce matin huit ou neuf heures ! répéta-t-il tout étonné.

– Oui ; enfin, depuis le moment où Nathalie est entrée chez vous, et, vous ayant dit que madame de Chamblay était partie seule avec Gratien pour Juvigny, vous avez décidé d'y venir pour vous assurer si la chose était vraie... Mais asseyez-vous donc, monsieur l'abbé ; soit fatigue, soit émotion, vos jambes ont l'air de ne plus vouloir vous porter.

L'abbé s'assit, ou plutôt se laissa tomber sur un canapé ; j'amenai un fauteuil et je m'assis en face de lui.

– Vous dites que Nathalie est venue me trouver ce matin ?

– Oui, monsieur l’abbé, à neuf heures, chez vous ; vous l’avez reçue dans la salle à manger ; et, à la suite d’une conversation qui a duré près d’une demi-heure, vous avez mis vous-même le cheval au cabriolet, et vous êtes parti, poussant si fort la pauvre bête, que vous lui avez fait faire le chemin en moins de trois heures.

– Vous avez d’excellents espions, monsieur.

– Moins bons que les vôtres : les miens ne me rapportent que ce qui est ; les vôtres vous rapportent ce qui n’est pas.

– Alors, la comtesse n’est pas chez vous ?

– Je vous livre le château et le parc, monsieur l’abbé ; cherchez.

– Elle est partie, alors ?

– Demandez à Nathalie.

– Car elle y est venue, j’en suis sûr.

Je regardai l’abbé Morin en face.

– Mais enfin, lui dis-je, y fût-elle venue,

monsieur l'abbé, en quoi cela vous regarde-t-il ?

– Monsieur, depuis l'enfance de mademoiselle de Juvigny, je suis son directeur spirituel.

– Je sais cela, monsieur, et même ce n'est pas votre faute si vous n'êtes pas devenu son directeur temporel.

Le prêtre se redressa comme une vipère à qui l'on marche sur la queue, et ses petits yeux étincelèrent au fond de leurs creuses orbites.

– Que voulez-vous dire, monsieur ? demandait-il.

– Je veux dire, monsieur, que, si vous avez eu la bonté de vous occuper de moi, j'ai eu la curiosité de m'occuper de vous, et que je sais, sans avoir eu besoin de vous espionner, beaucoup de choses que vous ne croyez connues que de vous seul.

– Et ces choses... me ferez-vous la grâce de me les dire ?

– Pourquoi pas ? Je suis un ennemi loyal.

– Vous avouez être mon ennemi ?

– Vous me haïssez, pourquoi ne vous haïrai-je pas ?

– Bien ! Et, ceci posé, pouvez-vous me dire quelles sont ces choses que vous savez ?

– Volontiers, monsieur l'abbé ; d'abord, il y a une scène de sacristie assez scandaleuse, et qui a eu lieu le jour même où, tombée en catalepsie par excès d'émotion, le jour de sa première communion, vous vous êtes trouvé seul avec mademoiselle de Juvigny.

– Si j'étais seul dans la sacristie avec mademoiselle de Juvigny, comment pouvez-vous savoir ce qui s'y est passé ?

– Je vous ai promis de vous dire ce que je savais et non comment je le savais, monsieur l'abbé.

– Continuez.

– Il y a la scène du confessionnal, dans laquelle vous lui avez dit, revenu exprès de Bernay pour cette œuvre pieuse, que, si elle devenait la femme d'un hérétique, elle perdrait à la fois son corps et son âme.

– Et, en cela, monsieur, je n’ai fait que suivre le devoir d’un bon pasteur qui craint de voir s’égarer ses brebis. Est-ce tout ?

– Oh ! monsieur l’abbé, ce ne serait point la peine que je me fusse informé pour si peu... Il y a la scène qui s’est passée en haut, dans la chambre verte, tandis que vous étiez caché derrière un rideau chez la vieille Joséphine, et que vous vous assuriez, de là, que vos deux billets déposés, l’un le matin, l’autre le soir, sous le socle de la Vierge, produisaient leur effet, effet déplorable, monsieur l’abbé, et dont le résultat fut la chute dans laquelle votre pénitente se brisa la tête en tombant du haut en bas d’un escalier ; la séparation des deux nouveaux époux, qui, sans votre fatale intervention, eussent sans doute vécu heureux, et, enfin, l’exil et la mort de M. de Montigny, que l’on peut faire remonter à vous, puisque, sans vous, il restait en France, heureux et honoré.

– Pouvais-je laisser ma pupille aux mains d’un homme qui, la première nuit de ses noces, avait la brutalité de lui briser la tête à l’angle d’un

escalier ?

– Aussi était-ce pour qu'elle ne pût pas fuir et se briser la tête une seconde fois, aux angles d'un autre escalier, que vous l'aviez enfermée aux Ursulines de Bernay, dans une cellule dont les fenêtres étaient grillées ; ce qui eût bien pu arriver, la nuit où, Zoé étant absente, vous êtes venu avec une lanterne sourde pour crocheter sa porte, qui, heureusement, était fermée au verrou.

– Oh ! quant à cela, monsieur, s'écria l'abbé en devenant livide et en essuyant son front couvert de sueur, oh ! quant à cela...

– C'est vrai comme tout le reste, et Dieu, qui nous entend et nous jugera un jour, sait lequel de nous deux ment, ou plutôt essaye de mentir. Rasseyez-vous donc et soyez patient, car je n'ai pas fini... C'est enfin, monsieur, parce que vous avez trouvé cette cellule obstinément fermée, que vous avez résolu de marier la recluse, dont la réclusion était infructueuse, à un homme épiléptique, brutal, joueur, qui la ruine en détail, la dépouille pièce à pièce, mais qui surtout, car c'était pour vous la chose essentielle, vous la

saviez d'avance, vous, l'homme des secrets honteux, mais qui, surtout, ne pouvait pas être son mari.

L'abbé ne put retenir un cri de colère.

– Eh bien, monsieur, me dit-il, en échange de toutes les choses que vous savez, je n'en sais qu'une, moi : c'est que vous êtes l'amant de madame de Chamblay, entendez-vous bien, et que j'ai assez de puissance sur ce mari que vous méprisez tant pour faire mettre sa femme dans un couvent bien autrement sévère que celui des Ursulines de Bernay. Voyons, osez me nier en face que vous soyez l'amant de madame de Chamblay.

– C'est à cette question que je vous attendais, monsieur, lui dis-je.

Et, me laissant tomber à ses genoux :

– Mon père, lui dis-je humblement, sous le sceau de la confession, je vous avoue que madame de Chamblay, restée, après deux mariages, mademoiselle de Juvigny, est ma maîtresse.

Puis, me relevant et passant de l'humilité à la menace :

– Vous savez tout ce que vous vouliez savoir, continuai-je ; mais, si mauvais prêtre que vous soyez, vous êtes prêtre, et, par conséquent, condamné à garder dans votre cœur ce secret qui le rongera ; dites un mot de cette confession que je viens de vous faire, soit à M. de Chamblay, soit à tout autre, et je me porte votre accusateur devant l'archevêque de Paris. Maintenant, nous nous connaissons bien l'un l'autre, et n'avons plus rien à nous dire, n'est-ce pas ? Sortez donc de chez moi ; j'ai juré, le jour où j'ai acheté Juvigny, qu'il n'y entrerait que d'honnêtes gens.

Et ce second Tartufe sortit comme le premier, mais n'osant pas dire : « Je me vengerai ! »

XXXIX

Je restai seul avec ce sentiment si doux de la vengeance satisfaite, et le sentiment plus doux encore de l'amour heureux. Ce moment est peut-être celui de toute ma vie où, me sentant jouir de toutes les facultés humaines portées à leur plus haut degré d'exaltation, je compris que cette terre n'était qu'un pont conduisant au ciel et que l'enveloppe terrestre enfermait le dieu futur.

Puis, soudain, je fus pris d'un irrésistible désir de revoir Edmée ; je laissai à Gratien le soin de revenir à Bernay comme il l'entendrait ; je courus à l'écurie, je sellai le cheval moi-même, et je m'élançai sur la route d'Évreux.

Madame de Chamblay était partie depuis une demi-heure à peine ; c'était tout au plus si, avec son cheval de louage, elle avait fait une lieue ; un temps de galop me suffisait pour la rejoindre.

En effet, au bout d'une heure, j'aperçus sa

voiture ; elle allait traverser un petit bois ombrageant un angle de la route. Je la rejoignis au tournant.

Elle jeta un cri de joie en me reconnaissant, et arrêta la voiture.

J'arrêtai mon cheval.

– Eh bien ? me demanda-t-elle.

– Eh bien, je l'ai vu, tout s'est passé à merveille ; nous avons un ennemi mortel mais impuissant, à ce que je crois du moins.

– Je vous avoue que je suis curieuse de savoir ce qui s'est passé.

– Où puis-je vous le raconter ?

– Ce soir, dans le jardin de Zoé, si vous voulez.

– J'y pensais.

– C'est probablement pour cela que j'y ai pensé moi-même, dit-elle en souriant ; nous arriverons, je l'espère bien, à ne faire qu'un seul esprit, comme nous ne faisons déjà qu'un seul cœur. Continuez votre chemin, beau cavalier ;

que personne ne nous voie causer ensemble sur la grande route, et à ce soir sous le berceau.

– C’est là que je vous eusse attendue quand vous ne me l’eussiez pas dit ; et à quelle heure ?

– Soyez-y à l’heure que vous voudrez ; moi, j’y serai à la nuit.

– Oh ! vous pouvez être tranquille, vous m’y trouverez.

Nous échangeâmes un de ces gestes qui portent un baiser avec eux, et je mis mon cheval au galop ; la précéder, c’était un moyen de la voir plus longtemps.

J’arrivai à Reuilly vers une heure.

La route de Juvigny à Évreux passait à un demi-kilomètre de Reuilly. Je pris un livre, comme un solitaire qui médite, et j’allai attendre sur la route le passage d’Edmée.

C’était une fois de plus que je la revoyais.

Oh ! quand un amour réel est une fois entré dans le cœur, il n’y a que celle qui l’inspire qui puisse en comprendre toutes les tyrannies. Par bonheur, Edmée m’aimait d’une passion égale à

la mienne ; ce serait un supplice pire que la mort d'aimer ainsi et de n'être aimé que médiocrement.

Au bout d'une demi-heure, la voiture reparut.

– Quelque chose me disait que je te reverrais avant ce soir, fit Edmée en arrêtant le cheval. Mais comment donc allons-nous faire maintenant pour être un jour sans nous voir ?

Je lui fis signe qu'elle parlait un peu inconsidérément devant Joséphine.

– Oh ! elle sait tout, dit-elle ; elle sait que je t'aime, que tu es ma vie, ma joie, mon bonheur, et elle me gardera le secret, même devant l'abbé Morin. N'est-ce pas, nourrice, tu me l'as promis, demanda-t-elle en se retournant du côté de la vieille paysanne, et tu tiendras ta parole ?

– Je crois bien, ma pauvre petiote. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel et en poussant un soupir, qu'as-tu fait là ?

– Voyons, dit en riant Edmée, si c'était un si grand crime, me verrais-tu si heureuse ? Le bonheur va mal avec le remords. Non, j'ai la

conscience tranquille, ma chère Joséphine ; et, d'ailleurs, l'abbé Morin m'a donné l'absolution.

– Il est si bon, le saint homme ! dit la vieille Joséphine en joignant les mains.

J'échangeai un regard avec Edmée.

En ce moment, je vis une ombre noire s'avancer à travers les arbres ; j'arrêtai les yeux sur elle et je reconnus le curé du Hameau.

Edmée le vit en même temps que moi, et, par un mouvement instinctif, se rejeta en arrière.

– Oh ! non, non, lui dis-je, au contraire ; celui-là, chère Edmée, c'est notre bon génie ; descendez et allons au-devant de lui.

Sans me demander d'autre explication, Edmée descendit avec cette sainte confiance de la femme qui aime, dans la parole de celui qu'elle aime.

Le prêtre, voyant que nous allions à lui, vint à nous.

– Mon père, lui dis-je, votre bénédiction m'a porté bonheur : je suis aussi heureux qu'on peut l'être en ce monde, presque aussi heureux qu'on l'est au ciel.

– Voilà des paroles d’autant plus douces à mon cœur qu’elles sont rares dans une bouche humaine.

– Amie, dis-je à Edmée, monsieur est le curé du Hameau ; c’est pour lui que je quêtai lorsque je vous ai vue pour la seconde fois. Mon père, continuai-je, madame a été pour cinq cents francs dans l’argent que je vous ai remis pour vos pauvres.

– Madame, dit le prêtre, je ne puis que vous remercier ; vous souhaiter quelque chose me paraît inutile, votre sourire me dit que rien ne manque à votre bonheur.

– Vous avez l’art de lire dans les cœurs, mon père.

Et elle ajouta, avec un accent de profonde reconnaissance :

– En effet, je suis bien heureuse, mon père.

– Dieu vous bénisse tous deux dans votre félicité, qui, je n’en doute pas, vient de Dieu, dit le prêtre, et que cette félicité dure le plus longtemps possible !

Puis, avec son doux et triste sourire, il sembla, nous demander s'il pouvait continuer son chemin.

Nous nous effaçâmes ; il passa, murmurant une prière sur nos fronts inclinés.

Il était plus pâle et plus amaigri encore que la dernière fois que je l'avais vu.

– Il nous souhaite la félicité terrestre, dis-je à Edmée, tout en marchant à grands pas vers la félicité éternelle.

– Hélas ! répondit Edmée, qui sait combien d'êtres bien portants et joyeux qui se croient sûrs d'une longue vie en ce monde, descendront au tombeau avant lui !

Je tressaillis et la regardai.

– D'où te vient cette sombre pensée, mon cher amour ? lui demandai-je.

– Ma pensée est-elle sombre ? C'est possible ; une idée m'a traversé le cerveau, je l'ai formulée, voilà tout. Il ne faut pas attacher à cette pensée plus d'importance que je n'en attache moi-même. Et maintenant que nous nous sommes revus, ajouta-t-elle, que nous nous sommes dit encore

une fois que nous nous aimions, quittons-nous pour nous revoir et nous le redire encore ce soir.

Edmée remonta dans sa voiture ; je la suivis des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu, et je rentrai au château.

À cinq heures, Alfred rentra à son tour ; il y avait huit jours que je ne l'avais vu.

Il vint à moi comme s'il m'avait quitté le matin.

– Ah ! me dit-il, je suis bien aise de te voir ; j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer.

– À moi ?

– Pourquoi pas ? Toutes les bonnes nouvelles doivent-elles absolument te venir de Bernay ?

– Non ; mais, comme je n'ai rien de caché pour toi, je t'avoue, cher ami, que celles qui m'arrivent de Bernay sont celles qui me préoccupent le plus.

– Oh ! tu t'intéresses bien un peu aussi à celles qui ont rapport à Bernay, n'est-ce pas ?

– Tu sais que c'est là le point aimanté.

– Eh bien, j’ai pu être agréable à une personne de Bernay que tu m’avais recommandée.

– Moi ? je t’ai recommandé quelqu’un à Bernay ?

– Tu ne m’as pas recommandé l’abbé Morin ?
Je regardai Alfred.

– Comme c’est un saint homme plein de bons sentiments, je l’ai recommandé à ma tante, qui l’a recommandé à l’archevêque de Paris, lequel lui a donné, séance tenante, la cure de Villiers-le-Bel, qui était vacante.

– Et où est cela, Villiers-le-Bel ?

– Oh ! de l’autre côté de Caen, au diable au vert, à quinze ou vingt lieues de Bernay ; tu peux être tranquille. Et devine qui j’ai fait mettre à sa place ?

– Tout autre vaudra mieux que lui.

– Et surtout celui dont il s’agit : le curé du Hameau.

– Oh ! cet excellent homme !

– Oui, un vrai chrétien ; tout prêt à dire

comme le Christ : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre ! »

– En vérité, Alfred, repris-je en lui serrant la main, tu es un véritable ami.

– Et surtout un ami très affamé.

– Alors, mettons-nous à table et dînons vite ; j'ai une course à faire après dîner.

– Georges et le tilbury, hein ? demanda Alfred.

– Oui, Georges et le tilbury, lui répondis-je.

Alfred sonna et donna l'ordre de mettre le cheval à la voiture.

Je dînai en homme pressé ; à six heures, j'étais sur la route de Bernay ; à huit heures moins quelques minutes, je m'arrêtais au *Lion d'or*.

Nous étions au 15 septembre ; les jours commençaient à diminuer, il faisait nuit close quand j'arrivai chez Gratien.

Un instant je crus être en retard ; mais, au moment où, sortant de la porte de la maison, j'entrais, par l'une des extrémités, sous le

berceau, une ombre, qu'à sa démarche je reconnus pour Edmée, y entra par l'autre bout.

Nous nous joignîmes au milieu, chacun de nous ayant hâte de se rapprocher de l'autre, comme s'il y avait eu un siècle que nous ne nous fussions vus.

Là encore, il y avait un banc que nous connaissions ; c'était une des haltes que nous avions faites sur le chemin de notre amour.

– Que se passe-t-il donc ? me demanda Edmée. Il y a consternation au presbytère ; Nathalie est rentrée vers les cinq heures, les lèvres pincées et les yeux rouges.

» – Madame la comtesse sait la nouvelle ? m'a-t-elle dit.

» – Laquelle ?

» – M. l'abbé s'en va.

» – Quel abbé ? lui ai-je demandé.

» – L'abbé Morin, donc !

» – Ah ! ai-je répondu indifféremment ; je crois que cela vous intéresse plus que moi,

Nathalie.

» – Moi ? Oh ! mon Dieu, non ; depuis quelque temps, je crois qu'il devient fou : il soupçonne tout le monde de le trahir.

» – Et sans doute vous excepte-t-il ?

» – Moi pas plus que les autres.

» – Cela m'étonne ; vous lui avez donné tant de preuves de dévouement, que, de sa part, c'est de l'ingratitude.

» Et je lui ai tourné le dos sans lui demander où allait l'abbé Morin, quoiqu'elle mourût d'envie que je le lui demandasse et que j'eusse moi-même grand désir de le savoir.

– Eh bien, dis-je, chère Edmée, je puis vous renseigner là-dessus.

Et je lui racontai mon dialogue de Juvigny avec l'abbé Morin et la nouvelle de son changement de cure, que m'avait racontée Alfred à mon retour.

– En vérité, me dit-elle, c'est un charmant esprit et un excellent cœur que votre ami ; il vient de nous rendre un grand service, quoique le

prêtre soit peut-être encore plus dangereux de loin que de près ; mais c'est bien quelque chose de ne plus être obsédé par son odieuse présence.

– Et vous savez qui le remplace à Notre-Dame-de-la-Culture ?

– Non.

– Le curé du Hameau, que nous avons rencontré ce matin... Mais il me semble, chère Edmée, que nous nous occupons un peu bien des autres. Si nous revenions à nous ?

– Je ne demande pas mieux.

– Qu'as-tu décidé de nous ?

– Oh ! une chose bien simple : tous les ans, je vais prendre les bains de mer par ordre de la Faculté.

– Oh ! je t'en supplie, mon amour, pas de Dieppe, pas de Trouville ; tout Paris est là.

– Qui vous parle de Dieppe ? qui vous parle de Trouville, monsieur ? Qui vous dit surtout que l'on ne déteste pas autant le monde que vous le détestez ? Ce ne serait pas la peine d'être Normande, si l'on ne connaissait pas, sur la côte,

de Honfleur à Cherbourg, quelque petit coin inconnu, bien isolé, où nous pussions abriter notre amour.

– Nomme ce petit coin ; il y en a bien peu que, moi aussi, je ne connaisse.

– Que dites-vous de Courseuilles ?

– Chez la mère Gervais, *au Feu d'enfer* ?

– Oh ! prenez garde, cher Max !

– De quoi ?

– De trop connaître, et d'être trop connu.

– Je n'y suis venu qu'une fois du Havre, en partie de mer, avec un de mes amis qui avait un petit brick ; je connais l'hôtellerie pour une nuit et un jour que j'y ai passés ; je puis y être votre frère, votre cousin, tout ce que vous voudrez.

– Vous y serez un ami, Max ; j'aurai avec moi ma vieille Joséphine ; toutes les apparences seront gardées... Puis n'avons-nous pas notre double vue ?

Elle me tendit la main.

– Et, continuai-je, quand mettons-nous à

exécution ce bienheureux projet ?

– Quand vous voudrez, mon ami.

– Le plus tôt possible.

– J’ai été si peu heureuse dans ma vie, que j’ai soif de bonheur ; seulement...

– Quoi ?

– Si l’abbé Morin fût resté, nous ne nous serions inquiétés ni de sa présence ni de son absence ; mais, puisqu’il part, attendons le lendemain de son départ.

– Et où l’attendrai-je ?

– À Bernay, si vous voulez ; croyez-vous que je n’aie pas autant besoin de votre présence que vous avez besoin de la mienne ? quoique mieux vaudrait...

– Voyons ce qui vaudrait mieux.

– Mieux vaudrait attendre son départ ailleurs.

– Ce soir, si vous voulez, je retourne à Reuilly.

– Aurez-vous ce courage ?

– C’est selon comment vous me renverrez.

Elle me pressa sur son cœur.

– Que je t’aime ! dit-elle, et comment ai-je pu vivre vingt ans sans te connaître !

– Faut-il passer par le détroit de Gibraltar pour aller à Courseulles ? Avec de pareilles paroles, vous me feriez faire le tour du monde !

– Non ; il faut retourner cette nuit à Évreux ; aussitôt notre mauvais génie parti, je pars moi-même pour Caen ; à Caen, je prends une voiture et j’arrive à Courseulles par la Délivrande. Jusqu’à présent, vous m’avez toujours attendu, monsieur ; laissez-moi un peu, à mon tour, la joie de vous attendre, de vous voir venir de loin et de vous faire le signe de bienvenue.

– Oh ! chère Edmée !

– Quand un mot de moi, porté par Gratien, vous apprendra que je suis partie, vous partirez à votre tour.

– Comment et par où ?

– Par Bernay ; de Bernay, vous irez à Villiers ; à Villiers, vous prendrez une barque et vous viendrez par mer à Courseulles : je vous verrai

venir de plus loin.

– Et, si vous alliez prendre une autre barque pour la mienne, et un inconnu pour moi ?

– Et ma double vue, qu'en faites-vous donc, mon ami ?

– C'est vrai, je suis ingrat envers elle.

Je serrai la main d'Edmée ; puis, à voix basse et timidement :

– Ne l'interrogerons-nous pas un jour ? lui demandai-je.

– Sur quoi ?

– Sur ce danger que vous courez, et dans lequel je dois vous venir en aide.

Elle tressaillit.

– Oui, plus tard ; ne parlons pas de cela maintenant ; nous sommes trop heureux et nous ne l'avons pas encore été assez longtemps.

– Vous y croyez-donc toujours, à ce danger ? lui demandai-je avec inquiétude.

– Toujours, me répondit-elle gravement, sinon tristement ; mais, puisque vous êtes là et que vous

devez me sauver ! ajouta-elle en souriant.

– Ne me dites point de pareilles choses, Edmée, ou je ne vous quitte plus d’une minute.

– Bon ! une fois à Courseuilles, nous ne nous quitterons pas d’une seconde.

– Combien de temps cela durera-t-il ?

– Mon ami, dit Edmée avec un profond accent de tendresse, l’église que nous apercevons là dans l’ombre est ouverte ; une lampe brûle au pied de la petite Vierge, devant laquelle vous m’avez vue prier le jour où vous êtes entré dans l’église, et où je vous ai, moi, senti y entrer. Allons-y, et, au milieu de cette double solennité, je vous ferai un serment que vous répéterez après moi.

– Oh ! oui, m’écriai-je, allons-y ; mais le prêtre ?...

– Eh bien ?

– Si nous allions le rencontrer ?

Edmée sourit amèrement.

– Soyez tranquille, dit-elle, cet homme ne va dans une église que lorsqu’il a absolument besoin

d'y aller.

Nous sortîmes par la porte du jardin, nous franchîmes celle du cimetière, et nous entrâmes sous le porche. L'heure sonna lentement, solennellement. Je m'arrêtai, appuyant, pour compter, Edmée sur mon cœur. L'horloge frappa dix fois.

– C'est l'heure bénie, dis-je en souriant à Edmée ; je l'ai comptée à Juvigny sur ton front, et je la compte ici aux battements réunis de ton cœur et du mien.

La dixième vibration s'éteignit.

– Entrons, dit-elle.

Vous ne pouvez, mon ami, vous faire une idée de la solennité de cette petite église romane, qui date du XIII^e siècle, vue à la seule lueur de la lampe qui brûlait devant la Vierge, en l'éclairant, ainsi que les *ex-voto* de toute espèce dont elle était entourée, et qui faisaient à tout son corps une auréole d'or. Je laissai tomber en passant un louis dans le tronc des pauvres.

– Mettez pour moi, mon ami, dit Edmée.

Edmée entendit le son des pièces d'or.

– J'ai bien peur que la splendeur de votre aumône ne nous trahisse, mon ami ; par bonheur, on n'ouvre le tronc que le samedi au soir ; nous sommes le mardi ; l'abbé Morin sera parti.

À son tour, elle trempa le doigt dans le bénitier et me donna de l'eau bénite.

Puis nous nous acheminâmes, silencieux et sans nous toucher, vers le pilier lumineux.

Arrivée devant la Vierge, Edmée s'agenouilla et fit tout bas une courte prière.

Puis, se relevant :

– Sainte Mère de Dieu, dit-elle d'une voix douce et solennelle à la fois, écoutez le serment sacré que je fais devant vous ; dans la croyance profonde aujourd'hui de ne rien enlever à qui que ce soit au monde, je donne mon cœur et ma personne, dans le temps et dans l'éternité, à celui qui est là près de moi, lui faisant la promesse solennelle, si quelque puissance plus forte que ma volonté nous séparait, de rester sienne de corps et d'âme pendant cette séparation, et de le retrouver,

si courte ou si longue que soit son absence, avec un bonheur égal au désespoir que j'aurai éprouvé en le quittant ; et, si c'était pour le tombeau que je le quittasse, je jure que ce qui survivra de moi à la mort se souviendra de ce serment, fût-ce au pied de votre divin Fils, qui me pardonnera, ayant été fait par vous de miséricorde et d'amour... Et maintenant, à votre tour, me dit-elle.

Et je répétai, mot pour mot, le serment qu'elle venait de faire, convaincu que rien en lui ne pouvait faire rougir la Vierge auprès de laquelle il était prononcé.

XL

Il y avait dans chaque détail, dans chaque expression de cet amour d'Edmée, si insolite dans notre monde, et, par conséquent, si nouveau pour moi, quelque chose de mystérieux, d'inconnu, quelque chose qui semblait appartenir tellement à une autre vie, que, tant que je demeurais près d'elle, je me sentais comme suspendu entre la terre et le ciel.

Puis, pour l'avoir quittée, le prestige ne diminuait pas, le souvenir se substituait à l'action, le rêve à la réalité, et j'entrais dans un monde de visions plus poétique encore que celui d'où je sortais, en ce que, la vue et le toucher me manquant, tout était remis en doute.

Il en résultait que, chaque fois que je quittais Edmée, je la quittais avec un ardent désir de la revoir, craignant toujours d'avoir eu affaire à quelque fantôme de mon imagination qui

s'évanouirait un jour et que je chercherais vainement à la place où je l'avais laissé.

Toutes ces croyances enfantines de l'ange gardien, données à l'homme par le Créateur sublime de toutes choses, me revenaient à l'esprit, et si, à la fin d'une de ces entrevues qui me transportaient dans le monde des esprits, Edmée m'eût avoué son essence divine, eût tout à coup déployé ses ailes et se fût envolée, j'eusse été, je l'avoue, moins étonné que de la voir continuer à demeurer près de moi attachée à la terre comme les autres créatures humaines.

Aussi, dès qu'elle n'était plus là, dès que je ne la voyais plus de mes yeux, un grand trouble naissait-il en moi ; sa mission dans ce monde n'allait-elle pas finir en mon absence ? Rappelée au ciel, d'où elle était descendue, prendrait-elle même le temps de m'apparaître une dernière fois, et me resterait-il d'elle autre chose que ce parfum étrange dont j'étais tout imprégné en la quittant et qui, pareil à un souvenir infidèle, diminuait à chaque jour d'absence, finissait par devenir presque insaisissable, puis enfin s'évanouissait

tout à fait ?

Il n'y avait pas jusqu'à ce serment solennel qu'elle avait cru devoir me faire avant que de me quitter, qui, au lieu de me rassurer, ne me causât une nouvelle inquiétude ; ce danger que sa science sibyllique lui révélait, cette promesse de me rester fidèle même dans la mort, ce serment qu'elle m'avait fait faire à moi, si elle n'avait pas le temps, au moment suprême, de m'envoyer ses cheveux, d'aller les lui couper moi-même dans son tombeau ; tout cela mêlait l'ombre du fantastique à la lumière de la vie réelle et me faisait tressaillir à tout instant malgré moi.

Aussi, une fois de retour à Reuilly, je ne vécus plus que dans l'attente de ce mot qu'elle m'avait promis et qui devait m'appeler près d'elle à Courseuilles. Je ne sais pas de vie plus dévorante que celle de l'attente ; si l'homme, chaque fois qu'il le désire, vieillissait du temps qui lui fait obstacle, la plus longue existence n'aurait pas, je crois, un an de durée.

Le lendemain de mon retour à Reuilly, nous eûmes, Alfred et moi, la visite du curé du

Hameau. Il venait remercier Alfred de ce qu'il avait fait pour lui, et lui recommander son pauvre petit village, composé seulement de cent vingt âmes. Il y avait, au milieu de ces remerciements, un profond regret de quitter ces braves gens qu'il connaissait tous par leurs noms et dont il avait fait sa famille ; eux aussi le regrettaient comme on regrette un père, ignorant quel homme le hasard allait leur donner à la place de celui qui les quittait.

Quant à moi, j'étais profondément reconnaissant à Alfred de la nomination de M. Claudin – c'était le nom du curé du Hameau – à la cure de Bernay, et de sa substitution à l'abbé Morin ; c'était un ami et, au besoin, un consolateur que je trouvais à la place d'un ennemi.

Il partait le lendemain, ayant reçu avis que, le lendemain, le presbytère serait vacant.

Sans que je pusse deviner pourquoi, Alfred le pria de retarder son départ d'un jour.

Le prêtre y consentit : c'était un jour de plus à passer avec ses enfants.

M. Claudin parti, je demandai à Alfred dans quel but il lui avait fait prolonger de vingt-quatre heures son séjour au Hameau.

– Mon cher ami, me répondit Alfred, tu me demandes là le secret de l'État, et ce serait manquer à tous mes devoirs de préfet que de le trahir.

Je m'inclinai.

Le lendemain, vers la fin du déjeuner, je vis arriver Gratien ; il apportait une lettre d'Edmée contenant ce seul mot : « Viens ! »

Alfred reconnut le messager et sourit.

– Au revoir ! me dit-il.

Et il me tendit la main ; puis, sonnant, il prononça les mots sacramentels :

– Georges et le tilbury !

– Pourquoi Georges et le tilbury ? lui demandai-je en riant.

– Parce que je garde M. Gratien, dit-il, à moins que tu n'en aies besoin absolument.

– Je n'ai pas besoin de M. Gratien.

– Alors, monsieur Gratien, faites-moi le plaisir de passer dans mon cabinet, dit Alfred.

Et, faisant passer Gratien le premier, ni plus ni moins que s’il eût eu affaire à un ministre, il le suivit et referma la porte derrière lui.

J’étais habitué aux façons d’Alfred et ne m’inquiétai donc point de ce secret d’État qu’il n’avait pu me révéler et qu’il allait, selon toute probabilité, révéler à Gratien, et je courus au perron.

Alfred était obéi, comme les princes des féeries, sur un coup de sifflet ; au moment où j’arrivais sur la première marche, Georges et le tilbury s’arrêtaient à la dernière ; au moment où je prenais les rênes, j’entendis la voix d’Alfred qui me criait :

– Tu sais que si, par hasard, tu es pressé, tu peux faire tes douze lieues d’une traite et en quatre heures.

– Merci ! lui dis-je.

Et je lâchai la bride.

J’avais, en effet, affaire au meilleur trotteur

des écuries d'Alfred ; en une heure un quart, nous fûmes à Bernay. Là, je le fis souffler pendant une demi-heure ; il me restait sept lieues à faire de Bernay à Villiers.

Pendant cet instant de repos, et tandis que j'attendais sur la porte le moment de repartir, un charretier conduisant une voiture de meubles s'arrêta au *Lion d'or* pour demander la route du presbytère de Notre-Dame-de-la-Culture.

Cette demande attira mon attention.

Je jetai les yeux sur la charrette et je vis tout un mobilier, simple mais neuf, depuis le lit et les matelas jusqu'à la poêle et aux casseroles.

– Ces meubles sont à M. Claudin ? demandai-je au voiturier.

– Ils sont pour lui, du moins, répondit-il avec cet air narquois du paysan normand qui ne veut pas se compromettre.

Je devinai alors pourquoi Alfred avait demandé au curé du Hameau de ne partir que vingt-quatre heures plus tard ; pensant que son chétif mobilier serait insuffisant pour le

presbytère de l'abbé Morin, il avait voulu que le bon prêtre le trouvât tout garni.

Voilà quel était le secret d'État qu'il n'avait pas voulu me révéler.

Il y avait, dans le refus d'Alfred à mon endroit, une suprême délicatesse ; je pouvais, en certains cas, avoir besoin de recourir à l'indulgence de M. Claudin, et il ne me mettait pas de moitié dans sa bonne action pour ne point placer un prêtre entre la reconnaissance et sa conscience.

Le voiturier, ayant reçu les renseignements qu'il désirait, continua son chemin.

La demi-heure était écoulée : je remontai dans le tilbury et nous prîmes la route de Villiers.

Nous étions arrivés à deux heures moins un quart.

Je pris congé de Georges, lui recommandai de passer la nuit à Villiers et de retourner le lendemain à Reuilly au pas ; puis je descendis vers la plage.

Mon marché fut bientôt fait ; le vent était bon ;

moyennant un louis, un patron de barque s'engagea à me conduire à Courseulles, que l'on distinguait à l'horizon, dans cet immense golfe que fait la côte normande en se courbant de Honfleur à Cherbourg.

Les préparatifs ne furent pas longs ; on déploya la voile et nous nous éloignâmes du rivage.

Au fur et à mesure que nous avancions au nord-ouest, le rivage vers lequel nous voguions, et qui ne m'avait apparu d'abord que comme une vapeur bleuâtre, prenait de la consistance et se tachait de petits points blancs presque imperceptibles encore, mais qui devenaient de plus en plus visibles ; enfin, je pus distinguer, s'élevant sur la plage, la silhouette du village de Courseulles, puis, au bord de la mer, l'auberge de la mère Gervais dominant la grève, sur laquelle les barques échouées attendaient le flux pour se remettre à flot.

Une femme était à l'une des fenêtres, faisant des signes avec son mouchoir.

C'était Edmée ; elle avait vu la barque avant

que je l'eusse vue, elle ; mais, moi, je l'avais devinée avant que de la voir.

Deux cœurs qui s'aiment véritablement ont quelque chose de plus qu'humain, en ce qu'ils se pressentent malgré les distances, qui n'existent plus, quand l'amour a étendu entre eux ce filet magnétique qu'on appelle la sympathie.

Lorsque je ne fus plus qu'à une centaine de pas du rivage, je la vis disparaître de la fenêtre pour reparaître à la porte et s'avancer sur la plage jusqu'à l'endroit où venait mourir le flot, qui commençait à monter. – Je fis, à l'aide d'un aviron, un saut d'une douzaine de pieds, et je me trouvai près d'elle.

Elle me tendit les bras ; je la pressai sur mon cœur ; les braves pêcheurs qui nous virent nous embrasser ne nous demandèrent pas si nous étions frère et sœur, ou mari et femme ; ils dirent : « Ils s'aiment ! »

Oh ! oui, nous nous aimions, comme nous nous aimons encore, mon ami, comme nous nous aimerons toujours !

Quelles soirées que celles que nous passâmes assis à cette fenêtre par laquelle elle m'avait vu venir, la main dans la main, silencieux et regardant éclore, comme autant de fleurs de feu, les étoiles dans l'azur du ciel légèrement teint de la pourpre du couchant !

En même temps que les étoiles s'allumaient, les phares du Havre apparaissaient dans le crépuscule du soir, comme ils s'effaçaient en même temps qu'elles dans l'aube du matin.

Entre cette aube et ce crépuscule, il y avait pour nous des abîmes de bonheur plus profonds que ceux de l'Océan.

Et cependant, malgré ce bonheur, quelque chose de triste planait au-dessus de nous ; Edmée semblait parfois vouloir écarter avec sa main quelque chose comme un crêpe qui lui eût voilé le visage.

Alors, je lui demandais :

– Qu'as-tu ?

Et, en souriant, elle me répondait :

– Rien ; je suis trop heureuse, et j'ai peur que

le bonheur lui-même ne soit jaloux de moi.

Souvent aussi, réveillé par une plainte à demi étouffée, je me soulevais sur mon coude, et, à la lueur de la lampe de nuit, je regardais dormir Edmée.

Ce même voile que parfois je croyais voir sur son front pendant le jour s'y étendait pendant la nuit, mais plus obstiné et plus épais. Alors, le cœur de la dormeuse se gonflait et paraissait près d'éclater ; mais bientôt des larmes filtraient à travers ses paupières fermées. Une ou deux fois, ne voulant pas la laisser sous l'étreinte d'un rêve douloureux, je la réveillai en lui demandant quel songe insensé faisait couler ses larmes ; mais, chaque fois, elle me répondait qu'au réveil elle n'avait plus aucun souvenir de cette tristesse qui l'avait oppressée endormie.

Je cessai de questionner Edmée sur sa tristesse de jour et sur ses agitations nocturnes ; mais une conviction s'empara de moi, c'est que, chez cette organisation nerveuse, cette tristesse et ces agitations n'étaient rien autre chose que des pressentiments du danger inconnu qui la

menaçait.

Je pris une résolution : la première fois qu'Edmée me réveillerait par une de ces agitations nocturnes, j'essaierais de la faire passer du sommeil naturel au sommeil magnétique, et alors je l'interrogerais.

L'occasion ne se fit pas attendre. Dans la nuit du 12 au 13 octobre, je fus éveillé par les sanglots d'Edmée ; ces sanglots étaient si réels, que je crus d'abord qu'elle était réveillée elle-même. Je me trompais, elle dormait.

Je lui pris les mains et me mis en communication magnétique avec elle.

À peine ses mains furent-elles dans les miennes, que je la sentis tressaillir ; je craignis qu'elle ne s'éveillât ; je fis un effort de volonté pour qu'elle demeurât endormie, et, en effet, ses yeux restèrent clos.

Bientôt elle donna tous les signes du sommeil magnétique ; son agitation cessa ; son visage reprit sa sérénité, les larmes qui roulaient sur ses joues s'arrêtèrent.

– Dors-tu, mon enfant ? lui demandai-je au bout d'un instant.

– Oui, me répondit-elle, selon son habitude, d'une voix basse et calme.

J'hésitai ; c'était moi qui étais devenu agité et tremblant.

– Qu'as-tu ? me demanda-t-elle, et pourquoi m'endors-tu sans que je te l'aie demandé ?

– Parce que je veux connaître d'une façon certaine quel est ce danger qui te menace et qui cause tes tristesses et tes tressaillements.

Edmée essaya de retirer ses mains des miennes ; mais je les retins de force.

– Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle en se débattant comme la pythie antique.

– Voyons, qu'y a-t-il ? insistai-je avec une douce violence. Ce secret est-il donc si terrible, que Dieu refuse de te le laisser lire, ou que tu ne veuilles pas me le faire connaître ?

– Oui, murmura-t-elle, terrible, terrible !

Puis, avec un effort violent :

– Éveille-moi, Max, s'écria-t-elle, éveille-moi ! Ne t'ai-je pas juré de te rester fidèle jusque dans le tombeau ?

– Que veux-tu dire ? ta vie est-elle menacée ?

– Max, il me semble que nous tentons Dieu.

– S'il y a impiété, Edmée, je prends le fait sur moi, m'écriai-je à mon tour ; mais je veux savoir ce que tu crains. Parle, je le veux !

– Oh ! tu sais qu'éveillée, je ne me souviens de rien ; ne me répète pas ce que je vais te dire ; si nous n'avons plus que quelques jours à passer ensemble, du moins passons-les heureux.

– Que dis-tu là, Edmée ? demandai-je tout frémissant ; que parles-tu de quelques jours seulement que nous avons à passer ensemble ?

– Laisse-moi compter... Attends.

Elle compta.

– Je compte jusqu'au 7 novembre prochain ; mais je ne puis compter au-delà.

– Comment ! tu ne peux compter au-delà ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Parce qu’il fait nuit.

– Tu vois cependant dans la nuit ?

– Oui, dans la nuit de la vie, mais non dans celle de la mort.

Edmée laissa échapper un sanglot auquel je répondis par un cri.

– De la mort ! dans la nuit de la mort ! de quoi s’agit-il ? Voyons, parle ! parle !

Et j’ajoutai avec un accent de volonté désespéré :

– Je le veux.

– Tu le veux ?

– Oui, parle !

Mes cheveux étaient hérissés sur mon front, une sueur glacée coulait de leur racine ; mais j’étais résolu à aller jusqu’au bout.

– Ordonne-moi de voir, et peut-être parviendrai-je à distinguer quelque chose dans cette nuit, si noire qu’elle soit.

– Au nom du Dieu vivant, lui dis-je, regarde et vois.

– Oh ! murmura-t-elle, je vois une femme couchée dans ma chambre, sur mon lit ; elle ne dort pas... elle est morte ! On l’ensevelit, on la cloue dans une bière, on la descend dans un caveau, c’est le mien... Pauvre Max ! pauvre Max ! combien tu dois souffrir !

– N’importe, n’importe, quand cela arrivera-t-il ? Je veux savoir le jour, je veux savoir l’heure.

– Dans la matinée du 8 novembre, entre sept et huit heures, mon dernier soupir, mon dernier adieu sera pour toi, mon bien-aimé Max.

Puis, avec un effort et un gémissement aussi douloureux que si c’était l’effort et le gémissement suprêmes :

– Max, dit-elle en se soulevant, n’oublie pas mes cheveux.

Et elle retomba sans parole et sans mouvement.

Elle était évanouie.

Je me précipitai à bas du lit ; j’étais livide ; je

me vis dans une glace et je reculai de terreur.

Je courus à la fenêtre, je l'ouvris ; puis, prenant Edmée entre mes bras, je l'apportai dans un fauteuil et l'exposai à l'air frais de la nuit.

Elle était pâle et inerte, et, dans son long peignoir, immobile, les bras pendant de chaque côté du fauteuil, elle semblait déjà morte.

Je trempai mes mains dans l'eau et lui secouai l'eau au visage. Un instant, je crus que j'allais devenir fou. Enfin, elle poussa un soupir ; à mon tour, je restai incliné vers elle comme j'étais.

Elle ouvrit les yeux, et, me reconnaissant, elle me sourit.

– Edmée ! Edmée ! m'écriai-je en tombant à genoux.

– Eh bien, demanda-t-elle de sa voix douce, qu'y a-t-il donc ?

– Il y a, lui dis-je, que tu as fait, ou plutôt que j'ai fait un rêve affreux ; mais, ajoutai-je en respirant, par bonheur, ce n'est qu'un rêve !

Et cédant aux émotions que je venais d'éprouver, je me jetai sur le lit en mordant l'oreiller et en pleurant comme un enfant.

XLI

Vous comprenez, mon ami, ce que fut ma vie à partir de ce jour ; obligé de sourire, de paraître tranquille, de me dire heureux avec le spectre éternel de la mort devant les yeux.

De temps en temps, j'étais saisi d'une espèce de folie furieuse. Je voulais prendre Edmée dans mes bras, l'emporter hors de France, loin du monde, dans un désert ; peut-être le danger qui la menaçait ressortait-il de la localité où nous vivions. Elle avait vu la morte couchée sur son lit, enterrée dans son tombeau ; en l'éloignant de ce lit, en la mettant hors de la portée de ce tombeau, peut-être conjurerait-on la fatalité.

Deux ou trois fois j'essayai de l'amener à me parler encore de ce danger qu'un vague pressentiment lui avait laissé entrevoir ; mais à peine abordai-je ce sujet, que mon cœur se gonflait, que ma voix devenait tremblante, et

qu'il m'était impossible de continuer.

Elle, de son côté, me répondait :

– Ne sommes-nous pas heureux, mon ami ?

– Oh ! si, trop heureux ! m'écriai-je à mon tour.

Alors, elle aussi, soupirait en disant :

– En effet, mon bien-aimé Max, un pareil bonheur n'est pas de la terre.

Deux semaines se passèrent ainsi.

Souvent j'entendis parler des miracles que faisait Notre-Dame-de-la-Délivrande. Combien de bâtiments en perdition sauvés par elle ! combien de mères conservées à leurs enfants !

Un jour que, ne pouvant dormir, j'étais descendu au point du jour, et que j'errais au bord de la mer, exposant mon front brûlant à l'âpre brise qui vient des côtes d'Angleterre, j'entendis un pêcheur raconter que la Vierge de la Délivrande venait de sauver son enfant d'une maladie mortelle.

Je m'approchai de lui, et, lui saisissant les

mains, je lui fis redire une seconde fois son récit ; puis, au moment où il l'achevait, je m'élançai sur la route de Caen. Je courus pendant une lieue sans m'arrêter, et, me précipitant dans l'église, je tombai aux pieds de la Vierge miraculeuse.

Que lui dis-je ? Je l'ai oublié. Quelle prière s'échappa de mes lèvres ? Je n'en sais rien ; mais je sais que mes paroles étaient trempées des larmes de mes yeux, du sang de mon cœur.

Puis, tout à coup, je pensai qu'Edmée s'était réveillée, me cherchait, était inquiète de moi ; je baisai le bas de la robe de la madone, je m'élançai hors de l'église, et je retournai à Courseulles du même pas dont j'étais venu à la Délivrande.

J'étais couvert de poussière, mon front ruisselait de sueur. Dans l'escalier, je secouai la poussière et m'essuyai le front.

Puis j'écoutai sur le palier ; Edmée avait reconnu mon pas.

– Entre donc ! me dit-elle en s'avançant vers la porte.

J'obéis ; elle jeta un cri en me voyant.

– Qu'as-tu, et que t'est-il arrivé ? me demanda-t-elle.

– Moi ? Rien, répondis-je en essayant de sourire.

Ce sourire paraissait si loin de mon cœur en ce moment, qu'il effraya Edmée.

Elle se jeta dans mes bras.

– D'où viens-tu ? me dit-elle. Ton cœur bat, tout ton corps tremble.

J'essayai de mentir ; je sentis que je ne pouvais pas.

– De la Délivrande, lui dis-je.

– Et qu'as-tu été faire à la Délivrande ?

– Ne m'as-tu pas dit que c'était une Vierge très miraculeuse, que celle qu'on y adore ?

– Eh bien ?

– Eh bien, j'ai été lui demander de veiller sur notre bonheur.

Et j'ajoutai vivement :

– Car ce bonheur est notre effroi, tant il est grand !

– Pourquoi ne m’as-tu pas dit cela, mon ami ? Pourquoi ne m’as-tu pas attendue ? Nous y eussions été ensemble ; tu sais que ma conscience ne me reproche rien, et que je puis entrer et prier avec toi dans une église.

– Nous y retournerons, dis-je en tombant sur le fauteuil.

– Quand tu voudras... Que regardes-tu ? demanda-t-elle.

Au moment où elle avait entendu et reconnu mon pas, Edmée était occupée à peigner ses cheveux ; elle était venue à moi sans les renouer, et, dans leur luxuriante abondance, ils tombaient jusqu’à terre ; c’étaient eux que je regardais.

Je les pris et je les baisai, comme j’avais baisé le bas de la robe de la madone.

Elle fit un mouvement, et, les secouant sur ma tête, elle m’inonda de leurs flots parfumés.

Alors je pensai à la recommandation qu’elle m’avait faite ; je les enroulai autour de mon cou,

je les pressai sur mes lèvres, je les baisai avec des cris d'angoisse.

Edmée s'éloigna, je sortis littéralement de dessous sa chevelure ; elle regarda avec étonnement mon visage bouleversé.

– Ami, dit-elle, tu as quelque secret que tu me caches ; tu souffres et tu tiens à souffrir seul ; c'est mal.

Je fus obligé de faire un effort suprême pour ne pas éclater en sanglots.

En ce moment, on frappa doucement à la porte.

– Qui est là ? demanda-t-elle.

– Moi, ma petiote.

– C'est Joséphine, dit-elle en me faisant signe de m'éloigner.

Puis, à sa vieille nourrice :

– Que veux-tu ?

– C'est Gratien, dit la bonne femme, qui vient en toute hâte apporter une lettre.

– De qui ?

– De M. le comte.

Edmée se retourna de mon côté.

– Tu vois, moi aussi, j’ai mes pressentiments.

Elle passa une robe de chambre, et, ouvrant la porte :

– Fais monter Gratien, dit-elle.

Quelques secondes après, Gratien paraissait timidement par l’entrebâillement de la porte.

Il tenait une lettre à la main.

– Pardon, madame la comtesse, dit-il, cette lettre est arrivée à quatre heures de l’après-midi ; Zoé a reconnu l’écriture de M. le comte, et elle m’a dit : « Gratien, mon garçon, il s’agit de prendre tes jambes à ton cou et de porter cette lettre-là à madame. »

– Et tu es venu à pied, mon pauvre ami ? dit la comtesse prenant tranquillement la lettre.

– De Caen ici, oui, madame la comtesse ; mais, comme l’heure de la diligence n’était point passée, j’ai pris la diligence de Bernay à Caen.

– Vous êtes un bon et brave ami, Gratien, dit-

elle en lui tendant la main ; nous allons voir ce que dit cette lettre.

Gratien se retira discrètement ; Joséphine, plus curieuse, eut besoin d'un signe qui la congédiât. La porte refermée, Edmée vint à moi et me présenta la lettre.

– Lis, dit-elle.

Je secouai la tête.

– Dieu me garde de toucher à un papier sur lequel s'est posée la main de cet homme !

Elle sourit.

– Tu le hais, et, moi, je lui pardonne, dit-elle ; ce sont ses vices qui font notre bonheur.

Elle ouvrit la lettre et lut :

« Madame, j'arriverai à Bernay vers le 2 novembre ; j'espère que vous aurez oublié les petits dissentiments qui ont précédé mon départ. D'ailleurs, ma présence à Bernay ne sera ni longue ni pesante ; ce n'est pas un mari qui revient prendre sa place, c'est un hôte qui vient vous demander une hospitalité de huit jours.

» COMTE DE CHAMBLAY. »

J'avais écouté cette lecture, les dents serrées, les poings crispés.

– Eh bien, mon ami, demanda Edmée toujours calme, qu'y a-t-il dans cette lettre qui vous désespère si fort ?

– Huit jours ! N'entendez-vous pas, Edmée, qu'il revient pour huit jours ?

– Avez-vous cru, mon bien-aimé Max, qu'il ne reviendrait jamais, et pensiez-vous en être débarrassé pour toujours ?

– Non ; mais ces huit jours, justement, ces huit jours...

– Je ne vous comprends pas.

– Du 2 au 10, mon Dieu ! les huit jours pendant lesquels j’eusse donné ma vie pour ne pas vous quitter un instant.

– Mon ami, ces huit jours passeront moins vite que ceux que nous passons ensemble ; mais ils passeront, et nous nous retrouverons de nouveau libres et heureux.

Je tombai à ses pieds ; j’appuyai ma tête sur ses genoux, et, heureux d’avoir un prétexte pour pleurer, je laissai abondamment couler mes larmes.

– Enfant, dit-elle en appuyant sa main sur ma tête, n’avais-tu pas prévu ce retour ?

– Oh ! je ne veux rien prévoir, m’écriai-je.

– Voyons, faut-il donc que je t’explique tout cela ?

– Parle, que j’entende ta voix.

– C’est tout simple : tu comprends, la saison des eaux ferme le 1^{er} novembre ; il était allé à Hombourg pour jouer ; il a gagné ou perdu, peu m’importe ; s’il a gagné, il revient, non pas pour me voir, mais pour jouer ; s’il a perdu, il revient

pour se faire de l'argent et pour jouer encore.

– Il passera donc l'hiver à Paris ?

– À quelle époque devais-tu lui faire ton second paiement pour la terre de Chamblay ?

– Trois mois après le premier ; mais peu importe la date ! qu'il passe chez mon notaire, mon notaire lui-donnera tout l'argent qu'il voudra, pourvu qu'il quitte Bernay.

– Eh bien, mon ami, alors, qu'est-ce que huit jours ?

– Oh ! rien, rien, je le sais ; mais ces huit jours justement...

– Mais qu'ont donc de particulier ces huit jours ?

– Rien ; je suis fou. Que veux-tu ! laisse-moi pleurer.

Ô mon ami, mon ami ! je vous dirai comme Ugo Foscolo : « Dieu ne vous fasse jamais sentir le besoin de la solitude, des larmes et surtout d'une église ! »

XLII

Cette lettre nous était arrivée le 31 octobre ; nous avons donc encore vingt-quatre heures à passer à Courseulles, cette halte adorable que je venais de faire sur la route du ciel.

Pour nous quitter le plus tard possible, il avait été convenu que, le lendemain, nous partirions de Courseulles ensemble dans une voiture de louage, que nous calculerions notre temps de manière à arriver à Caen pendant la nuit, c'est-à-dire vers six ou sept heures du soir ; qu'un demi-kilomètre avant Caen, je descendrais de voiture ; qu'Edmée continuerait son chemin vers Bernay, et que, moi, je prendrais la poste pour Évreux. Le lendemain, nous partîmes vers trois heures ; je baisai, les uns après les autres, tous les meubles de cette pauvre chambre d'auberge, comme pour prendre congé d'eux ; n'étaient-ils pas des amis, mieux que des amis, des confidents ?

Je ne pouvais me décider à quitter cette chambre ; j'y rentrai deux fois pour lui dire adieu. Là, un mois et demi avait passé pour nous avec la rapidité d'une heure.

Trois quarts d'heure après notre départ, nous arrivions à la Délivrande. Je fis arrêter la voiture devant l'église ; nous descendîmes tous deux ; pendant qu'Edmée faisait sa prière, je glissai deux louis dans la main du sacristain pour que deux cierges brûlassent chaque jour devant la Vierge pendant tout le mois de novembre.

Riez de ma superstition, si cela vous plaît, mon cher poète ; mais, si jamais vous passez par les angoisses que j'ai éprouvées, peut-être serez-vous plus superstitieux encore que moi.

Nous repartîmes. Gratien conduisait, ayant près de lui, sur la banquette de devant, la vieille Joséphine ; Edmée et moi, nous étions au fond, Edmée appuyée à mon bras et à mon épaule.

Le moment où je me séparai d'elle fut un des plus douloureux de ma vie. Figurez-vous, mon ami, la situation d'un homme qui aime de toutes les puissances de son âme, qui sait laisser l'objet

de ses amours sous le coup d'un danger terrible, quoique inconnu ; qui, sentant battre un cœur contre le sien, une main serrer sa main, des lèvres presser ses lèvres, se dit tout bas, sans oser éclater en sanglots : « C'est peut-être la dernière fois que je sens battre ce cœur ; c'est peut-être la dernière fois que cette main presse la mienne ; ce baiser que me donnèrent ses lèvres est peut-être son dernier baiser ! »

Et cependant je la quittai.

Il est vrai que je restai écrasé à la même place ; que, ne pouvant me tenir debout, j'allai, tout chancelant, m'appuyer contre un arbre, et que, quand la voiture eut disparu dans la nuit, je tombai anéanti, me roulant sur l'herbe et pleurant.

Au bout d'un instant, j'entendis mon nom prononcé près de moi ; je levai les yeux.

Celui qui avait prononcé mon nom, c'était Gratien.

Edmée avait passé sa tête par la portière, elle m'avait vu, dans l'ombre, appuyé à l'arbre, et elle

avait envoyé Gratien pour savoir de mes nouvelles.

– Oh ! dis-je au brave garçon, est-ce que je puis la voir encore une fois ?

– Sans doute, me dit-il ; elle change de chevaux et de voiture à l'hôtel d'*Angleterre*.

– Alors, viens, viens, lui dis-je, que je la revoie, ne fût-ce qu'une seconde.

Et je m'élançai vers la ville.

Gratien avait peine à me suivre ; il faisait nuit, par bonheur ; on m'eût pris pour un fou échappé de l'hospice du Bon-Sauveur. J'entrai dans la cour de l'hôtel d'*Angleterre* ; la voiture qui nous avait amenés était dételée, on mettait des chevaux à une espèce de cabriolet ; la vieille Joséphine était assise sur mes malles.

– Où est-elle ? lui demandai-je.

Le ton dont je lui adressai cette question, la pâleur de mon visage, effrayèrent la bonne femme.

– Oh ! mon Dieu, qu'est-il arrivé ? demanda-t-elle en joignant les mains.

– Rien, lui dis-je, absolument rien ; seulement, où est-elle ?

– Au premier, à la chambre n° 3.

Je ne fis qu'un bond jusqu'à l'escalier ; une porte était entrouverte à l'entrée du corridor ; à travers l'entrebâillement, j'aperçus Edmée écrivant à une table.

– C'est moi, lui dis-je du corridor, pour ne point l'effrayer par ma brusque apparition.

Elle m'ouvrit ses bras.

– Je te sentais venir, dit-elle, et je m'étais interrompue d'écrire. Pauvre fou ! ajouta-t-elle en m'essuyant le front, crois-tu que je ne t'aie pas vu quand la voiture a disparu, crois-tu que je ne t'aie pas vu tombant et te roulant au pied de l'arbre ?

– Comment m'as-tu vu quand je ne voyais plus la voiture, cachée à la fois par la descente de la route et par l'obscurité ?

– Avec les yeux du cœur, cher Max bien-aimé.

– C'est donc vrai, que tu vois ? c'est donc vrai ? m'écriai-je. Mon Dieu ! mon Dieu !

Il y avait un accent tellement désespéré dans mes paroles, qu'Edmée se jeta à mon cou et s'y suspendit comme un enfant à celui de sa mère.

– Écoute, me dit-elle, depuis quelque temps, je ne te reconnais plus ; tu as quelque douleur que tu me caches.

– Non, non, m'écriai-je.

– Attends, laisse-moi te dire. Je suis à toi, rien qu'à toi, mon ami ; que veux-tu de moi ? Ordonne, j'obéirai.

Un instant, je fus près de lui dire : « Je veux te prendre, je veux t'emporter, je veux te disputer à la mort » ; mais je songeai aux conséquences terribles de la disparition d'une femme de la condition de madame de Chamblay.

– Rien, lui répondis-je en réunissant toutes mes forces ; je voulais te voir encore une fois, je voulais encore une fois te dire adieu. Ah ! si ta double vue te révélait quelque chose, si tu sentais le danger approcher de toi, appelle-moi, au nom du ciel, appelle-moi ! En attendant, cette lettre ?...

Je lui montrai la lettre commencée.

– Pourquoi faire, puisque te voilà ?

– Oh ! non, tout ce qui me vient de toi m'est précieux ; au moment où l'on va se quitter, on n'échange jamais assez de souvenirs.

Je pris la lettre, dont une page seulement était couverte ; je la froissai dans ma main, je la pressai contre mes lèvres, je la mis sur mon cœur.

– Plus tard, quand je serai loin de toi, je la lirai, lui dis-je.

– Et tu y verras ce que je te dis quand tu es là, mon bien-aimé : je t'aime, je t'aime dans ce monde, je t'aimerai dans l'autre ; je t'aime dans le temps et dans l'éternité.

Des pas retentirent dans l'escalier ; Gratien parut.

– La voiture de madame la comtesse est prête, dit-il.

– Puis-je rester dans cette chambre après que tu l'auras quittée ? demandai-je à Edmée. Elle est tout embaumée de ton parfum, je serai encore avec toi.

– Et moi qui croyais l'aimer plus qu'il ne

m'aimait, dit-elle.

Et, avec un charmant sourire :

– Max, ajouta-t-elle, je m'avoue vaincue ; es-tu content ?

Oh ! oui, sans le serpent qui me mordait le cœur, oui, j'eusse été content, oui, je me fusse cru le roi de la création.

– Va, lui dis-je, va, je n'aurais pas le courage de me séparer de toi. Seulement...

– Quoi ?

– Malgré la présence du comte au château, je passerai la journée du 8 novembre près de toi, caché chez Gratien.

– Viens-y le 7 au soir, et, quoi qu'il arrive, j'irai t'y voir un instant.

– Oh ! tu me le promets, n'est-ce pas ?

– De toute mon âme.

– Alors, va-t'en ; je reste consolé, sûr de te voir une fois encore.

– Ami, dit-elle en me regardant et en secouant son front soucieux, je te le répète, tu sais quelque

chose que tu ne veux pas me dire ; mais qu'importe ! je t'aime, tu m'aimes ; le reste est dans les mains de Dieu.

Elle me baisa au front et sortit.

Je demeurai seul, écoutant le bruit de ses pas qui s'éloignaient, le bruit de sa robe soyeuse qui allait s'affaiblissant. J'étais resté assis sur le même siège où, un instant auparavant, elle m'avait enveloppé de ses bras. Comme je le lui avais dit, en fermant les yeux, j'aurais pu croire encore qu'elle était là.

En la suivant, mon cœur se fût déchiré au moment du départ, et qui sait si je ne me fusse pas jeté sous les roues de la voiture qui l'entraînait loin de moi !

Je restai donc immobile au même endroit où elle m'avait quitté, j'entendis le bruit de la voiture qui passait sous la grande porte de l'hôtel en faisant trembler les vitres.

– Au revoir, murmurai-je, en attendant que je te dise adieu !

Le bruit s'éteignit.

À mesure que s'affaiblissait le bruit, mon cœur se serrait ; j'avais quitté Edmée trois fois au lieu d'une : une fois sur la route, une fois dans ma chambre, enfin cette dernière fois, où le bruit des roues de sa voiture s'était éteint. En voulant adoucir la séparation, je l'avais rendue plus douloureuse.

J'avais cru pouvoir rester dans cette chambre et y passer la nuit ; au bout d'une demi-heure, je sentis que la chose me serait impossible ; j'avais besoin d'air et de mouvement.

Séparé d'elle par quelques lieues seulement, j'avais besoin de mettre un plus grand espace entre nous ; tant qu'il y avait possibilité de la voir avant que son mari arrivât, je ne répondais pas de moi.

D'après ce qu'elle m'avait dit, sans doute M. de Chamblay aurait-il besoin d'argent pour la quitter de nouveau ; je devais aller à Paris, arranger toutes mes affaires avec M. Loubon, pour que le comte pût prendre chez celui-ci les sommes dont il aurait besoin.

J'avais sur moi mon passeport, qui ne me

quittait jamais ; j'allai à la poste, je louai un cabriolet et pris des chevaux.

Je courrais la poste toute la nuit ; la fatigue physique tuerait, ou, du moins, adoucirait peut-être la douleur morale.

J'étais à Rouen pour le premier départ du chemin de fer ; j'étais à Paris avant midi.

Il m'avait semblé, à l'une des stations, reconnaître M. de Chamblay dans un train qui croisait le nôtre.

Au lieu de m'en assurer, je détournai la tête ; cet homme me causait un suprême dégoût.

S'il pouvait partir avant le 8 ! si, pendant cette fatale journée, je pouvais ne pas quitter Edmée !

Mais, il l'avait dit, il revenait pour huit jours. N'importe ! je courus chez M. Loubon. M. Loubon avait cent mille francs à la disposition de M. de Chamblay.

Je présumai que le joueur n'avait pas besoin de plus que cela.

Cette assurance reçue, je me trouvai n'avoir plus rien qui me retînt à Paris ; je fis quelques

achats qui me prirent ma journée ; si le malheur dont j'étais menacé arrivait et que je n'en mourusse pas, il était évident que je quitterais la France.

J'augmentai mes armes de deux fusils et d'une carabine, je me fis confectionner un nécessaire de voyage ; cela me prit la journée du 3 novembre.

Le soir, j'essayai d'aller à l'Opéra ; avant la fin de l'ouverture, j'avais quitté la salle.

Il m'était venu une idée : c'était d'emmener, à quelque prix que ce fût, un des meilleurs médecins de Paris ; mais que lui dirais-je ? la personne pour laquelle je le requerrais était pleine de vie et de santé ; sur quoi appuierais-je ma prière ? Sur une révélation magnétique, et, médicalement parlant, les médecins n'admettent pas le magnétisme.

Celui auquel je m'adresserais, quel qu'il fût, me prendrait pour un fou.

Je retournai toutes ces idées dans ma tête, pendant une nuit des plus fiévreuses que j'eusse passées de ma vie. Le matin, j'étais brisé ; mais

nous étions arrivés au 4 novembre.

Je partis pour Rouen par le convoi de onze heures du matin. À Rouen, je retrouvai le cabriolet que j'avais loué à Caen ; j'y fis mettre des chevaux de poste ; le soir, j'étais à Reuilly.

Je devais être horriblement changé ; car, en m'apercevant, Alfred vint droit à moi en me disant :

– Tu souffres ?

– J'ai l'enfer dans le cœur, lui dis-je.

– M. de Chamblay est de retour depuis le 2.

– Je sais ; mais ce n'est point cela.

– Qu'est-ce donc, alors ?

– Oh ! tu n'y peux rien.

– Tu te trompes : je puis, si j'en connais la cause, partager ta douleur.

– Tu as raison, lui dis-je en me jetant dans ses bras ; mon cœur déborde. Oh ! mon ami ! mon ami !

Je lui racontai tout.

Je crus que le sceptique allait rire de mon désespoir ; je me trompais, il pleura avec moi.

– Tu aimes beaucoup cette femme ? me dit-il.

– Je te répondrais : « Plus que ma vie ! » que cela ne signifierait rien.

– As-tu résolu quelque chose ?

– Rien ; que veux-tu résoudre contre un danger inconnu ?

– Et ce danger, tu le crois réel ?

– Mon ami, les révélations d'Edmée ne m'ont jamais trompé ; ce danger, j'en suis sûr.

– Alors, il faut tout prévoir.

– J'ai tout prévu.

Et je lui dis toutes les précautions que j'avais prises.

Il examina mes lettres de recommandation, mes lettres de change, mon passeport.

Arrivé à mon passeport :

– Attends, dit-il, il est bon de prendre une précaution.

– Laquelle ?

Il sonna ; un domestique parut.

– Dites à mon secrétaire de m’envoyer un passeport en blanc.

Le domestique apporta l’imprimé.

– Mets-toi à cette table et écris ce passeport de ta main.

– Pourquoi cela ?

– Afin que, si tu avais quelque chose à y ajouter, l’adjonction fût de la même écriture.

J’obéis comme un enfant, sans savoir en quoi la chose pourrait m’être utile.

Puis, le passeport rempli, Alfred le signa et déchira l’autre.

– Es-tu religieux ? me demanda-t-il tout à coup.

– J’ai peur de n’être que superstitieux, lui répondis-je.

– Diable ! fit-il, voilà qui m’inquiète : les gens religieux ont, contre le désespoir, des ressources inconnues aux autres hommes. En tout cas, je suis

bien aise de t'avoir envoyé à Bernay le curé du Hameau ; il te sera un appui et un consolateur, en supposant que tu aies besoin de secours et de consolation.

– Je le sais et je compte bien sur lui.

– Si je pouvais t'être bon à quelque chose, pauvre ami, je te dirais : « Je ne te quitterai pas » ; mais je te gênerais et voilà tout. Dans les circonstances suprêmes comme celles où tu te trouves, le meilleur est d'être seul et entièrement libre de sa volonté. Je ne te parle pas d'argent, et il est inutile de te dire que, si tu avais besoin de ma vie, je te la donnerais. Maintenant, souviens-toi que tu es homme et attends en homme les événements.

Et, me serrant la main une dernière fois, il sortit.

XLIII

Ma nuit fut plus calme ; cela m'avait fait un bien énorme, de parler d'Edmée et d'ouvrir mon cœur près de se briser.

La journée se passa pour moi à me promener sous les arbres du parc et à regarder, couché au bord de la rivière, les fleurs que je jetais dans le courant et que le courant emportait.

Elles allaient à la Seine et, de la Seine, à l'Océan, c'est-à-dire à l'abîme.

C'était la vie.

Le lendemain matin, 6 novembre, Gratien arriva.

Il m'apportait une lettre d'Edmée ; elle était conçue en ces termes :

« Bien-aimé de mon cœur,

» Le comte est arrivé le 3 au matin. J'ai été le recevoir au perron. Il m'a baisé la main, puis s'est retiré dans sa chambre, et, moi, je me suis retirée dans la mienne. Toutes les convenances ont donc été gardées devant les domestiques.

» Une fois là, nous avons été aussi séparés que si nous eussions été, lui à Hombourg, et moi à Bernay.

» Rien ne me distrait donc de ton souvenir, mon bien-aimé Max, et je revis dans le passé, en attendant que nous revivions dans l'avenir.

» Le lendemain du jour de son arrivée, il a écrit à Paris. Un instant, il a hésité s'il n'irait pas lui-même ; mais, comme c'est à M. Loubon, ton notaire, qu'il écrivait, et sans doute pour lui demander de l'argent, qu'il n'a droit de toucher que dans six semaines, il n'aura pas osé lui faire la demande de vive voix. Il a écrit le 4 ; les lettres mettent deux jours pour aller à Paris et deux jours pour en revenir. En supposant que M. Loubon réponde poste pour poste, il aura la lettre le 8, et, si la réponse est favorable, ce dont je ne doute pas, il partira le 9.

» Le 9, notre paradis nous sera donc rendu.

» En attendant, le 7 au soir, nous nous revoyons chez Gratien ; ta petite chambre est prête, bien blanche, bien propre, bien solitaire, jusqu'au moment où nous la peuplerons de notre bonheur et de notre amour.

» Ris de ma folie ; mais, comme personne ne l'a jamais habitée, je l'ai fait bénir par notre bon curé.

» Quel bonheur d'avoir ce digne homme à la place de l'affreux prêtre ! Si j'avais eu l'abbé Morin à mon chevet à l'heure de ma mort, je crois que je serais morte damnée.

» Si, comme je le pense, M. de Chamblay part le 9, rien ne t'empêchera de rester chez Gratien jusqu'au moment de son départ.

» Enfin, tu feras tout ce que tu voudras de ces braves gens. Quant à moi, tu sais, mon bien-aimé Max, que, morte ou vivante, je t'appartiens corps et âme.

» Ton EDMÉE.

» Je t'attends ! »

Après avoir donné deux heures de repos à Gratien, je le renvoyai avec une lettre dans laquelle je disais à Edmée qu'à la nuit tombante, je serais le lendemain chez Gratien.

Le lendemain, c'est-à-dire le 7, après déjeuner, je pris congé d'Alfred en lui empruntant sa voiture de voyage. S'il arrivait un malheur, j'étais décidé à quitter la France. Je me ferais conduire dans un port de mer quelconque ; Alfred, prévenu par moi, y enverrait reprendre sa voiture. Je lui dis donc adieu comme quelqu'un qui part, non pas pour quatre lieues, non pas pour deux ou trois jours, mais pour un long voyage.

À quatre heures, j'étais à Bernay et faisais remiser ma voiture sous le hangar intérieur de l'hôtel du *Lion d'or*. À cinq heures, il faisait nuit close.

Je sortis de l'hôtel sans que personne fit attention à moi, et je m'acheminai vers la maison de Gratien en suivant les bords de la Charentone.

Gratien m'attendait sur le seuil de sa porte.

Deux fois dans la journée, la comtesse était venue pour s'assurer que rien ne manquerait à l'hôte des jeunes époux ; elle avait fait porter de la serre du château des plantes à grandes feuilles, comme elle savait que je les aimais ; elle avait transporté la garniture de sa cheminée presque tout entière sur ma cheminée ; enfin, elle avait étendu sur mon lit un immense cachemire qui remplissait la chambre du parfum de celle qui l'avait porté.

Je demandait Gratien s'il avait vu Edmée ; comment elle se portait et si elle avait l'air souffrant.

Elle se portait à merveille, et il l'avait vue tout heureuse à l'idée de me revoir.

Ce cœur pur ne cachait aucun de ses sentiments devant ces cœurs dévoués.

Le feu seul brûlait dans la chambre lorsque nous y entrâmes. Gratien alluma une bougie et la plaça sur une table devant la fenêtre.

– Que fais-tu ? lui demandai-je.

– J'annonce à madame que vous êtes arrivé.
Oh ! soyez tranquille, elle ne se fera pas attendre.

En effet, dix minutes après, j'entendis un froufrou soyeux dans l'escalier, et je vis paraître Edmée dans l'encadrement de la porte.

Je la reçus dans mes bras et la traînai en pleine lumière pour mieux la voir.

Jamais je ne l'avais vue plus fraîche, plus brillante, plus belle. Le bonheur avait rendu à ses joues leur incarnat, terni par la tristesse ; ses yeux brillaient d'une flamme dont le foyer était dans son cœur.

Tout en elle était vivant d'une vie qu'on eût crue immortelle.

Il était impossible qu'un danger de mort menaçât cet être dans lequel l'existence débordait.

Seulement, comme je la dévorais des yeux :

– Pourquoi donc me regardes-tu ainsi ? me dit-elle.

Puis, comme je secouais la tête sans répondre :

– Tu sais, reprit-elle, il part après-demain. Au reste, partant ou restant, je ne suis rien pour lui, du moment que je n'ai plus de procuration à

donner et de terre à vendre.

– Parle ! lui dis-je ; tu ne sauras jamais combien j’ai besoin d’entendre ta voix.

– Oh ! je veux bien. D’abord, j’ai une foule de choses à te dire. Tu sais où est la serre ?

– Je sais du moins où est une partie de ses plantes.

Et je lui montrai celles qui se dressaient dans l’embrasure de la fenêtre.

– Écoute-moi, dit-elle, et juge si j’ai pensé à nous ; une petite maison de deux pièces attient à la serre ; elle était destinée à servir de demeure à un jardinier qui n’existe pas ; ces deux pièces, où jamais nul n’a eu l’idée d’entrer, je les ai fait tapisser de papier grenat, la couleur que tu aimes ; je les ai fait meubler avec une vieille chambre du château que nous avons dévalisée, Zoé et moi ; nous avons fait garnir les cheminées avec du velours que nous avons trouvé dans une armoire ; nous avons fait clouer des tapis sur le plancher. Voilà quatre nuits que le pauvre Gratien ne dort pas et travaille depuis six heures du soir

jusqu'à trois heures du matin. Il y a une entrée par la serre, une sortie sur le chemin qui borde le mur du parc ; impossible de supposer là le doux nid qui s'y trouve ; tu y viendras du dehors, j'irai t'y joindre ou je t'y attendrai ; nous ne serons pas même sous son toit, qui, au reste, est le tien. N'est-ce pas une bonne idée que j'ai eue là et un doux hiver bien chaud que je te promets ? Eh bien, tu ne réponds pas ?

– Je t'écoute.

– Tu n'es pas joyeux, ravi, enchanté ? tu ne me remercies pas ?

– Je t'adore à genoux.

– Vois-tu, c'est que, là-bas, tu m'as humiliée ; je me suis aperçue que tu m'aimais mieux que je ne t'aimais moi-même ; tu m'aimais on eût dit comme un avare qui craint de perdre son trésor, et je ne t'aimais, moi, que comme un avare sûr de conserver le sien.

– Que je suis content, lui dis-je, de te voir heureuse et confiante !

– Heureuse en toi, confiante en Dieu ; plus je

réfléchis, mon bien-aimé, plus mes idées tristes s'en vont. La Providence m'a forcée de croire en elle. Pourquoi t'aurais-je rencontré si miraculeusement ? Pourquoi m'aurais-tu apporté le bonheur ? Pourquoi aurait-elle préparé le singulier miracle de mon existence ? Pourquoi m'eût-elle fait libre quoique mariée, vierge quoique épouse, si c'eût été pour nous séparer, m'enlever à toi ou t'enlever à moi ? Il me semble qu'il y aurait là quelque cruelle ironie qui n'est pas dans les desseins de Dieu.

Je l'écoutais avec ravissement ; chacune de ses paroles emportait une de mes terreurs ; j'étais comme un arbre qui, en même temps que le vent de l'hiver lui enlève ses feuilles sèches, sent, sous un rayon de soleil printanier, pousser des feuilles nouvelles.

La sève de l'espérance montait en moi.

– Et quand pourrai-je voir ce charmant nid que tu me promets ?

– Oh ! il y a encore deux jours, ou plutôt deux nuits de travail ; nous l'inaugurerons après-demain, le soir même du départ du comte. Je

vous y invite à souper. Êtes-vous libre, monsieur ? Répondez vite, il faut que je m'en aille.

– Déjà !

– Je resterai tant que tu voudras et que tu me diras : « Reste ! » Mais les domestiques m'ont vue sortir, ils doivent me voir rentrer. Quand nous serons dans notre serre, je n'aurai pas toutes ces craintes ; je descendrai par l'escalier de service, et je n'aurai pas de grille à faire ouvrir ; alors je serai Juliette et ne voudrai pas te laisser partir. Aujourd'hui, je suis Roméo et je dois m'en aller.

– Oh ! lui dis-je, ne parle pas de Roméo et de Juliette ; leur souvenir, aux pauvres amants de Vérone, nous serait un mauvais présage ; c'était la veille de leur mort qu'ils ne pouvaient se quitter.

– Nous ne nous quittons pas. De cette fenêtre, tu vois celle de ma chambre ; une bougie que je laisse allumée te dit que je suis là et que je pense à toi, même dans mon sommeil.

– Puis-je au moins te conduire jusqu’à la porte du parc ?

– Qui t’en empêche ? Viens, nous passerons par le cimetière, et, à cette heure, certes, nous ne rencontrerons personne.

– Non, m’écriai-je vivement, pas ce soir ; pas ensemble, du moins.

– C’est cependant par là que je suis venue ; c’était le plus court.

Je sentis un frisson courir dans mes veines.

– Raison de plus, lui dis-je en m’efforçant de sourire, pour ne pas prendre ce chemin-là quand je te reconduis.

– Il est dix heures, madame, dit Zoé en frappant doucement à la porte.

– Tu vois, me dit-elle.

– Ah ! lui dis-je, tu ne sais pas combien il m’en coûte de te quitter ce soir, ou, si tu le sais un jour, tu me plaindras.

Nous sortîmes par le jardin ; nous suivîmes le berceau de vigne et nous nous acheminâmes, à

travers la campagne, vers la porte du château. Il y avait à peine deux cents pas. À vingt pas de la grille, la comtesse s'arrêta.

– À demain, dit-elle.

– À demain ? répétai-je en tressaillant.

– Mais sans doute, reprit-elle surprise de mon intonation. Crois-tu que, te sachant ici, je ne trouverai pas moyen de te venir voir ?

– Dieu le veuille ! murmurai-je.

Elle me regarda tout étonnée.

– Pardonne-moi, je ne sais ce que je dis.

Puis, comme je craignais de me trahir, je lui baisai la main et m'éloignai à grands pas.

Quand je me retournai, la comtesse et Zoé avaient disparu derrière la grille.

J'étais, moi, à la porte du cimetière. Seul, je ne craignais pas d'y entrer.

En passant devant le presbytère, je m'aperçus qu'il y avait encore de la lumière chez l'abbé Claudin.

Je m'approchai de la fenêtre, et, à travers le

volet entrebâillé, je vis le digne prêtre assis devant une table et lisant un gros livre qui devait être la Bible. Alors, il me vint une idée ; j'entrai.

Comme la porte de la maison de Dieu, la porte de son serviteur n'était pas fermée.

Il se retourna au bruit que je fis en l'ouvrant et me reconnut.

– Soyez le bienvenu, monsieur, dit-il en se levant.

Puis, voyant l'altération de mon visage :

– Ce ne sont point des consolations que vous venez chercher près de moi, ajouta-t-il.

– Hélas ! mon père, lui dis-je, j'ai un grand trouble dans le cœur. Un malheur immense me menace ; voulez-vous m'aider de vos prières près de Dieu ?

– Dans quelque temps, mes prières eussent été plus efficaces, dit-il avec un triste sourire ; car j'eusse été dans son palais céleste ; mais, si loin que j'en sois en ce moment, disposez de moi.

– Une personne qui m'est bien chère, mais que je ne puis vous nommer, courra demain, entre six

et sept heures du matin, danger de mort. Priez pour elle, mon père. Dieu, qui sait tout, saura pour qui vous priez.

– Demain, de six à sept heures, mon fils, je dirai une messe à son intention ; si vous voulez y assister, nous prierons ensemble.

Je lui pris les mains.

– Oh ! mon père, m'écriai-je, vous êtes un exemple de la bonté de Dieu sur la terre. Demain, à sept heures du matin, je serai dans l'église.

Je rentrai un peu plus calme ; était-il possible que Dieu ne fût pas désarmé par la charité d'Edmée, par la ferveur du prêtre et par ma douleur à moi ?

Je montai à ma chambre et j'allai droit à la fenêtre ; la bougie brûlait derrière les rideaux de la comtesse, pareille à une étoile derrière un nuage. Elle aussi sans doute regardait de mon côté tandis que je regardais du sien. Je m'assis dans un fauteuil près de la fenêtre, les yeux sur la bougie.

– Hélas ! murmurai-je, qui sait si demain cette

bougie ne sera pas un cierge, et si, au lieu d'éclairer la comtesse vivante et joyeuse, ce cierge ne brûlera pas devant un froid cadavre !

Je ne me couchai point ; seulement, vaincu par la fatigue, je fermai les yeux et je m'endormis vers trois heures du matin.

Les premiers tintements de la cloche qui sonnait la messe à laquelle je devais assister me réveillèrent. Je tirai ma montre ; il était sept heures précises.

Dans une heure, je saurais ce que j'avais à craindre ou à espérer.

Je descendis, et, traversant le cimetière, j'entrai dans l'église. Le prêtre disait les premières paroles de la messe ; j'allai m'agenouiller à la balustrade du chœur.

Je ne sais pas de prières écrites ; je ne sais pas le texte de la messe ; je ne savais dire qu'une chose :

– Mon Dieu ! Seigneur ! ayez pitié de nous !
Mon Dieu ! Seigneur ! ne nous séparez pas !

Au milieu du saint sacrifice, le timbre de

l'horloge sonna la demie.

Je ne sais la sensation produite par la lame d'un couteau entrant dans le cœur, mais elle n'est certes pas plus aiguë et plus glacée que celle que me fit éprouver la vibration du bronze.

La messe s'avavançait, l'heure aussi ; le prêtre élevait la sainte hostie vers le ciel, la sonnette se faisait entendre pour m'ordonner de plier les genoux, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit avec violence et Zoé entra en criant :

– Au château, monsieur l'abbé ! venez vite au château ! madame la comtesse se meurt !

Je jetai un cri, je me trouvai face à face avec Zoé ; je voulais parler, interroger, crier ; ma voix était étouffée dans ma gorge.

Je m'élançai pour lui porter secours, si la chose était en mon pouvoir.

– N'y allez pas ! me cria Zoé en m'arrêtant ; le comte est près de son lit.

Je n'avais pas prévu cette dernière douleur.

Je chancelai, j'allai à reculons m'appuyer contre un des piliers de la voûte ; mais mes

jambes faiblirent ; je glissai le long du pilier et tombai sur les dalles de l'église, sans avoir la force de pousser un cri.

J'eus un instant l'espoir que l'ange de la mort nous avait frappés du même coup.

J'étais évanoui.

XLIV

Lorsque je revins à moi, j'étais couché dans la chambre de l'abbé Claudin et le digne prêtre était assis au chevet de mon lit.

Il suivait avec anxiété mon retour vers la vie, et, en rouvrant les yeux, je vis ses yeux, pleins de compassion et de larmes, fixés sur les miens.

Je fus un instant sans pouvoir comprendre où j'étais et sans me souvenir de ce qui était arrivé.

Puis, de même que la lumière pénètre dans une chambre obscure à mesure que l'on ouvre les volets qui interceptaient le jour, de même peu à peu ma mémoire revint et envahit mon cœur.

Je poussai un cri ; ce cri c'était son nom :

– Edmée ! Edmée !

– Priez Dieu pour elle, mon fils ! elle prie Dieu pour vous, répondit le prêtre.

Je saisis les deux mains du prêtre, et, me

soulevant sur mon lit :

– Morte ! m'écriai-je, Edmée est morte !

– Ce matin, entre sept et huit heures, pendant que vous assistiez à la messe et que je la disais ; elle a été précédée au ciel par des paroles de miséricorde et de pardon.

– Oh ! mon père, mon père, m'écriai-je, vous ne connaissez pas la vie de cet ange ; c'était à elle d'être miséricordieuse et de pardonner.

Je me jetai à bas du lit.

– Où allez-vous ? me dit le prêtre.

– Où je vais ? Je vais près d'elle. Croyez-vous que je la laisserai ensevelir et mettre dans sa bière sans la revoir encore une fois ?

– Mon fils, reprit l'abbé en joignant les mains, votre amour pour la vivante était un crime ; votre présence près du cadavre serait un scandale ; je vous en supplie, ne faites pas cela.

Je retombai sur le lit, brisé par la douleur, perdu dans mes réflexions.

Ainsi, c'était lui, c'était cet homme, son

bourreau, son tortureur, cet homme qui l'avait dépouillée, ruinée, qui, dans un moment de colère, avait tiré un coup de pistolet sur elle ; c'était cet homme qui avait le droit d'ordonner ses funérailles, de veiller à l'exécution de ses dernières volontés ; c'était lui qui, aux yeux du monde, avait le droit de verser sur elle ses larmes hypocrites, tandis que, moi qu'elle appelait encore, la veille, son bien-aimé, sa vie, son âme, j'étais le seul qui ne pût pas s'approcher d'elle, auquel il fût défendu de secouer le buis sur son linceul, et qui dût la pleurer dans la solitude et le silence.

Je me tordais sur le lit en sanglotant.

– Oh ! dis-je au prêtre, au nom du ciel, donnez-moi au moins quelques détails ; de quelle mort est-elle morte ? où est-elle ? où l'avez-vous trouvée ?

– Elle était dans sa chambre, couchée sur son lit, avec son peignoir du matin ; près d'elle était une cuvette pleine de sang ; je ne sais pas autre chose.

– Vous n'avez pas demandé, vous ne vous êtes

pas informé, vous n'avez pas pensé à ma douleur, au besoin que j'aurais d'informations, à mon désir de connaître tous les détails ?

– J'ai pensé à une chose, mon fils : c'est que la pauvre créature qui était là gisante devant mes yeux n'avait plus besoin que d'une chose, de la miséricorde du Seigneur ; tandis que vous, vous que j'avais vu chanceler et tomber, vous que j'avais laissé évanoui, vous aviez besoin de consolations : je suis venu.

– Merci, merci, mon père ; mais une grâce, une seule, une dernière !

– Dites.

– Priez Gratien d'envoyer chercher sa femme. Zoé était près de la comtesse, Zoé me dira tout.

– Me voici, monsieur Max, dit derrière nous une voix tout en larmes.

– Zoé ! m'écriai-je en lui tendant les bras.

Je la serrai contre mon cœur ; il me semblait qu'elle m'apportait quelque chose d'Edmée. Le prêtre comprit que le désespoir avait sa pudeur et qu'il devait nous laisser seuls.

– Oh ! quel malheur, monsieur ! dit Zoé, quel affreux malheur !

Pendant un instant, nous ne pûmes parler ni l'un ni l'autre ; les sanglots nous étouffaient.

Enfin, le premier, je retrouvai la parole.

– Comment cela est-il arrivé, Zoé ? comment cela s'est-il fait ?

– Oh ! monsieur, jusqu'à minuit, nous avons travaillé pour la petite chambre, en parlant de vous ; deux ou trois fois, elle s'est plainte d'étourdissements et a demandé si je ne voyais pas des taches de sang sur la guipure. Je lui ai répondu que non.

» – Sans doute, j'ai les yeux fatigués, dit-elle. Va dire à Gratien, qui travaille dans la serre, que je ne me sens pas très bien et que tu resteras près de moi.

» – Madame ne veut pas que je l'aide à se déshabiller ?

» – Non, tu me retrouveras couchée ; tu dormiras dans sa chambre (c'est-à-dire dans la vôtre), en laissant la porte du cabinet de toilette

ouverte.

– Oh ! ma chambre, ma pauvre chambre !
quelles heures douloureuses et douces j’y ai
passées !

– J’ai fait la commission ; puis je suis
revenue ; elle n’avait pas eu le courage de se
déshabiller et s’était couchée sur le lit avec le
peignoir qu’elle avait mis en rentrant au château.
Elle dormait, mais d’un singulier sommeil,
étouffé : elle avait une main sur sa poitrine
comme si c’était là que fût le mal. Je me suis
approchée, ma bougie à la main, presque à la
toucher ; elle ne s’est point réveillée. Elle avait la
veine du front bleue et grosse.

– Oh ! que n’es-tu venue me dire cela, Zoé,
nous eussions été chercher un médecin à Bernay ;
le médecin l’eût saignée, je l’eusse saignée moi-
même s’il eût fallu, et l’accident terrible ne fût
pas arrivé... Mon Dieu ! mon Dieu !

– Comment supposer un pareil malheur,
monsieur Max ?

– Moi, je le savais.

– Vous le saviez, vous ?

– Oui, oui ; dans un de ses moments de double vue, elle m'avait dit que le 8 novembre lui serait fatal ; mais, en même temps, elle m'avait recommandé de ne pas le lui dire à elle, sa douleur de me quitter devant être trop grande. Voilà pourquoi je suis venu passer ici la nuit du 7 au 8 ; voilà pourquoi je ne voulais pas la quitter ; voilà pourquoi je l'ai reconduite jusqu'à la grille ; voilà pourquoi je faisais dire une messe pour elle au moment où tu es venue chercher le prêtre.

– Oh ! pauvre cher monsieur, combien vous avez dû souffrir !

– Continue, continue, Zoé : tu ne m'as pas tout dit.

– Moi qui ne savais rien, vous comprenez, dit Zoé, voyant qu'elle dormait, j'ai fait ce qu'elle m'avait dit : j'ai laissé la porte du cabinet de toilette toute grande ouverte, et j'ai été me coucher sur un canapé pour être tout de suite prête si elle m'appelait. Il y avait cinq ou six nuits que nous passions ; j'étais écrasée de fatigue, je me suis endormie comme un plomb.

Au matin, j'ai été réveillée par la sonnette de madame. J'ai couru dans sa chambre ; je l'ai trouvée debout devant sa toilette, vomissant le sang à pleine cuvette. J'ai voulu sortir, crier, appeler ; elle m'a fait signe de venir à elle. J'y ai été ; elle m'a jeté les bras autour du cou ; je l'ai sentie frissonner par tout son corps ; elle a essayé de parler ; mais je n'ai entendu que deux paroles, l'une était votre nom...

– Edmée ! chère Edmée ! Et quelles étaient ces deux paroles ?

– *Max, cheveux...* Je n'ai pas su ce qu'elle voulait dire.

– Je le sais, je le sais, moi.

– Je l'ai portée sur son lit ; elle a poussé un soupir et s'est roidiée... Tout était fini, monsieur Max.

– Oh ! oh ! si vite, si tôt, si jeune !

– Mais je ne pouvais pas le croire ; je me suis élancée hors de la chambre ; dans le corridor, j'ai rencontré Nathalie.

» – Où allez-vous comme cela ? m'a-t-elle dit.

Vous avez l'air d'une effarée !

» – Je vais chercher un prêtre ; madame se meurt !

» – Alors, il faut prévenir monsieur.

» Elle n'a pas trouvé autre chose à dire, la malheureuse ! Elle a été prévenir monsieur, et, moi, je suis venue. Voilà pourquoi je vous ai dit : « Ne venez pas ; monsieur est près d'elle. »

– Et nos lettres, mon Dieu ! et tous nos chers secrets !

– Oh ! soyez tranquille, tout cela est déjà dans la chambre de la serre.

– Alors, tu es retournée près d'elle ?

– Oui.

– Et... ?

– Eh bien, monsieur Max, les deux médecins de Bernay étaient là ; ils ont constaté le décès en disant, j'ai retenu le mot : « Il y a roideur cadavérique. »

– De sorte que... ?

– De sorte que, comme M. le comte est pressé

de quitter le château, on enterrera madame la comtesse ce soir.

– Mais c’est insensé ! m’écriai-je ; dans les cas de mort subite, on ne peut enterrer qu’au bout de quarante-huit heures.

– Voulez-vous que nous fassions mettre opposition par le curé ?

– Non, dis-je à Zoé, non, je la reverrai plus tôt, laisse-le faire. Il est pressé de la quitter, lui ; je suis pressé de la rejoindre, moi. Mais comment feront-ils d’ici à ce soir ? Ils n’auront pas le temps !

– Hélas ! pauvre chère dame, elle avait toujours dit qu’elle mourrait jeune, de sorte que tout est prêt, jusqu’à la bière, comme si elle avait su qu’elle allait mourir ; quand vous êtes descendu dans son caveau, elle n’a pas voulu vous la montrer de peur de vous faire de la peine ; mais elle était sous l’autel, toute garnie de ses coussins de satin noir.

– Oh ! Zoé ! Zoé !

– Voulez-vous que je me taise, monsieur

Max ? Je vois que je vous fais de la peine.

– Non, non, jamais je ne pleurerai assez. Parle, parle !

Zoé continua en sanglotant :

– Elle me disait, – mais c’était surtout avant de vous connaître, depuis qu’elle vous connaissait, elle ne parlait plus de la mort, – elle me disait :

» – Zoé, quand je serai morte, je veux qu’il n’y ait que toi qui me touches ; c’est toi qui m’enseveliras ; tu m’habilleras tout en blanc avec ma robe de noces ; tu me mettras mon petit crucifix d’argent entre les mains et des fleurs tout autour de moi ; j’ai toujours tant aimé les fleurs !...

» Oh ! monsieur, s’écria Zoé en s’interrompant, ce sera fait comme elle l’a ordonné, je vous le promets après l’avoir promis à elle ; j’en ai déjà demandé la grâce à monsieur.

– Et qu’a-t-il répondu ?

– Il a répondu :

» – Alors, il n’y a pas de temps à perdre, tu sais, c’est pour ce soir.

– Oh ! le misérable !... Et où trouveras-tu des fleurs, au mois de novembre ?

– Oh ! monsieur, la serre en est pleine.

Une idée me traversa l'esprit.

– Zoé, lui dis-je, ces fleurs, je veux les cueillir moi-même.

– Comment faire, monsieur ? Si l'on vous voit du château !

– Gratien n'a-t-il pas la clef de la porte extérieure ?

– Quelle clef ?

– La clef de la chambre que vous aviez préparée pour nous.

– Oui, il l'a ; en m'en allant, je lui dirai de vous l'apporter.

– Zoé, si jamais j'habite le château, je le jure, je n'aurai que cette chambre pour appartement.

– Et la sienne ?

– La sienne sera une chapelle dont son lit virginal et mortuaire à la fois sera l'autel.

– Alors, monsieur Max, vous allez y aller tout de suite.

– Aussitôt que j’aurai la clef.

– Je vous l’envoie par Gratien ; non seulement il vous donnera la clef, mais encore il vous conduira ; par bonheur, il fait un brouillard à ne pas se voir à quatre pas ; personne ne pourra vous reconnaître.

– Va, Zoé, va !

Zoé s’approcha timidement de moi.

– Monsieur Max, dit-elle, avant qu’on l’en...

Elle chercha le mot qui me ferait le moins de mal.

– Avant qu’on l’enferme, voulez-vous quelque chose d’elle ? une boucle de ses cheveux, par exemple ?

– Merci, Zoé ! merci, mon enfant ! cela me regarde, va.

Zoé sortit ; derrière elle, le prêtre entra.

– Monsieur de Villiers, me dit-il, pardon si je vous quitte, mais on demande quelqu’un pour

prier près de la comtesse ; je ne veux céder mon droit à personne ; je prierai pour moi et pour vous.

Il me tendit la main ; je la portai à mes lèvres, d'un mouvement si prompt, qu'il ne put m'en empêcher.

– Maintenant, dit-il, vous savez que l'ordre de l'enterrement est donné pour ce soir. Dans les cas de mort subite, la loi peut exiger que quarante-huit heures s'écoulent entre le moment de la mort et celui de l'inhumation. Voulez-vous que je me fasse l'organe de la loi ?

– Merci, mon père, lui dis-je ; faites ce que voudra le comte.

Le prêtre s'inclina et sortit.

Je laissai tomber ma tête dans mes mains ; mais, au bout de quelques instants :

– Me voilà, monsieur Max, dit une voix.

Je levai la tête ; Gratien était devant moi.

– Hein ! fit-il, qui nous aurait dit cela hier ?

Je lui tendis la main.

– Oh ! comme elle vous aimait, la pauvre chère dame ! dit-il. Il n’y a que Zoé et moi qui sachions cela. Il n’y a pas à dire, quand nous étions ensemble, elle ne parlait que de vous ; il est vrai qu’elle trouvait qui lui répondre.

– Elle vous aimait bien aussi, mes pauvres amis !

– J’avais tant de plaisir à travailler pour elle ! Qui m’aurait dit qu’elle me réservait une si triste besogne, oh ! la pauvre chère dame !

Gratien s’essuyait les yeux du revers de sa main en frappant du pied.

– Allons, viens, mon pauvre ami, lui dis-je.

Et nous sortîmes.

XLV

Zoé avait dit vrai, il faisait un brouillard à ne rien distinguer à quatre pas.

Il y a une certaine consolation, lorsqu'on a la mort dans l'âme, à voir la nature triste comme soi.

Grâce à un détour que le brave garçon me fit faire, nous longeâmes le cimetière au lieu de le traverser. Cinq minutes après, nous étions à la porte de la petite maison attenante à la serre.

Je regardai avec soin autour de nous ; nous étions bien seuls.

– Donne-moi la clef, dis-je à Gratien.

– Vous n'avez pas besoin de moi, monsieur Max ?

– Ce soir seulement, j'aurai besoin de toi, mon ami.

– Tout à votre service, comme vous savez.

Vers quelle heure ?

– De neuf à dix heures... Au surplus, nous nous reverrons avant cela, sois tranquille.

– Au revoir alors, monsieur Max.

Il s'éloigna ; j'entrai et je refermai la porte derrière moi.

C'était bien le petit appartement que m'avait dit la comtesse. Hélas ! comme nous y eussions été heureux !

À la tête du lit, il y avait une porte ; elle était fermée en dedans. Je l'ouvris, elle donnait dans la serre.

Ainsi que me l'avait dit Zoé, la serre était pleine de ces fleurs d'automne qui sont le dernier adieu du soleil à la terre.

Je les saluai comme les fidèles compagnes d'Edmée ; elles allaient l'accompagner au tombeau, condamnées elles-mêmes à mourir comme elle, avant l'heure.

J'entendis crier un pas sur le sable du jardin. Ce pas, c'était celui de Zoé.

– Oh ! dit-elle, je m’attendais à vous trouver là.

– Eh bien, lui demandai-je, que se passe-t-il là-bas ?

– L’abbé Claudin est venu et prie près d’elle. Oh ! monsieur Max, si vous saviez comme elle est belle dans sa robe de satin blanc, avec ses longs cheveux déroulés ! on dirait une véritable sainte.

J’en étais arrivé à pleurer sans sanglots ; les larmes coulaient le long de mes joues, voilà tout.

– Il faudra que tu me donnes une paire de ciseaux, Zoé.

– Voilà justement les siens, monsieur Max, que j’ai apportés pour couper des fleurs ; vous les garderez.

Nous nous mîmes à cueillir les fleurs les plus belles ; chacune de celles que je cueillis emporta une larme de moi. Quand Zoé en eut plein son tablier :

– Vous n’avez rien à m’ordonner ? dit-elle.

– Non, Zoé ; seulement, tu t’approcheras

d'elle à un moment où tu seras seule avec elle, et tu lui diras tout bas : « Il est là, il vous aime, et, cette nuit, il ira vous donner son dernier baiser. »

– Hélas ! dit Zoé, elle ne pourra pas m'entendre.

– Qui sait, mon enfant ? c'est un grand mystère que la mort.

– Oh ! quant à moi, monsieur, dit Zoé, je suis bien sûre que nous la reverrons un jour.

– Si nous sommes dignes d'aller où elle va, Zoé.

Je rentrai, la tête inclinée sur ma poitrine, et je tombai assis sur mon lit en murmurant :

– Ô mort ! mystère insondable, nuit sans étoiles, océan sans phare, désert sans chemin, es-tu la fin du temps ? es-tu le commencement de l'éternité ? Elle-même, l'éternité n'existe pas si elle a un commencement. Est-ce toi qui donnes ton secret à l'homme ? Est-ce l'homme qui devinera un jour ton secret ? Le jour où l'homme saura ce que tu es, ô mort ! l'homme sera l'égal de Dieu ! Voilà les deux êtres que j'ai le plus

aimés au monde réunis dans ton sein, ô grande inconnue, ma mère et Edmée... Vous reconnaîtrez-vous là-haut, et le premier mot que soupireront vos deux âmes en s'abordant sera-t-il mon nom ? Il faut que tes portes soient forgées d'acier et de diamant, prison céleste, si ma mère n'est point revenue, et si tu ne reviens pas, mon Edmée, pour me dire : « Je t'aime toujours ! » Vous avez été, ô saintes femmes, et vous serez, je vous le jure, mes deux seules amours dans l'avenir, comme vous l'avez été dans le passé ; vous êtes deux lis auxquels je survis pour les arroser de mes larmes ; fleurs funèbres, vous êtes les seules fleurs de ma vie et votre angélique parfum est le seul que je respirerai ! Ô ma mère, ô Edmée, vous qui ne souffrez plus, vous qui savez, priez pour celui qui souffre et qui doute !

On frappa à la porte extérieure ; j'hésitai d'aller ouvrir ; qui pouvait avoir affaire à moi dans un pareil moment ? D'ailleurs, nul ne savait que je fusse là.

– Ouvrez, monsieur Max, dit la voix de Gratien ; c'est moi.

J'allai ouvrir ; du moment que c'était Gratien, il venait de la part de la mort et je n'avais pas besoin de lui demander ce qu'il voulait.

– Monsieur Max, me dit-il, votre ami M. Alfred de Senonches est chez moi.

» – Va lui annoncer que je suis ici, a-t-il dit ; s'il veut me voir, il m'enverra chercher ; s'il peut se passer de moi, il restera seul.

» Je suis venu sans lui dire où vous étiez. Ai-je eu tort de venir ?

– Non, mon ami, non, m'écriai-je. Va lui dire que je l'attends et amène-le.

Gratien partit tout courant.

Cinq minutes après, il revint avec Alfred. J'attendais celui-ci à la porte ; je me jetai dans ses bras et l'entraînai dans la chambre.

– Pleure, mon pauvre ami, pleure ! dit-il ; une mine de larmes est bien autrement riche et utile qu'une mine de diamants. C'est le soleil qui fait les diamants ; c'est Dieu lui-même qui fait les larmes ; seulement, il en est avare ; heureux ceux à qui il les donne !

– C’est toi, mon ami ! c’est toi, mon cher Alfred ! m’écriai-je.

– Sans doute, c’est moi. Cette nuit, je ne pouvais pas dormir ; tu comprends, tout ce que tu m’avais raconté me trottait par l’esprit. Sans que cela y paraisse, je t’aime beaucoup, Max.

Je lui serrai la main.

– J’ai sonné, j’ai fait réveiller Georges, j’ai fait mettre le cheval au coupé, je me suis dit :

» – Je vais aller à Bernay ; s’il n’est rien arrivé, ce sera tant mieux, et je reviendrai sans rien dire. Si le malheur qu’il craignait est arrivé, au contraire, eh bien, Max ne sera pas obligé de pleurer seul dans les bras d’un paysan.

» J’ai appris l’affreuse nouvelle, j’ai laissé à tes premières douleurs la religion de la solitude ; puis je suis venu chez Gratien en lui disant :

» – C’est moi ; s’il veut de moi, j’irai ; s’il n’en veut pas...

» Mais, je te l’avoue, je comptais bien que tu en voudrais...

» Oh ! mon ami ! mon ami ! je puis t’aider

dans les caprices de ta douleur ; je puis, par ma présence, motiver ta présence ici. Nous sommes venus ensemble, tu comprends, c'est le hasard qui nous amène tous deux ; je mets ma carte et la tienne chez M. de Chamblay, et, ce soir, nous assistons à la messe mortuaire, nous accompagnons le cercueil jusqu'au dernier moment, ce que tu ne peux pas faire seul, et ce qui, au bout du compte, est encore une consolation.

– Merci, merci, m'écriai-je ; cela me serait impossible ; mais, sois tranquille, je lui dirai adieu le dernier ; sois tranquille, je la verrai après eux tous.

– Maintenant, que penses-tu de cette mort-là, en conscience ?

– Elle est naturelle, mon ami ; son mari n'avait rien à espérer de sa mort ; d'ailleurs, tu le sais, elle l'avait prévue.

– Et de cette inhumation si rapide ?

– Laisse-les faire. Plus tôt elle sera descendue dans son caveau mortuaire, plus tôt je la reverrai.

– Alors, je comprends.

Il me prit la main.

– Max, dit-il, tu n’as pas de mauvais dessein sur toi ?

Je secouai la tête en signe de dénégation.

– Dieu m’a fait la grâce de pleurer beaucoup, lui dis-je.

– Remercie Dieu, alors. Maintenant, que fais-tu de moi ?

– Écoute, je te donne la liberté jusqu’à six heures du soir ; à six heures du soir, tu te trouveras chez Gratien ; j’ai une chambre chez lui ; cette chambre donne sur l’église et sur le cimetière. De cette fenêtre, on voit tout. De là, j’assisterai à tout. J’aurai besoin de ta main pour la serrer, de ton épaule pour y appuyer ma tête ; je t’y attendrai ; une fois Edmée descendue au caveau, nous nous dirons adieu, et tu me donneras ta parole de repartir pour Évreux.

– Et toi, la tienne, que je n’aurai pas à me repentir de t’avoir laissé seul.

– Tu l’as déjà.

– Alors, au revoir ! Tâche de pleurer le plus que tu pourras ; on ne pleure jamais assez ; la misanthropie est faite des larmes qui sont restées dans le fond du cœur.

Et, m’embrassant une dernière fois, il sortit.

On eût dit que Zoé attendait le départ d’Alfred pour entrer.

– Te voilà, Zoé ? lui dis-je.

– Oui, répondit-elle ; c’est au tour de Gratien ; je ne sais pas comment il aura le courage... Moi, je n’ai pas pu rester, il me semble que chaque clou me serait entré dans le cœur. Mon Dieu, s’écria-telle en sanglotant, est-il donc possible qu’il soit si *possible* de se débarrasser d’elle !

– Qu’apportes-tu là, Zoé ?

– Ah ! tenez, c’est pour vous, c’est la dernière robe qu’elle avait mise, celle qu’elle avait hier pour aller vous voir. Personne ne s’en souciera que vous et moi ; seulement, si je la prenais, moi, ils diraient que c’est pour la robe et non pour elle.

Je pris la robe des mains de Zoé, ou plutôt je la lui arrachai.

– Oh ! donne, donne, lui dis-je.

Et je plongeai ma tête dans les plis du satin, encore tout imprégné de son suave parfum.

– Oh ! Zoé, lui dis-je, que tu es bonne de penser ainsi à moi ! Oh ! oui, oui, quand j’aurai le courage de revenir ici, je veux vivre au milieu de tout ce qui lui aura appartenu, de tout ce qui l’aura touchée.

– Oh ! ce ne sera pas difficile ; M. le comte n’y tient pas, allez ; il a dit à M. l’abbé Claudin :

» – Vous pouvez prendre tout ce que vous voudrez pour l’église et pour l’hôpital.

» Le fait est qu’on peut faire des nappes d’autel avec ses dentelles, la pauvre martyre !

Nous restâmes plus d’une heure ainsi à parler d’elle ; le temps s’écoulait. La nuit vint.

– C’est pour six heures, me dit Zoé ; où irez-vous pendant ce temps-là, monsieur Max ?

– J’irai chez toi ; de ta chambre, je verrai passer le convoi.

Zoé rentra au château : je regagnai sa maison

par un détour. J'entendais de confuses rumeurs dans le cimetière et à la porte de l'église... Ils étaient encombrés par les pauvres des environs, auxquels elle avait l'habitude de faire l'aumône et qui avaient appris sa mort.

Je montai à la chambre et me mis à la fenêtre. L'église était illuminée comme pour une fête ; c'était une fête, en effet : celle de la mort. Comme la veille, une lumière brûlait dans sa chambre. La veille, c'était une bougie ; à cette heure, c'était un cierge.

Le malheur de toute ma vie était dans ce changement, si peu important en apparence.

Les cloches de l'église sonnèrent, et je vis passer des ombres devant les rideaux ; un surcroît de lumière se fit dans la chambre. On venait enlever le corps.

Vous avez, mon ami, perdu au moins une fois dans votre vie un être aimé. Alors, vous savez combien sont poignants tous ces détails mortuaires et avec quelle violence ils vous font jaillir les larmes des yeux.

Au moment où je voyais les premiers cierges apparaître sur le perron, je sentis une main qui se posait doucement sur mon épaule. C'était celle d'Alfred.

Je lui serrai la main sans dire une parole ; toutes mes facultés étaient concentrées sur cette porte par laquelle elle allait sortir pour la dernière fois.

Enfin parut le cercueil. Il était précédé des enfants de chœur, de la croix du prêtre et porté par les pauvres.

Je vis alors seulement, et à la lueur des cierges, l'immense quantité de monde qui attendait dans la cour du château.

– Tu vois si elle était aimée ! dis-je à Alfred.

Le cortège funèbre se mit en marche ; le comte de Chamblay conduisait le deuil. Autour de lui étaient quelques-uns des amis avec lesquels, deux mois auparavant, nous ouvrions si heureusement la chasse.

Sur ces deux mois, j'avais eu six semaines de bonheur ; il est vrai que c'était d'un bonheur

inconnu à la terre.

À mesure qu'il se rapprochait de l'église, le cortège se rapprochait aussi de moi ; mais, comme la chambre d'où je le voyais venir n'était point éclairée, nous pouvions tout voir sans être vus. Je me jetai dans les bras d'Alfred.

– Ami, murmura-t-il, les anciens disaient : « Ils sont aimés des dieux, ceux qui meurent jeunes. »

– Oui, répondis-je, mais ceux qui leur survivent ?

Le cortège traversa le cimetière et entra dans l'église.

– Veux-tu y venir ? me dit Alfred. Il y a tant de monde que nul ne fera attention à nous.

– Viens ! lui dis-je en l'entraînant.

Nous descendîmes et nous nous cachâmes dans un coin obscur, près de la porte. Je tombai à genoux.

Alfred resta debout, me cachant de l'ombre de son corps.

Je ne sais combien de temps dura l'office des morts ; j'étais abîmé dans ma douleur.

Alfred me prit par-dessous l'épaule et me souleva.

– Il est temps de sortir, dit-il.

Je lui obéis comme un enfant ; mes jambes tremblaient, tout mon corps était secoué de mouvements convulsifs.

Alfred m'entraîna derrière un massif sans feuilles, mais assez épais cependant, joint à l'obscurité, pour nous cacher à tous les regards. La pierre qui couvrait l'escalier du caveau était soulevée, et l'on voyait, de ses profondeurs, sortir un rayon de lumière ; la porte en était donc ouverte.

On déposa le cercueil au haut de la dernière marche ; là, on fit la dernière prière et les dernières libations ; puis le prêtre et les porteurs descendirent dans le caveau.

M. de Chamblay et ses amis restèrent debout à l'ouverture.

Au bout d'un instant, j'entendis le grincement

de la serrure ; les porteurs sortirent les premiers, puis le prêtre reparut à son tour. On enleva les étais qui soutenaient la pierre ; elle s'abaissa et, en s'abaissant, recouvrit l'ouverture. M. de Chamblay dit quelques paroles pour remercier les assistants ; il reprit le chemin du château, accompagné de quelques amis ; la foule se dispersa ; quelques pauvres restèrent plus longtemps que les autres à prier près du tombeau ; bientôt ils le quittèrent un à un, et nous restâmes seuls dans le cimetière, Alfred et moi, comme Hamlet et Horatio.

La mort venait de baisser le rideau sur le drame de la vie.

– Et maintenant ?... me dit Alfred.

– Maintenant, lui répondis-je, c'est à mon tour ; on me l'eût disputée vivante, personne ne songera à me la disputer morte.

Nous nous embrassâmes. Je promis à Alfred de lui écrire de la première terre que je toucherais en quittant la France ; je le mis dans son chemin pour retourner à Bernay, et je montai dans ma chambre.

XLVI

Gratien me suivit. Le pauvre garçon ne m'avait pas perdu de vue ; il venait m'offrir ses services et pleurait en me les offrant. Quant à moi, mes larmes étaient momentanément taries ; mais je sentais, avec un amer délice, qu'elles n'avaient besoin que d'une occasion pour jaillir de nouveau, plus abondantes que jamais.

J'avais, en effet, besoin de Gratien. Je lui demandai d'abord de l'encre et du papier ; puis, le papier et l'encre apportés, je lui dis d'aller commander des chevaux de poste pour minuit. Le postillon prendrait le coupé d'Alfred au *Lion d'or* et m'attendrait à la petite porte du château donnant sur la serre.

J'écrivis à M. Loubon que, quittant la France pour un voyage lointain et pour un temps dont je ne pouvais fixer la durée, je le priais de me faire, de ce jour à six mois, ouvrir un crédit de cent

mille francs sur la maison Behring et compagnie, de Londres. Je lui récrirais dans un an ou deux, si ce crédit avait besoin d'être renouvelé. Je lui envoyais, en outre, une espèce de testament par lequel, en cas de mort, n'ayant que des parents éloignés et inconnus, je laissais toute ma fortune à Alfred de Senonches.

Un legs de quarante mille francs était alloué à Gratien et à sa femme.

Comme je pliais les deux lettres, Zoé entra. Le comte de Chamblay venait d'envoyer chercher des chevaux à la poste et partait lui-même à dix heures pour Paris.

La nouvelle me fut confirmée par Gratien. À neuf heures et demie, j'entendis les grelots des chevaux de poste, et, à dix heures précises, le roulement de la voiture qui emportait le comte.

Je n'attendais que ce départ.

Je descendis et demandai à Gratien un marteau et un ciseau. Le brave garçon me regarda d'un œil étonné qui voulait dire : « Pourquoi faire ? »

– Vous allez venir avec moi, Gratien, lui dis-

je.

– Et moi, monsieur Max ? demanda Zoé.

– Toi aussi, mon enfant, si tu veux.

Tous deux se regardèrent sans échanger une parole ; mais ils s'étaient compris. Nous sortîmes de la maison par la porte du jardin, et, du jardin, par la porte du cimetière.

J'allai droit à la pierre qui recouvrait le tombeau d'Edmée.

Gratien et Zoé échangèrent un signe d'intelligence ; ils avaient deviné que c'était là que j'allais.

Je soulevai la pierre seul. Je me sentais la force d'un géant. Gratien plaça les étais destinés à la soutenir ; on avait remis au lendemain de les enlever.

– Asseyez-vous sur les marches, dis-je, et attendez-moi.

Zoé me posa la main sur le bras, et, toute tremblante :

– Qu'allez-vous faire ? me dit-elle.

– Rappelle-toi les deux mots, les deux seuls qu'elle a pu prononcer, Zoé.

– *Max et cheveux !*

– Ses cheveux, elle me les avait donnés, Zoé ; j'accomplis son dernier désir.

– Voici les ciseaux, voici la clef ; qu'il soit fait selon sa volonté, monsieur Max.

Je me rappelai le mot que vous aviez écrit sur la porte, fermée aussi par la mort, de la maison maternelle et je murmurai :

– Ainsi soit-il !

Puis je descendis les marches du caveau. J'ouvris la porte et j'entrai, repoussant la porte et laissant la clef en dehors. Je n'avais rien à craindre : Gratien et Zoé veillaient sur moi.

Tout, dans le caveau, était dans la même situation que la nuit où j'y étais venu : la lampe au plafond, la Vierge sur l'autel, le canapé sur lequel nous nous étions assis, où nous avons causé si longtemps, appuyés à la paroi de la muraille qui faisait face à la porte.

Il y avait de moins, elle vivante, et, de plus, un

cercueil et elle morte.

Mon cœur était le même ; seulement, il était brisé par la douleur.

Mais, chose étrange ! à la vue de tous ces objets qui me rappelaient tant de souvenirs, je ne versai pas une larme ; j'étais soutenu par une exaltation inconnue : on eût dit que la main de Dieu me poussait.

Je baisai les pieds de la Vierge qu'elle avait tant de fois baisés, et je ne pus réprimer un douloureux sourire. Était-ce la peine d'avoir tant de foi dans cette image sainte et de venir, à l'aurore du bonheur, en laissant tout ce qu'elle aimait derrière elle, et de venir, à vingt-deux ans, dormir à ses pieds du sommeil éternel ?

Je me retournai alors vers le cercueil, posé sur deux tréteaux de chêne et recouvert par un drap de velours noir.

Je soulevai le drap et mis le cercueil à nu.

C'était une bière de bois d'ébène sur laquelle était incrusté en argent son nom, non pas de femme, mais de jeune fille :

EDMÉE DE JUVIGNY.

J'avais craint d'éprouver, au point où j'en étais arrivé, un de ces sentiments d'hésitation qui doivent accompagner un acte d'impiété ; car c'était peut-être un acte d'impiété que de venir, avec une pensée profane, troubler cette morte dans son tombeau.

Mais, au contraire, j'éprouvais cette satisfaction sainte que donne le sentiment d'une promesse accomplie. Puis j'allais la revoir, elle, avant que la décomposition du sépulcre se fût emparée d'elle j'allais la revoir plus belle de la majesté de la mort, et ma mémoire conserverait éternellement l'empreinte qu'elle allait recevoir. J'appuyai le ciseau contre la jointure des deux parties du cercueil et je frappai. Le ciseau pénétra jusqu'à l'intérieur, et je pesai dessus.

Mon Dieu ! c'était vous qui me donniez la force et la confiance ; il me semblait accomplir une œuvre non pas humaine, mais céleste ; il me

semblait que, par cette étroite ouverture que j'allais faire, j'insufflais, dans ce cadavre bien-aimé, l'air, la lumière, la vie !

Les coups se succédèrent, le bois cria, les ais se disjoignirent, une ouverture assez grande apparut pour que je pusse introduire ma main. Je pris un point d'appui, et, pesant d'un côté, tirant de l'autre, j'arrachai le couvercle du cercueil, que Gratien croyait avoir cloué pour l'éternité.

Je demeurai muet, immobile, sans haleine.

Elle venait de m'apparaître, la chère morte, plus belle que je ne l'avais jamais vue dans la vie, transfigurée pour ainsi dire, déjà rayonnante de l'auréole céleste !

Elle était blanche comme une vierge, au milieu d'une jonchée de fleurs qui n'avait pas encore eu le temps de se faner et qui mêlaient leur âcre odeur à son doux parfum ; elle était couchée sur des coussins de satin noir, ses mains de marbre croisées sur sa poitrine et tenant un crucifix d'argent.

Ses longs cheveux, ses cheveux qu'elle

m'avait légués, ces beaux cheveux que je venais prendre et qui étaient le seul héritage de mon amour, accompagnaient son corps dans toute sa longueur, en laissant rouler sur le satin noir leurs ondes dorées !

À cette vue, à la vue de mon trésor perdu, mon cœur se serra, toutes les voix de l'amour crièrent en moi et s'élevèrent à Dieu pour lui demander compte de tant de douleur. Mes sanglots revinrent, mes larmes jaillirent, et, incapable de résister plus longtemps à l'attraction funèbre que, malgré la mort, à cause de la mort peut-être, elle exerçait sur moi, j'appuyai mes lèvres sur les lèvres d'Edmée, comme pour briser le sceau fatal que le trépas y avait mis.

Mais à peine les avais-je touchées, que je poussai un cri et me rejetai en arrière... Il m'avait semblé sentir ces lèvres aussi frémissantes sous les miennes que pendant ces nuits de délire et d'amour où elles me disaient : « Je t'aime ! » à travers nos mille baisers.

L'illusion avait été réelle jusqu'à l'épouvante.

Je restai appuyé à la muraille, les yeux dilatés

et fixes, en murmurant :

– Edmée ! Edmée ! Edmée !

La porte du tombeau s'ouvrit.

Le cri que j'avais poussé avait été entendu de Zoé et de Gratien ; ils craignaient qu'il ne me fût arrivé malheur.

– Laissez-moi, leur dis-je, laissez-moi !

Ils obéirent ; mais, par la porte entrouverte, l'air froid de la nuit avait pénétré jusqu'à mon front et y avait glacé la sueur qui le couvrait.

Je ne savais si je dormais ou si j'étais éveillé. Je jetai les yeux autour du sépulcre ; ils s'arrêtèrent sur la petite Vierge : elle semblait me sourire.

Je me jetai à genoux devant elle, et, levant les yeux avec un geste désespéré :

– Oh ! Vierge divine, sainte madone, mère de Dieu, source de tant de joie, baume de toute douleur, lui criai-je, vous qui voyez ce que je souffre, ayez pitié de moi !

Il se fit un silence. J'attendais les bras étendus,

les yeux fixes. Il me semblait qu'à tant de souffrance et à tant de foi un miracle était dû.

Tout à coup, au milieu du silence, une voix faible comme le premier murmure de la brise prononça mon nom.

Je me redressai comme si l'ange de l'espoir m'avait soulevé par les cheveux, et, du même mouvement, je me rejetai sur le cercueil.

Oh ! cette fois, ce n'était pas une illusion ! Au contact de mes lèvres, sous la rosée ardente qui tombait de mes yeux, le cadavre frissonna. Je le pris dans mes bras, je l'arrachai du cercueil, je le soulevai vers la Vierge avec une suprême prière, une de ces prières sans paroles qui traversent l'espace et qui montent au ciel aussi vite que la foudre en descend.

Mais, à défaut de ma voix, une autre voix répéta pour la seconde fois mon nom. Cette fois, ce n'était pas une illusion ! Non seulement j'avais entendu cette voix, mais je l'avais sentie vibrer dans ce corps que soutenaient mes mains...

C'était sur mon cœur que le reste du miracle

devait s'accomplir. Je me jetai sur le canapé, l'enveloppant de mes bras ; j'appuyai mes lèvres sur ses yeux ; sous mes baisers, ses yeux s'ouvrirent ; elle me regarda un instant avec l'étonnement d'un enfant qui sort d'un long sommeil, et, par un dernier effort, rompant tous les liens qui l'attachaient encore à la tombe :

– Max, me dit-elle, en me jetant les bras autour du cou, je le savais bien, moi, que tu viendrais !...

La porte se rouvrit une seconde fois, et, par l'entrebâillement, je vis les figures effarées de Gratien et de Zoé.

– Oh ! venez, venez ! leur criai-je : elle vit ! elle m'aime ! Nous sommes bénis du Seigneur !

Et, sans comprendre ni demander autre chose que ce qu'ils voyaient, ils vinrent tous deux, avec des cris de joie, se jeter aux pieds d'Edmée.

Conclusion

Vous comprenez tout maintenant, mon ami, n'est-ce pas ? Edmée, à la suite d'un vomissement de sang qui avait provoqué en elle une violente secousse physique, avait été atteinte d'une attaque de catalepsie pareille à celle qu'elle avait éprouvée le jour de sa première communion, à la suite d'une émotion morale.

Les médecins appelés avaient reconnu tous les signes de la mort et avaient constaté le décès.

M. de Chamblay, qui avait reçu une lettre de M. Loubon lui disant qu'il tenait à sa disposition cent mille francs, avait eu hâte de quitter le château, et, par bonheur, n'avait pas, pour l'inhumation, suivi la règle des quarante-huit heures de délai.

De son côté, Edmée, dans ses hallucinations magnétiques, s'était vue couchée sur son lit, enfermée dans son cercueil, descendue dans son

tombeau ; elle avait dû croire ou plutôt faire croire à la mort.

C'était là ce danger terrible dont elle avait un vague pressentiment et dont je devais la sauver.

Les cheveux qu'elle m'avait recommandé de venir couper sur sa tête au cas où elle n'aurait pas le temps de les couper elle-même et de me les envoyer, furent le moyen dont la Providence se servit.

Maintenant, morte au monde et pour le monde, Edmée vivait pour trois personnes seulement.

Elle était sûre de la discrétion de Gratien et de Zoé.

Notre bonheur était entre nos mains ; c'était à nous de ne pas le laisser échapper.

Partir, Edmée et moi, quitter la France.

Tout était préparé pour cela ; j'avais mon passeport écrit de ma main, et, après ces mots : « M. Max de Villiers », je n'avais qu'à ajouter ceux-ci : « Voyageant avec sa femme. »

À minuit, un coupé tout attelé en poste, attendait à la porte extérieure de la maison du

jardinier.

Dans la chambre de Zoé était un cachemire dont Edmée avait fait mon couvre-pieds.

Zoé donnerait à la comtesse une paire de souliers à elle, au lieu des souliers de satin blanc dont elle l'avait chaussée pour la coucher dans son cercueil. La toilette de voyage serait complétée ainsi sans qu'on eût besoin de rentrer au château.

Gratien garderait la clef du caveau et se chargerait de reclouer la bière, afin que, si quelqu'un y descendait à l'aide de la seconde clef, on ne s'aperçût pas que la bière était vide.

Zoé courut chercher chez elle les souliers, le cachemire et un manteau. J'enveloppai Edmée du cachemire et mis le manteau par-dessus, tandis que Zoé la chaussait et que Gratien, encore tout abasourdi de ce qui venait de se passer, nous regardait faire.

Puis, après une fervente prière de remerciement à notre petite Vierge protectrice, Gratien et Zoé s'étant assurés que le cimetière et

ses environs étaient solitaires, nous sortîmes.

Ce ne fut que le pied sur la dernière marche et baignés, pour ainsi dire, dans l'air de la vie, que nous respirâmes. Edmée se pendit à mon cou ; je la pressai sur mon cœur.

– Tu m'as sauvé la vie, me dit-elle, ma vie est à toi, prends-la.

Gratien enleva les étais et abaissa la pierre, tandis que j'entraînais Edmée loin de ce domaine de la mort qui semblait me la rendre à regret.

Cinq minutes après, nous étions dans cette petite chambre de la serre où, quelques heures auparavant, j'avais éprouvé tant d'angoisses mortelles.

Là, au lieu de cette robe blanche des noces, que Zoé se chargea de reporter à Juvigny dans la chambre verte où elle devait attendre notre retour, Edmée passa la robe de satin noir encore tout humide de mes larmes.

Puis le bruit d'une voiture et les grelots des chevaux de poste nous firent tressaillir.

L'heure était venue de partir.

Nous embrassâmes Zoé et Gratien, qui, du rang de serviteurs, étaient montés à celui d'amis, et qui, au lieu de nous quitter en pleurant comme ils eussent fait en une autre circonstance, nous quittèrent en riant ; tant les événements prennent, selon la situation, un aspect triste ou joyeux !

Trois heures après, nous étions à Villiers ; nous prîmes une barque qui nous conduisit au Havre ; au Havre, le paquebot qui fait la traversée de Londres.

Il va sans dire que, sur mon passeport, à ces mots : « M. Max de Villiers », j'avais ajouté : « Et sa femme. »

À Londres, nous étions hors de toute poursuite ; d'ailleurs, personne n'avait intérêt à nous poursuivre.

De Londres, nous partîmes pour la Martinique, où nous achetâmes une charmante habitation, et où nous vécûmes dans le double paradis de la nature et de l'amour.

Gratien et Zoé seuls savaient où nous étions ; nous avons laissé la pauvre Joséphine dans son

ignorance ; nous nous défiions de l'indiscrétion de la bonne femme ; d'ailleurs, la vieillesse est égoïste ; elle pleura quelque temps sa chère petiote, puis les larmes s'arrêtèrent, et quand, par hasard, elle parlait d'elle, elle se contentait d'essuyer par habitude le coin de ses yeux avec son mouchoir à carreaux rouges.

Un jour, nous reçûmes une lettre de Zoé ; elle nous annonçait la mort du comte. Après une ruine complète, il s'était jeté dans les basses orgies et était mort du *delirium tremens*.

C'est en recevant cette nouvelle que je résolus, cher ami, de faire, pour l'homme du drame, un simple récit tout d'analyse, dans lequel le cœur est l'agent principal, et où les événements ne sont que des agents secondaires.

Probablement suivrons-nous ce manuscrit d'aussi près qu'un paquebot suit l'autre, c'est-à-dire qu'un mois après lui, si rien ne retarde notre départ, nous serons en France.

Donc, au revoir et à bientôt, cher ami ! Vous êtes poète, vous verrez quelle femme est Edmée ; vous êtes chasseur, vous verrez quelle chasse il y

a à Chamblay.

Puis je vous ferai faire connaissance avec Alfred de Senonches, qui est tout ce que l'on peut être quand on ne sait pas être heureux, grand-croix, conseiller d'État, sénateur, etc., etc.

Votre bien dévoué,

MAX DE VILLIERS.

Mais, par le paquebot qui suivit le manuscrit, je reçus la lettre suivante :

« Mon cher ami,

» Au moment de partir, Edmée se trouve si heureuse ici, que nous avons résolu de ne jamais retourner en France.

» Comme je présume que vous mourez d'envie de publier mon manuscrit, je vous y autorise de grand cœur.

» *Ex imo corde.*

MAX DE VILLIERS.

De peur que mon ami Max de Villiers ne se repentît de la permission donnée, j'ai laissé s'écouler quatre ans.

Au bout de quatre ans, n'ayant point reçu contrordre, j'envoie son manuscrit à l'imprimeur, en écrivant sur la première page les trois mots, symbole de résignation si souvent répétés dans le récit :

Ainsi soit-il !

ALEX. DUMAS.

Naples, 19 juin 1861.

Cet ouvrage est le 1350^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.